

C. BARTHAS

FATIMA

MERVEILLE DU XX^e SIÈCLE

*« Fátima n'a pas dit encore au monde
son dernier mot. Depuis le début, la
ferveur grandit, le miracle augmente,
le mystère se développe... »*

Cardinal CEREJEIRA.

FATIMA-ÉDITIONS

3, rue Constantine, TOULOUSE (FRANCE)

FÂTIMA
MERVEILLE DU XX^e SIÈCLE
(D'après les témoins et les documents.)

DU MÊME AUTEUR

EVANGILE ET NATIONALISME, grand in-8^e de 500 pages, EDITIONS SPES, 1933. Gros travail d'exégèse et de critique historique avec conclusions doctrinales.

LE CHRIST DEVANT LA QUESTION NATIONALE (résumé du précédent), in-12 de 228 pages. Préface de S. Em. le Cardinal Saliège. FATIMA-EDITIONS, 1945.

IL ETAIT TROIS PETITS ENFANTS, vie pénitente et secrète des voyants de Fâtima. Approbation et bénédiction spéciale de S. S. Pie XII; grand in-12 de 264 pages; illustrations photographiques; 5^e édition. FATIMA-EDITIONS, 1957.

FATIMA ET LES DESTINS DU MONDE, preuve par les faits que le message de Fâtima apporte le salut au monde. Lettre élogieuse du Saint-Père, 124 pages, photos, 2^e édition. FATIMA-EDITIONS, 1957.

POUR LA PROPAGANDE

LE MYSTÈRE DE FATIMA, vue d'ensemble. Brochure illustrée de 64 pages, FATIMA-EDITIONS, 1957.

FÂTIMA

Merveille du XX^e siècle

d'après les témoins et les documents

par M. le Chanoine C. BARTHAS

Nouvelle édition, entièrement refondue et mise au point

(Tirage d'octobre 1957 — 280^e mille)

« Fâtima n'a pas dit encore au monde son dernier mot. Depuis le début, la ferveur grandit, le miracle augmente, le mystère se développe... »
Cardinal CEREJEIRA.

FATIMA-EDITIONS
3, rue de Constantine
TOULOUSE

DECLARATION

En parlant des apparitions, prodiges et faits surnaturels de Fátima, nous entendons les rapporter dans le sens et dans la mesure où l'autorité ecclésiastique les a approuvés ou les approuvera, sans vouloir nullement prévenir le jugement du Saint-Siège.

Nihil obstat :

Die 24 Januarii 1952
L. CAPÉLAN
c. d.

Imprimatur :

Die 29 Januarii 1952
JULES, card. SALÉBERG,
archev. de Toulouse.

La plus grande partie des documents photographiques qui illustrent ce livre sont notre propriété.
Nous remercions bien sincèrement le Service des Archives du Sanctuaire de Cova da Iria et le Syndicat National de l'Information (de Lisbonne) qui nous ont procuré les autres.

Fátima-Éditions.

Copyright by Fátima-Éditions, Toulouse, reproduction interdite.
Droits de traduction réservés pour tous pays.

LETTERE DE S. ÈM. LE CARDINAL LUIGI MAGLIONE, Secrétaire d'État, au nom de Sa Sainteté Pie XII à M. le Chanoine C. BARTHAS.



Du Vatican, le 21 juillet 1942.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le filial hommage que le R. P. G. de Fonseca et vous-même avez eu à cœur d'offrir à Sa Sainteté pour son jubilé épiscopal, en déposant à Ses pieds votre ouvrage Fátima, merveille inouïe, n'a pas manqué de toucher profondément l'Auguste Pontife. Il a mis trop d'espoir dans la miséricordieuse intercession de la Très Sainte Vierge pour l'apaisement du conflit qui ensanglante le monde, il a trop vivement sollicité à cet égard le recours des enfants envers leur toute-bonne et toute-puissante Mère du Ciel, il est trop ému de la coïncidence des merveilles de Fátima avec son propre sacre, en 1917, pour ne pas agréer avec une particulière reconnaissance ce double témoignage d'une dévotion mariale et pontificale à la fois.

Le Saint-Père se plaît à vous féliciter, Monsieur le Chanoine, de la version française, que vous avez faite avec autant de talent que de piété, de l'œuvre si méritante du R. P. G. da

8

LETTRE

Fonseca. Déjà, votre livre exquis : Il était trois petits enfants... avait avantageusement attiré l'attention du public français, et surtout de la jeunesse, sur le message de Fátima. Aujourd'hui, c'est dans toute son ampleur que ce haut fait de l'histoire religieuse contemporaine se trouve exposé et traité. Puisse-t-il rappeler les hommes à l'observation des vérités surnaturelles, dont il est le signe, en dehors desquelles le monde chercherait en vain l'ordre et la paix! Puisse-t-il développer dans nos cœurs un plus vif amour de la Très Sainte Vierge, qui est la voie indispensible pour aller le plus vite et le plus sûrement à Jésus! C'est dans cette douce confiance que Sa Sainteté vous renouvelle, Monsieur le Chanoine, ainsi qu'au Révérend Père de Fonseca, la Bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, s'il vous plaît, avec mes compliments les meilleurs, l'hommage de mon religieux dévouement.

L. Card. MAGLIONE.

Autres approbations.

Nos travaux sur Fátima ont reçu encore l'approbation d'un grand nombre de cardinaux, archevêques, évêques, théologiens, prédicateurs, pasteurs d'âmes, missionnaires, etc... dont les lettres, parfois émouvantes, feraient un gros volume. Contentons-nous de citer quelques lignes du très regretté Mgr. René Fontenelle, chanoine de Saint-Pierre du Vatican.

Cité du Vatican, le 20 mai 1942.

CHER ET VÉNÉRÉ MONSIEUR LE CHANOINE,

C'est avec une bien douce émotion, que j'ai reçu votre délicat et pieux hommage de Fátima, merveille inouïe. Voilà une somme de cette « légende dorée » mariale, comme l'appelait le Cardinal Maglione au nom du Saint-Père, destinée à marquer profondément les âmes de la dévotion à la Sainte Vierge, et même, s'il plaît à Dieu, sous l'influence de l'Esprit Créateur et Consolateur, à renoueler la face de la terre, (qui en a bien besoin, en ce moment!), selon les paroles liturgiques de la Pentecôte. Ce grand signe dans le Ciel et sur la terre n'a pas dû nous être donné en vain. Il recèle une grâce exceptionnelle

LETTRE

9

de conversion et de rénovation spirituelle, que la Providence réservait sans doute à nos temps troublés. Soyez félicité, cher Monsieur le Chanoine, de vous en être fait, pour notre chère et pauvre France, le héraut et l'apôtre. Avec le Père G. de Fonseca, Notre-Dame vous a choisis pour cet évangile marital un peu comme elle avait choisis les chers petits François, Jacinte et Lucie — et c'est un grand insigne, dont je veux avant tout vous féliciter, plus encore que du talent, pourtant très remarquable, que vous avez mis à la composition de ce grand et noble travail. A cet égard toutefois, même à ne se placer que sur le plan humain, on ne saurait trop, en effet, vous savoir gré des industries d'intelligence et de cœur, que vous avez mises en œuvre pour élever ce monument vraiment définitif. Déjà votre livre : « Il était trois petits Enfants » m'avait ravi; il avait fait la joie et l'édification de mon jeune entourage romain, qui se le passe encore de main en main; mais que ne sera-ce pas de « Fátima, merveille inouïe », ce dernier mot de la question, et dont on peut attendre certainement tant d'immenses bienfaits, une révolution spirituelle peut être, seule encore visible aux yeux des Anges! C'est vous dire, cher Monsieur le Chanoine, quelle voudrait être la qualité de mes compliments et de mes vœux; c'est vous dire quelle est la ferveur de ma reconnaissance... »

Le Congrès Marial du « Message de Fátima et la Paix », tenu à Lisbonne du 7 au 11 octobre 1951, fut l'occasion pour l'auteur de recevoir, pour ses travaux sur Fátima, les plus flatteuses félicitations des plus hautes personnalités de ce Congrès. Nous sommes particulièrement reconnaissant de celles que daigna nous exprimer Son Eminence le Cardinal-Légal, Federico Tedeschi.

Les délégués américains — en particulier M^{re} Fulton Sheen, le grand orateur de la radio qui représentait S. Èm. le Cardinal Spellmann dont il est l'auxiliaire — nous ont assuré qu'ils avaient connu Fátima par nos publications, qui restent, ont-ils bien voulu nous dire, les meilleures de toutes sur la question.

Notre dernier ouvrage : *Fátima et les destins du Monde*, nous a valu d'autres nombreuses félicitations : S. Èm. le Cardinal Feltrin, S. Èm. le Cardinal Liénart, Leurs Exc. M^{re} Sembel, évêque de Dijon, M^{re} Le Couédic, évêque de Troyes, M^{re} Piérard, évêque de Châlons, etc., de M. Gilbert Renault (Colonel Rémy),

etc... Mais surtout il nous a valu la très haute approbation de Sa Sainteté Pie XII par la lettre suivante de la Secrétairerie d'Etat :

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITA'
N. 378615

Dal Vaticano, li 17 juillet 1956.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le Saint-Père a bien reçu, accompagné de votre filiale lettre, l'exemplaire que vous Lui avez adressé de votre dernier ouvrage : *Fátima et les Destins du Monde*, préfacé par Son Eminence le Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Sa Sainteté connaît et apprécie votre zèle marial et a déjà eu l'occasion de vous le témoigner à propos de vos précédents ouvrages. Elle souhaite volontiers que celui-ci, comme vous le désirez vous-même, ait pour effet d'accroître encore la confiance du peuple chrétien en la Vierge Marie. Et en gage de Sa paternelle bienveillance, le Souverain Pontife, invoquant l'aide divine sur la continuation de vos travaux, vous envoie de tout cœur la Bénédiction Apostolique implorée.

Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N.-S.

A. DELL'ACQUA,
Subst.

AVANT-PROPOS

Dans l'avant-propos de la première édition (1941), nous constatons la profonde ignorance du public français sur le sujet de Fátima, vingt-quatre ans après les événements de 1917. Bientôt cette ignorance faisait place à une grande curiosité, surtout à la suite des déclarations solennelles du Souverain Pontife Pie XII et de la Consécration qu'il fit de l'Eglise et du Monde au Cœur immaculé de Marie dans son Message à la nation portugaise lors de la clôture de l'année jubilaire des apparitions (31 octobre 1942). Il y eut même alors un élan de ferveur populaire vers celle qui avait promis la paix au monde si son message était observé.

Cependant certains milieux gardaient une attitude très réservée. Et pendant quelque temps — par suite de causes diverses qu'il n'entre pas dans nos intentions d'analyser — il a semblé qu'un voile d'oubli ait voulu recouvrir cette grâce insigne de Marie à notre siècle égaré. Même on aurait trouvé facilement certains indices d'une sorte de conspiration du silence autour de ce « haut fait de l'histoire contemporaine ».

Tandis que le Souverain Pontife a daigné honorer nos trois principaux ouvrages sur ce sujet de ses félicitations et d'une bénédiction très spéciale, félicitations et bénédictions que Sa Sainteté voulait bien renouveler à l'égard de toute notre œuvre de Fátima-Éditions, dans une audience particulière à notre représentant le 14 juillet 1948,

— tandis que Pie XII ne cesse par des actes publics et solennels de manifester la plus grande dévotion envers Celle qu'il a voulu couronner comme Reine du Portugal et du Monde, notamment en demandant un Congrès Mondial pour l'étude du « Message de Fátima et la Paix »⁽¹⁾ et en désignant le Sanctuaire de Cova da Iria comme lieu des solennités principales du Jubilé de 1951,

(1) Le scandale des quelques congressistes français fut le mutisme absolu de la presse de chez nous sur un événement si important.

— tandis que dans presque tous les peuples de l'univers on constate un puissant élan de confiance vers Celle qui a promis la conversion de la Russie et la paix du monde, et qu'à l'exhortation de leurs chefs religieux rappelant les désirs de Marie, des foules innombrables adressent au ciel pour ce double et unique objet, d'ardentes supplications dans des manifestations d'une ampleur inouïe jusqu'ici,

— tandis que Son Eminence le Cardinal Cerejeira pouvait écrire déjà en 1942 : « Depuis le début, la ferveur grandit, le miracle augmente, le mystère se développe... »

— la presse de chez nous méconnaît trop ce « mystère » et tout le mouvement de ferveur mariale qu'il a provoqué, et, dans bien des milieux, nous constatons encore, envers ce prodigieux événement, soit une ignorance inexplicable, soit une indifférence et une discrétion qu'il nous sera sans doute permis ici de qualifier d'excessives.

Ne voulant rien négliger de ce qui dépend de nous pour que nos compatriotes puissent connaître ce Message et l'importance que la Providence semble y attacher, nous avons, malgré des difficultés certaines, entrepris cette nouvelle édition de notre principal ouvrage, et nous demandons à tous les amis de Notre-Dame et de la Paix de nous aider à le répandre largement dans tous les milieux.

✽

Depuis nos premières publications qui datent déjà de dix-sept ans, la connaissance des divers aspects du « mystère » de Fátima a progressé. Et cela explique tout naturellement les différences entre nos éditions successives.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit en tête de nos précédentes éditions sur les sources de notre documentation, laquelle nous avait été fournie en grande partie par deux prêtres portugais, les Pères Castelbranco, S. Sp. et da Fonseca, S. J. Nous allons pouvoir utiliser en plus les abondantes observations, interrogatoires, notes et documents divers recueillis ou transcrits par nous-même pendant nos divers séjours au Portugal.

Là-bas nous avons pu nous entretenir avec de nombreux témoins survivants des événements de 1917, notamment le père et la mère de Jacinto et de François, — fouiller les archives du sanctuaire et les documents de l'évêché de Leiria, — avoir trois entretiens avec le témoin le plus fidèle et le plus

autorisé, Sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé, — lire et traduire la totalité des quatre cahiers qu'elle a écrits, en diverses circonstances, à la demande de M^{re} José Correia da Silva, entre 1937 et 1941, — et aussi nous avons pu constater et admirer la confiante ferveur du peuple portugais pour sa cèteste protectrice.

Divers ouvrages publiés récemment au Portugal (João de Marchi, Galamba, Costa Brochado, etc.) nous ont aussi aidé à enrichir notre documentation.

Enfin nous pouvons utiliser les données d'une correspondance avec des personnalités du monde entier qui suivent, comme nous, l'évolution du « mystère » de Fátima.

Nous avons cru être utile à beaucoup de prédicateurs et de conférenciers en ajoutant après chaque chapitre des notes critiques ou explicatives, qui n'auraient pu entrer dans le cours du récit sans l'alourdir.

✽

Comme chacun de nous sait maintenant, les apparitions de Fátima, avec leurs circonstances, sont parvenues à la connaissance du public par paliers successifs. Dans notre récit, nous allons présenter les faits dans leur ordre chronologique réel, sans faire état de cette « révélation » graduelle et fragmentée sauf pour mentionner, lorsque ce sera utile pour l'intelligence des événements, la manière dont ils ont été connus.

Nous nous garderons bien de distinguer et de séparer, comme tel auteur, les éléments « historiques » et les éléments « mystiques » de ce récit. Les deux sortes d'éléments se compénétrèrent trop intimement : l'histoire est pleine de « mystère » et le « mystère » est la trame essentielle de l'histoire.

✽

On ne trouvera plus dans ce livre la troisième partie des éditions antérieures : Les Voyants. Elle faisait double emploi avec notre ouvrage spécial : Il était trois petits enfants... où est contée la vie secrète et pénitente des pastoureaux d'Aljustrel. Et elle alourdirait le livre, sans être d'une grande utilité pour l'intelligence du « mystère » et du message de Fátima. Les principaux éléments utiles dans ce but en ont été incorporés aux autres parties.

Tout le reste de l'ouvrage a été remanié et mis au point avec le plus grand soin. La partie documentaire a été allégée de textes anciens (que l'on pourra retrouver au besoin dans nos précédentes éditions), enrichie de quelques documents nouveaux particulièrement intéressants pour l'historien, et organisée dans un ordre plus méthodique.

Enfin la présentation typographique du livre est bien supérieure à celle que nous avons contraint d'adopter les dures années où il fut d'abord édité.

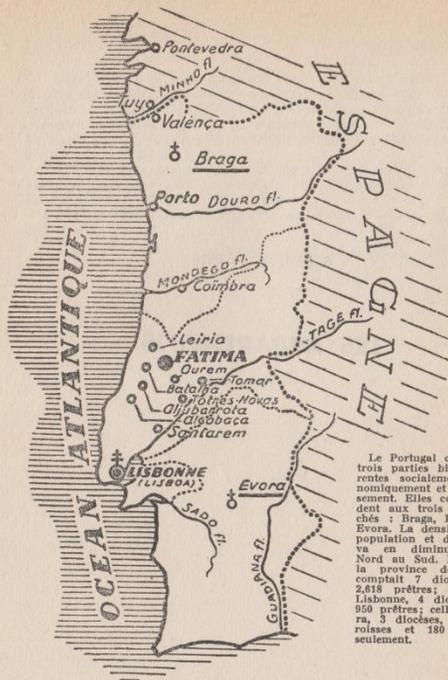
Daigne Notre-Dame bénir cette nouvelle et modeste contribution à sa gloire!

Toulouse, le 1^{er} septembre 1957.

C. BARTHAS.

PREMIÈRE PARTIE

LES APPARITIONS



LE PORTUGAL
en trois provinces ecclésiastiques

Le Portugal comprend trois parties bien différentes socialement, économiquement et religieusement. Elles correspondent aux trois archidiocèses : Braga, Lisbonne, Evora. La densité de la population et du clergé va en diminuant du Nord au Sud. En 1935, la province de Braga comptait 7 diocèses et 2.618 prêtres; celle de Lisbonne, 4 diocèses et 950 prêtres; celle d'Evora, 3 diocèses, 360 paroisses et 180 prêtres seulement.



NOTRE-DAME-DU-ROSAIRE DE FATIMA
SUR SON PAVILLON FLEURI
(Statue de la Capelinha.)



LES TROIS PASTOUREAUX EN 1917
JACINTE, FRANÇOIS, LUCIE

Dans les temps modernes, la monarchie, quoique liée à l'Eglise par ses origines, ses traditions et même par des pactes officiels qui lui donnaient des droits exceptionnels en matière ecclésiastique, se montra trop faible contre les menées des Loges, quand elle ne s'en faisait pas complice.

Elle en fut enfin victime. Le 1^{er} février 1908, le roi Carlos et le prince héritier furent assassinés. Le jeune Manoël, proclamé roi à la place de son père, réussit à se maintenir encore deux ans. Le 5 octobre 1910, il quittait le pays : la République était proclamée et bientôt commençait une triste période de désordres, d'anarchie et de persécution religieuse qui eût, semble-t-il, abouti à une totale décadence si la Reine du Ciel n'avait apporté un secours inespéré à ce peuple qui l'aimait, à ce pays qui n'a jamais cessé d'être vraiment la « Terre de Sainte Marie » (2).

En effet, les rois de Portugal, depuis le premier, avaient choisi la Mère de Dieu pour patronne (*Padroeira*) de la dynastie et de la nation. A cette sorte de contrat, malgré révolutions et persécutions, le peuple portugais resta constamment fidèle. Au xvii^e siècle, le roi Jean IV consacra solennellement son royaume à Notre-Dame de la Conception (20 octobre 1646).

Ses habitants se plaisaient et se plaisent toujours à porter les noms des diverses fêtes mariales : Maria da Conceição, da Purificação, da Assunção, das Dores (des Douleurs), do Carmo, etc... Ses paysans et ouvriers ont bâti, à tous les sommets des coteaux et à tous les carrefours des routes, des oratoires, des chapelles, parfois de grands sanctuaires en son honneur.

(2) La superficie et la population du Portugal sont environ le sixième de celles de la France. Il possède des provinces d'outre-mer peuplées de 11 millions d'habitants, restes d'un grand empire dont le plus important joyau, le Brésil, est devenu maintenant lui-même une grande nation. A cause de cette expansion coloniale des siècles passés, la langue portugaise est parlée actuellement par plus de 60 millions d'hommes.

LE PORTUGAL ET FATIMA

« Terre de Sainte Marie. »

Dès le vii^e siècle, le territoire qui constituait l'ancienne province romaine de Lusitanie, avait été conquis par les Sarrazins ou Maures. Vers la fin du xi^e siècle, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, le reprit en partie aux envahisseurs.

En 1095, Alphonse donna la région entre Minho et Douro à son gendre Henri, comte de Bourgogne, qui prit le titre de Comte de Portugal (1). Celui-ci agrandit ses domaines aux dépens des Musulmans.

Le fils du comte Henri, Afonso Henriques, gagna sur les Maures la bataille décisive d'Ourique. Ses soldats, enthousiasmés le proclamèrent roi sur le lieu même du combat.

Son suzerain, Alphonse de Castille, protesta contre cette usurpation. Henriques demanda et obtint la protection et la suzeraineté du Pape. Une diète, convoquée à Lamego (1143), rédigea une Constitution qui ne reconnaissait au nouveau royaume d'autre seigneur sur terre que le Pape, auquel il devait rendre chaque année l'hommage symbolique de quatre onces d'or.

Le Portugal était né et il était né catholique. La nation portugaise n'a jamais oublié cette origine papale.

Certes, au cours des siècles, des conflits parfois très graves ont surgi entre le Saint-Siège et le Gouvernement portugais. Ces orages passagers dans une amitié séculaire n'ont pas empêché Rome de conserver au Portugal son titre traditionnel de « nation très fidèle ».

(1) Ce nom désignait simplement la ville de Porto. Il signifiait *port français* (Porto Gallo).

Presque toutes les corporations et tous les métiers l'avaient prise pour céleste protectrice.

Ses « conquistadores » ont porté son nom béni sur toutes les plages de l'univers.

Les arts et la littérature, la voix des orateurs, des poètes, des prédicateurs a toujours exalté et glorifié Notre-Dame par toutes les formes de l'expression.

Riches et pauvres aiment honorer ses mystères de pureté et d'amour, fréquenter ses pèlerinages et surtout réciter son Rosaire. Par ce moyen, Marie règne en chaque foyer. Et même au plus fort des triomphes sectaires, dans les premières décades de notre siècle, la coutume du chapelet quotidien s'était conservée dans beaucoup de familles rurales.

Elle s'était maintenue en particulier dans le territoire de l'ancien diocèse de Leiria (3), dans la région qui entoure le célèbre monastère dominicain de Notre-Dame-de-la-Victoire de Batalha, lequel réunit dans son symbolisme tous les souvenirs des temps glorieux où le Portugal travaillait, dans la lutte et le sacrifice, à devenir une nation chrétienne.

Cette région qui est le centre géographique du pays, en est aussi, en quelque sorte, le centre historique. Et depuis que Marie a accompli à Fátima les « merveilles inouïes » que nous allons raconter, elle en est devenue le centre spirituel et mystique.

Fátima !...

En 1917, depuis trois ans, la guerre européenne suit son cours fatal. Le bienheureux Pape Pie X est mort, dès les premières semaines, du chagrin de n'avoir pas pu empêcher le déchaînement du cataclysme. Après lui, Benoît XV, le grand Pontife de la Paix, a fait tout ce qu'un pape peut

(3) Nous disons « ancien », car ce diocèse, tout petit, avait été supprimé, sans doute à cause de sa petitesse, par Léon XIII, en 1881. Les 55 paroisses d'alors en étaient rattachées partie au diocèse de Lisbonne, partie à celui de Coïmbre. Fátima dépendait de Lisbonne.

faire pour essayer d'apaiser le conflit, mais les hommes n'ont pas voulu l'écouter : l'incendie continue à se propager de peuple à peuple.

Depuis un an, la petite nation portugaise, elle aussi, est entrée dans le tourbillon meurtrier. Chaque jour, elle voit disparaître, dans le gouffre effrayant de la guerre, la fleur de sa jeunesse et ses maigres ressources. Partout des pleurs, des ruines, la désolation, la mort.

Tous les moyens humains se révélant inefficaces, le Souverain Pontife songe à mobiliser la puissance de la Reine du Ciel. Il appelle tous les catholiques du monde à une croisade de prières afin d'obtenir la paix du monde par l'intercession de Marie. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet au cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, nous lisons :

« Et puisque toutes les grâces que l'Auteur de tout bien daigne nous accorder sont, par un dessein amoureux de sa divine Providence, dispensées par les mains de la Vierge Très Sainte, Nous voulons que, plus que jamais, en cette heure redoutable, se tourne vive et confiante vers l'auguste Mère de Dieu la demande de ses enfants très affligés. En conséquence, Nous vous chargeons de faire connaître à l'Episcopat du monde entier notre ardent désir que l'on ait recours au Cœur de Jésus, trône des grâces, et qu'à ce trône on ait recours par Marie. »

En même temps, le Souverain Pontife prescrivait d'ajouter aux Litanies de la Vierge l'invocation : « Reine de la Paix, priez pour nous! ».

La lettre de Benoît XV est du samedi 5 mai. Et voilà que huit jours après, le dimanche 13 mai, Notre-Dame du Rosaire se montre à trois petits bergers sur le sol du Portugal, puis leur apparaît cinq autres fois, leur recommandant avec insistance de « réciter le chapelet pour demander la fin de la guerre », car « seule Marie peut obtenir cette grâce aux hommes ». La voix du Ciel répond à celle du Vicaire du Christ.

Et bientôt, parmi tous les bruits sinistres de guerre, commence à circuler d'une extrémité à l'autre au Portugal

un nom qui résonne comme une annonce de paix, comme une invitation souriante à la réconciliation, l'arc-en-ciel au milieu de la tempête : Fátima!... Fátima!... (4).

Qu'évoquaient donc ces syllabes aux consonances orientales?

En histoire ou en géographie, on ne connaissait d'autre Fátima que la fille de Mahomet (morte en 632) qui avait donné son nom, au x^e siècle, à la dynastie des Fatimites.

Et pourtant, maintenant, le nom de Fátima vole de bouche en bouche, non seulement au Portugal, mais dans tous les pays d'Europe et du monde, partout béni et célébré avec un enthousiasme toujours grandissant.

Fátima est une paroisse rurale, à cent soixante kilomètres environ au nord de Lisbonne, dans le district (département) de Santarém et le Conseil (arrondissement) de Vila Nova de Ourém. Elle est formée d'une quarantaine de hameaux, perdus dans les replis d'un plateau, rattaché au massif montagneux appelé *Serra de Aire* (5), qui grouaient, avant les événements qui l'ont rendue célèbre, environ deux mille cinq cents habitants. Le petit bourg central étalait ses quelques maisons tout le long d'une rue unique, tronçon de la route de Leiria à Ourém.

Le nom franchement arabe de cette petite bourgade prouve l'antiquité de ses origines et il évoque les souvenirs des longues guerres contre les Sarrasins et particulièrement une vieille légende que l'on se plaît à raconter malgré son caractère vague et incertain au point de vue historique (6).

La lutte contre l'Islam continua tout au long du XII^e siècle. Plusieurs des beaux faits d'armes qui ont fait du Portugal le chevalier de la Croix contre le Croissant se déroulèrent dans la région qui avoisine Fátima.

(4) Le premier *á* de Fátima est très fortement accentué dans la prononciation.

(5) L'altitude des sommets de la Serra est de 600 mètres; celle du village même de Fátima et de Cova da Iria est de 380 mètres.

(6) Voir note A à la fin du chapitre.

C'est là aussi que se décida d'une manière définitive à la fin du XIV^e siècle, l'indépendance nationale du Portugal, car les rois de Castille n'avaient pas abandonné de bon gré leurs droits sur les provinces occidentales de la péninsule ibérique.

Le héros de cette indépendance est la figure la plus populaire de l'épopée portugaise, c'est le bienheureux dom Nuno Álvares Pereira, type à la fois du héros et du saint comme notre Jeanne d'Arc, dont l'Eglise allait reconnaître et approuver le culte traditionnel que les diocèses du Portugal lui rendaient (15 janvier 1918).

Dom Nuno commandait, avec le titre de connétable, l'armée du roi Jean I^{er}. Sur son étendard, l'image de la Vierge était brodée. Son cri de guerre était : « Au nom de Dieu et de la Vierge Marie! »

Le 13 août 1385, veille de la rencontre avec l'armée plus nombreuse et plus puissante du roi de Castille, il se trouvait sur le plateau même de Fátima. Il y invoqua solennellement la protection de Marie et le roi fit le vœu, si la victoire lui revenait, d'élever un beau monastère en l'honneur de Notre-Dame. Ce fut le premier « treize » célébré en l'honneur de Notre-Dame sur ce coin de terre choisi par elle.

Le lendemain, qui était la veille même de l'Assomption, ce fut la grande victoire d'Aljubarrota.

En reconnaissance, Jean I^{er} fit construire une église magnifique sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire, ainsi que le monastère de la Bataille, confié aux religieux de l'Ordre de saint Dominique. Vrais joyaux de l'art gothique, ces monuments de l'indépendance nationale à la gloire de Marie se trouvent à quelques kilomètres de Fátima et ont donné le nom à la petite ville qui s'est édifiée tout autour : *Batalha*.

Tous ces souvenirs sont très chers à la piété et au patriotisme portugais. Il appelle la région de Fátima « le pays du saint Connétable », lequel était comte d'Ourém, et par conséquent seigneur de Fátima.

On connaît le zèle des Dominicains pour la dévotion au saint Rosaire. Ils la propagèrent parmi le peuple des environs.

Depuis la guerre civile de dom Pedro (1828), les moines ont été chassés du sanctuaire de Batalha et il n'est plus guère qu'un beau monument historique. N'est-il pas pourtant digne de remarque que la Sainte Vierge ait choisi pour se montrer aux hommes le voisinage d'un monastère qui fut pendant des siècles un centre de diffusion de la dévotion qu'Elle préfère? N'est-ce pas à l'influence persistante de ce sanctuaire marial que la population de la région doit d'avoir conservé la pieuse habitude du chapelet quotidien?

Paisible hameau.

Avant le développement du sanctuaire de la Cova da Iria, qui a changé sous ce rapport la physionomie de la région, il n'y avait pour relier le plateau de Fátima aux villes de la plaine, que la route « distritale » où l'herbe poussait entre les ornières, et de très mauvais chemins.

Placé dans un de ces chemins étroits et creux, un voyageur n'aurait aperçu que des rocaïlles blanchâtres, surmontées parfois du dôme vert et sombre des oliviers. Les générations successives ont entassé les cailloux sur les bords des champs. Comme dans certaines régions de France, par exemple dans l'ancien comté de Foix, ces tas forment de larges murailles qui séparent les cultures et peuvent parfois servir de chemin.

Entre ces talus pierreux, la terre arable est une sorte de sable rouge, recouvrant d'une couche assez mince la roche calcaire qui affleure çà et là. Dans les bas-fonds, l'humus a plus de profondeur. Aussi de loin en loin on voit de magnifiques froments et des maïs superbes, voire même des vignes fraîches et vigoureuses qui donnent aux habitants la petite quantité de vin dont ils se contentent.

Dans un décor pareil, à quelques minutes du bourg de Fátima, se trouve un groupe de maisons basses et d'aspect

bien modeste, une vingtaine tout au plus, alignées le long d'un chemin étroit et raboteux, séparées par des cours et des jardins : c'est le hameau d'Aljustrel.

Les habitants sont des paysans rudes et laborieux. La monotonie de leur vie constamment occupée aux travaux des champs, pénibles sur ce sol ingrat, n'est interrompue que par la visite au village pour la messe du dimanche et par de rares descentes à la ville, Vila Nova de Ourém, surtout à l'occasion des foires.

Les maisons sont petites, sans étages, couvertes de tuiles. La façade, d'ordinaire blanchie à la chaux, est coupée de deux petites fenêtres et d'une porte étroite à laquelle on accède du chemin par deux ou trois marches de pierre.

Si nous pénétrions, nous trouverions partout le même mobilier rustique, solide certes, mais qui nous paraîtrait bien insuffisant. Toutefois, sur les murs, témoignaient des sentiments profondément religieux des habitants, nous verrions toujours le saint Crucifix et une profusion d'images pieuses.

À côté de la maison, et la prolongeant, la bergerie et les communs. Derrière, l'enclos, comprenant l'aire et le jardin où, parmi les arbres fruitiers, dominent les figuiers. Dans le coin le plus ombragé, le « puits ». Faute d'eau de source, ce n'est qu'une citerne creusée dans le roc; mais l'eau des pluies s'y maintient très fraîche et très agréable à boire.

Deux de ces maisons appartiennent à deux beaux-frères, l'une dans la partie basse du hameau; l'autre vers le haut (7).

(7) La maison Santos est actuellement habitée par Maria dos Anjos, sœur aînée de Lucie; elle est veuve d'Antonio dos Santos (même nom et prénom que son père à elle), et vit là avec une fille âgée de 18 ans en 1951. La maison Marto est habitée maintenant par Jean, frère de Jacinte et de François, avec sa femme et ses deux enfants. Manuel-Pedro et Olimpia lui ont laissé cette maison, il y a une vingtaine d'années, pour aller habiter une autre maison qui leur appartenait juste en face. Olimpia est décédée le 3 avril 1956 et son époux le 3 février 1957.

Olimpia, que l'auteur a pu longuement entretenir de ses deux enfants « au Ciel », était moins austère que sa belle-sœur, mais non moins soucieuse de la bonne réputation de ses nombreux enfants. À ses plus petits, elle réunissait parfois ceux du même âge des maisons voisines, et leur faisait de très vivantes leçons de catéchisme.

Des trois cousins, au moment des apparitions, seule Lucie avait fait la première communion, et cela dès l'âge de six ans et demi. Elle devait cette grâce à l'intervention d'un missionnaire de passage. Celui-ci, ayant interrogé la petite Lucie, émerveillé de sa science précoce et de ses bonnes dispositions, avait insisté auprès de l'abbé Pena, alors curé de Fátima (1913) (10).

À l'âge de neuf ans, Lucie dut prendre la garde du petit troupeau familial. Elle remplaçait sa sœur Caroline, qui, ayant atteint ses treize ans, devait aller travailler aux champs avec les grandes personnes.

Jacinte et François, qui avaient pris l'habitude de jouer avec leur cousine à longueur de journée, supplièrent qu'on les laissât aller avec elle dans les pacages. Ce fut en vain pendant de longs mois. Enfin, Olimpia enleva le troupeau à leur frère Jean pour le confier aux petits, à condition qu'ils suivraient toujours Lucie plus grande et plus expérimentée.

Désormais les deux troupeaux n'en firent qu'un dans la journée, atteignant à peine la trentaine de brebis. Après s'être rejoints à la sortie du hameau, près d'une mare aujourd'hui comblée, les trois cousins partaient ensemble vers le pacage désigné, non sans avoir récité un *Pater* et un *Ave*, avec une petite prière à leurs anges gardiens.

À midi, ils prenaient un petit repas apporté dans une musette; après quoi, d'ordre de leurs mamans, ils réci-

(10) M. l'abbé Cruz, que nous avons pu voir avant sa mort, nous a assuré que c'était grâce à lui que Lucie avait fait sa première communion. Mais, d'après le cahier de Lucie, il intervint seulement pour sa communion solennelle, à l'occasion de laquelle il avait surgi un incident entre Maria-Rosa et le curé Marquês Ferreira.

Celle de Manuel-Pedro est presque neuve, car elle a été bâtie à l'occasion des premières noces de sa femme, Olimpia de Jésus, qu'il épousa veuve et mère de deux enfants. Neuf autres fils ou filles sont venus peupler encore cette maison. François, né le 11 juin 1908, et Jacinte, née le 10 mars 1910, sont les deux plus jeunes (8).

Maria-Rosa, sœur de Manuel-Pedro, a épousé Antonio dos Santos, moins zélé pour ses affaires que son beau-frère. Dans sa maison vivent un fils et quatre filles, dont la plus petite a reçu au baptême le nom de Lucie de Jésus. Elle est venue au monde le 22 mars 1907 (9).

Trois pasteurs.

Ces enfants n'allaient pas à l'école. L'instruction primaire était alors peu développée au Portugal. Le recensement de 1920 relève 91 femmes qui savent lire, sur un total de 1.179 femmes habitant la commune de Fátima. Les enfants restaient à la maison jusqu'à ce qu'ils fussent capables de se rendre utiles en gardant les brebis.

Cela ne signifie pas que l'éducation de nos trois amis fût négligée. La famille était la grande école et les mamans jouaient assez bien le rôle d'éducatrices.

Maria-Rosa savait lire les « lettres rondes » (c'est-à-dire le caractère imprimé). Cela lui suffisait pour apprendre à ses enfants le catéchisme, l'histoire du Portugal, les traditions du pays et chacun s'accorde à dire qu'elle était excellente maîtresse de maison et qu'elle élevait à merveille ses enfants. (Décédée en juillet 1942).

(8) Nom des autres : Antonio, Manuel, José, João, Florida, Theresa, Francisco, Theresa, Jacinta. La seconde Theresa étant morte, François et Jacinte se trouvent, de fait, les deux derniers.

(9) Une fille aînée de vingt-six ans, Marie, est déjà mariée. Les autres ont vingt-quatre, vingt et quinze ans; elles s'appellent Thérèse, Gloria et Caroline. Le garçon, Manuel, a vingt-deux ans et se trouve à la guerre. Antonio a cinquante ans et sa femme quarante-huit.

taient un chapelet. Lorsque l'herbe était assez abondante pour retenir les brebis au même endroit, ils jouaient ou folâtraient et chantaient.

Leurs caractères étaient aussi différents que les traits de leur visage. Ils n'avaient de commun que le teint de leurs faces brunies et bronzées par l'air et le soleil, et aussi la franchise et la simplicité de petits paysans candides.

Lucie, lors de la première apparition de la Vierge, aura tout juste dix ans. Elle est forte et bien constituée. Un teint fortement basané, deux grands yeux noirs et un regard légèrement renfrogné sous d'épais sourcils, de grosses lèvres, tout un aspect trompeur masque les grandes qualités de son esprit et de son cœur.

Quoique peu sentimentale, puisqu'elle reproche à sa petite cousine d'être trop « mignarde », elle a bon cœur et sait se faire aimer : les enfants du hameau courent sans cesse après elle pour qu'elle organise leurs jeux, et François et Jacinte ne peuvent vivre loin d'elle.

Sa vertu préférée est la franchise, que sa mère lui a inculquée comme à ses sœurs, par son exemple et ses leçons.

François a un an de moins; mais sa taille égale celle de sa cousine. Des trois, il paraît avoir le tempérament le plus robuste. Ses traits, bien réguliers dans un visage rond, ont quelque chose de calme, de posé et lui donnent un air de rêverie. De fait, il est méditatif et volontiers silencieux. Parfaitement obéissant, il se fait remarquer surtout par la bonté de son cœur, très sensible à la souffrance, mais qui ne l'empêche pas de montrer, quand il le faut, une certaine énergie de caractère.

La physionomie de Jacinte, de deux ans plus jeune que son frère, est particulièrement attachante. De taille moyenne, elle est robuste et n'a jamais eu de maladie de quelque importance. Le visage est très régulier, le teint plus brun que celui de son frère, le regard profond et vif. Elle aussi à très bon cœur; son caractère doux et tendre la rend très affectueuse et très aimable. Elle prend ses

délécées à contempler les fleurs; elle se plaît à caresser et même à embrasser les petits agneaux et appelle chacune de ses brebis par le doux nom qu'elle leur a donné.

Cette sensibilité exquise prédisposait Jacinte, encore plus que ses camarades, à goûter la céleste beauté de la Dame qui allait les ravir, elle et son frère, à la terre.

Car tous trois, Lucie, François et Jacinte, vont être les héros de la plus belle aventure qui puisse arriver à des enfants chrétiens et qui constitue pour le monde le prologue du plus grand drame surnaturel et mystique de nos temps troublés et inquiets.

Note A. — Légende de Fátima-Ouréana.

En 1158, alors que la moitié du Portugal, depuis le Tage jusqu'au Sud, était encore sous le joug de Mahomet, une brillante cavalcade de jeunes Musulmans des deux sexes, richement vêtus, sortait, le matin de la Saint-Jean, du château d'Alcaccer do Sal, se dirigeant vers les bords de la rivière Sado pour s'y livrer à des réjouissances.

Ils marchaient allègrement, lorsque subitement sortit d'une embuscade un groupe de cavaliers portugais, conduits par le redoutable Traga-Moires (Avalé-Maures), dom Gonçalo Herminigues. Surpris, le joyeux cortège se débande; la plupart des cavaliers tombent en combattant courageusement, les autres sont faits prisonniers, ainsi que les dames de l'escorte, et conduits à Santarem pour y être présentés au roi, dom Afonso Henriques, fondateur de la Monarchie, alors en guerre avec les Sarrasins.

Le roi loue la vaillance des siens et demande au capitaine quelle récompense il désire.

— L'honneur de vous avoir servi, Sire, et, comme souvenir de cette journée, je demanderai la main de Fátima.

C'était le nom de la plus noble et de la plus belle des captives, la fille du vali d'Alcaccer.

— Bien! répond le monarque, mais à la condition que la jeune princesse accepte librement notre sainte foi et consente à devenir votre épouse.

Fátima accepta. Après avoir reçu l'instruction convenable, elle fut baptisée sous le nom d'Ouréana. Le mariage se célébra et le roi donna à dom Gonçalo, comme cadeau de noces, la cité d'Abdégas, qui s'appella désormais Ouréana (aujourd'hui Ourém).

La belle princesse mourut à la fleur de l'âge; dom Gonçalo, désolé, se donna à Dieu dans l'abbaye cistercienne d'Alcobaça, récemment construite par Afonso I et saint Bernard, son compatriote bourguignon, à 30 kilomètres d'Ourém.

Quelques années plus tard (1171), cette abbaye fondait un prieuré dans un village de la montagne voisine. Fr. Gonçalo, d'après certaines chroniques, y fut envoyé. Dès que la chapelle fut construite, il y fit transporter les restes de sa chère Ouréana,

lesquels, dit-on, y seraient encore sans que nulle inscription en marque la place.

Et voilà, selon la légende, comment s'explique la consonance si purement arabe de ces trois syllabes : Fátima.

Le couvent dura jusqu'au xvi^e siècle. La chapelle, encore debout, est devenue, avec maintes transformations, l'église paroissiale actuelle.

Quant à Ourém, la vieille forteresse comtale, elle est devenue un village au sommet du coteau; et dans la plaine, il s'est construit un nouveau chef-lieu, Vila Nova d'Ourém.

CHAPITRE II

APPARITIONS DE L'ANGE

(1916)

Au moment des événements de 1917, Lucie, François et Jacinte portent déjà dans leur cœur un grand secret que les deux petits garderont jusqu'à la mort et que l'autorité ecclésiastique fera connaître seulement à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire des apparitions.

Un ange leur est apparu et leur a parlé trois fois, apparemment en vue de préparer à leur vocation si spéciale les futurs confidents de la Très Sainte Vierge (1).

Les récits qui vont suivre sur les trois apparitions angéliques ont été authentiqués par l'autorité ecclésiastique à la fois au Portugal et à Rome. D'abord Son Eminence le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, dans la remarquable homélie qu'il prononça à la Messe Pontificale, à la Cova da Iria, le 13 mai 1942, devant un auditoire de plusieurs centaines de milliers de personnes, en affirma solennellement la réalité. De nouveau, Son Eminence a confirmé ces récits en donnant une préface, très belle et très émouvante, à la troisième édition de *Jacinta* (octobre 1942).

Presque en même temps paraissait à Rome la quatrième édition italienne de *Le meraviglie di Fátima* par le R. P. da Fonseca, faisant connaître au public, pour la première fois, les traits merveilleux que nous allons raconter. Or cette édition, sortie des presses de la Typographie Polyglotte Vaticane, portait l'imprimatur de M^{gr} de

(1) Dès 1915, Lucie qui avait huit ans, et trois autres fillettes du hameau, pendant qu'elles récitaient le chapelet en gardant leurs brebis parmi les oliviers du Cabeço, virent par trois fois une forme humaine, blanche et lumineuse, qui s'évanouit à la fin de leur prière. Voir à ce sujet, Note C, à la fin du chapitre.

Romanis, vicaire général du Saint-Père pour la Cité du Vatican.

Lucie, François et Jacinte, avons-nous dit, avaient la pieuse habitude de dire, avant de partir derrière leur troupeau, une prière enfantine à leurs anges gardiens. Nullement ingrats, les esprits célestes accompagnaient, sans doute, de leur assistance invisible les petits pasteurs et se complaisaient en leur compagnie. Sœur Lucie, priée par son évêque de dire tout ce qu'elle peut dire sur les événements de son enfance, nous affirme que plusieurs fois, un ange leur rendit sensible sa présence et les instruisit familièrement en vue des « desseins de miséricorde » que le Seigneur avait sur eux.

Voici le récit qu'elle nous donne des trois visites de l'esprit céleste.

« Priez comme cela !... »

C'était le temps où depuis peu François et Jacinte avaient été autorisés par leurs parents à garder leurs brebis avec Lucie, un jour de la fin du printemps 1916 (2). Tous trois paissaient leur troupeau dans une propriété des Santos qui se trouve au bas de la colline du Cabeço et qu'on appelle le Jardin Vieux.

Voici que vers le milieu de la matinée, il commença à tomber une pluie très fine, presque de la bruine. Les enfants montèrent sur le flanc du coteau, suivis de leurs brebis, en quête d'un rocher qui pût leur servir d'abri. « C'est ainsi, dit Lucie, en racontant cela, que nous entrâmes pour la première fois dans ce lieu béni » (3).

(2) « Je ne puis préciser la date avec certitude parce que, à cette époque, je ne savais encore compter ni les années, ni les mois, ni même les jours de la semaine. » (Lucie.)

(3) Lucie emploie le mot *loca* (trou) ou *rochedo* (massif rocheux). Il ne s'agit pas d'une « grotte », d'une caverne proprement dite, comme on croyait avant la localisation faite sur place par Lucie elle-même (mai 1946). Auparavant on avait, en effet, pensé à une sorte de gouffre, presque vertical, qui se trouve sur le même flanc de Cabeço, à une centaine de mètres au Sud de la véritable « loca ».



SŒUR LUCIE EN MÉDITATION
DANS LA « LOCA »
(Mai 1946.)



Un des témoins des origines :
M. CARLOS DE AZEVEDO MENDÈS
Président des « Servites » de N.-D. de Fátima



MOZAMBIQUE :
Des danseurs entourant la Vierge après avoir exécuté plusieurs danses.

LES VOYANTS
AVEC UN GROUPE DE PELERINS
DEVANT L'ARC RUSTIQUE
(1917)



ÉGLISE PAROISSIALE DE FATIMA
Après la restauration de 1930



Il s'agit d'un petit cirque de rochers, à mi-pente de la colline, dans un terrain appartenant au parrain de Lucie. Nous retrouverons souvent cette petite « grotte » que nous appellerons le « trou du Cabeço ». Les arbres et les arbustes sont assez épais en cet endroit pour former devant l'ouverture de ce « cirque » un rideau qui le cache aux regards.

Pendant la pluie cessa et le soleil revint, clair dans le ciel bleu. Toutefois nos pasteurs restèrent dans leur abri tout le reste de la matinée. Sur le midi, ils y prirent leur frugal repas quotidien, y récitèrent leur chapelet, puis s'amuserent à jouer aux osselets avec de petits cailloux.

Tout à coup, surpris par une rafale de vent, ils se retournent instinctivement vers la plaine pour se rendre compte de ce qui se passe, car le temps est serein.

Au-dessus des oliviers, qui couvrent tout le bas de la pente devant eux, ils aperçoivent une grande lumière avec une sorte de silhouette humaine qui se dessine dans l'air et se dirige vers eux. Elle est toute blanche, plus blanche que la neige, et semble une statue de cristal traversée par les rayons du soleil.

A mesure qu'elle approche, ils peuvent mieux en distinguer les traits qui sont ceux d'un adolescent de quatorze ou quinze ans, d'une beauté surhumaine.

Arrivé près des enfants, il leur dit doucement :

— N'ayez aucune crainte. Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi.

Alors il se met à genoux, et, courbant le front jusqu'à toucher le sol, il répète par trois fois :

— Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.

Poussés par un mouvement indépendant de leur volonté, les trois enfants se sont prosternés comme lui et ont répété les paroles qu'ils lui ont entendu prononcer.

Puis l'ange se leva et ajouta :

— Priez comme cela! Les Coeurs très saints de Jésus et de Marie s'émouvront à votre prière.

Le mystérieux jeune homme disparut.

Voici comment Lucie, plus de vingt ans après, rapportait ses impressions :

« L'atmosphère de surnaturel qui nous enveloppait était si intense que nous ne nous rendions pas compte de notre propre existence pendant un grand espace de temps, restant dans la même position où l'ange nous avait laissés, répétant toujours la même prière.

« La présence de Dieu se sentait si intime et si intime que nous n'osions pas parler, même entre nous. Le lendemain nous nous sentions encore l'esprit enveloppé de cette atmosphère qui ne disparut que très lentement.

« Dans cette apparition personne ne pensa à en parler, ni à recommander aux autres le secret; le silence s'imposait de lui-même. C'était une grâce si intime qu'il n'était pas facile d'en dire le moindre mot. C'est peut-être parce qu'elle était la première, qu'elle nous fit si forte impression. »

Les paroles de l'ange s'étaient imprimées si fortement dans les esprits des enfants, qu'ils ne les oublièrent plus. Désormais, il leur arrivera souvent, lorsqu'ils pourront le faire sans être vus, de se prosterner comme l'ange l'avait fait devant eux. Et ils répéteront la prière qu'il leur a enseignée jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus ni prononcer les paroles, ni garder cette position mortifiante.

Lucie, François et Jacinte gardèrent donc le secret le plus absolu sur cette mystérieuse visite et ils n'en parlaient qu'entre eux. La petite « grotte » solitaire du Cabeço, où avait commencé ainsi leur vocation mystique, leur devint très chère et, plus tard, elle fut le lieu préféré de leurs méditations et de leurs pénitences.

... « Pour la conversion des pécheurs ».

Deux mois plus tard, pendant les grandes chaleurs (fin juillet ou premiers jours d'août), aux heures de la sieste, les grandes personnes prenaient leur repos; nos trois amis étaient dans le jardin de Lucie, « derrière le

puits », un autre endroit préféré des enfants pour le calme et la solitude qu'ils y trouvaient.

Tout d'un coup, sans que rien les eût avertis, le visiteur mystérieux du Cabeço se trouva à côté d'eux. Il leur parla ainsi :

— Que faites-vous là?... Priez, priez beaucoup! *Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des dessein de miséricorde...* Offrez continuellement au Seigneur des prières et des sacrifices.

Ici, Lucie posa une question :

— Comment ferons-nous des sacrifices?

— De toutes choses vous pouvez faire des sacrifices.

Offrez-les au Seigneur en acte de réparation pour tant de péchés qui l'offensent et de supplication pour la conversion des pécheurs. Tâchez d'attirer de la sorte la paix sur votre Patrie. J'en suis l'ange gardien, l'Ange du Portugal (4). Surtout acceptez et supportez les souffrances que le Seigneur vous enverra.

Ces mots pénétraient l'esprit des enfants comme une lumière qui leur faisait comprendre combien Dieu les aimait et combien il voulait être aimé, combien est grand le prix du sacrifice et comment le Seigneur en tient compte pour convertir les pécheurs.

Aussi, dès ce moment, Lucie, Jacinte et François s'appliquèrent à offrir au Seigneur tout ce qui pouvait les mortifier. Mais la pénitence qu'ils préféraient était de rester de longs moments prosternés par terre en répétant la prière que l'ange leur avait enseignée dans sa première apparition.

Communions mystiques.

C'était fin septembre ou début octobre. Les petits pasteurs, ayant pris leur petit repas dans un champ des Santos, au bas de la colline du Cabeço, montèrent jusqu'à

(4) Dans un de nos entretiens avec Sœur Lucie (octobre 1946), nous lui avons fait préciser que, malgré qu'il se soit donné un titre différent, les voyants ont eu l'impression de voir le même personnage lors de la seconde comme de la première apparition.

la « loca » afin d'y réciter le chapelet et la prière de l'ange. Ils avaient maintes fois répété cette formule lorsqu'ils se virent enveloppés d'une clarté extraordinaire.

Alors ils se levèrent et aperçurent l'ange à côté d'eux. Cette fois il tenait à la main un calice au-dessus duquel ils voyaient une hostie. De la blancheur de l'hostie des gouttes de sang découlaient dans le calice.

Laissant le calice, qui resta mystérieusement suspendu en l'air, il s'agenouilla à côté des enfants et leur fit répéter trois fois cette formule :

Très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels Il est Lui-même offensé.

Par les mérites infinis de son Cœur sacré et (par ceux) du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

L'ange se relève, prend l'hostie et la présente à Lucie qui la reçoit. Puis il partage le contenu du calice entre Jacinte et François, disant en même temps à chacun des trois :

— Prenez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats! Réparez leurs péchés et consolez votre Dieu.

Puis, se prosternant de nouveau, il répéta trois autres fois la prière : *Très sainte Trinité...* et il disparut.

Les enfants restaient toujours à genoux, dans la même position, répétant sans arrêt la même formule, sans pouvoir détourner leur pensée de la céleste vision, et de la communion mystérieuse qu'ils venaient de recevoir. La pensée de la présence de Dieu les absorbait totalement et les privait même de l'usage des sens corporels. C'était une grande paix et un grand bonheur au fond de l'âme et, en même temps, un grand abattement physique.

Plus tard, ils eurent l'occasion de remarquer que les apparitions de la Sainte Vierge produisaient des effets

très différents : c'étaient la même paix et le même bonheur de l'âme concentrée en Dieu; mais physiquement, c'était de la vivacité et de l'enthousiasme communicatif.

Ces visions de l'Ange apprirent aux futurs messagers de Marie à prier avec ferveur, à prier pour ceux qui ne prient pas, à réparer pour ceux qui n'ont ni foi ni amour. Elles ont, dès maintenant, orienté leurs pensées vers les grandes préoccupations du Cœur Immaculé de Marie, comme les apparitions de l'Archange Saint-Michel à Jeanne d'Arc entretenaient son patriotisme et développaient sa vertu et son courage (5).

C'est François, le premier, qui revint à lui et se rappela la réalité d'ici-bas. Le soir était venu : il était temps de rentrer à la maison.

Cette fois encore, cette fois surtout, ils gardèrent le silence sur la céleste visite.

(5) Sur ces manifestations angéliques, voir note D, page 40.

Note B. — L'apparition « indistincte ».

On a voulu trouver une raison de suspecter les facultés de la petite Lucie à propos de la vision d'un prétendu fantôme; mais on n'a pu le faire qu'en déformant gravement le récit qu'elle nous fait d'une sorte de vision indécise qui semble avoir eu pour but de la préparer à celle de l'Ange.

Voici comment nous présente ce récit un « critique », dans la *Vie spirituelle* (décembre 48), reproduisant *Nova et Vetera* de Fribourg. « Vers le même temps (celui de la troisième apparition de l'Ange), Lucie aurait eu la vision d'une forme masquée devant laquelle elle ne pouvait que fuir : le P. Dhanis prononce ici les mots « banale hallucination ».

Confrontons ce résumé avec le compte rendu détaillé que nous donne Lucie dans son deuxième cahier intitulé : « *Histoire de Fátima telle qu'elle est* ».

« Lorsque ma mère me confia la garde du troupeau, les autres bergères du hameau voulurent aller avec moi. Elle les trouva trop bruyantes et n'en admit que trois : les deux sœurs Teresa et Maria-Rosa Matias et Maria Justina. Un jour, nous allâmes ensemble au Cabeço. Je leur demandai de réciter le chapelet. A peine avions-nous commencé que, devant nos yeux, nous vîmes comme suspendue en l'air au-dessus des arbres (qui couvraient la pente au-dessous d'elles) une figure comme si c'eût été une statue de neige que les rayons du soleil rendaient un peu transparente.

— Qu'est cela ? demandent mes compagnes à moitié rassurées.

— Je ne sais.

« Nous continuâmes à prier, les yeux toujours fixés sur cette figure qui disparut lorsque nous terminions le chapelet et que nous commençâmes à trembler.

« Selon mon habitude, je pris le parti de me taire... Mais les autres le dirent chez elles, de sorte que ma mère vint à le savoir de plusieurs côtés ».

Un jour, l'air assez mécontent, elle interpella la petite :

— Dis donc ! J'entends dire que tu as vu par là-bas je ne sais quoi. Qu'est-ce que tu as vu.

— Je ne sais pas maman.

« Et comme je ne savais pas m'expliquer j'ajoutai :

— Cela semblait quelqu'un enveloppé d'un drap.

— Bêtises d'enfants, répliqua Maria-Rosa.

Note C. — Les apparitions de l'Ange.

I. — Historicité.

On a beaucoup critiqué la discrétion de Sœur Lucie, qui a attendu vingt ans avant de faire connaître ces merveilleux récits. Quatre principales raisons expliquent son silence : 1° les ennemis qu'elle avait eus à propos de ce que l'on appelle la vision « indistincte » ou « préparatoire » ; 2° la crainte qu'elle éprouvait de jeter la suspicion sur l'ensemble de ses dires et particulièrement sur les apparitions de la Dame (on comprendra mieux ce sentiment après avoir lu la suite de cette note et ce que nous disons à la seconde partie sur le rôle du clergé) ; 3° le sentiment qu'il y avait là une grâce exclusivement personnelle, sans autre but que le bien de leurs âmes, sans rapport avec le message marial lui-même et dont la divulgation ne s'imposait en aucune manière ; 4° enfin surtout les conseils des personnages ecclésiastiques, à qui elle s'en était ouverte.

Car si elle n'a pas divulgué ces récits elle les a encore moins cachés. En effet :

1° Dans tous les interrogatoires qu'elle a subis, si on lui demandait : « Avez-vous vu d'autres fois la Sainte Vierge avant le 13 mai ? », elle répondait que non. Mais si on lui demandait : « N'avez-vous pas eu d'autre apparition avant le 13 mai ? », elle répondait que si. On a même tiré de cette contradiction, qui prouve sa loyauté absolue, un argument contre sa sincérité. (Cf. Costa Brochado, *Fátima à luz da historia*, p. 322.)

2° Du vivant même de Jacinte, elle demanda à M. le curé-doyen d'Olivail, son premier directeur de conscience, si elle commettait un mensonge en répondant aux curieux qu'elle n'avait plus rien à dire alors qu'elle leur cachait « d'autres choses qui n'étaient pas du secret ». Ces choses, elle les avait racontées à ce bon prêtre (abbé Jacinto Ferreira), lequel l'encouragea dans son attitude de discrétion, et n'a pu en témoigner plus tard, étant décédé en 1924.

3° Je tiens de M. le chanoine Formigao lui-même qu'une fois Lucie lui ayant dit : « Il y a aussi les apparitions d'un Ange », il découragea l'enfant de les raconter en détail. Il n'avait pas mentionné la chose dans sa rédaction de l'interrogatoire parce qu'il craignait que ces récits merveilleux n'aug-

...Quelques temps après, passant au même endroit avec les mêmes compagnes, le phénomène se produisit de nouveau; et plus tard une troisième fois. Lucie n'en disait rien; mais ses amies parlaient. Sa mère se fâcha fort. Lucie souffrit beaucoup de cela et des moqueries qu'elle dut subir à cause de l'indiscrétion de ses amies.

A la fin de son récit, très circonstancié, elle conclut : « Ces moqueries, ces reproches, tout cela n'était rien, et je ne savais pas encore ce que le Bon Dieu me réservait pour l'avenir ».

Déjà le lecteur peut voir que le résumé en deux lignes, cité plus haut, contient autant d'erreurs que de mots.

1° L'incident ne se passe pas vers le temps de la troisième apparition de l'Ange, mais l'année précédente, au printemps, lorsque Lucie débutait dans ses fonctions de bergère. Elle avait huit ans à peine et non neuf et demi comme au temps de la communion mystique.

2° On ne parle que d'une « vision », alors qu'il y en eut trois.

3° On mentionne Lucie seule comme voyante, alors qu'elle nomme trois autres bergères, lesquelles sont encore vivantes et ont témoigné de l'exactitude du récit de leur camarade.

4° Ni Lucie, ni ses compagnes, ne se sont enfuies à l'aspect d'une « forme masquée » ; mais elle ont continué et terminé de réciter le chapelet en la regardant.

5° On comprend qu'une fillette de huit ans, menacée par sa maman, n'ait pas su trouver les mots pour décrire ce qu'elle avait vu. Pour signifier le « flou » de l'apparition qui restait indistincte, surtout à cause de la distance, elle emploie l'expression de « quelqu'un enveloppé d'un drap ». Plus tard, quand elle aura « appris à lire », sur le conseil de Notre-Dame, elle saura mieux décrire cette « statue de neige que les rayons du soleil rendaient un peu transparente ».

Lucie pense que c'était une sorte de préparation psychologique aux visions subséquentes de l'Ange et de Notre-Dame. Elle semble croire aussi que c'était le même esprit céleste que l'Ange de l'année suivante, mais se révélant incomplètement et restant à distance.

mentent encore la défiance et l'incrédulité envers le surnaturel de Fátima, alors qu'ils n'avaient pas, croyait-il, d'utilité directe pour le message lui-même.

Nous possédons d'ailleurs de nombreux indices que Lucie n'a pas inventé ces faits lorsqu'elle les a rédigés vingt ans après, mais qu'elle les connaissait depuis le début.

1° Lorsque les petits voyants étaient seuls, on les voyait s'entretenir en secret : « Je ne sais ce qu'ont ces enfants, disait Olimpia; lorsqu'ils sont seuls, ils bavardent comme des pies; si quelqu'un s'approche, ils deviennent muets et on ne peut leur arracher une parole. » Par ailleurs on savait, dès le temps des apparitions, qu'ils récitaient certaines formules qu'ils appelaient : « Prière de l'Ange ».

2° Jacinte, malade, se levait la nuit pour dire ces prières, le front à terre, comme l'Ange. Lucie, la trouvant trop fatiguée pour faire un tel effort, le lui fit interdire par M. le Doyen d'Olivail.

3° Lors de l'enquête canonique de 1924, Lucie, âgée de 17 ans, fut tourmentée de scrupules parce qu'elle avait juré de dire tout, sauf le secret, et qu'elle avait tu, nous dit-elle, « certaines choses que nous avions convenu de ne dire à personne ». Si elle a inventé ces choses en rédigeant ses cahiers en 1937, on ne voit pas comment elle aurait pu concevoir des scrupules à les taire en 1924.

4° Le 21 mai 1946, revenant trente ans après les événements du Cabeço, voir la « loca » des apparitions de l'Ange, elle se dirigea sans hésiter vers le petit cirque de rochers que nous appelons le « trou », malgré les indications de ceux qui l'accompagnaient en la guidant vers la « grotte » ou caverne que l'on avait jusque-là montrée aux pèlerins comme étant le lieu de la première et de la troisième apparitions. De plus, elle indiqua, sans la moindre hésitation, les endroits où s'étaient passées toutes et chacune des plus petites circonstances des apparitions angéliques. Une telle assurance ne se comprendrait pas si elle avait, pour la première fois, reconstitué un récit imaginaire dans un site réel.

5° Enfin M^{re} José da Silva connaissait depuis longtemps ces faits, et, dans sa sagesse, il a laissé la voyante libre de les publier quand elle le jugerait opportun.

II. — Aspect de l'Ange.

Pourquoi les dessinateurs s'obstinent-ils à représenter l'archange saint Michel, dans ses apparitions à Jeanne d'Arc, avec de grandes ailes, et parfois suspendu en l'air, alors que la sainte guerrière a maintes fois déclaré à ses juges qu'elle le voyait à côté d'elle, « comme un gentil prudhomme », « en forme de vrai prudhomme » ?

La même erreur est commise au sujet de l'Ange du Cabeço. Voici quelques extraits de notre conversation avec Sœur Lucie à ce sujet :

— Lui avez-vous vu des ailes ?

— Non, M. le chanoine.

— Comment était-il ?

— *Era de luz*. Il était en lumière.

Je lui montre un dessin où l'Ange, gigantesque et charnu, porte une massive et longue chevelure, avec une grande paire d'ailes; elle détourne la tête avec une moue significative.

J'ouvre un livre dans lequel l'Ange est sobrement dessiné d'un trait fin, sans ailes, silhouette aérienne dans une auréole de lumière. Un sourire de satisfaction éclaire le visage de la bonne religieuse.

— Oui, c'était cela... Puis à peu près!...

Elle avoue que le sujet est difficile à traiter, mais elle est heureuse d'avoir trouvé un dessinateur qui a essayé de comprendre.

III. — La communion mystique.

Quelques mots du dialogue avec Sœur Lucie de Jésus.

— Pensez-vous avoir réellement communiqué ce jour-là comme à la Sainte Table ?

— Je pense que oui, car je sentis le contact de l'hostie comme dans les communions ordinaires.

— Jacinte était-elle convaincue qu'elle avait reçu réellement le sang du Seigneur ?

— Je crois que si.

— Croyait-elle avoir fait sa première communion et avoir le droit de communier désormais à la Sainte Table ?

— Elle n'a jamais cru qu'elle pourrait communier à l'église sans la permission du prêtre.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE VISITE DE LA « DAME »

(13 mai 1917)

Matin de mai.

En cette belle journée du 13 mai 1917, dimanche précédant l'Ascension, Lucie, François et Jacinte sont allés à la première messe dite à la chapelle du hameau de Boleiros (1). M. le Curé, Padre Manuel Marquês Ferreira, a parlé, en ce dimanche des Rogations, de l'efficacité de la prière et cité la lettre du Souverain Pontife Benoît XV demandant la prière plus intense pour le retour de la paix (2). Nos petits bergers furent-ils frappés par cette instruction, et influença-t-elle la ferveur de leur chapelet ce jour-là ?

Revenu chez eux, ils ont pris le goûter habituel dans la musette portée par François, et ils sont partis avec les brebis. Ayant pris d'abord un sentier qui les aurait conduits vers le hameau de Gouveia, Lucie tout à coup décida que le pacage se ferait ce jour-là à la Cova de Iria, où ses parents possédaient du terrain. Alors, ils rebrous-sèrent chemin en poussant devant eux les deux troupeaux fondus ensemble. Ils prirent un sentier à travers la

(1) La messe matinale du dimanche, dans ces paroisses s'appelle la « *missa das almas* », parce qu'elle est dite ordinairement pour les âmes du purgatoire. « Dieu nous préserve, disait la bonne Olimpia, d'avoir laissé passer un dimanche sans messe, nous deux et aussi les enfants dès qu'ils avaient atteint l'âge de raison. Même s'il fallait aller à Boleiros, à Atougua ou même jusqu'à Santa Catarina, qui sont à presque deux lieues, qu'il pleuve ou qu'il tonne, je ne me souviens pas d'avoir manqué la messe, même quand je nourrissais mes petits. Je me levais matin et je laissais tout aux soins de Ti Manel qui allait à la messe du jour. »

(2) Voir, page 20.

Quant à se demander, comme font certains, comment Lucie a pu recevoir au Cabeço une hostie consacrée et quel prêtre l'avait consacrée, le même problème se pose dans la vie de tous les saints qui ont communiqué de la main d'un ange, tels que saint Stanislas Kostka, saint Raymond Nonnat, saint Gérard Majella et autres.

IV. — Identité de l'Ange avec saint Michel ?

Nous avons noté que l'Ange s'est présenté deux fois sous deux dénominations différentes. Chacune de ces deux expressions a fourni à certains portugais des raisons de l'identifier avec l'archange saint Michel. Nous résumons leur argumentation.

a) *Ange de la Paix*. — Dans la tradition portugaise, où il tient une grande place, nous allons le voir, saint Michel est souvent appelé l'Ange de la Paix, en particulier dans l'office liturgique de sainte Elisabeth de Portugal, « A Rainha Santa », le seul saint du bréviaire dont l'oraison mentionne l'action pacificatrice entre nations en guerre. De plus, dans l'office de l'Archange au bréviaire romain, il est appelé « *Angelus pacis, Michaël* » (Hymne de Laudes).

b) *Ange gardien du Portugal*. — Le roi Afonso Henriques, fondateur de la nation et de la dynastie, baptisé dans une chapelle dédiée à saint Michel, donna l'archange comme protecteur à ses armées et au royaume. Lorsqu'il se sacra lui-même chevalier dans la cathédrale de Samora il dit : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je m'arme chevalier et je fais vœu à Dieu d'abord, ensuite à la Très Glorieuse Vierge sa Mère, d'être intrépide, valeureux et loyal... »

La chapelle du palais royal fut de tout temps dédiée à saint Michel. A la demande du roi Manuel I, le pape Léon X en 1514, accorda au Portugal une fête de l'Ange Gardien du Portugal qui se célébrait solennellement le troisième dimanche de juillet. Au monastère de Batalha, il se chantaient tous les jours une antienne avec oraison en l'honneur de saint Michel, ange gardien du Portugal.

LA PREMIÈRE VISITE DE LA « DAME »

charneca, lande aride où on ne voyait guère que sables et graviers.

Pendant ce temps, à Rome, à la Chapelle Sixtine, se déroulaient les cérémonies du sacre épiscopal de M^r Eugenio Pacelli, qui sera plus tard le Pape Pie XII. Et celui-ci a gardé de cette coïncidence entre sa consécration et la première apparition de Notre-Dame de Fátima un profond souvenir dont on retrouve l'écho dans plusieurs de ses actes et discours (3).

La Cova da Iria est située à deux kilomètres d'Aljustrel, et à près de trois de l'église de Fátima. En dehors de quelques petites parcelles cultivées, il ne pousse que des chènes verts, épars çà et là, et quelques oliviers (4).

Nos pasteurs y arrivent vers le milieu du jour. L'heure du déjeuner approche. Tranquillisés sur le bon repas que vont faire les moutons avec l'herbe tendre de la saison, ils se mettent en mesure de prendre le leur, ayant bien garde d'oublier le bénédicité et les grâces.

(3) Voir, en tête de ce volume, la lettre de S. Em. le Cardinal Secrétaire d'Etat à l'auteur. Dans son discours pour l'inauguration de l'église Saint-Eugène, à Rome (4 juin 1951), Pie XII parla ainsi : « Cette date grande, formidable dans notre vie, peut-être dans les secrets desseins de la Providence, sans que nous puissions le pressentir, préparait une autre date plus formidable, celle où le Seigneur ferait peser sur Nos épaules la sollicitude de l'Église universelle. Cependant, à la même heure, sur la montagne de Fátima, se produisit la première apparition de la blanche Reine du Très Saint Rosaire, comme si la Mère de miséricorde avait voulu nous signifier que dans les temps orageux dans lesquels s'élevait Notre Pontificat, au milieu d'une des grandes crises de l'Histoire mondiale. Nous aurions toujours pour Nous envelopper, Nous protéger, Nous guider, l'assistance maternelle et vigilante de la grande Victorieuse de toutes les batailles de Dieu ». A la fin de la cérémonie, un assistant s'écria, enthousiasmé : « Vive le Pape de Fátima », et Pie XII, avec un bon sourire, répondit : « C'est moi ! ».

S. Em. le Cardinal Tedeschini, légat pontifical aux solennités du 13 octobre 1951, à Fátima, a fortement souligné la dévotion de Pie XII à N.-D. de Fátima.

(4) Voir Note D, à la fin du chapitre.

Une fois la petite musette vidée de son frugal contenu (5), ils pensent au chapelet quotidien. Comment y manquera-t-on pendant ce mois de mai, consacré à la Sainte Vierge? (6) Et l'Ange ne leur a-t-il pas recommandé de prier avec ferveur? Cette fois, ils se mettent à genoux, sur le gazon, à l'ombre d'un olivier.

Leur pieux devoir accompli, ils poussent le troupeau vers le haut de la propriété, sur la cime du coteau. Là, sans perdre de vue les brebis, ils se mettent à jouer aux maçons, un de leurs jeux préférés. Cette fois il s'agit d'élever une enceinte protectrice autour d'une belle touffe de « bruyère blanche » dont ils pensent que leurs papas pourront faire des balais.

Lucie et Jacinte apportent les matériaux; François les assemble. Bientôt s'élève un mur circulaire d'un pan de hauteur. Et il se dresse là même où, dans quelques années, on construira la grande basilique de Notre-Dame de Fátima, comme si déjà nos petits pasteurs en posaient les fondations (7).

C'est le plein midi; le soleil est au zénith. Tout à coup, un puissant éclatement de lumière, que faute d'autre mot à leur portée, ils appelleront « éclair » (*relampago*), éblouit les petits bergers.

Saisis d'épouvante, ils scrutent l'horizon : pas le moindre nuage! Lucie a entendu parler des orages subits du mois de mai; la tempête se prépare sans doute derrière les collines. Les brebis sont vite rassemblées, et ils les poussent sur la descente, vers la droite.

(5) Maman Olimpia m'a dit qu'elle donnait ordinairement à ses enfants, pour ce repas, du pain, du fromage et un fruit, rarement de la viande, jamais de vin.

(6) Ils n'avaient pas l'habitude de faire leur « mois de Marie » à la maison; mais ils aimaient aller à celui de l'église. (Déclaration de Sœur Lucie.)

(7) L'endroit précis où bâtissait François correspond, dans la basilique actuelle, avec le milieu de la partie gauche du transept. C'est là que fut bénie et posée la première pierre; c'est là que repose, depuis le 1^{er} mai 1951, le corps de Jacinte.

Arrivés vers le milieu de la pente, lorsqu'ils passaient tout près du grand chêne vert qui subsiste encore, un second « éclair », plus brillant que le premier, les cloue sur place. Muets de crainte, ils retiennent leur respiration et se jettent les uns aux autres des regards interrogatifs. Puis, ils continuent de pousser les brebis avec encore plus de hâte.

Après quelques pas, à trois ou quatre mètres d'un petit chêne vert, ils se trouvent environnés d'une grande clarté qui les aveugle presque. Tous trois, obéissant à la même impulsion, regardent vers la droite. Devant eux, au-dessus de l'arbuste, au centre de cette grande auréole de lumière qui les enveloppe eux aussi, ils voient une belle Dame, plus brillante que le soleil.

Épouvantés ils veulent fuir. Un geste maternel et une douce parole les retiennent.

— N'ayez crainte, je ne vous ferai aucun mal.

Alors les enfants, tombant en extase, la contemplent.

La merveilleuse « Demoiselle », comme disaient d'abord les enfants, paraît tout au plus dix-huit ans. Elle ne ressemble à aucune des images de la Vierge ou d'autres saintes que les enfants ont vues (8).

La robe d'un blanc de neige, tombe jusque sur les pieds. Elle est serrée autour du cou par un cordon doré dont les bouts descendent jusqu'à la taille.

Un voile (ou « mante ») blanc, aux bords ornés d'un fin galon d'or, recouvre la tête, les épaules et, retombant presque aussi bas que la robe, enveloppe tout le corps.

Le visage, aux lignes très pures et infiniment délicates, brille dans une auréole de soleil; il sourit aima-

(8) Elle est, en tout cas, bien différente de l'antique statue de Notre-Dame-des-Joies, appelée par le peuple Notre-Dame-du-Rosaire, qui tenait l'Enfant Jésus dans ses bras, sur un riche autel, dans un bas-côté de l'église paroissiale. C'est devant cette statue que la petite Lucie aimait prier, comme elle le raconte dans ses Cahiers. Elle est maintenant remplacée sur son autel par une statue de Notre-Dame-de-Fátima, et elle-même honorée dans un autre endroit de l'église.

blement, mais d'un sourire légèrement voilé d'une ombre de tristesse. Les yeux sont noirs.

Les mains sont jointes à hauteur de la poitrine. Au bras droit pend un joli chapelet aux grains blancs, brillants comme des perles, et terminé par une petite croix d'argent, brillante elle aussi.

Les pieds, nus et roses, posent doucement sur un léger nuage d'hermine qui effleure les verts rameaux de l'arbuste.

Après plus de quarante ans, Lucie n'a pas oublié un trait de cette céleste vision. Mais quand on lui demande de la décrire, elle ne sait que dire ce mot : lumière!

Il y a vingt ans, au sujet d'une statue de Notre-Dame de Fátima qui est loin de la satisfaire, elle écrivit à M^{re} J. da Silva, évêque de Leiria, les remarques suivantes :

« Dans les statues que j'ai vues, Notre-Dame paraît avoir deux mantes. Il me semble que si je savais peindre — sans être capable de la peindre telle qu'Elle est, puisque c'est impossible et qu'on ne peut même pas la décrire avec les mots de la terre — je mettrais seulement une robe, aussi simple et aussi blanche que possible, et la « mante » tombant du sommet de la tête jusqu'au bas de la robe.

« Et comme je ne pourrais pas peindre la lumière et la beauté qui l'ornaient, je supprimerais toutes les parures à l'exception d'un mince filet doré sur les bords de la mante. Cet ornement brillait sur le fond de lumière comme si c'eût été un rayon de soleil brillant plus intensément que le reste. Cette comparaison demeure bien en deça de la réalité, mais je ne sais comment mieux l'exprimer (9). »

(9) En octobre 1946, Sœur Lucie nous a déclaré qu'aucune image ni statue ne la satisfaisait. A cette époque, une religieuse de sa congrégation, artiste peintre, s'essayait à composer un portrait de la Dame du chêne vert conforme à ses indications. Nous croyons savoir que, depuis, elle a renoncé, devant les difficultés de sa tâche.

Lucie a guidé également la main du sculpteur José Ferreira The-dim pour faire la statue qui était dans le salon de M^{re} l'Évêque de Leiria et qui est partie en 1947 pour la Route mondiale.

Première conversation.

La « Dame » regarde les enfants, Lucie s'hardit à l'interroger :

— D'où êtes-vous, Madame? (10).

— *Je suis du Ciel.*

Et sa main montrait le firmament d'azur.

— Qu'est-ce que vous désirez de nous?

— *Je viens pour vous demander de vous trouver ici six fois de suite à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je veux.*

Après un moment de silence, Lucie reprend :

— Vous venez du Ciel... Et moi, irai-je au Ciel?

— *Oui, tu y viendras.*

— Et Jacinte?

— *Aussi.*

— Et François?

Les yeux de l'apparition se tournent alors plus directement vers le garçonnet et le fixent avec une expression mêlée de honte et de maternelle compassion :

— *Lui aussi. Mais il faut qu'il récite son chapelet (11).*

La conversation se poursuit entre les petits bergers extasiés et la mystérieuse « Demoiselle ». Les enfants n'en oublièrent pas un seul mot; mais ils n'en parleront qu'entr'eux. D'un commun accord, ils feront silence sur certaines choses qu'il leur paraîtra indiscret ou vanité de révéler. Lucie seulement plus tard les écrira dans les

(10) Mot à mot : « D'où vient Votre Grâce? ». En portugais, on s'adresse toujours à un interlocuteur à la troisième personne. Nous ne tenons pas compte de cette particularité dans nos traductions des dialogues.

(11) Tous les interrogatoires officiels portent « son chapelet », « os contos d'elle », et non « beaucoup de chapelets » ou « de rosaires » comme disent la plupart des récits. Voir note E, à la fin du chapitre.

cahiers qu'elle rédigea vers 1936-37, puis vers 1941-42, à la demande de ses supérieurs.

Cependant les petits voyants racontèrent que la Dame les tranquillisa sur le sort éternel de deux jeunes filles qui venaient de mourir dans la paroisse, l'une étant déjà au Ciel, l'autre encore au Purgatoire.

Dans son deuxième cahier, Lucie a révélé un trait, jusque-là gardé jalousement secret, qui éclaire d'une manière saisissante, maintenant qu'il est connu, les plus petits détails de la vie pénitente des voyants de Fátima, leur donnant une signification inattendue.

— *Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.*

En disant ces mots, l'Apparition écarta les mains qu'Elle tenait jusque-là jointes, à la manière du prêtre lorsqu'il dit *Dominus vobiscum*, et ce simple geste fit jaillir dans la direction des voyants un faisceau de lumière mystérieuse, à la fois très intense et très intime, qui les « pénétra jusqu'au plus profond de l'âme (ce sont les propres paroles de Lucie), les fit se voir eux-mêmes en Dieu, qui était lui-même cette lumière, plus clairement que s'ils s'étaient vus dans le plus pur des miroirs »...

— Oui, nous le voulons, répond Lucie avec enthousiasme, au nom de tous les trois.

Par un geste de complaisance maternelle, la Vision montre combien lui est agréable la générosité de ces innocents, Puis, elle ajoute :

— *Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.*

En disant ces mots, l'Apparition écarta les mains qu'Elle tenait jusque-là jointes, à la manière du prêtre lorsqu'il dit *Dominus vobiscum*, et ce simple geste fit jaillir dans la direction des voyants un faisceau de lumière mystérieuse, à la fois très intense et très intime, qui les « pénétra jusqu'au plus profond de l'âme (ce sont les propres paroles de Lucie), les fit se voir eux-mêmes en Dieu, qui était lui-même cette lumière, plus clairement que s'ils s'étaient vus dans le plus pur des miroirs »...

Alors, mus par une impulsion irrésistible, les petits voyants tombèrent à genoux, répétant avec force :

— O très sainte Trinité, je vous adore!... Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime!...

Après quelques moments, l'Apparition recommanda aux petits de dire le chapelet tous les jours avec dévotion pour obtenir la paix du monde. Alors Lucie demanda :

— Pourriez-vous me dire si la guerre durera encore longtemps ou si elle finira bientôt?

— *Je ne puis te le dire encore, tant que je ne t'ai pas dit aussi ce que je veux.*

Cette parole, dès la première apparition, affirme la relation entre la conversion que demandera Marie et la fin des épreuves de l'humanité (12).

Puis la Dame s'éloigna dans la direction de l'Est. Il semblait qu'elle ne remuait pas les pieds. Elle allait « toute droite », « tout d'une pièce ». Bientôt, la merveilleuse vision s'évanouit dans la lumière du jour.

Après l'extase.

Revenus de leur saisissement, Lucie, François et Jacinte se regardent avec bonheur et échangent leurs premières impressions.

Tous les trois ont parfaitement vu l'Apparition, mais elle a parlé avec Lucie seule. François n'a même pas entendu la voix de la belle Dame, quoiqu'il ait saisi tout ce qu'a dit sa cousine. Jacinte a tout entendu distincte-

(12) Cette parole, qui nous paraît très importante pour la signification du message marial, n'a pas été jusqu'ici remarquée par les historiens. Nous ne l'avons lue que dans Fischer, et sans nul commentaire. Elle se trouve pourtant dans la première déposition de Lucie devant son curé (octobre 1917), relatée dans le rapport que celui-ci ne devait envoyer que plus tard au Patriarcat de Lisbonne, et dans d'autres sources primitives. Elle méritait d'être soulignée, car elle indique, dès la première apparition, un point important du message marial. La Dame ne peut parler de délivrer les hommes des horreurs de la guerre tant qu'elle n'a pas dit ce qu'il faut faire pour les arracher au péché dont la guerre est le châtiement; la fin des épreuves de l'humanité est subordonnée à l'accomplissement des conditions qu'elle pose : *O que quero, ce que je veux, mon message.*

ment, demandes et réponses, mais elle n'a pas pris part à la conversation (13).

Le dialogue entre Lucie et la Vision a duré environ dix minutes, presque le temps de dire un chapelet entier.

Et le troupeau? François est le premier à s'apercevoir qu'il s'est écarté de ses gardiens. Les gourmandes brebis laissées à elles-mêmes, ont envahi un champ de vesces bien verdoyant.

Les pasteurs se hâtent de les ramener. Quels ennuis ils vont avoir! Le champ violé est la propriété d'une autre famille... Mais en regardant bien, ils s'aperçoivent qu'il n'y a pas de dégâts. « Par bonheur, disait ingénument Lucie, on ne voyait aucune vesce mangée. »

Nos trois amis n'ont plus envie de jouer. Le bonheur de leurs âmes, après ce nouveau contact avec le Ciel, leur suffit. Absorbés dans un mutisme fait de surprise et d'étonnement, ils ne cherchent pas à en sortir, savourant en eux-mêmes ce qu'ils ont vu et entendu.

Jacinte cependant rompt le charme; de temps en temps, elle répète :

— Ah! quelle belle Dame! Quelle belle Dame!

Tous trois, regardant du côté du Levant, cherchent encore le sillage de lumière de la Vierge disparue. Jacinte joint les mains en admirative ferveur comme pour invoquer la Vision. Elle ne sait que redire :

— Oh! qu'elle était belle cette Dame!

La voyant si enthousiaste et soupçonnant les suites que pourrait avoir l'événement, Lucie dit à sa cousine :

— Au moins, ne va pas raconter ça à tout le monde!

— Je ne dirai rien! Je ne dirai rien! N'aie pas peur!

Avant le coucher du soleil, ils rassemblent les brebis et les poussent devant eux. Lorsqu'ils arrivent à Aljustrel,

(13) Cette circonstance, à elle seule, est une preuve suffisante de la sincérité des voyants. Des enfants qui auraient inventé un récit pareil n'auraient jamais imaginé cette différence entre leurs perceptions respectives. Dans leurs longues journées de solitude, ils avaient tout le temps voulu pour mettre d'accord un récit fictif.

le crépuscule les enveloppe. En disant adieu à ses cousins devant leur bergerie, Lucie répète la consigne :

— Silence complet, vous entendez!

— Oui, oui, dit François, on se taira.

L'événement au village.

Chez les Santos, l'on soupa et l'on récita la prière du soir. Antonio sortit « prendre l'air ». Maria-Rosa fit faire à l'un de ses fils, à la lumière de la lampe à huile, la lecture d'une page de l'Ancien Testament. Puis on se coucha.

Chez les Marto, il en fut autrement. Jacinte était sur des charbons ardents. Elle ne pouvait garder pour elle seule le poids de son grand bonheur. Comment pourrait-elle le cacher à sa mère? La Dame n'a pas dit son nom, mais elle n'en doute pas : c'est la Sainte Vierge elle-même.

Manuel-Pedro et Olimpia ont été absents toute la journée. Après la messe, ils sont allés au marché de Batalha. Le soir, Jacinte va au-devant de sa mère sur le chemin. Lorsqu'elle l'aperçoit, elle court à elle et, ce qu'elle ne faisait guère, se jette à son cou en disant :

— Petite maman, aujourd'hui j'ai vu la Sainte Vierge à la Cova da Iria.

— Jésus! que dis-tu là? Es-tu devenue folle?

— C'est vrai!

— Ça, je ne le crois pas. Tu n'es pas une sainte pour voir la Sainte Vierge.

— Si! je l'ai vue. François et Lucie l'ont vue aussi.

— Tu es une sottie, petite gamine!

Et l'enfant triste :

— Crois-moi, maman!

Une fois rentrée à la maison, Jacinte dit :

— Maman, François et moi, nous allons dire le chapelet; la Vierge nous l'a recommandé.

Quand ils eurent fini, Jacinte revint vers sa mère :

— Maman, il faut dire le chapelet tous les jours; la Sainte Vierge le veut.

Alors le père rentra lui aussi. Quand tout le monde fut à table (14), Olimpia demanda à sa fille ce qui s'était passé au juste.

La fillette raconta minutieusement à toute la famille réunie le fait extraordinaire avec toutes ses circonstances, sauf, naturellement, la promesse des sacrifices et la douce extase par laquelle la Dame les avait remerciés. François confirmait chacun de ses dires, mais fidèle à la consigne, n'ajoutait ni un détail ni un commentaire.

Le lendemain, dès le lever, Olimpia court chez sa belle-sœur pour éclaircir la chose. Maria-Rosa ne sait rien. Sa fille n'a rien dit.

Elle attend encore pour lui en parler. Lucie de son côté a été prévenue par François de l'indiscrétion de Jacinte. Sa petite cousine s'excuse en disant, la main sur sa poitrine :

— Il y avait là quelque chose qui m'empêchait de me taire.

Entre Lucie et sa mère le silence dura huit jours. Mais un matin que la mère et la fille se trouvaient seules à la bergerie, Maria-Rosa en profita pour interroger l'enfant. Tout en regrettant que sa cousine ait manqué à la consigne de se taire, Lucie dit simplement ce qu'elle a vu.

Maria-Rosa voudrait se persuader que tout cela n'est qu'illusions et rêveries, car elle craint les ennuis que lui attirera cette histoire. Nous savons d'ailleurs, par les cahiers de Lucie, qu'elle était accablée de soucis par suite de la négligence de son mari (lequel commençait à se laisser entraîner trop souvent au cabaret), au point d'en être déprimée physiquement et même malade. Cet état d'énergie explique en partie son attitude en face d'événements qui menaçaient de compliquer encore plus sa vie de mère de famille écrasée de préoccupations et de travaux.

(14) Il y avait, ce soir-là, le père, la mère, huit enfants, un beau-frère et un neveu.

Or rapidement, la nouvelle se répandait par les comérages; elle ne rencontrait que des incrédules et les langues allaient bon train.

— Ça peut-il être des choses pareilles?

— Des gosses comme ça! De la marmaille!

— C'est la faute de la famille!... S'ils y mettaient bon ordre!...

— Ils n'ont donc pas de bâtons pour faire taire ces faiseurs d'embarras?...

Pour en finir une bonne fois avec ces bavardages, et aussi avec ses propres doutes, un beau matin, vers la fin mai, Maria-Rosa appelle sa fille encore au lit :

— Lève-toi tout de suite. Tu vas aller chez les voisins avouer que tu as menti!

Lucie reste ferme. Sa mère essaye des caresses, puis des menaces. Enfin, elle utilise même le manche du balai. Elle n'obtient qu'un silence respectueux et la confirmation de tout ce qui a été dit.

Maria-Rosa se décide pourtant à laisser partir au pâturage la petite bergère en lui recommandant de bien réfléchir toute la journée.

— Je n'ai jamais accepté un mensonge dans la bouche de mes enfants. J'accepterai bien moins une tromperie de cette espèce. Ce soir, quand tu rentreras, je te conduirai dans toutes les maisons du hameau. Tu avoueras aux gens que tu les as trompés et tu leur demanderas pardon.

Lucie part avec ses brebis... et son chagrin. François et Jacinte l'attendaient déjà devant la mare, étonnés de son retard. La voyant en larmes, ils lui en demandent la raison. Elle leur raconte tout, puis elle ajoute :

— Ma mère veut à tout prix que je me dédise. Comment pourrais-je faire?

Alors François blâme sa sœur :

— Tu vois, c'est ta faute... pourquoi l'as-tu dit?

Jacinte baisse la tête et pleure; puis se mettant à genoux, les mains jointes, elle leur demande pardon.

— J'ai mal fait... mais je promets de ne plus rien dire à personne!...

Le soir, lorsque Lucie rentra, sa mère recommença son sermon sur la franchise. Elle conclut :

— Ecoute. Choisis ce que tu voudras. Ou bien tu vas aller déromper les voisins, avouant ton mensonge, ou bien je t'enferme dans un cachot où tu ne verras même pas la lumière.

Les sœurs de Lucie ne se faisaient pas faute d'appuyer les arguments et les menaces de la maman.

Quel chagrin pour la pauvre petite! Elle aurait voulu pouvoir satisfaire sa mère, mais n'en trouvait pas le moyen. Elle ne sut que fondre en larmes. On la laissa toute seule dans un coin où elle put pleurer à son aise, offrant à Dieu son sacrifice, comme la Dame le lui avait demandé.

Toujours obsédée par la crainte d'une surpercherie de sa fille, quelques jours après, M^{me} Santos vint ouvrir son cœur à M. le Curé de Fátima, R. P. Manuel Marquês Ferreira (15).

— De tels malheurs n'arrivent qu'à nous!

— Comment, un malheur cela?

— Oui, cette enfant fait de nous la risée du pays!

— Mais si ce qu'elle raconte était vrai, ce serait pour vous une grande bénédiction et tout le monde vous porterait envie.

— Si c'était vrai!... Si c'était vrai!... Mais ça ne peut pas l'être... c'est ma fille qui ment... c'est la première fois, mais je vais lui apprendre à ne pas recommencer.

De retour à la maison, elle donna, en effet, à sa fille, en l'appuyant d'arguments frappants, la leçon promise.

(15) Au Portugal, les curés de paroisse sont appelés Révérend Père (*Reverendo Padre*). C'est d'ailleurs une appellation générale à tous les ecclésiastiques; elle traduit aussi bien : Mon Père, M. l'abbé, M. le curé, M. l'aumônier, etc. Celui de Fátima porte le titre de prieur, parce que, jadis, cette paroisse était un prieuré.

Note D. — La Cova da Iria et la légende de sainte Irène.

Avant 1917, le lieu dit Cova da Iria était inconnu même de bien des gens du voisinage. Maria Carreira, du hameau voisin de la Moita, qui devait y vivre et y mourir, entendit ce nom pour la première fois lorsque son mari lui rapporta sa conversation avec Antonio dos Santos, père de Lucie, qui lui avait raconté la première apparition.

Un curé, qui était resté deux ans à Fátima (1908-1910) écrivait plus tard : « J'ai parlé à tous les paroissiens, j'ai visité tous les hameaux et toutes les familles; jamais je n'ai entendu parler de cette Cova da Iria dont parle aujourd'hui presque tout l'univers. Je connaissais l'endroit pour y être passé, mais j'ignorais son nom; seuls le connaissaient ceux qui y avaient des terres... ».

Cova signifie « creux, fossé, cavité, combe, bas-fond ». Les paysans de la région appellent ainsi les nombreux affaissements de terrain que l'on y trouve. Non loin de la Cova da Iria, il y a la Cova do Chao Barreiro (de l'argile) do Cebolo (de l'oignon), do Pereiro (du poirier), das Tormentas (des tempêtes), da Raposa (du renard), etc... Celui où Notre-Dame est apparue porte le nom le moins vulgaire.

Iria est la forme populaire du prénom Irena (Irène). Peut-être ce terrain a-t-il jadis appartenu à une femme de ce nom, peut-être une ancêtre de Lucie, car la plus grande partie de la Cova appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. Plus probablement il fut appelé ainsi en l'honneur de sainte Irène, héroïne de la pureté, tuée à Tomar, à 20 km, à l'Est de Fátima. Elle était née, pense-t-on, au lieu dit Torre de Mozeixa, à quelques kilomètres de Cova da Iria, sur la paroisse de Reguengo, où une antique chapelle lui est consacrée, et où on célèbre sa fête le 20 octobre.

Fille du noble Ermigius et d'Eugénie, elle fut élevée à Tomar sous la direction d'un oncle, l'abbé Celio, par deux tantes, religieuses bénédictines. Encore enfant, elle fit le vœu de se consacrer à Dieu. Un jeune seigneur, Britaldo, s'éprit d'un tel amour pour elle qu'il ne savait penser à autre chose. Irène réussit enfin à lui faire comprendre les motifs qui inspiraient ses refus.

Britaldo renonça à posséder l'objet de sa passion, mais en se refusant à penser à toute autre femme. Hélas! un jour, on

calomnia Irène auprès de lui. Fou de jalousie, il donna à l'un de ses soldats l'ordre de la tuer. Celui-ci la transperça d'un coup d'épée et jeta son corps dans la rivière Nabon; le courant la porta jusqu'au Tage.

La légende ajoute que, près de la ville de Santarem (Santa Irena) l'eau du fleuve s'arrêta et, dans le lit à sec, l'abbé Celio, à la recherche de sa nièce, vit un tombeau richement travaillé. On l'ouvrit et l'on vit le corps d'Irène, rayonnant de beauté. Tous les efforts pour emporter ce corps furent vains. On réussit seulement à prendre quelques reliques. Les eaux, reprenant leur cours, recouvrirent à nouveau le riche tombeau.

Une autre tradition rapporte que la reine sainte Elisabeth, passant par là, s'agenouilla sur le bord du fleuve et pria avec un grand désir de voir le tombeau de la martyre. Le miracle des eaux se produisit de nouveau, mais personne ne réussit à ouvrir le tombeau. Alors le roi Diniz fit élever le monument qui existe encore, avec la statue de la sainte sous un dôme.

Remarquons que le mot Irène est un mot grec qui signifie *paix*. Combien de pèlerins, par la pénitence et la prière, n'ont-ils pas retrouvé la paix dans la *combe de la paix*? Et ne peut-on espérer que le mouvement universel de retour à Dieu, parti de Cova da Iria, n'obtienne pour le monde une paix durable?

Note E. — Chapelet ou Rosaire.

Dans la première apparition, lorsque Lucie demande à la Dame si François ira lui aussi en paradis, la Vision lui aurait répondu, d'après la plupart des récits :

— Oui, mais à condition qu'il récite beaucoup de chapelets.

Certains disent même « beaucoup de Rosaire » (ainsi Rambaud, dans *La Dame toute belle*).

En fouillant les interrogatoires originaux, nous avons trouvé que cette formule n'était pas conforme à celle rapportée par les voyants dès le début. Le texte portugais est assez difficile à traduire dans ses nuances. Le voici avec sa version mot à mot :

— *Irã tambem; esse ainda ha de rezar as contas d'elle.* Il ira aussi; lui encore a de réciter les grains (de chapelet) de lui. (Lui aussi doit dire son chapelet.)

Je trouve deux différences notables entre cette formule et celle donnée d'ordinaire. D'abord, il ne semble pas que la Vierge ait fait du chapelet une condition du salut pour François. Ensuite, elle ne lui a pas demandé d'en dire « beaucoup ».

Le mot « *ainda* » (tantôt conjonction, tantôt adverbe) possède un sens assez vague de « encore », « aussi », « en plus »; mais il ne contient aucune idée de nécessité ou de condition. Par ailleurs, « *as contas* » signifie littéralement « les grains » (de chapelet), expression plus populaire que « *o terço* », le tiers (du rosaire).

La Vision n'a donc pas parlé du rosaire (*rosario*), ni même à proprement parler du chapelet lui-même (*terço*), mais seulement des « grains » (*contas*), des *Ave Maria* qui composent le chapelet. Presque toujours « *as contas* » désigne le chapelet; mais par elle-même cette expression peut vouloir désigner seulement une partie du chapelet, une ou plusieurs dizaines.

François reçoit donc le conseil d'*égréner* son chapelet, de ne pas le laisser inutilisé à la poche. Le grossissement de la formule originelle peut provenir de son zèle à lui, car lorsque Lucie lui répéta cette parole de la Vision, il s'écria : « Des chapelets, ô Madame, j'en dirai tant que vous voudrez! ».

Lors de l'enquête canonique, en 1924, Lucie exprima la réponse de la Dame de façon un peu différente : « Elle dit que oui, mais qu'il devait réciter le chapelet. *Disse que sim, mas que ele devia rezar o terço* ».

Dans une entrevue avec Sœur Lucie, l'auteur lui demanda si la Sainte Vierge, toutes les fois qu'elle engageait les voyants ou les assistants par leur intermédiaire, à dire le chapelet (c'est-à-dire au moins une fois dans chacune des apparitions), avait employé le mot « rosaire » (comme on le lit dans de nombreux récits) ou le mot « chapelet ». Elle lui déclara que *la Dame n'a jamais employé le mot « rosaire », sauf quand elle s'est dénommée « A senhora do Rosario*, la Dame du Rosaire » à la sixième apparition. Toujours elle a employé le mot « *terço* ».

Sœur Lucie essaye de comprendre pourquoi la plupart des livres parlent toujours de rosaire comme si la Dame avait demandé à tous les chrétiens qui sollicitaient ses faveurs, de réciter quotidiennement trois chapelets. Voici ce qu'elle suppose :

— Lorsque j'étais en Espagne (elle y est restée près de vingt ans), j'ai écrit et parlé en espagnol. Dans cette langue, on ne connaît que le mot « *rosario* » pour désigner à la fois le chapelet et le rosaire; je ne pouvais en employer d'autre. De là sans doute provient la confusion, mes correspondants ou interlocuteurs ayant traduit uniformément « *rosario* » par « *rosaire* ».

Les voyants ont toujours dit que l'Apparition portait, pendu à son bras droit, un chapelet. Et quand on insistait trop sur cette question, Lucie répondait quelquefois : « Que voulez-vous? Je n'ai pas compté les dizaines! »

CHAPITRE IV

LA DEUXIÈME APPARITION

(13 juin 1917)

Le rendez-vous.

Le 13 juin approchait; Olimpia et son mari étaient disposés à laisser les enfants revenir au rendez-vous de la Dame; mais la famille Santos s'y opposait violemment. Toutefois, il y avait, encore plus dans les villages voisins qu'à Aljustrel, des gens désireux de voir l'expérience renouvelée et même des partisans convaincus de la réalité de l'apparition. Ne fallait-il pas tenir compte de ces éléments de l'opinion?

M^{me} Santos, elle-même, commençait à se rendre compte que les « *claques* » ne suffisaient pas à résoudre le problème.

Le jour fixé pour le rendez-vous avec la Dame se trouvait être le jour même de la fête, si populaire au Portugal, de saint Antoine de Padoue. Là-bas, on l'appelle saint Antoine de Lisbonne, parce qu'effectivement ce grand saint, mort à Padoue (Italie), est né à Lisbonne et y a vécu jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. C'est le patron national du Portugal et aussi le patron de la paroisse de Fátima (1).

Les parents avaient beaucoup compté sur cette circonstance pour retenir les enfants à la maison et au village. Mais eux gardaient leur résolution.

La veille au soir, Jacinte s'approche de sa mère et, au milieu de quelques aimables caresses, lui dit :

(1) On visite, près de la cathédrale de Lisbonne, une église bâtie sur l'emplacement de sa maison natale et on montre une crypte qui serait l'endroit précis de la chambre où il est né.

— Maman, ne va pas demain à la fête de saint Antoine. Viens avec nous, à la Cova da Iria, pour prier et voir la Sainte Vierge.

— Non, je n'irai pas... Ni toi non plus d'ailleurs. Du reste, c'est inutile, la Sainte Vierge ne se montrera pas.

— Mais si, maman! Elle a dit qu'Elle reviendrait, et Elle apparaîtra certainement.

— Alors, tu ne veux pas aller à la fête de saint Antoine?

— Cette Dame, maman, est tellement plus belle!... J'irai avec Lucie et François, à la Cova da Iria. Si la Dame nous dit que nous devons aller à la fête de saint Antoine, nous irons.

Le lendemain, de bon matin, Manuel-Pedro et son épouse, parce qu'ils n'attachaient pas grande importance aux dires des enfants, et que, sans doute, ils considéraient leurs affaires comme plus urgentes, partirent pour la foire de Porto-de-Mós. Ils devaient y acheter une paire de bœufs et ne rentrer que le soir. Au fond, Manuel-Pedro reconnaissait loyalement que l'attitude qu'il adopta ce jour-là ne fut pas la plus courageuse.

Chez les Santos, au dernier moment, on a décidé de rester neutres : on fait les morts, Maria-Rosa, qui avait d'abord pensé se rendre à la Cova da Iria, se contenta de suivre la chose de loin en faisant surveiller de plus près sa fille par ses deux aînées.

Comme c'était l'usage les jours de fête, Lucie, Jacinte et François sortirent les deux trousseaux dès l'aurore et les rentrèrent de bonne heure. Vers 11 heures, ils purent partir tous trois vers le céleste rendez-vous. A midi, ils sont depuis un moment à la Cova da Iria, récitant leur chapelet, avec quelle ferveur cette fois! Lucie y a entraîné une douzaine de ses compagnes de catéchisme.

Une cinquantaine d'autres personnes se sont rendues là, peut-être plus curieuses que convaincues. Voici comment un de ces témoins raconte ce qui se passa :

L'Apparition répondit que les enfants devaient revenir là le 13 du prochain mois; Elle leur recommanda encore la récitation quotidienne du chapelet, et Elle ajouta :

— *Je veux que vous appreniez à lire (2), je vous dirai ensuite ce que je désire.*

Lucie demanda la guérison d'un malade qui lui avait été recommandé :

— *Qu'il se convertisse et il guérira dans l'année.*

Plus tard, sœur Lucie fit connaître qu'à ce moment elle s'enhardit pour oser dire à la Vision :

— Madame, je voudrais vous demander de nous prendre au Paradis.

La réponse de la Dame, c'est ce que l'on appela d'abord le « petit secret » de Fátima.

On avait conjecturé que dans ce « secret » il s'agissait de l'avenir des trois enfants. En tout cas, il ne pouvait s'agir de leur salut éternel puisque déjà, dans sa première apparition, la Dame les avait rassurés sur ce point. Sans doute, supposait-on, la Vierge avait-Elle annoncé aux deux petits leur fin prochaine, dont par la suite ils se montrèrent si certains. Quant à Lucie, elle avait, pense-t-on, reçu l'invitation à abandonner le monde et à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Ces suppositions que nous avions formulées nous-même dans notre première édition, étaient exactes, du moins en ce qui concerne François et Jacinte, et on peut aussi le conjecturer raisonnablement pour Lucie. En effet, celle-ci nous raconte comment la Vision leur annonça leur avenir. A la question de la pastourelle, elle répondit :

— *Oui, pour Jacinte et pour François, je viendrai bientôt les prendre. Mais toi, tu dois rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. IL VEUT ÉTABLIR DANS LE MONDE LA DÉVOTION A MON CŒUR IMMACULÉ.*

(2) Expression portugaise qui correspond à la formule française « Aller à l'école ».

« A l'heure convenue arrivèrent les trois enfants; ils commencèrent à réciter le chapelet à genoux, sous le grand chêne vert qui se trouve une cinquantaine de mètres plus haut que l'endroit des apparitions. Ayant terminé le chapelet, Lucie se leva, arrangea son châle, le foulard qui lui couvrait la tête, ainsi que ses habits, comme elle aurait fait pour entrer dans une église; puis elle se tourna vers l'Est, attendant la vision.

« On lui demanda s'il y avait longtemps à attendre; elle répondit que non. Les deux autres enfants demandèrent qu'on commençât un autre chapelet. Au moment même, Lucie eut un mouvement de surprise et s'écria : « Voilà l'éclair! La Dame arrive! »

« Et elle s'empressa de descendre, suivie de ses cousins, vers le bas de la pente, près du petit chêne vert des apparitions.

« J'entendis bien ce que Lucie disait à la Vision, mais je ne vis rien et je n'entendis pas les réponses. Cependant, je remarquai un fait étonnant : on était au mois de juin et l'arbre avait toute sa ramure couverte de longues pousses toutes jeunes. Or, à la fin de l'apparition, lorsque Lucie annonça que la Dame partait dans la direction de l'Est, tous les rameaux de l'arbre se ramassèrent et s'infléchirent de ce même côté, comme si la Dame, en partant, avait laissé traîner sa robe sur la ramure. »

Célestes confidences.

La vision et le dialogue avaient duré environ dix minutes. Mais dans ce court espace que d'émotions pour les enfants!

C'est encore Lucie qui avait commencé la conversation :

— Votre Grâce (*Vossemegê*) m'a demandé de venir ici. Qu'elle veuille bien me dire ce qu'elle désire!

— Alors, je dois rester ici-bas toute seule? demanda Lucie toute chagrine à la pensée de vivre séparée de ses confidents et amis.

— *Non, ma fille!... Et tu souffres beaucoup de cela?... Ne te décourage pas! Je ne t'abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu.*

Cette révélation de leur avenir fut, pour ainsi dire merveilleusement illustrée par une vision, je dirai supplémentaire, dont nous connaissons les détails par un autre cahier de sœur Lucie (1942).

Comme Elle l'avait fait à la première apparition, la Très Sainte Vierge, tout en disant les derniers mots ci-dessus, écarta les mains et, une seconde fois, ce geste fit jaillir sur les enfants cette lumière intense dans laquelle ils se voyaient comme plongés en Dieu. Il leur sembla que François et Jacinte se trouvaient placés dans un faisceau de lumière qui s'élevait vers le ciel, et Lucie dans un autre qui se déversait sur la terre.

Devant la main droite de l'Apparition, ils voyaient un cœur entouré d'épines qui le piquaient de toutes parts. Les enfants comprirent que c'était le Cœur Immaculé de Marie, affligé par tant de péchés du monde, et qu'il demandait pénitence et réparation.

Ils eurent dès lors la conviction que ce rayon pénétrant avait eu pour but de leur communiquer une connaissance intime et un amour spécial pour le Cœur Immaculé de Marie. Dès ce jour, en effet, ils éprouvèrent dans leur cœur pour Celui de leur Mère du Ciel un amour ardent.

A ce récit, Lucie ajoute : « C'est à cela que nous pensions lorsque nous disions que la Dame nous avait révélé un secret à l'apparition de juin. En réalité, Elle ne nous avait pas commandé de nous taire, mais nous sentions que le Seigneur nous poussait à le faire. » Ils avaient compris qu'il était de leur devoir de garder pour eux ce qui concernait leur avenir, surtout à cause de leurs parents que la pensée d'une mort prochaine aurait épouvantés.

.....

La Vision disparue, enfants et assistants ne pouvaient se résoudre à quitter ce lieu béni : ils dirent les litanies de la Sainte Vierge, puis partirent en récitant le chapelet. Les quelques dizaines de témoins divulguèrent très vite ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu de la bouche des enfants.

Parmi les témoins de cette seconde apparition, il faut mentionner Maria Carreira, du hameau de La Moita, que le peuple appelle maintenant Maria de la Capelinha, et qui devait devenir l'instrument de la Providence pour la fondation du sanctuaire de Cova da Iria (3).

Premières contradictions.

Grâce à ces témoins, la nouvelle des célestes manifestations dépassa les limites de la paroisse et se répandit rapidement dans la région environnante.

A Fátima, elle devint le sujet de presque toutes les conversations. Quelques personnes, connaissant bien les petits voyants et ne pouvant douter de leur loyauté, admettaient la réalité des apparitions. Mais la plupart des gens se montraient sceptiques et parfois hostiles.

Les prêtres du voisinage restaient presque tous incrédules et particulièrement le R. Manuel Marquês Ferreira, curé de Fátima. Tout en prenant prudemment les mesures nécessaires pour suivre de près le développement des faits, il affichait une « neutralité » qui, parfois, ressemblait à de l'opposition.

Malgré la deuxième apparition, la paix ne fut pas rétablie à la maison Santos. Au contraire, plus se divulguait le bruit de ces événements, plus Maria-Rosa s'acharnait à ruiner les dires de sa fille.

Les Marto, bien que convaincus de la sincérité de leurs enfants, craignaient qu'ils ne fussent victimes de quelque illusion. Un jour, Olimpia leur dit : « Faites bien

(3) Voir note H, à la fin du chapitre I de la II^e partie, p. 171.

attention ! Un moment viendra où je vous corrigerai d'importance parce que vous trompez le monde... Par votre faute, bien des gens vont à la Cova da Iria. »

Les enfants surent se défendre.

— Nous n'obligeons personne à y aller. Que ceux qui ne veulent pas y aller n'y aillent pas ! Pourtant, celui qui ne veut pas croire peut s'attendre à être puni de Dieu.

Olimpia se contentait donc de menacer parfois les petits, sans douter de leur sincérité. Mais Maria-Rosa, irritée par les « mensonges » de Lucie, la rabrouait fortement et parfois allait jusqu'à la frapper, au point que M. le Curé crut devoir intervenir et lui recommander la modération.

Indécision du pasteur.

Ce fut une satisfaction pour cette mère lorsqu'elle fut invitée à conduire sa fille au presbytère pour y être interrogée ! Olimpia et les petits étaient également convoqués. C'était quelques jours après la deuxième apparition, « vers la mi-juin ».

« Ma mère, écrit Lucie, se sentit soulagée, pensant que M. le Prieur allait assumer désormais toute la responsabilité de l'affaire. Elle me dit :

« — Demain matin, nous irons entendre la messe ; puis tu iras chez M. le Curé. Qu'il te punisse, qu'il fasse ce qu'il voudra... Pourvu qu'il t'oblige à avouer que tu as menti, je serai contente.

« Mes sœurs s'étaient mises du côté de ma mère et me faisaient entrevoir de redoutables sanctions pour m'effrayer. »

Lucie alla prévenir ses cousins de ce qui lui arrivait.

— Nous aussi, lui dirent-ils, nous allons chez M. le Prieur. Il a fait dire à maman de nous y conduire. Mais elle ne nous a pas parlé de punition. Patience !... Si on nous bat, nous souffrirons pour l'amour de Notre-Seigneur et pour les pécheurs !

« Le lendemain, raconte Lucie, j'allais avec ma mère chez M. le Prieur. En route, elle ne me dit pas un mot. Pendant la messe, j'offris mes peines au Seigneur... Comme nous montions ensuite le perron du presbytère, ma mère me dit :

« — Ne m'agace plus ! Tu vas dire à M. le Curé que tu as menti, afin qu'il puisse, dimanche prochain, détromper les gens. Ainsi, tout ça finira. Est-ce là des façons?... Faire courir les gens à la Cova da Iria pour prier devant un arbre (4) ?

« Sans plus, elle frappa à la porte... »

« — Contrairement à tout ce que j'aurais pu redouter d'après les dires de ma mère et de mes sœurs, M. le Curé nous reçut affablement et m'interrogea posément sur tous les événements. Puis, il conclut, avec un grand calme :

« — Il ne me semble pas que tout cela vienne du Ciel. Est-il possible que Notre-Dame en soit descendue pour nous dire de réciter le chapelet tous les jours, alors que c'est un usage presque général dans la paroisse?... Quand Notre-Seigneur se communique aux âmes, Il leur demande habituellement de rendre compte de tout à leur confesseur ou à leur curé. Cette enfant, au contraire, s'enferme dans son silence. Cela pourrait être une tromperie du démon. L'avenir nous fera connaître la vérité. »

Les deux petits, de leur côté, n'avaient pas appris grand-chose à M. l'abbé Ferreira, François avait répondu avec simplicité et franchise sur tout ce que Lucie lui permettait de dire. Quant à Jacinte, elle s'était contentée de baisser la tête lorsque le prêtre l'interrogeait. Tout au plus lui avait-il arraché deux ou trois mots.

Lorsque, dehors, Lucie lui demanda la raison de ce silence, elle répondit :

(4) Lucie ne raconte pas que, sur le chemin, sa mère avait renouvelé ses menaces si elle ne se démentait pas devant M. le Curé. Elle avait répliqué doucement : « Mais maman, comment ferai-je pour dire que je n'ai pas vu, si j'ai vu ? »

— Tu sais bien que je t'ai promis de ne plus rien dire à personne.

Lucie était, au fond, grandement satisfaite de ce que l'entrevue si redoutée ne se fût pas trop mal terminée pour elle. M. le Curé ne l'avait pas punie, ni même grondée ; surtout, il ne lui avait pas interdit de retourner à la Cova da Iria aux rendez-vous de la Vision. Il avait seulement demandé à Maria-Rosa de revenir le trouver avec sa fille après les événements du 13 juillet.

Mais bientôt l'une des paroles prononcées par le prêtre obséda particulièrement l'esprit de l'enfant. M. le Curé avait dit que cela pourrait être une ruse du démon !

« Combien cette réflexion me fit souffrir déclara-t-elle, seul Notre-Seigneur, qui lit dans les cœurs, pourrait le dire ! »

Elle se disait souvent : « Si c'était Satan qui s'efforce par cette ruse de me perdre?... » Elle avait entendu dire que l'esprit du mal apporte toujours avec lui le désordre et la guerre. Or, depuis que cette « Dame » était venue, il n'y avait plus ni joie, ni paix à la maison !

Elle en vint jusqu'à ne plus rencontrer ses cousins et à se cacher d'eux lorsqu'ils l'appelaient.

Un jour, cependant, elle leur exposa ses craintes.

— Ce n'est pas le démon ! répondit Jacinte. Non, ce n'est pas lui. Le démon il est très laid et il habite sous terre, dans l'enfer. Cette Dame, elle, est si belle ! Et nous l'avons vue remonter au Ciel !

Ce raisonnement si logique, dissipa ses doutes. Mais elle avoue que, jusqu'à l'apparition suivante, sa ferveur et sa confiance avaient bien diminué. Voyant ses parents toujours acharnés contre elle, elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux dire qu'elle avait menti, afin que tout soit fini. Jacinte et François la soutinrent encore.

— Ne fais pas cela ! Tu ne vois donc pas que c'est en faisant ainsi que tu mentirais ? Et mentir est un péché !

Toute hésitation ne disparut pas et Lucie avoue qu'elle fut quelque temps moins fervente dans la prière et dans les sacrifices pour les pécheurs.

LA TROISIÈME APPARITION
(13 juillet 1917)

Découragement de Lucie.

Le nombre des croyants ne cessait de grandir. Dans les hameaux voisins, bien des gens soutenaient la réalité des apparitions et ils priaient avec ferveur la mystérieuse Dame dont ils devinaient l'identité.

Vers cette époque (juin-juillet), M^{me} Carreira, devenue une dévote enthousiaste, voulut marquer le lieu des apparitions par un monument rustique : aidée de son mari et de ses enfants, elle éleva une sorte d'arc ou portique comme les paysans portugais aiment en élever dans leurs réjouissances. Deux troncs d'arbres, grossièrement équarris, fichés en terre, en supportaient un troisième horizontal. Celui-ci était surmonté d'une croix et deux lanternes y étaient suspendues dont la flamme était entretenue nuit et jour.

M^{me} Carreira avait orné le petit chêne vert avec des rubans de soie, et la coutume a continué de fixer de ces rubans au piédestal de pierre qui a remplacé l'arbuste.

Ces mêmes paysans dévoués protégèrent le terrain sacré en élevant autour du tronc du chêne vert un mur de pierres sèches de quatre-vingt centimètres environ de hauteur. Cette petite enceinte avait, sur le côté Est, une ouverture fermée par une grille de bois.

Tel fut le premier « sanctuaire » de Fátima.

Cependant, le 13 juillet approchait, et Lucie se trouvait découragée au point qu'elle avait presque renoncé à revenir au rendez-vous de la Dame. Laissons-la parler elle-même :

« J'hésitais à me rendre à la Cova da Iria. Je pensais à part moi :

poussée par une force étrange à laquelle il m'était difficile de résister.

« Je me mis donc en chemin et je passai chez mon oncle pour voir si Jacinte y était encore. Je la trouvai avec son frère François, à genoux au pied du lit et tout en larmes.

« — Alors, vous n'y allez pas! c'est l'heure!

« — Sans toi, nous n'osons pas. Viens, va!

« — Eh bien, j'y vais.

« Alors, le visage épanoui de bonheur, ils partirent avec moi. »

Et plus tard, François pourra dire à sa cousine :

« Crois-moi, cette nuit-là je n'ai pas dormi, je n'ai fait que prier et pleurer pour que Notre-Dame te fasse venir.

Manuel-Pedro et sa femme accompagnèrent leurs petits. Il semble bien que, dès ce moment, ils étaient tous deux convaincus, non seulement de la sincérité de leurs enfants, mais même de la réalité des apparitions. Du moins Ti Manel (c'est le nom populaire de M. Marto) se flattait d'avoir été le premier habitant du hameau à croire aux apparitions et à prier Notre-Dame de Fátima. Il racontait que ce jour-là même il dit à sa sœur, toujours incroyante : « Si les gens disent que ce sont là des inventions des enfants ou des prêtres, personne ne sait mieux que nous deux que ce n'est pas vrai... M. le Curé?... Allons donc!... Vous savez bien qu'il suppose que ce sont les inventions du diable!... »

Nouveau dialogue.

La foule est si nombreuse que les enfants ont de la peine à se frayer un passage pour arriver jusqu'au chêne vert. On estime l'assistance de ce jour-là — la première des foules de Fátima — à quatre ou cinq mille personnes au moins.

Maria-Rosa et sa belle-sœur ont suivi les enfants de loin. Cachées dans un fourré assez distant, elles observent ce qui se passe.

« Si c'est le démon, pourquoi irais-je le voir?... Si l'on me demande pourquoi je n'y vais pas, je répondrai que je crains que ce soit le démon qui nous apparaisse. Que Jacinte et François fassent comme ils voudront; pour moi, je ne reviens plus à la Cova da Iria.

« La résolution était bien prise et j'étais décidée à la tenir.

« Le 12 au soir, il commença d'arriver une foule de gens qui venaient pour assister aux événements du lendemain. Alors j'appelai mes cousins et je les informai de ma résolution. Ils dirent :

« — Nous, nous y allons; cette Dame nous a commandé d'y aller!

« Jacinte se proposa pour parler, à ma place, avec la Dame; mais il lui en coûtait que je ne fusse pas avec elle. Elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi.

« — Parce que tu ne veux pas venir avec nous.

« — Non, je n'y vais pas! Si la Dame demande après moi, tu lui diras que je ne suis pas venue parce que je crains que ce soit une ruse du démon.

« Et je les laissai là pour aller me cacher et ne pas avoir à répondre à des gens qui me cherchaient pour m'interroger. On me croyait parmi les autres enfants du village qui jouaient çà et là, alors que je me cachais derrière une haie, dans la propriété d'un voisin, contiguë à notre jardin, un peu à l'Est du puits.

« Lorsque le soir je rentrais à la maison, ma mère me gronda :

« — Voilà ce que c'est que notre fille : une petite sainte de bois vermoulu! (1) Tout le temps que je lui laisse après avoir gardé ses brebis, elle le passe à s'amuser de telle manière que personne ne peut la trouver!

« Le lendemain, lorsque approchait l'heure où il fallait partir pour aller au rendez-vous de la Dame, je me sentis

(1) Au Portugal, le plus souvent, les statues de dévotion sont en bois. De là l'expression de Maria-Rosa.

A midi précise, comme les fois précédentes et de la même manière, après un éclair éblouissant et dans une auréole d'intense lumière, l'Apparition se présente aux enfants.

Sur un désir de Lucie, les assistants se mettent à genoux, et ferment les parapluies qui servent d'ombrelles. Honteuse, sans doute, de ses hésitations et de son incroyance, la voyante regarde la Vision sans oser lui parler. Jacinte intervient :

« — Allons, Lucie, parle! Ne vois-tu pas qu'Elle est déjà là et qu'Elle veut causer avec toi?

Et Lucie se décide :

« — Que voulez-vous de moi, Madame? demande-t-elle d'un ton bien humble.

La Vision lui répond, avec la même amabilité, ce qu'Elle lui a déjà déclaré les fois précédentes. Puis Elle leur recommande de ne pas manquer de revenir le 13 du mois suivant, et Elle insiste, pour la troisième fois, sur la récitation quotidienne du chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge.

« Dites-le avec l'intention d'obtenir la fin de la guerre. Seule, l'intercession de la Sainte Vierge peut obtenir cette grâce.

Lucie exprime le désir de connaître le nom de la céleste Visiteuse et lui demande de manifester par quelque miracle une preuve de la réalité de sa présence.

Cette demande montre bien l'état d'âme des petits voyants et encore plus celui de la foule et de l'opinion publique en général. Un miracle ferait évanouir les contradictions et les enfants n'auraient plus d'ennuis à souffrir. Pauvres innocents! La tempête ne faisait que commencer et ils avaient à peine entrevu la croix qui les attendait.

A Lourdes aussi, Bernadette avait prié la Vierge de faire fleurir l'églantier placé sous ses pieds et Elle s'était contentée de sourire.

A la Cova da Iria, Marie est plus condescendante, car si Elle ne fait pas aussitôt le miracle demandé, Elle le promet.

— *Revenez ici tous les mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je désire...*
Ayant ainsi répété sa promesse de la première apparition, elle ajouta :

— **ET JE FERAI UN GRAND MIRACLE POUR QUE TOUT LE MONDE PUISSE VOUS CROIRE.**

Lucie reprit :

— J'aurais encore, Madame, plusieurs choses à vous demander. Ne voudriez-vous pas guérir tel pauvre estropié?... Convertir telle famille de Fátima?... Emmener au Ciel au plus tôt tel malade d'Atouguia?... etc...

La Vision répondit qu'Elle ne guérirait pas l'estropié, mais qu'il pourrait se suffire et gagner sa vie et qu'il devait réciter chaque jour le chapelet avec sa famille (2). Le malade ne devait pas perdre patience : Elle savait mieux que lui le moment où il conviendrait de venir le prendre. Quant aux autres personnes, elles obtiendront les grâces désirées dans le courant de l'année, mais il faut qu'elles récitent le chapelet.

A un certain moment, on entendit Lucie dire à haute voix : « Oui, Elle veut qu'on récite le chapelet!... Qu'on récite le chapelet! »

Puis, « pour ranimer ma ferveur refroidie », avoue humblement Lucie, la Dame leur répéta encore :

— *Sacriez-vous pour les pécheurs et dites souvent, mais spécialement en faisant quelque sacrifice : O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie.*

Pendant cette apparition, les assistants les plus rapprochés avaient entendu Lucie pousser des soupirs de plainte et avaient remarqué sur son visage l'expression d'une grande tristesse (3).

(2) Voir note H. « Maria de la Capelinha », après le chapitre J de la deuxième partie. Cet estropié était Joao Carreira fils, actuellement sacristain de la Capelinha.

(3) Ti Mario racontait : « La face de Lucie pâlit et nous l'entendimes crier : « Aie, Sainte Vierge!... Aie, Sainte Vierge!... »

Enfin, la fillette demanda :

— Vous ne voulez plus rien de moi?

— Non, je ne veux rien de plus.

Et la Vision s'éloigna de la même manière que les fois précédentes. Les assistants entendirent une sorte de tonnerre et le portique de M^{me} Carreira fut secoué comme si le sol tremblait. Lucie, qui était à genoux, se leva, en disant :

— Elle s'en va!...

Puis :

— On ne la voit plus!

Dans leur cachette les deux mamans, entendant le vacarme de la foule, tremblaient de peur tout le temps de l'apparition. Quand elles osèrent sortir, elles virent les gens se précipiter sur les enfants pour les accabler de questions, et elles aperçurent Manuel-Pedro prenant dans ses bras la petite Jacinte pour l'arracher de force à la foule impotente.

Cependant Lucie essaie de satisfaire les curiosités avides :

— Pourquoi étais-tu si triste?

— C'est un secret.

— Bon ou mauvais?

— Il est pour le bien de nous trois.

— Et pour le peuple?

— Pour certains, il est bon; pour les autres, il est mauvais.

Nul parmi les milliers de spectateurs n'avait vu ou entendu la céleste Apparition. Tous avaient pu remarquer pour la première fois une petite nuée blanche, agréable à voir, entourant le groupe des enfants et couvrant le lieu des apparitions. Tous avaient constaté également un abaissement notable de la température et de la lumière solaire. Ces deux phénomènes avaient cessé au moment même où s'éloignait la Vision et où l'on avait entendu le coup de tonnerre final.

« Grâce au Ciel, conclut Lucie en racontant cette appa-

rition, cette nouvelle visite de Marie dissipa tous les nuages de mon âme et je retrouvai la paix. »

Le grand avertissement marial.

A l'occasion du jubilé du XXV^e anniversaire des apparitions. Sa Sainteté le Pape Pie XII crut arrivé le moment de manifester pour le bien des âmes, la plus grande partie de ce que la Sainte Vierge avait, ce jour-là, demandé de garder secret. Et il demanda à Son Em. le Cardinal Schuster de le publier (octobre 1942).

Voici donc textuellement ce que Lucie a écrit dans son troisième cahier « par pure obéissance et avec permission du Ciel ».

« Le secret consiste en trois choses distinctes — mais étroitement connexes —; je vais exposer deux d'entre elles, la troisième devant continuer à rester enveloppée de mystère.

(La première vision fut la vision de l'Enfer; la deuxième, l'annonce de la guerre mondiale.)

« Lorsqu'Elle disait les dernières paroles (rapportées ci-dessus : *Sacriez-vous...*, etc.), Notre-Dame ouvrit de nouveau les mains comme les deux fois précédentes. Le faisceau de lumière projeté sembla pénétrer la terre et nous vîmes comme une grande mer de feu. En cette mer étaient plongés, noirs et brûlés, des démons et des âmes sous forme humaine, ressemblant à des braises transparentes. Soulevés en l'air par les flammes, ils retombaient de tous les côtés comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu de grands cris et de hurlements de douleur et de désespoir qui faisaient frémir et trembler d'épouvante.

« Ce fut probablement à cette vue que je poussai l'exclamation d'horreur qu'on dit avoir entendue.

« Les démons se distinguaient des humains par leurs formes horribles et dégoûtantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents comme des charbons embrasés.

« Cette vue dura un instant et nous devons remercier notre bonne Mère du Ciel qui, d'avance, nous avait prévenus par la promesse de nous prendre au Paradis. Autrement, je crois, nous serions morts de terreur et d'épouvante.

« Alors, comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers la Sainte Vierge qui nous dit avec bonté et tristesse :

« — Vous avez vu l'Enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si l'on fait ce que je vous dirai (4), beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix!

« La guerre va vers la fin (celle de 1914-1918), mais si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le règne (pontifical) de Pie XI (5), en commencera une autre pire.

« Quand vous verrez une nuit éclairée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il est prochain le châtimement des crimes du monde par la guerre, la famine et les persécutions contre l'Eglise et contre le Saint-Père (6).

« Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice les premiers samedis.

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par le

(4) Sans doute dans l'apparition terminale. Ces mots « ce que je veux, ce que je vous dirai », dans la bouche de la Vierge, pourraient se traduire par « mon message ».

(5) Le nom de Pie XI se trouve dans le cahier de Lucie. La voyante a toujours pensé que la guerre annoncée commença dès que Hitler se mit à exécuter son plan de conquête (Anschluss, etc.). Au lieu de se résigner après Munich, elle s'attristait persuadée que la guerre était déjà en marche.

(6) Aussitôt après la « lumière inconnue » de la nuit du 25 au 26 janvier 1938, Sœur Lucie pensa que c'était là le signe annoncé par Notre-Dame et elle l'écrivit à M^{re} José da Silva en lui déclarant que la guerre prédite approchait et qu'elle serait « horrible, horrible ». Elle y insiste beaucoup dans la 2^e partie de son troisième cahier (août 1941).

monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise; beaucoup de bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir; plusieurs nations seront anéanties.

(Ici, le 3^e élément du secret encore réservé.) ... *Mais enfin mon Cœur Immaculé triomphera.* (De quelle manière? Au temps voulu, cela paraîtra plus clairement. Cependant on nous laisse entendre que) *la consécration au Cœur Immaculé se fera, (et qu'en conséquence) la Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde* (7).

L'Apparition conclut :

— *Ne dites cela à personne. A François, vous pouvez le dire.*

Quelques moments après, Elle ajouta :

— *Lorsque vous récitez le chapelet, dites à la fin de chaque dizaine : O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'Enfer; prenez au Paradis toutes les âmes et secourez surtout celles qui en ont le plus besoin* (7).

Quel est le troisième élément encore inconnu du « secret »? Depuis quelques années, on nous laisse entendre que cette partie de l'avertissement marial a été écrite par Lucie et renfermée dans une enveloppe scellée, confiée à Son Exc. M^{re} l'Evêque de Leiria. Elle doit être ouverte en 1960 par ce prélat ou par son Em. le Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Nous renvoyons à une note spéciale nos remarques sur cet avertissement de la Très Sainte Vierge à ses enfants de la terre. Notons cependant que le point essentiel pour

(7) Certaines versions ajoutent ici : « Le Portugal conservera toujours la foi. » Nous n'avons pas su trouver ces mots dans le cahier de Lucie. — Sur cet avertissement, lire la note F : Le « secret » de Fátima.

(8) Sur le texte exact de cette formule, voir note G. — Evidemment, on peut faire d'autres traductions aussi exactes et plus élégantes. Voici celle qui tend le plus à se vulgariser : « O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés; préservez-nous du feu de l'enfer; prenez au Paradis toutes les âmes, spécialement celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde. »

Note F. — Le « Secret » de Fátima.

En juillet 1917, la petite Jacinte, interrogée par des importuns, laissa échapper que la Dame avait dit aux voyants « des choses pour eux ». Naturellement, son frère et sa cousine furent obligés de l'avouer aussi. Et cela leur valut, quelques jours après, les persécutions du sous-préfet, sans compter les inquisitions désobligeantes d'une foule de gens.

Dès lors, lorsqu'ils racontaient les apparitions, on leur demandait souvent si la Sainte Vierge n'avait pas dit autre chose. Fort embarrassés, ils répondaient d'ordinaire : « Elle nous a dit aussi le secret; mais nous ne pouvons pas le dire ».

Lucie n'a jamais caché que la Dame leur avait confié un secret. Mais, d'elle-même, elle gardait secrètes « d'autres choses ». De là ses scrupules.

Le « petit secret ». — Le 27 septembre 1917, M. Formigao lui demanda si elle ne pourrait pas dire le « secret » à son confesseur. Elle garda le silence, paraissant un peu embarrassée, dit M. Formigao. Et Lucie, racontant cela, ajoute : « Je restai perplexe, sans savoir que répondre, parce que je regardais comme secrètes certaines choses qu'il ne m'avait pas été interdit de dire. Grâce à Dieu, il inspira à mon interrogateur de passer outre. Je me souviens que je respirai ».

Après avoir répondu comme elle pouvait à ceux qui insistaient, elle se demandait si elle ne faisait pas un péché en cachant non seulement le « secret » mais aussi le « reste ».

C'est ce « reste » qu'on a quelquefois appelé improprement le « petit secret » de Fátima. Il comprenait tout ce qui paraissait à Lucie grâce exclusivement personnelle. Ainsi les visites de l'Ange (quoique leur entourage sût qu'ils récitaient une prière enseignée par lui), et surtout la communion du Cabeço, — la promesse de sacrifice total à la Dame dès la première apparition, — la vision quasi béatifique du 13 mai et celle du 13 juin, — les révélations de ce second jour sur leur avenir, etc.

On sait comment, le 17 décembre 1927, Lucie, âgée de vingt ans, fut autorisée par Notre-Seigneur à faire connaître à son confesseur un élément important du « petit secret », c'est-à-dire qu'elle devait rester sur terre après la mort de ses cousins pour faire connaître et aimer le Cœur Immaculé de Marie, ainsi que tout ce qui, dans les apparitions, concerne cette dévotion. Le reste sera connu par ses cahiers, surtout le second.

la divine Providence et pour nous, ce n'est pas l'annonce de l'avenir. Le but de Notre-Dame n'est pas la satisfaction de notre curiosité mais bien le salut éternel des âmes.

Au fond le « secret » affirme que le péché est le plus grand mal de l'homme puisqu'il le conduit à l'Enfer et que, sur terre, il déclenche guerres et révolutions. Il affirme aussi que les calamités temporelles sont souvent les manifestations de la Justice divine provoquée par les iniquités humaines. Il nous invite, par conséquent, à la résipiscence sans laquelle les calamités d'ici-bas ne sont que le prélude des châtiments éternels. Enfin ce « secret » rappelle l'efficace intervention de la Très Sainte Vierge pour obtenir la divine Miséricorde pour nous, pour la sainte Eglise, pour toutes les âmes.

Le grand avertissement marial. — Le troisième cahier est consacré presque exclusivement au « secret » demandé par la Dame, celui de la troisième apparition. Ce mot de « secret », nous ne l'aimons guère, parce que l'opinion a tendance à y attacher trop d'importance dans un sentiment de curiosité qui ne répond pas aux désirs de Notre-Dame et détourne les esprits des graves leçons contenues dans l'ensemble du message marial et dans cet « avertissement » lui-même.

Dans les documents du procès canonique, il est question du « secret » pour la première fois dans l'interrogatoire de Lucie, lors de l'enquête de 1924. En racontant l'apparition du 13 juillet, elle déclara : « Ensuite la Dame nous confia quelques petites paroles (*palavrinhos*) en nous recommandant de ne les dire à personne, seulement à François ».

A qui demanderait pourquoi Notre-Dame a défendu à ses petits confidants de ne répéter à personne ces paroles, il serait facile de répondre qu'en 1917, et pour de longues années encore, les termes même en auraient été incompréhensibles à quiconque.

Sœur Lucie elle-même nous a dit qu'elle ignorait absolument, avant d'avoir été instruite, ce que c'était que cette Russie, « A Russia », dont lui avait parlé la Dame. Et qui, avant les événements qui ont suivi la guerre de 39-45, eût pu soupçonner le rôle néfaste que la Russie a joué depuis dans la vie internationale? Aussi c'est bien par une décision divinement sage de la Providence, que l'Eglise a attendu jusqu'en 1942 pour divulguer ce texte. Ainsi il a été connu assez tôt pour avoir la force d'une prophétie et assez tard pour être intelligible.

Et pourtant, je dois avouer que moi-même alors j'éprouvai une réelle répugnance à ajouter à mes premières éditions le texte révélé au public par S. Em. le Cardinal Schuster, parce que je trouvais ces oracles obscurs et que ce que j'en comprenais me paraissait impossible au xx^e siècle.

En particulier, ayant eu l'occasion de constater, dans mon ouvrage sur le nationalisme, que depuis l'Evangile les nationalités ne se détruisent plus les unes les autres (*Evangile et Nationalisme*, pp. 32-33), je ne croyais pas réalisable cette menace de la Vision : « plusieurs nations seront supprimées ». Hélas!

Il semble que le but d'un « secret » accompagnant un message marial soit d'en prolonger le retentissement en le rappelant et en le confirmant lorsque, l'heure venue, ce secret sera dévoilé. Ce rôle, incontestablement, l'avertissement marial

du 13 juillet 1917, l'a déjà rempli pour la partie que Notre-Dame et l'Église ont bien voulu laisser connaître en 1942.

Le 26 juillet 1941, M^{re} José da Silva écrivit à Lucie pour lui demander de mettre par écrit tout ce qu'il lui était maintenant possible de raconter sur les apparitions. Elle répondit par l'envoi de son troisième cahier, daté de Tuy, le 31 août 1941, et consacré presque tout entier (quinze pages) au secret de la troisième apparition. Voici quelques-unes de ses déclarations : « Quel est le secret? Je crois que je puis le dire parce que j'en ai la permission du ciel. Les représentants de Dieu sur la terre m'y ont autorisé plusieurs fois et dans plusieurs lettres. Dans l'une d'elles — qui je crois est conservée par Votre Excellence Révérendissime — le R. P. José Fernando Gonçalves me demanda de l'écrire au Saint-Père... » (Le Père était alors l'aumônier de son couvent et son confesseur.)

Après avoir donné le texte de l'avertissement marial tel que nous l'avons reproduit en son lieu, elle ajoute : « Peut-être, Monseigneur, il apparaîtra à certains que j'aurais dû manifester plus tôt toutes ces choses parce que quelques années auparavant elles auraient doublé de valeur. Il en aurait été ainsi si Dieu avait voulu me présenter au monde comme une prophétesse, mais je crois que ce ne fut pas l'intention de Dieu que je manifeste (plus tôt) toutes ces choses. S'il en eût été ainsi, je pense que, lorsque, en 1917, il me commanda de me taire — ordre qui me fut confirmé par ceux qui le représentaient (pour moi) — il m'aurait commandé de parler. J'estime donc, Excellence Révérendissime, que Dieu a voulu tout juste se servir de moi pour rappeler au monde la nécessité qu'il y a d'éviter le péché et de faire réparation à Dieu offensé, par la prière et la pénitence.

« Où me serais-je cachée pour ne pas répondre aux innombrables questions qui m'auraient été faites sur ces choses? Encore maintenant j'ai peur en pensant seulement à ce qui pourra arriver. Et ma répugnance à le manifester est telle que, malgré que j'aie sous les yeux la lettre dans laquelle Votre Excellence me commande de noter tout ce que je puis me rappeler, et que je sente intimement que c'est l'heure marquée par Dieu pour le faire, je suis hésitante dans une véritable lutte si je vous envoie cet écrit ou si je le brûle. Je ne sais encore le sort qu'il aura. Ce sera ce que le Bon Dieu voudra. Le silence eût été pour moi une grande grâce. »

Ce fut donc, comme l'on sait, S. Em. le Cardinal Schuster,

« sie ». Voilà pourquoi je lui demandai si la Dame avait vraiment employé ce mot. Elle m'affirma avoir bien entendu « *A Russia* », sans savoir d'ailleurs ce que représentait ce nom.

Comme Lucie vient de nous le faire remarquer, l'avertissement de Notre-Dame a pour but principal notre conversion et non la satisfaction de notre curiosité. Toutefois il nous sera permis, à l'aide des paroles mariales, d'essayer, non de scruter l'avenir, mais de comprendre le présent et le passé en notant la concordance frappante entre ces paroles et les événements qui ont suivi la seconde guerre mondiale :

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs dans le monde (Kominform), provoquant des guerres (Chine, Insulinde, Grèce, Corée, troubles du Moyen-Orient et d'ailleurs) et des persécutions contre l'Église (Ukraine, Yougoslavie, Lithuanie, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie et plus sournoisement Pologne et Prusse); beaucoup de bons seront martyrisés (qui complètera tous les martyrs des pays ci-dessus, en y ajoutant ceux des pays baltes, de Chine, du Vietnam : assassinats, camps de concentration, tortures, travail forcé dans des conditions pires que l'esclavage antique, etc.); le Saint-Père aura beaucoup à souffrir (insultes quotidiennes dans la presse russe et assujettie, emprisonnement de ses cardinaux et évêques, apostasie ou du moins insoumission de quelques-uns, etc., et que verrons-nous encore?); plusieurs nations seront anéanties (les nations baltes sont complètement rayées de la carte, une dizaine d'autres n'ont plus qu'une existence nominale suspendue au bon vouloir du dictateur russe)...

L'accablissement si parfait de ces menaces maternelles ne doivent-elles pas augmenter en nous l'espérance de voir aussi les promesses se réaliser : « Mais enfin mon Cœur Immaculé triomphera... » ?

P.-S. — Le lecteur l'a remarqué certainement : dans les récits des apparitions des 13 mai, juin, juillet, on peut distinguer comme deux phases : celle où la Vision tient les mains jointes, celle où elle les tient écartées. Dans cette deuxième phase, elle prend un aspect nouveau, plus lumineux encore, et elle fait aux pasteurs les révélations qu'ils considéreront comme personnelles et confidentielles : sensation de la lumière divine, promesse du ciel, prédiction de leur avenir, ostension du Cœur Immaculé, vision de l'enfer, révélation du « secret ».

archevêque de Milan, à la demande de S. S. Pie XII, qui, par une lettre pastorale du 13 octobre 1942, publia le premier le contenu de l'avertissement marial. Le Saint Père désirait, en effet, que l'avertissement marial soit connu avant que lui-même prononçât la consécration du monde et de la Russie au Cœur Immaculé de Marie comme il le fit le 31 octobre suivant. On sait la suite. Et certainement les menaces et les promesses de la Reine du Ciel sont, pour une grande partie, la cause de cette attention anxieuse, mêlée de crainte et d'espoir, que le monde entier accorde maintenant au « mystère » de Fátima.

Ce qui reste voilé. — Quand est-ce que le troisième élément du « secret » nous sera dévoilé?

Déjà en 1946, à cette question, Lucie et Monseigneur l'Évêque de Leiria me répondirent uniformément, sans hésitation et sans commentaire : « *En 1960* ».

Et lorsque je poussai l'audace jusqu'à demander pourquoi il fallait attendre jusque-là, j'obtins pour toute réponse, de l'un comme de l'autre :

— Parce que la Sainte Vierge le veut ainsi.

Le texte des paroles de Notre-Dame a été écrit par Sœur Lucie et enfermé dans une enveloppe scellée, déposée dans le secrétariat de M^{re} l'Évêque de Leiria. Elle sera ouverte, à la date indiquée, par M^{re} José da Silva ou par S. Em. le Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Un jour on demandait à ce prêtat pourquoi on ne révélait pas ce dernier secret. Il répondit. « Beaucoup sont préoccupés et curieux de connaître les détails du secret confié aux voyants par la Sainte Vierge. Ces gens oublient la seule chose nécessaire : l'esprit du Message de Fátima ». (4 décembre 1946.)

Vérification de l'avertissement. — Beaucoup de critiques contre le « secret » proviennent du fait qu'on l'a publié avec des variantes. Plusieurs sont simplement des différences dans la traduction du texte portugais. Les plus importantes prennent leur origine dans les exigences des *censures* militaires du temps où il fut d'abord publié, et qui demandaient la suppression du nom d'un pays belligérant : la Russie. On lui substituait : « les impies, le monde, les hommes ». De là sont venues des discussions sans nombre, lesquelles étaient au fond sans objet.

Lors de ma première entrevue avec Sœur Lucie (1946), on trouvait encore des textes du « secret » sans le mot « Rus-

De même, à la dernière apparition, le geste d'écarter les mains correspond au début de la vision multiforme.

Or il n'est fait mention d'aucun geste de ce genre pendant la quatrième et la cinquième apparitions. Soupçonnant que peut-être ces deux mariophantes avaient eu elles aussi une seconde phase, plus intéressante, dont Sœur Lucie garderait encore le secret, je me permis de lui poser nettement la question si Notre-Dame n'avait pas écarté les mains le 19 août et le 13 septembre comme les autres fois. Un « non » très net fut le châtiement de ma curiosité.

Note G. — La Prière entre les dizaines de chapelet.

Dès le début, les petits voyants enseignèrent autour d'eux une formule de prière que la Dame leur avait demandé de dire entre les dizaines de chapelet. Aucune des paroles attribuées à la Vision n'a subi des variantes aussi importantes. Ayant demandé à Sœur Lucie le texte véritable (18 octobre 1946), elle me le dicta ainsi :

O meu Jesus, perdoa-nos, livra-nos do fogo do inferno, e levai as alminhas todas para o céu, e socorrei principalmente as que mais precisarem.

J'établis aussitôt la traduction suivante que je fis approuver par elle, ainsi que par la religieuse professeur de français au pensionnat du Sardo, près Porto, où elle résidait :

O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'enfer; conduisez au Paradis toutes les âmes et secourez surtout celles qui en ont le plus besoin.

Le verbe « conduisez » (*levai*) pourrait être remplacé par « emmenez » ou même « prenez ». *Levai* n'a pas de correspondant parfait en français. *Socorrei* pourrait être traduit par « venez au secours de » ou même par « aidez » (à aller au ciel).

Cette formule n'est presque nulle part utilisée telle que la voyante nous l'a dictée. La formule la plus répandue est : « O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés; préservez-nous du feu de l'enfer, et secourez les âmes du purgatoire, surtout les plus abandonnées. »

Et cependant, d'après les documents originaux, dans ses réponses aux interrogatoires officiels de 1917 (curé) et de 1924

(commission canonique), Lucie la dicta alors comme elle nous l'a dictée à nous-même, vingt-deux et vingt-neuf ans plus tard. Et il est bon de noter que déjà en 1924 la formule erronée était courante au Portugal, et que Lucie, au lieu de la citer, cita textuellement celle de 1917.

Je crus donc pouvoir féliciter la bonne religieuse de sa fidélité à sa première version. Toutefois, par la suite, en comparant les deux textes, non plus de mémoire mais mot à mot, je m'aperçus qu'ils comportaient deux petites différences. Les enquêtes de 1917 et de 1924 ne portent pas les mots « e soccorrei », et le mot « todas » (toutes) s'y trouve avant « as alminhas » et non après. Il en est de même dans une autre citation que Lucie fait de cette prière dans son troisième cahier.

Je me permis de demander à Sœur Lucie de préciser le sens du mot « alminhas » (âmes) :

— Dans ces âmes qui ont besoin du secours divin, lui dis-je, faut-il voir les âmes du purgatoire ou bien celles des pécheurs ?

— *Dos peccadores*, répondit-elle sans hésiter.

— Pourquoi le pensez-vous ?

— Parce que la Sainte Vierge nous a toujours parlé des âmes des pécheurs. Elle nous a intéressés à eux de toute manière ; elle ne nous a jamais parlé des âmes du purgatoire.

— Pour quelle raison, à votre avis, Notre-Dame vous a-t-elle particulièrement intéressés aux âmes des pécheurs plutôt qu'à celles du purgatoire ?

— Sans doute parce que les âmes du purgatoire sont déjà sauvées, se trouvant comme dans le vestibule du ciel, tandis que les âmes des pécheurs sont sur les pentes qui conduisent à la damnation.

(C'était là le fond de ma propre pensée.)

— Votre explication me paraît fort théologique. Pourquoi donc dans beaucoup d'églises et même au Portugal, nomme-t-on dans cette prière les âmes du purgatoire ?

— *Não sei*. Je ne sais pas. Moi, je n'ai jamais parlé des âmes du purgatoire. Pour le reste, cela ne me regarde pas.

On peut, me semble-t-il, envisager une explication assez naturelle de cette curieuse variante. En portugais, le mot « almas », surtout dans sa forme diminutive « alminhas » (les petites, les pauvres, les chères âmes) employé sans déter-

minatif, désigne d'ordinaire les âmes du purgatoire. Dans les églises, les troncs du purgatoire portent l'inscription « *caixa das almas* » ; et dans les carrefours des chemins on trouve de petits édifices avec ces mots au frontispice : « *Ermita das alminhas* » (oratoire des âmes).

Les gens qui venaient à la Cova da Iria prier avec les enfants les entendaient répéter la formule enseignée par la Dame. Ils pensèrent que ces âmes à conduire au ciel étaient celles du purgatoire, et cela d'autant plus naturellement que les enfants n'avaient pas encore révélé ni tout ce que la Dame leur avait demandé pour le salut des pécheurs, ni la terrible vision de l'enfer, et que nul théologien n'avait encore approfondi le sens du Message marial de Fátima.

Celui qui fit la plus grosse erreur, ce fut le premier qui ajouta les mots « du purgatoire ». Le peuple récita la prière ainsi déformée. Lorsque, plusieurs années après, les prêtres consentirent à s'occuper des choses de Fátima, ils répétèrent la formule populaire. Lucie n'était plus là pour la rectifier. Et même si, au contraire, elle l'entendit jamais réciter, elle ne pouvait signaler la déformation du texte sans manquer à sa promesse de silence comme à sa résolution de ne pas intervenir dans ce qui regarde l'autorité ecclésiastique.

Il est bon de noter que la formule récitée par Ti Manel et sa femme (disant l'avoir apprise en 1917 de la bouche de François) est absolument identique à celle que Lucie récitait à son curé, sauf le mot « almas » au lieu de son diminutif « alminhas ». — « Lorsque je suis seul, disait M. Marto, je la récite ainsi ; lorsque je suis à l'église, je la dis comme les autres. »

CHAPITRE VI

INTERVENTION DE LA SECTE LA QUATRIÈME APPARITION (19 août)

En attendant le 13 août.

Lucie, devant la beauté de l'Apparition, avait retrouvé la paix de son âme. Maintenant, elle était sûre qu'il y aurait en faveur des visions un « signe de Dieu » et le miracle ferait évanouir les contradictions.

C'est précisément alors que commencèrent les plus grandes tribulations extérieures. La promesse du grand miracle, répétée par tous les échos du pays, excitait la curiosité de tout le peuple portugais et multipliait le nombre des croyants, sympathiques ou admiratifs. Cependant, à Aljustrel et à Fátima, les préventions continuaient. Notre-Seigneur l'a bien dit : « Nul n'est prophète en son pays. »

Chez Lucie, sa mère ne désarmait que lentement. Vaincue presque par l'évidence, elle affectait devant Lucie l'incrédulité absolue et faisait mine de s'affliger en voyant plus de monde « trompé » par sa fille (1).

Tous les jours, il en venait prier devant le chêne vert que des mains avides de reliques dépouillaient peu à peu de son feuillage et de ses branches. Tous les jours et à tous les instants, il en venait à Aljustrel pour interroger les enfants, ce qui les empêchait de s'occuper de leurs brebis.

(1) Maria-Rosa était loin d'être hostile « en principe » ; elle était trop bonne chrétienne pour cela. Elle avait même spontanément demandé à contribuer aux dépenses de la famille Carreira pour les lampes de l'arc rustique. Pour le 13 août, ses filles aidèrent à l'ornementation du petit reposoir que l'on avait dressé là. Nous avons dit plus haut ce qui expliquait en grande partie son énerve-ment devant toutes ces « histoires ».

Champs de la Cova da Iria tout piétinés, plaintes des propriétaires contigus, dérangements continuels, ennuis de toute sorte retombaient sur la mère de famille. On avait même osé, devant elle, proférer des menaces de mort contre sa fille ! Elle s'en prenait aux enfants :

— Ces pauvres gens viennent avec confiance, trompés par vos inventions. Vraiment, je ne sais plus quoi faire pour les détromper !

Loyale et fidèle paroissienne, elle était fort impressionnée par la réserve presque hostile de M. le Curé de Fátima, et c'est sans doute cela qui lui dictait son attitude devant sa fille. L'abbé Ferreira, lui, restait, peut-être trop strictement, fidèle à la consigne de discrétion qu'il s'était imposée dès le début.

La presse catholique, alors peu développée au Portugal, observait, elle aussi, une grande réserve. La presse antireligieuse, qu'on appelait là-bas « libérale », avait publié quelques chroniques où les faits étaient grossièrement déformés et attribués à toute sorte d'influences et d'intentions, sauf à une intervention surnaturelle. Le grand journal *O Seculo* avait publié un article de ce style le jour même de la troisième apparition (2).

Le succès de cette dernière ne fit qu'accroître la rage des sectaires, les puissants du jour. Dans les loges, on se mit à chercher le moyen de « tuer dans l'œuf » cette explosion de mysticisme. Il fallait trouver, dans l'administration, des hommes ou un homme capable de soutenir les intérêts de la Libre Pensée.

Fátima dépendait du Conseil (arrondissement) de Vila Nova de Ourém.

La population de ce territoire était et est encore profondément catholique. Mais l'administration, à la suite de la Révolution de 1910, en était aux mains d'un homme effronté, profondément sectaire, qui était pratiquement, le seigneur et la terreur de l'arrondissement. On le surnom-

(2) Voir, chapitre X, « La Presse portugaise et les Apparitions. »

mais le *Ferblantier*, à cause de son métier; de son vrai nom, il s'appelait Artur d'Oliveira Santos.

Sincère dans sa haine de la religion, il s'était inscrit tout jeune à la loge Gomes Freire, de Leiria; il devait en fonder une lui-même à Vila Nova dont il serait président. Sa femme a fait baptiser en cachette ses enfants, auxquels il a infligé les noms de Démocratie, République, etc. A vingt-six ans seulement, président du Parti démocratique, il est nommé administrateur du Conseil. En 1917, il a trente ans.

Dès qu'il a entendu parler des apparitions de la Cova da Iria, il s'est mis en alerte pour surveiller de près les événements. Bientôt, il décide d'abattre cette manifestation « réactionnaire » et il s'y emploie avec autant de zèle que de ruse hypocrite.

Déception !...

Cependant les articles de la presse maçonnique avaient obtenu ce résultat de faire connaître Fátima d'un bout à l'autre du Portugal, de sorte que, en grande partie grâce à eux, le 13 août suivant, une foule immense se rendit à la Cova da Iria (3).

« De toutes les directions, lit-on dans une lettre écrite par un témoin oculaire, arrivaient des masses innombrables de gens; des véhicules de tous genres et de toutes grandeurs se succédaient sans cesse. Les voitures et les chars stationnés sur le plateau, la longue suite des automobiles sur la route et les amas de bicyclettes formaient un spectacle des plus curieux. » On voyait aussi, par-ci et par-là, des groupes d'ânes, de chevaux, de mulets. Chacun est venu dans ce désert par des moyens de fortune.

(3) On a remarqué, depuis, que ce jour était l'anniversaire exact de celui où le bienheureux Nuno Alvares, le Saint Connétable, avait invoqué Marie sur le plateau de Fátima, la veille de la victoire d'Aljubarrota.

Les enfants, au contraire, y avaient manqué, non par leur faute, mais parce que l'heure de l'épreuve avait sonné pour eux. Il en est toujours ainsi : aux grandes grâces de Dieu succèdent les grandes croix; c'est précisément l'empreinte de toute œuvre du Ciel.

Cependant, la foule déçue, mais reconnaissante à la Dame qui a manifesté sa puissance, après s'être enquis de ce qui s'est passé, se disperse, pensant bien que la Vision reviendra seulement le 13 du mois suivant.

Innocents criminels.

Voici ce qu'étaient devenus nos petits pasteureaux.

Quelques jours auparavant, les papas, Antonio et Manuel-Pedro, avaient été convoqués, ainsi que leurs enfants, à Vila Nova pour le samedi 11 août.

Soupçonnant dans les rassemblements de la Cova da Iria une manœuvre réactionnaire, M. l'administrateur voulut appliquer la loi qui interdisait les manifestations religieuses en dehors des édifices du culte, et il commençait par s'adresser aux « fauteurs » de ces attroupements pieux.

Antonio se rendit à la ville avec Lucie; mais Ti Manel n'apporta pas ses enfants, trop jeunes pour comparaître devant une commission ou tribunal quelconque. Il en fut d'ailleurs vertement semoncé.

On avait fait peur aux deux petits sur le sort qui attendait leur cousine. Lorsqu'elle leur a fait ses adieux en partant, Jacinte lui a dit :

— Nous irons derrière votre puits, et nous prions beaucoup pour toi. Quand tu reviendras, tu viendras nous y retrouver.

— Et s'ils me tuent?

— S'ils te tuent, dis-leur que moi aussi, et François, nous sommes comme toi et que nous voulons mourir aussi.

A la sous-préfecture, Antonio laissa sa fille se

Vers midi, il y a sur les lieux plusieurs milliers de personnes. Les journaux parleront même de vingt mille; généralement, on évalue la foule du 13 août, à dix-huit mille.

Tous ces gens sont en grande partie des pèlerins croyants et dévots plutôt que des curieux. Serrés autour de l'yeuse bénie, piédestal de l'apparition, déjà dépouillée même de ses branches, ils occupent la longue attente en disant le chapelet et en chantant des cantiques.

Midi... les voyants ne paraissent pas! Désappointement général! On attend un peu avec une certaine inquiétude. Bientôt le bruit se répand que les enfants ne viendront pas, parce qu'ils ont été enlevés par l'administrateur de Vila Nova de Ourém, quelques-uns ajoutent avec la complicité de M. le Curé et de M. le Régéador (maire).

Explosion de colère dans tout ce peuple! On parle d'aller tous ensemble à la ville demander des comptes à l'impudent « administrador ».

Heureusement pour lui, l'attention générale est captivée par un autre objet. Ces milliers de gens entendent comme un coup de tonnerre formidable qui ébranle le sol, et ils voient un grand éclair qui raye l'atmosphère. Ensuite tout se passe extérieurement comme si les enfants et la Vision étaient là. Après l'éclair qui marquait d'ordinaire l'arrivée de la Dame, près du chêne vert déchiqueté, une nuée, très agréable à voir, se forme, persiste environ dix minutes, puis s'élève dans les airs et se dissipe. Et ainsi tout le monde se trouve satisfait, comme si la Dame avait réellement apparu.

Certains, éloignés, il est vrai, du chêne vert, le croient, et cela se dit : « La Vierge s'est montrée! » En réalité, personne ne l'a vue, mais la foule ayant perçu les mêmes phénomènes remarqués lors des apparitions précédentes, d'aucuns ont pu penser un moment que la Vision avait réellement eu lieu. En tout cas, par ces prodiges, Marie témoignait que, pour sa part, Elle ne manquait pas au rendez-vous.

« débrouiller » toute seule, protestant devant le représentant de l'autorité qu'il n'ajoutait ni foi ni importance à ces « histoires de femmes ». Son beau-frère, plus courageux, riposta aux sarcasmes du fonctionnaire et de son entourage, et soutint la sincérité des petits voyants. « Il y avait, racontait-il, des « écrivassiers » qui notaient mes réponses et se moquaient de moi. »

N'aboutissant à rien, devant la fermeté de Lucie, le sous-préfet abandonna la partie, tout en protestant qu'il aboutirait à ses fins, « même, ajouta-t-il, s'il faut mettre à mort la petite récalcitrante ».

En rentrant chez elle, Lucie trouva ses cousins en prière auprès du puits, et pleurant parce qu'une sœur de Lucie est venue leur dire qu'elle a été condamnée à mort et exécutée.

Tel est, brièvement résumé, le drame-comédie du 11 août. Après un intermède de vingt-quatre heures, la scène va se rouvrir. Il s'agit d'empêcher à tout prix la manifestation du 13; il faut trouver un moyen d'éloigner les enfants du lieu des prétendues apparitions sans risquer la colère de la foule, car tout fait prévoir une affluence énorme.

De fait, le lundi matin, M. d'Oliveira Santos arrive vers 10 heures à Aljustrel, avec sa carriole dans laquelle il transporte un prêtre, M. le Curé doyen de Porto de Mós. Il se présente à la maison Marto où il trouve Olimpia seule avec une de ses filles. Celle-ci court aux champs, chercher son père, ainsi que Lucie et les deux petits.

M. Santos propose de porter les enfants jusqu'à la Cova.

— Moi aussi, je veux voir le miracle... Voir et croire, comme saint Thomas.

Son offre étant refusée, il dit aux petits :

— Rendez-vous chez M. le Curé; devant lui je voudrais vous poser quelques questions sur ce que vous voyez.

Lucie et ses cousins s'y rendent, accompagnés par les

deux papas. Devant le prêtre — qui se trouve assisté de M. le Doyen de Porto Mós et de M. l'Archiprêtre de Torres Novas — et devant le sous-préfet, Lucie proteste de sa sincérité :

— Je ne mens pas; je dis seulement ce que cette Dame m'a dit. Si beaucoup de monde va là-bas, ce n'est pas nous qui l'y invitons.

— Est-ce vrai que cette Dame t'a confié un secret?

— Oui, mais je ne puis le dire. Si Votre Révérence veut le connaître, je vais tout à l'heure demander la permission à la Dame, et si elle me l'accorde, je vous le dirai.

Profitant de ce que l'heure presse, le Ferblantier obtient le consentement des papas pour faire monter les enfants dans sa carriole. N'est-ce pas le seul moyen de pouvoir traverser la foule et arriver à temps au rendez-vous de la Dame?

L'attelage part du bon côté; mais dès qu'on est sur la route distritale, il prend à droite, dans la direction de Vila Nova. Le ravisseur tranquillise les enfants avec des mensonges.

Zélé pour la loi, surtout quand elle combat la religion, M. d'Oliveira Santos a pensé qu'il lui serait plus facile d'arrêter les trois voyants que les milliers de délinquants récitant des prières et chantant des cantiques hors d'un édifice cultuel. Et peut-être réussira-t-il à percer le mystère des prétendues apparitions en « cuisinant » les enfants loin de la foule et de leur milieu.

Son épouse fit déjeuner les captifs; puis il essaya par toute sorte de procédés de leur arracher et la révélation du fameux secret et la promesse de ne plus revenir à la Cova da Iria. Devant leur refus persistant, il les déclare en état d'arrestation et les enferme dans une chambre de sa maison. M^{me} la sous-préfète s'occupe d'eux assez maternellement.

Mais le lendemain, une dame âgée (que depuis personne n'a pu identifier) vient dans leur chambre essayer de leur arracher le secret. Puis on les conduit aux bureaux de

l'administration du Conseil, où on les presse de toutes manières. Ramenés au domicile de M. Santos, nouvelles questions, avec embûches, offres de cadeaux, menaces, etc.

Tout étant vain, des gendarmes viennent les prendre et les conduisent à la prison.

— On vous y laissera jusqu'à ce que vous ayez dit le secret. Et si vous tardez trop, on vous fera frire dans l'huile.

Après quelques heures de séjour au cachot, où ils édifient leurs co-détenus et les entraînent à dire avec eux le chapelet quotidien demandé par la Dame, on les ramène aux bureaux du Conseil.

C'est probablement à ce moment que, sur réquisition du sous-préfet, M. le Docteur Antonio Rodrigues de Oliveira, médecin à Leiria, examina cliniquement les trois voyants. Car le sous-préfet espérait pouvoir les déclarer en proie aux hallucinations, à l'hystérie, ou à toute autre infirmité « psychiatrique ».

Le journal *O Mundo* et d'autres organes prirent fait de cet examen pour présenter les enfants comme étant les jouets de quelque habile Cagliostro (18 août) ou comme de « pauvres hallucinés » (19 août). Toutefois — comme le fait remarquer l'historien portugais M. Costa Brochado — jusqu'à aujourd'hui, personne n'a vu publié un seul mot des conclusions que tira de son examen M. le Docteur de Oliveira.

Manifestant une colère grandissante, l'administrateur donne devant les enfants l'ordre de faire chauffer une grande marmite d'huile; puis il les laisse seuls dans la pièce bien fermée.

Lorsqu'il revient, un gendarme l'accompagne, lequel prend violemment Jacinte par le bras :

— Si tu ne parles pas, tu seras frite la première.

La fillette, refusant, est entraînée de force dans une pièce voisine, le bourreau revient en disant :

— En voilà pour une!... A toi François!

Celui-ci pleure, mais ne se montre pas moins ferme. Saisi vivement, il est aussi emmené dans la prétendue

Chambre aux tortures. C'est alors le tour de la plus grande pour qui la même scène se reproduit.

— J'étais convaincue, déclare Lucie, que cet homme parlait pour de bon et que tout était fini pour nous. Mais je n'avais pas peur et je me recommandais à la Sainte Vierge.

Dans la chambre aux tortures, elle retrouva ses cousins sains et saufs, sinon exempts de toute frayeur. Toutefois, en guise de consolation, un policier les assura qu'ils seraient bientôt frits tous les trois ensemble (4).

Reconduits au domicile particulier du sous-préfet, ils y passèrent la nuit, bien soignés par M^{me} Santos. Le lendemain, qui était le 15 août, ils durent subir un nouvel interrogatoire dans les bureaux, mais aussi inutile que les précédents. Alors M. l'Administrateur se décida à ramener les enfants au presbytère de Fátima. Quand il y arriva, la cure était vide, car c'était l'heure de la grand-messe.

Celle-ci terminée, il se passa un petit drame (que nous racontons ailleurs) entre la population, le sous-préfet, l'oncle Manuel et le curé (5). Le bon sens et l'autorité de Ti Manel — du moins à ce qu'il racontait — ramenèrent le calme dans les esprits. Mais les paroissiens de Fátima soupçonnèrent toujours l'abbé Ferreira d'avoir été de connivence avec le Ferblantier et de lui avoir livré les enfants. La colère populaire contre lui était si grande qu'il jugea nécessaire d'envoyer à divers journaux une lettre publique pour dégager sa responsabilité.

Dans cette aventure, le grand chagrin des enfants était d'avoir manqué à leur promesse d'être fidèles au rendez-vous avec la Dame le 13 de chaque mois. Mais elle sut les en consoler.

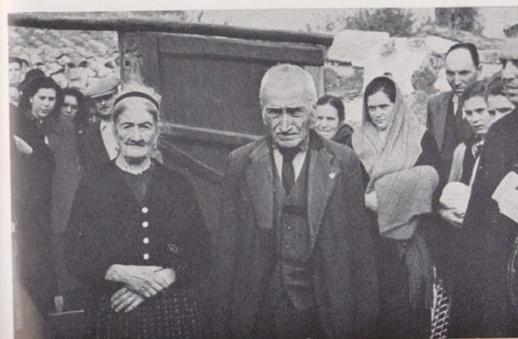
(4) A certains indices, il semble que la scène de la torture n'ait pas été jouée par l'administrateur lui-même, mais par un de ses amis, M. C. A., officier de police. Celui-ci est décédé, et M. Artur Santos s'est toujours refusé à toute déclaration.

(5) Cf. *Il était trois petits enfants*, 5^e éd., pp. 104-105.



M. MARTO ET L'AUTEUR AU Puits DE LA MAISON DE LUCIE
(Lieu de la deuxième apparition de l'ange.)

OLIMPIA DE JÉSUS ET MANUEL PEDRO MARTO
Au milieu d'un groupe de pèlerins (1951).





FOULE SUR LES CHEMINS
DE LA COVA DA IRIA
AU DÉBUT DES PELERINAGES



L'Apparition des Valinhos.

Le dimanche 19 août, quatre jours après leur retour de Vila Nova (5), les trois pasteurs étaient allés, après la grand'messe, réciter un chapelet à la Cova da Iria, avec quelques amis.

Dans l'après-midi, Lucie, avec François et son frère Jean, qui remplaçait Jacinte, menèrent leurs troupeaux à l'endroit appelé *Os Valinhos* (les Vallons), entre Aljustrel et les hauteurs du Cabeço. Il était environ quatre heures lorsqu'ils virent l'atmosphère prendre la même teinte qu'à la Cova pendant les apparitions.

Etonnés, ils contemplent le phénomène, et voilà que Lucie perçoit l'éclair coutumier, cette explosion de lumière qui annonce l'arrivée de la Dame. Lucie demande à Jean d'aller chercher sa sœur; sa curiosité retenant le garçon, Lucie réussit à s'en faire obéir en offrant deux *vintens*, l'un payé de suite, l'autre après commission faite.

Dès que la fille arrive, un autre « éclair » jaillit, et les trois pasteurs privilégiés aperçoivent la belle Dame, dans son auréole de lumière, sur un chêne vert un peu plus haut que celui de la Cova (6).

A la question habituelle de Lucie :

— Que veut de moi Votre Grâce?

elle répond avec sa coutumière bonté :

— *Je veux vous dire de continuer à aller à la Cova da Iria le jour 13 jusqu'en octobre et que vous continuiez à réciter le chapelet (o terço) tous les jours.*

Lucie exprime de nouveau son désir d'un miracle pour la foule :

— *Oui, répond la Vision; le dernier mois je ferai un*

(5) Lucie, qui d'ordinaire a une mémoire si fidèle, place contre toute vraisemblance la quatrième apparition au 15 août. D'après tous les témoignages elle eut lieu le dimanche suivant.

(6) Cet arbre a disparu comme celui de la Cova da Iria; il fut remplacé par un petit monument en pierre sèche, avec une statuette de la Vierge. Maintenant s'élève là un beau monument dû à la générosité des Hongrois de France.

miracle pour que tous croient. Si on ne vous avait pas enlevés à la ville, le miracle aurait été plus grandiose. Saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus pour donner la paix au monde; Notre-Seigneur viendra bénir le peuple, et aussi Notre-Dame sous la figure de Notre-Dame des Douleurs.

Lucie était émue des scrupules qui tourmentaient l'âme de M^{me} Carreira, si bonne pour elle, au sujet de l'argent recueilli près du chêne vert; elle demanda :

— Que désirez-vous que l'on fasse de l'argent et des autres offrandes que le peuple laisse à la Cova da Iria?

— *Que l'on fasse deux brancards (pavillons de procession) : l'un, tu le porteras avec Jacinte et deux autres fillettes vêtues de blanc; l'autre, François le portera avec trois garçons vêtus aussi d'aubes blanches. Ce sera pour solenniser la fête de Notre-Dame du Rosaire (7).*

Lucie demande encore la guérison de quelques malades qu'on lui a recommandés. L'apparition répond qu'Elle en guérira quelques-uns dans le courant de l'année.

Tout cela paraît secondaire à la Vierge. Elle n'est pas venue pour cela. Avec une sollicitude maternelle, voilée de tristesse, elle exhorte ses petits confidentiels à la pratique de la prière et de la mortification. Elle conclut :

— *Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles.*

La Dame prit congé des enfants jusqu'au 13 septembre. La Vision avait duré le temps habituel.

Comme les autres fois, la vue de la Dame avait été

(7) L'importance qu'ont prise, dans la dévotion à la Sainte Vierge, les pèlerinages que sa statue a faits et continue de faire sur les routes du Portugal, de France (Grand Retour) et du monde entier (Route mondiale et autres « routes » de Notre-Dame de Fátima), nous aide à mieux comprendre pourquoi Notre-Dame de Fátima parle à ses confidentiels de pavillons processionnaires. Remarquer ici, comme dans la plupart des prophéties de l'Écriture, la double perspective, la prochaine moins importante, et figurative de la lointaine, laquelle est souvent le véritable objectif de l'oracle.

réservée aux trois confidentiels privilégiés. Jean y avait assisté. Le soir sa mère lui demanda ce qu'il avait vu.

« J'ai vu Lucie, François et Jacinte s'agenouiller près de l'arbre. Puis j'ai entendu tout ce que disait Lucie. Quand elle a dit : « Voilà qu'Elle part! Regarde, Jacinte! », j'ai entendu un coup de tonnerre semblable à l'éclatement d'une fusée, mais je n'ai rien vu. Pourtant les yeux me font encore mal d'avoir tant regardé en l'air. » Toutefois Jean avait constaté la modification de la lumière solaire. Et d'autres personnes du pays disent l'avoir remarquée également.

Autre circonstance intéressante. Les enfants, qui se plaignaient de voir les visiteurs mutiler l'yeuse de la Cova da Iria, aux Valinhos ne se firent pas scrupule de couper eux-mêmes la branche à deux rameaux sur laquelle avaient paru s'appuyer les pieds de l'Apparition. Jacinte et François l'emportèrent chez eux.

En passant devant la maison des Santos, on salue la tante qui est sur le seuil de la porte avec d'autres personnes.

— Tante, s'écrie Jacinte, nous avons vu la Sainte Vierge une autre fois.

— Vous ne faites pas autre chose que de voir la Sainte Vierge, petits menteurs que vous êtes!

— Mais si! Nous l'avons vue! Regarde, tante; Elle avait un pied sur ce rameau et un autre sur celui-là.

— Blagueurs!... Laisse voir.

Et Maria-Rosa de prendre en mains la branche. Aussitôt toutes les personnes présentes sentent un parfum délicieux d'une essence inconnue qui s'exhale du feuillage vert sombre et qui embaume quelques instants tout le hameau.

Ce phénomène impressionna fortement la mère de Lucie qui, dès lors, commença à admettre l'hypothèse que sa fille pouvait dire vrai. Elle était déjà un peu ébranlée par le récit des phénomènes extraordinaires constatés par tant de témoins à la Cova da Iria, six jours plus tôt.

Antonio lui-même, désormais, commença à défendre

Lucie lorsque sa mère ou ses sœurs s'acharnaient trop contre elle.

— Laissez-la donc tranquille! Nous ne savons pas si tout ce qu'elle dit est vrai, mais nous ne pouvons pas prouver que c'est faux.

Ainsi Lucie pouvait vivre moins tourmentée chez elle. Mais les difficultés extérieures croissaient; notamment, les visites et les interrogatoires, non seulement des personnes autorisées, mais de curieux et même de méchants, devenaient continuels.

Un jour, trois policiers à cheval interrogèrent longuement les trois enfants. Ils se retirèrent en disant :

— Réfléchissez bien et décidez-vous à révéler ce fameux secret; sinon M. l'Administrateur est décidé à vous faire mettre à mort.

— Oh! s'écrie Jacinte, j'aime tant Jésus et la Sainte Vierge!... Comme ça, nous irons plus tôt avec eux!

Comme la rumeur continuait à se répandre qu'on cherchait la mort des petits voyants, une tante, mariée à Casais, dans un district voisin, leur proposa de les emmener chez elle où ne pourrait s'exercer l'autorité du Ferblantier. Les enfants, s'étant concertés en secret, refusèrent de quitter le hameau natal en disant :

— Si on nous tue, tant mieux! Nous irons plus tôt en Paradis.

LA VISITE DE SEPTEMBRE

Nouveaux prodiges atmosphériques.

De plus en plus, le public portugais s'intéressait aux visions de la Cova da Iria.

Les manœuvres de l'administrateur du Conseil d'Ourém n'avaient pas eu d'autre résultat que de démontrer, aux yeux de tous, la sincérité des voyants. Il y eut, contre son attitude, des protestations indignées qui provoquèrent un accroissement considérable de foi et de dévotion envers celle que l'on appelait déjà Notre-Dame de Fátima. Et le public, enthousiasmé par les phénomènes atmosphériques du 13 août, attendit, avec plus d'impatience encore, la journée du 13 septembre.

Dès le matin de ce jour, les routes qui aboutissaient à Fátima étaient encombrées de véhicules et de piétons. On ne voyait guère que de vrais pèlerins : leur attitude de prière, leur piété ardente arrachaient des larmes aux plus indifférents.

A 10 heures, la foule emplissait le vallon désormais sacré. Les hommes étaient découverts. Presque tout le monde était à genoux. On priait et récitait le chapelet avec ferveur. Vers midi, lorsque les enfants arrivèrent à la Cova, on pouvait compter de *vingt-cinq à trente mille personnes*. C'était pourtant la pleine période des vendanges.

Voici comment Lucie, dans ses souvenirs, raconte l'arrivée des enfants à la Cova da Iria, ce jour-là :

« Les chemins étaient remplis de monde et tous voulaient nous parler. Il n'y avait pas de respect humain. Beaucoup de personnes, même de la haute société, fendant la foule qui se pressait autour de nous, tombaient à

genoux et nous priaient de présenter leurs supplications à la Sainte Vierge. D'autres, ne réussissant pas à nous approcher, nous criaient de loin, même du haut des murs ou des arbres sur lesquels ils s'étaient juchés pour mieux nous voir : « Pour l'amour de Dieu, priez la Sainte Vierge de guérir mon fils estropié!... Qu'Elle guérisse mon enfant aveugle!... Qu'Elle fasse revenir du front mon mari... mon fils!... Qu'Elle convertisse un pécheur qui m'est cher!... etc. » On nous recommandait de la sorte toutes les misères de la pauvre humanité!

« Et nous : disant oui à l'un, tendant la main à l'autre pour qu'il se relève, nous avançons toujours, aidés par quelques hommes qui nous frayaient le chemin à travers la foule. »

Arrivée sur les lieux, Lucie demanda aux assistants de réciter le chapelet. Ceux qui ne s'étaient pas agenouillés le firent à leur tour et ce fut une immense supplication, souvent accompagnée de larmes, qui monta vers la Reine du Ciel.

A midi, exactement, le soleil radieux de cette journée commença à perdre son éclat et l'atmosphère, comme aux précédentes apparitions, prit la teinte jaune d'or.

Un témoin déclare : « Ce que l'on a éprouvé dans ce rapide quart d'heure ne se peut oublier, mais il est difficile de l'exprimer. La vue de cette grande foule, son attente anxieuse et inquiète, la ferveur avec laquelle elle invoque la Reine du Ciel, l'auguste solennité du moment, tout était un spectacle admirable et très émouvant. »

Interrompant tout à coup son chapelet, Lucie s'écrie, radieuse :

— La voilà!... Je la vois!...

Presque en même temps, de cette immense foule s'élevèrent des cris de joie. Des milliers de bras se tendent vers le ciel. Marie donne une preuve sensible de sa présence.

« Regardez! Là-bas!... Là!... Ne voyez-vous pas?... Que c'est beau!... »

Dans le ciel bleu, pas un nuage. Aussi chacun découvrait bientôt ce qui est la cause de cet enthousiasme (1).

C'est le globe lumineux qui, aux yeux de ces milliers de témoins, se déplace de l'est vers l'ouest, glissant avec lenteur et majesté à travers l'espace et dégageant une lumière éclatante, mais agréable à voir.

Au bout du temps ordinaire que durait la vision, le même globe lumineux fut observé, remontant du fond de la Cova vers le ciel, dans la direction d'où il était venu.

De ce prodige, sur lequel nous reviendrons, un témoin particulièrement émerveillé fut un prêtre, qui devait devenir vicaire général de Leiria, venu là incognito. S'étant placé avec un ami à l'écart de la grande foule, il observa cet « aéroplane de lumière », et il a rendu témoignage de ce fait dans un récit circonstancié que nous rapporterons plus loin.

L'impression de ces deux prêtres — plutôt prévenus contre les apparitions — c'est que ce globe de lumière servait comme de « véhicule » à la Mère de Dieu pour la porter du Ciel à la Cova da Iria et la ramener au Paradis.

D'autres phénomènes insolites frappèrent les yeux des assistants pendant la durée de la vision. Une nuée blanche, qui fut aperçue de l'extrémité du vallon, enveloppait le chêne vert et le groupe des voyants. En même temps, du ciel tombaient des sortes de fleurs blanches ou de flocons de neige qui ne touchaient pas le sol, mais s'évanouissaient à une certaine hauteur (2).

Cinquième entretien avec la Dame.

Pendant ce temps, Lucie et ses cousins ne voyaient que la Dame. C'était le cinquième colloque que la céleste Visiteuse accordait aux petits bergers d'Aljustrel.

(1) Certains assistants ont déclaré n'avoir rien vu d'extraordinaire. D'autres remarquèrent seulement les modifications dans l'intensité et la couleur de la lumière solaire. (Voir, chapitre IX, Les signes atmosphériques.)

(2) Ce prodige s'est reproduit au moins une autre fois. (Voir chapitre IX.)

La Vierge leur recommanda de continuer à réciter le *Rosaire* pour obtenir la fin de la guerre. Elle insista pour qu'ils ne manquent pas de revenir le 13 octobre : saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus et aussi Notre-Dame des Douleurs et Notre-Dame du Carmel.

Lucie demanda à la Vision de vouloir bien guérir quelques malades que des assistants lui recommandaient.

— Cette petite est sourde-muette, ne voudriez-vous pas la guérir ?

— Avant un an, elle trouvera du mieux.

Lucie expose d'autres demandes de guérison.

La Dame répond :

— *J'en guérirai certains, mais non pas tous, parce que le Seigneur ne se fie pas à eux.*

Ce qui signifiait, sans doute, que leurs dispositions étaient trop imparfaites, ou bien que la croix de l'épreuve leur était plus salutaire que la guérison.

S'adressant de nouveau à la Vierge, Lucie lui dit :

— Le peuple voudrait ici une chapelle.

— *Qu'on emploie la moitié de l'argent recueilli jus-qu'ici pour faire les pavillons. L'autre moitié servira pour la construction de la chapelle.*

— Bien des gens disent que je suis une menteuse, que je mérite d'être pendue ou brûlée. Faites un miracle pour que tous croient, demanda Lucie pour la troisième fois.

— *Où, en octobre, je ferai un miracle pour que tous croient.*

C'est aussi dans cette apparition que Notre-Dame conseilla aux voyants de ne pas garder la nuit le petit cilice qu'ils s'étaient confectionnés avec une grosse corde.

Les assistants, se rendant compte que la voyante conversait avec un être invisible, n'entendaient pas la voix mystérieuse. Finalement Lucie cria au peuple :

— Si vous voulez la voir, regardez par là.

Ils ne virent que le globe de lumière remonter dans l'azur.

Alors la belle nuée blanche s'évanouit, les flocons mystérieux cessèrent de tomber, le soleil retrouva son éclat et sa couleur habituels. Les enfants rentrèrent chez eux en compagnie de leurs parents qui les avaient suivis de loin, tout tremblants, et qui eurent bien de la peine à les arracher à la curiosité des gens. Peu à peu, la multitude se dispersa en commentant ce qu'elle avait vu.

Interrogatoires.

La conformité des événements avec les prédictions des enfants et les prodiges qui accompagnaient les visions, augmentaient le crédit de Lucie et de ses compagnons; mais encore plus, tout cela excitait la curiosité du public et multipliait l'empressement des dévots et des curieux — et même des critiques malveillants — qui accouraient à Aljustrel pour interroger les voyants.

Déjà à la fin août, Olimpia avait dû retirer la garde du troupeau à ses deux derniers, afin qu'ils pussent être à la disposition des visiteurs. Leur frère Jean les avait remplacés.

Maria-Rosa, vers la mi-septembre, dans le même but, vendit presque toutes ses brebis.

Il n'y avait pas que la curiosité, la dévotion indiscrète ou les préventions plus ou moins fondées qui poussaient tant de personnes diverses vers Aljustrel. Des gens sérieux et compétents y venaient aussi afin d'étudier les faits en toute sérénité.

Parmi ces derniers se trouva un prêtre savant, professeur au Séminaire de Santarem, le R. Dr. Manuel Nunes Formigão Junior qui devait, par la suite, devenir l'historien de Fátima, sous le pseudonyme de vicomte de Montelo.

Par sa bonté et son amabilité, il gagna, dès sa première visite, la confiance des voyants et de leurs familles, de sorte qu'il fut toujours le bienvenu à Aljustrel et qu'il obtenait sans difficulté des réponses franches et complètes aux questions qu'il posait.

Le compte rendu de ses interrogatoires, qu'il rédigeait aussitôt, est toujours très intéressant, même quand les enfants répètent plusieurs fois les mêmes choses, car leur réponses montrent, avec la précision d'une photographie, leurs âmes candides et ingénues (3).

(3) Sur M. Formigão, voir note 1, Lourdes et Fátima, page 238. Dans nos éditions précédentes, nous avons publié les principaux passages de ces premiers interrogatoires.

CHAPITRE VIII

LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION (13 octobre 1917)

Emotion et attente populaires.

Lucie raconte dans ses cahiers que, de temps en temps, de charitables personnes demandèrent la permission de l'emmener chez elles pour la soustraire aux importuns. Entre la cinquième et la sixième apparitions, Lucie et Jacinte passèrent quelques jours au village de Reixida, chez M^{me} Maria do Carmo Menezes, sœur de M. Marques da Cruz, académicien, auteur d'un ouvrage poétique sur les apparitions. Les curieux poursuivirent les enfants jusque là.

En voyant cette affluence et le fanatisme qui animait certains visiteurs, la généreuse hôtesse disait aux fillettes :

— Mes enfants, si le miracle que vous annoncez ne se produit pas, ces gens-là sont capables de vous brûler vives !

Les petites, toujours gaies et aimables, répondaient : — Nous n'avons pas peur parce que la Dame ne nous trompe pas. Elle nous a dit qu'il y aurait un grand miracle et que tout le monde serait forcé de croire.

Les récits des milliers de pèlerins du 13 septembre et les relations des journaux avaient donné une énorme publicité à la promesse d'un grand miracle le 13 octobre. C'eût été, en effet, une grande déception et, probablement, chez beaucoup une grande colère, s'il ne s'était pas produit.

À Aljustrel, la surexcitation était grande. Des bruits menaçants circulaient. Les enfants s'exposaient à de graves sévices si le prodige annoncé ne se produisait pas.

L'on chuchotait même que l'autorité civile avait l'intention de faire exploser une bombe à côté des voyants au moment de l'apparition. Chacun donnait son conseil : autant de têtes, autant d'avis.

Cette ambiance d'inquiétude ne fut pas sans influencer les parents dont les sentiments d'espoir, conçus à la suite des deux précédentes apparitions, faisaient de plus en plus place à la crainte et au doute.

De différents côtés on conseillait aux époux Marto de ne pas accompagner leurs enfants ce jour-là, mais de les laisser aller seuls à la Cova da Iria.

— On ne leur fera pas de mal, ils sont trop petits. Mais vous, vous pourriez être maltraités par la foule.

La mère de Lucie, elle, était dans un état de grande anxiété, partagée entre le désir de croire à ce que lui disait sa fille et la crainte de plus en plus forte que Lucie n'eût été victime de quelque hallucination diabolique (1).

A l'approche du jour fatidique, on lui suggéra d'aller se cacher au loin avec sa fille pour éviter le risque d'une vengeance populaire.

La veille au matin, Maria-Rosa, levée de bonne heure, avait appelé sa fille.

— Ma petite, je crois qu'il faut aller nous confesser. On dit que demain, si la Sainte Vierge ne fait pas le miracle promis, il nous faudra mourir à la Cova da Iria; les gens nous massacreront. Allons donc nous confesser pour être prêtes.

Mais Lucie était bien tranquille.

— Maman, allez-y, si vous le désirez; je viendrai avec vous, mais pas par crainte de la mort. Ce que la Dame a promis s'accomplira demain.

(1) Voici un de ses propos rapportés par sa fille aînée, Maria dos Anjos, au R. P. de Marchi : « Si c'est Notre-Dame qui se montre là, elle aurait pu déjà faire un miracle... Elle aurait pu faire jaillir une source... Mais basta! Quand il y pleut il n'y reste même pas une goutte d'eau!... Ah! que va-t-il sortir de cette affaire!... »

Sans être tout à fait rassurée, la mère ne parla plus de confession.

Et si l'on s'obstinait à parler aux enfants de la menace des bombes, ils répondaient simplement :

— Quel bonheur si nous pouvions monter avec la Dame, là-haut, au Paradis!

Durant toute cette journée, les routes qui conduisent à Fátima sont encombrées de véhicules de toutes sortes, sans compter les piétons, dont beaucoup marchent pieds nus. Dans tous les groupes, on récite le chapelet, on chante des cantiques. Malgré la fraîcheur de la saison, tout ce monde se dispose à passer la nuit en plein air, pour avoir le lendemain une meilleure place.

Le jour suivant se lève sur la région, froid, maussade, pluvieux. N'importe!... La foule augmente, augmente toujours. On arrive des villages voisins, des villes plus éloignées. Les journaux de la capitale ont envoyé leurs meilleurs reporters.

La pluie ne cesse de tomber à verse toute la matinée. La Cova da Iria, sous le piétinement de cette masse humaine, s'est transformée en un immense bourbier. Pèlerins et curieux sont trempés jusqu'aux os. On dirait que la Vision commence par mettre à l'épreuve la foi des pèlerins. Mais nul ne pense à partir.

Vers 11 h. 30, il y a là plus de cinquante mille personnes. Certaines évaluations dépassent le chiffre de soixante-dix mille. M. de Almeida Garrett, professeur à l'Université de Coïmbre, estimait la foule à plus de cent mille personnes.

Tous les yeux sont fixés sur le lieu des apparitions.

Lucie a une grande joie ce jour-là. Sa mère est à côté d'elle ainsi que son père. Cette fois, Antonio et Maria-Rosa ont voulu accompagner leur fille.

— Si Lucie doit mourir, nous mourrons avec elle, a courageusement déclaré la mère.

La multitude est si dense et si pressée à voir les enfants que ceux-ci seraient écrasés sans le dévouement

de quelques hommes qui leur font une garde du corps. Antonio, d'ailleurs, ne lâche pas la main de sa fille.

Prise de peur dans les remous de la foule qui les presse, séparée de son père, Jacinte pleure. Lucie la console, l'assurant que personne ne lui fera du mal.

Respectueusement, à leur approche, les gens s'efforcent d'ouvrir un passage.

Les voyants arrivent enfin et vont se placer devant le petit chêne vert dont il ne reste plus que le tronc déchiqueté. Les mamans les ont, ce jour-là, un peu endimanchés. Les fillettes portent une robe bleue et une mante blanche.

Une bonne dame de Pombalinho, M^{me} la baronne de Almeirim, a tressé sur leurs voiles, en l'honneur de la Dame qui va venir, de fines guirlandes de fleurs artificielles. D'autres gens leur ont chargé les bras de fleurs et mis des couronnes sur la tête... La pluie tombe toujours.

Jacinte, pressée de tous côtés, pleure et supplie qu'on ne la bouscule pas; les deux plus grands la mettent entre eux pour la protéger.

On récite le chapelet; entre les dizaines, on chante des cantiques et l'écho des collines répète et grandit encore l'immense voix suppliante et chantante qui, de la Cova da Iria, monte jusqu'au ciel.

Le message de la « Dame ».

Lucie demande que l'on ferme les parapluies. L'ordre se transmet à travers la foule qui, stoïquement, obéit.

À midi précis (2), Lucie tressaille et s'écrie :

— Un éclair!

Et regardant vers le ciel :

— La voici!... La voici!...

— Regarde bien, ma fille. Prends garde de ne pas te tromper, lui dit sa mère qui se demande, non sans inquiétude, comment s'achèvera cette affaire.

(2) Il s'agit de l'heure solaire. A l'heure officielle, il était 13 heures 30.

Mais Lucie ne l'entend plus... L'extase l'a saisie. « Le visage de l'enfant, déclarait à l'enquête, le 13 novembre 1917, un témoin oculaire, devenait de plus en plus beau et prenait une teinte rose; les lèvres s'aminçissaient ».

Cependant, François et Jacinte aperçoivent eux aussi la Dame à l'endroit ordinaire.

Pendant qu'ils la contemplant, la foule voit par trois fois se former autour de leur groupe, puis s'élever dans l'air jusqu'à la hauteur de cinq ou six mètres, une petite nuée blanche semblable à une fumée d'encens qui se dissout dans l'air.

Des mains pieuses ont orné l'arbuste mutilé de fleurs et de rubans de soie. La céleste visiteuse pose justement ses pieds sur ces ornements. Lucie n'a pas oublié qu'elle a promis de dire son nom et le but de ses visites à sa dernière apparition. Elle questionne :

— Qui êtes-vous, Madame, et que voulez-vous de moi?

La Vision répond :

— *Je suis Notre-Dame du Rosaire. Je désire en ce lieu une chapelle en mon honneur.*

Pour la sixième fois, Elle recommande de continuer à réciter le chapelet tous les jours, ajoutant que la guerre allait vers la fin et que les soldats ne tarderaient pas à retourner chez eux.

Alors Lucie, qui avait reçu d'une foule de gens des supplices à transmettre à Notre-Dame, lui dit :

— J'aurais tant de choses à vous demander!...

Et Elle :

— *J'en accorderai quelques-unes; les autres, non.*

Et revenant au point central de son Message :

— *Il faut que les hommes se corrigent, qu'ils demandent pardon de leurs péchés!*

Et prenant un air plus triste, avec une voix suppliante :

— *Qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé!*

Ces paroles frappèrent fortement l'esprit des voyants; ils gardèrent un profond souvenir de l'expression de dou-

loureuse tristesse qui avait paru sur le visage de la Dame quand Elle les prononçait.

Ce furent les derniers mots; ils renferment l'essentiel du message de Fátima.

En prenant congé des enfants (eux-ci étaient persuadés que c'était la dernière apparition), dans un geste déjà connu, Elle écarta les mains qui se reflétèrent sur le soleil, comme si Elle voulait tourner les regards des enfants dans la direction de l'astre du jour devenu tout à coup visible (3).

La « danse » du soleil.

Au moment précis où la Dame faisait ce geste, Lucie avait crié à la foule : « Regardez le soleil ! » (4).

Alors l'immense multitude contempla un spectacle stupéfiant, unique, jamais vu... un de ces prodiges célestes qui semblent annoncés par la parole du Sauveur dans la prophétie sur les derniers temps : « *Les puissances célestes seront ébranlées* », les lois astronomiques seront renversées.

Tout à coup, la pluie s'est arrêtée et les nuages opaques depuis le matin, se sont dissipés. Le soleil apparaît au zénith, semblable à un disque d'argent que les yeux peuvent fixer sans être éblouis. Autour du disque mat, on distingue une couronne brillante.

Soudain, il se met à trembler, à se secouer avec des mouvements brusques et, finalement, il tourne sur lui-

(3) Dans cette apparition, comme dans les autres, Lucie seule avait parlé; Jacinte avait entendu les paroles de la Dame et celles de sa cousine; François n'avait fait que voir.

(4) Il semble que l'intention de Lucie n'était pas d'attirer par ce cri l'attention des personnes présentes sur les phénomènes solaires, mais plutôt sur la nouvelle vision qui commençait à apparaître à côté du soleil aux yeux émerveillés des voyants. De fait, tous les trois ont vu, à ce moment, dans la lumière solaire, la Sainte Famille, comme la Dame le leur avait promis le 13 septembre.



AUTOUR DE LA CAPELINHA (face postérieure).
13 mai 1957.



LA BASILIQUE, VUE DE LA COLONNADE



LE CARMEL SANTA TERESINHA, A COIMBRA
(Séjour de Sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé.)

PELERINS CAMPANT SOUS LE GRAND CHÊNE VERT
seul subsistant du temps des apparitions.



LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION

113

même comme une roue de feu, projetant dans toutes les directions des gerbes de lumière, dont la couleur change plusieurs fois. Le firmament, la terre, les arbres, les rochers, le groupe des voyants et la multitude immense apparaissent successivement teintés de jaune, de vert, de rouge, de bleu, de violet... Et cela dure deux ou trois minutes!...

L'astre du jour s'arrête quelques instants. Puis il reprend sa danse de lumière d'une manière plus éblouissante encore.

Il s'arrête de nouveau pour recommencer encore une troisième fois, plus varié, plus coloré, plus brillant encore, ce feu d'artifice si fantastique, qu'aucun artificier n'aurait pu en imaginer de semblable.

Comment décrire les impressions de la foule?... Extatique, immobile, retenant sa respiration, ce peuple de soixante-dix mille voyants contemple...

Tout à coup, tous ceux qui composent cette multitude, tous sans exception, ont la sensation que *le soleil se détache du firmament et, par petits bonds à droite et à gauche, semble se précipiter sur eux, irradiant une chaleur de plus en plus intense.*

Un cri formidable sort à la fois de toutes les poitrines, ou plutôt des exclamations diverses, qui traduisent les dispositions diverses des âmes :

« Miracle! Miracle », crient les uns... « Je crois en Dieu! », proclame un autre... « Je vous salue, Marie », disent certains... « Mon Dieu, miséricorde! » implorent beaucoup... Et bientôt c'est le dernier appel qui domine.

Maintenant, tout ce peuple est tombé à genoux dans la boue et récite l'acte de contrition.

Cependant le soleil, s'arrêtant tout à coup dans sa chute vertigineuse, est remonté à sa place en zigzaguant comme il était descendu et il a repris peu à peu son éclat normal au milieu d'un ciel limpide. Alors, la foule s'étant relevée, chante en chœur le *Credo* (5).

(5) M. de Almeida, dans son article du 15 octobre, dans *O Seculo*, cite le cas de M. João Maria Amado de Melo Ramalho Vasconcellos,

Qui décrira l'état d'émotion de cette multitude? Un vieillard, jusque-là incroyant, agit ses bras en l'air en criant :

— Vierge sainte!!!... Vierge bénie!...

Et les larmes inondant son visage, les mains tendues vers le ciel, comme un prophète, le ravissement visible dans tout son être, il crie de toutes ses forces :

— Vierge du Rosaire, sauvez le Portugal!

Et de tous les côtés, sur le plateau, se déroulent des scènes analogues.

La rotation du soleil, avec les intervalles, avait duré dix minutes. Elle fut observée, répétons-le, par tous les présents sans exception : croyants, incroyants, paysans, citadins, hommes de science, journalistes et même pas mal de libre-penseurs. Tous, sans préparatifs d'aucune sorte, sans autre suggestion que l'appel d'une fillette invitant à regarder vers le soleil, perçurent les mêmes phénomènes avec les mêmes phases, au jour et à l'heure annoncés quelques mois auparavant comme ceux d'un grand prodige.

Plus tard, l'enquête canonique sur le miracle permit de constater que les mouvements du soleil avaient été aperçus par des personnes qui se trouvaient à cinq kilomètres et plus de la Cova da Iria, ignoraient par conséquent ce qui s'y passait et ne pouvaient en aucune manière être influencés par la suggestion ni victimes d'une hallucination collective (6).

L'enquête mit aussi en relief un fait fort curieux et qu'attestèrent tous ceux qui furent questionnés à ce sujet.

qui, sur le marchepied d'un car, criait à très haute voix et lentement le *Credo*, du commencement à la fin, en regardant le soleil. Quand il eut fini, il s'appliqua à faire se découvrir ceux qui avaient gardé leur chapeau sur la tête.

(6) On trouvera divers récits de ce prodige dans le chapitre suivant et aussi en partie documentaire. Le plus complet est celui du professeur Almeida Garrett, page 326.

Lorsque la foule fut revenue de sa stupeur et assez consciente pour se rendre compte de ce qui se passait sur la terre, *chacun constata*, avec une stupéfaction nouvelle, *que ses habits, tout trempés par la pluie il y avait quelques minutes et souvent maculés de boue, étaient absolument secs* (7).

Remarquons enfin que, dans les autres apparitions, les phénomènes atmosphériques observés par l'assistance s'étaient produits pendant l'entretien de la Dame avec les enfants. Cette fois, ils commencèrent seulement lorsqu'Elle quittait la place ordinaire des visions. C'était donc l'adieu de Marie, non seulement aux enfants eux-mêmes, mais à la Cova da Iria et à toute la foule qui l'emplissait.

Ce sont là des réflexions qu'échangera tout ce peuple et qu'il résumera dans cette phrase mille fois répétée :

— Nous avons vu le « signe de Dieu »!

Et de ce prodige encore des milliers de survivants rendent témoignage, et si on leur dit : « Ne serait-ce pas un cas de suggestion collective? », il vous répondent : « Quoi?... La seule chose qu'il y avait de collective c'était la pluie qui nous trempait jusqu'aux os! »

Evidemment, si le Ciel a accumulé ce jour-là tous ces prodiges, c'est pour mieux convaincre les témoins et l'Église catholique tout entière de la réalité des apparitions aux enfants et de la crédibilité de leur témoignage, et aussi pour enlever aux parents des voyants et aux sectaires toute possibilité de le mettre en discussion.

Ces miracles inouïs avaient encore pour but, sans doute, de nous montrer l'importance exceptionnelle que la Mère de Miséricorde attachait au message qu'Elle venait apporter à la Terre par l'intermédiaire des trois petits bergers de Fátima.

Est-il besoin d'ajouter que la vision par Sa Sainteté Pie XII du même « signe de Dieu » renouvelée quatre

(7) Il y eut même la guérison d'une personne tuberculeuse qui avait supporté toute l'averse.

fois, les 30 et 31 octobre, et les 1^{er} et 8 novembre 1950 (*Osservatore Romano* du 13 octobre et du 17 novembre 1951) confirme à la fois le message de Fátima et la confiance que le Saint Père a placée en Celle qu'il invoque comme Reine du Monde et de la Paix?

La vision multiforme.

La Dame avait annoncé, l'on s'en souvient, qu'à sa visite dernière, Elle se montrerait avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus. On ne put savoir si la promesse avait été tenue qu'en interrogeant les petits voyants lorsque eut cessé l'émoi formidable causé par les manifestations extraordinaires que nous venons de raconter.

Voici comment Lucie parlait des particularités de cette apparition, laquelle se montra, non à la hauteur du chêne vert, mais dans le ciel, à côté du soleil, pendant la durée du prodige solaire :

« J'ai vu saint Joseph et l'Enfant-Jésus à côté de Notre-Dame. Ensuite, j'ai vu Notre-Seigneur qui bénissait la foule. Puis, Notre-Dame s'est montrée, vêtue comme Notre-Dame des Sept-Douleurs, mais sans le glaive dans la poitrine. Enfin, je l'ai vue vêtue d'une autre manière; je ne sais pas comment dire, il me semble que c'était Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle était habillée de blanc, avec une mante bleue, et tenait en mains le scapulaire. » (8).

Comme Lucie, ses cousins avaient vu quelques minutes la sainte Famille, mais non les autres visions.

« L'enfant était dans les bras de saint Joseph. Il était tout petit, un an environ. Tous deux étaient habillés de rouge clair (encarnado) ».

La vision multiforme n'avait été accompagnée d'aucune parole.

(8) Cette vision de Lucie a été interprétée par divers auteurs notamment par S. Em. le Cardinal Cerejeira (Homélie du 13 mai 1931) comme un rappel symbolique des trois sortes de mystères du Rosaire.

Après l'éblouissement.

Cependant, Lucie, François et Jacinte essaient de se dérober à la curiosité de ces milliers de témoins. C'est en vain.

Chacun veut les voir et prétend leur parler.

Dans la cohue, le senhor Antonio a dû lâcher la main de sa fille, qu'il ne reverra plus que le soir, au moment du repas (9).

On dirait que cette masse énorme de peuple, comme jamais la montagne n'en a vue, ne sait plus quitter les lieux où elle a ressenti une si puissante émotion. L'on voit, çà et là, des groupes humains qui font cercle autour d'orateurs improvisés. Mais partout on veut posséder quelques instants les voyants, surtout Lucie.

On la réclame à droite et à gauche; là-bas, dans ce bois; ici, dans ce pâturage, plus loin, à ce carrefour... et même sur la petite place de l'église, à Fátima. On la cherche à la Cova, à Aljustrel, dans sa maison, dans le jardin...

Et celui qui réussit à la rejoindre et à la retenir, ne sait que lui faire répéter ce qu'elle a dit déjà tant de fois à d'autres. Elle raconte à satiété les mêmes récits, recommence sans cesse les mêmes explications.

Certains auditeurs, en l'entendant décrire la vision, pleurent d'attendrissement :

— Quelle grande merveille! Dieu soit loué!

Il en est aussi qui, sans motif, émettent encore des doutes. Il s'en trouve même qui nieraient tout, jusqu'au grandiose miracle qu'ils viennent de voir.

Cependant, il faut repartir et revenir chacun dans son domicile et à ses occupations. Le soir même, les soixante-dix mille « voyants » du signe promis par la Vierge, en apportent la nouvelle dans chacune des villes, dans cha-

(9) Pour l'arracher à l'écrasement, un géant la prit sur ses épaules et la porta jusque sur la route; ne voyant pas devant lui, il trébucha et dut lâcher l'enfant qui passa sur d'autres épaules. Ce « géant » était M. le Dr Carlos Mendes. (Voir partie documentaire p. 319.)

cun des villages d'où ils sont venus. La grande rumeur, comme une trainée de poudre, se répand dans tout le Portugal, provoquant partout la plus vive curiosité, souvent une explosion de foi et de piété.

Le lendemain, les journaux la confirment dans des articles, où le scepticisme affecté du reporter cache mal une profonde émotion (10).

Pendant quelques jours il n'est pas, dans les boutiques, les salons, les marchés, les places publiques, en tout lieu où deux personnes sont réunies, d'autre sujet de conversation que les événements de Fátima.

L'instinct religieux du peuple portugais, si plein d'amour pour la Vierge sainte, n'attend pas, pour se prononcer, les enquêtes officielles, ni la décision de l'autorité ecclésiastique. Pour lui, François, Lucie et Jacinte ont reçu la visite de Marie, laquelle, conformément à sa promesse, a prouvé la réalité de sa présence par ce grand prodige que tout le monde a vu.

Et la piété séculaire du Portugal envers Marie reçoit de tout cela un approfondissement, un accroissement, une intensité extraordinaires. Tous les cœurs sentent pour ainsi dire la présence de la Reine du Ciel sur le sol et dans l'air du Portugal; ils touchent du doigt le surnaturel. Que dis-je? Ils sont comme écrasés sous le poids immense de cette idéale lumière d'En-Haut.

Et bientôt le rayonnement de grâce de Fátima, comme celui de Lourdes, s'étendra aux autres nations et au monde entier.

Des multitudes d'hommes ouvriront les yeux sur l'Au-delà et sur l'Infini, des cœurs innombrables s'éveilleront à l'Amour vrai, à l'Espérance chrétienne, à la Foi totale, parce que la Reine du Ciel a répondu à la prière de trois petits bergers qui disaient leur chapelet à genoux, à l'ombre des chênes verts.

(10) Nos précédentes éditions ont fait connaître l'article publié le surlendemain par le journal *O Seculo*. Voir d'autres articles plus loin, page 146 et page 325.

LES SIGNES ATMOSPHÉRIQUES

« Signes dans le ciel ».

Pour ceux qui ont essayé d'approfondir ce « mystère » de Fátima aux si vastes horizons, cet événement aux si multiples et si fécondes répercussions, les prodiges atmosphériques, et même la « danse » du soleil, constituent un accident secondaire, un ornement accessoire. Et nous estimons assez présomptueux ceux qui rejetteraient tout l'ensemble du mystère — principalement l'élément le plus important, ce Message si cohérent, si adapté aux besoins actuels des âmes et des peuples, si bien confirmé par les événements — sous le prétexte que Notre-Dame aurait joué avec les rayons du soleil sans consulter Messieurs les critiques sur la manière dont il convenait de le faire, — ou même, en mettant les choses au pire, sous prétexte que ce « signe de Dieu » serait un pur phénomène d'hallucination collective. Que l'éclat de ce soleil, tournant sur lui-même d'une manière réelle ou apparente, ne nous éblouisse pas au point de nous empêcher de saisir la lumière, bien plus éclatante selon nous, de tout cet ensemble de merveilles spirituelles sorties des mains de Notre-Dame de Fátima, et celle surtout de son Message de salut qui seul, selon sa promesse, « peut obtenir la paix au monde ». Même sans le prodige solaire, l'ensemble des merveilles de Fátima forme un tout harmonieux et cohérent, une réalité céleste et divine. Même sans les vitraux de sa rosace, une belle cathédrale n'en reste pas moins une cathédrale.

Ceci dit, notons aussi qu'il n'a jamais été fait de ces « signes » une étude complète et critique. Il serait cependant facile, si l'on y tient pour satisfaire les plus exigeants, d'instituer une enquête tant qu'il reste de nombreux survivants de 1917 dont on pourrait confronter et contrôler les dépositions. Toutefois, il convient de se rendre compte que les Portugais n'en sentent pas le besoin; chacun raconte ce qu'il a vu ou entendu et ne se soucie pas de savoir si cela concorde ou diffère avec ce

que les autres ont vu ou entendu, encore moins si cela répond aux exigences des incrédules.

Au début, ces phénomènes furent pour certains intellectuels, même croyants, une pierre d'achoppement plutôt qu'un motif de crédibilité. Dieu, disaient-ils, n'a pas besoin de ces manifestations spectaculaires pour faire connaître ses volontés; et puis, elles sont contraires à l'esprit de l'Evangile, car Notre-Seigneur a toujours refusé aux Pharisiens le « signe dans le ciel » qu'ils lui demandaient. C'est là le sens général des deux articles de M. Pinto Coelho, au lendemain du prodige solaire, dans le journal des catholiques *A Ordem*.

Même maintenant, certains esprits, loin de voir dans ces faits un argument en faveur de la réalité des apparitions et de l'authenticité du Message de Fátima, y trouvent un motif d'en douter, à cause du caractère d'étrangeté de ces phénomènes et parce que la réalité objective n'en serait pas démontrée avec une suffisante rigueur scientifique. Nous pourrions publier tout un dossier de lettres reçues exprimant ces difficultés, de manières d'ailleurs très diverses.

Peut-être serait-il opportun de se rappeler que ces prodiges n'étaient pas spécialement destinés à la conversion des intellectuels, mais plutôt à convaincre la masse des témoins, les simples, les préférés du Seigneur et sa Mère: « *abscondisti haec sapientibus et revelasti ea parvulis* ». Cette parole de l'Evangile n'a pas perdu de sa vérité.

D'ailleurs ce que le Sauveur refusait aux intellectuels de son temps, ce n'était pas le miracle en tant que signe ou que preuve de sa mission. Il en semait partout, qui étaient suffisants pour exciter la foi de la masse du peuple, méprisé des Pharisiens. Et cela le Christ le note expressément en citant Isaïe dans sa réponse aux disciples de Jean Baptiste: « *Les aveugles voient, les sourds entendent... et les pauvres sont évangélisés.* »

Les saints Evangiles, surtout celui de saint Jean, utilisent à toutes les pages l'argument du miracle. Et saint Pierre, dans son discours aux Juifs, lors de la première Pentecôte, base sa démonstration sur les prophéties mais aussi sur les « miracles »: « *Jésus de Nazareth, dit-il, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par ses prodiges, les miracles et les signes qu'il a opérés au milieu de vous...* » (Act. II, 22.)

Si le Sauveur refusa un jour aux Pharisiens un « signe dans le ciel », ne fut-ce pas pour punir leur prétentieuse obsti-

nation à mépriser le témoignage des innombrables miracles qu'il avait accomplis pour eux comme pour les autres? Aux âmes sincères, il accordait de ces marques extérieures et sensationnelles de sa divinité: multiplication des pains, tempête apaisée, prodiges multiples de la Transfiguration, résurrection de morts, sa propre résurrection, etc. Des phénomènes terrifiants accompagnèrent son dernier soupir. Et il en avait annoncés de semblables pour les derniers temps: « *Et il y aura... dans le ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires... Et il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles; et erunt signa in sole* ». (Luc, XXI). Comment donc oser dire que les « signes » de Fátima sont contraires à l'esprit du message évangélique?

Jésus a refusé aux Pharisiens un « signe dans le ciel »; c'est vrai, mais dans la langue *ésotérique* de leur secte, ces mots ne signifiaient pas à proprement parler un phénomène extraordinaire dans l'atmosphère; ils demandaient un miracle où la puissance aurait éclaté et non la bonté, un miracle qui aurait affranchi le pays de la domination romaine et l'aurait établi au-dessus des nations du monde. Bossuet l'avait ainsi compris puisqu'il dit à ce sujet: « *Ils souhaitaient des signes qui, en remuant toute la nature, les mettraient visiblement au-dessus de leurs ennemis* » (1).

Ne pourrait-on pas comparer aux Pharisiens d'alors les esprits de notre temps qui repoussent tout le surnaturel moderne, si abondant! sous prétexte que les constatations qui en sont faites ne répondent pas aux exigences d'une critique scientifique? Mais est-ce bien pour eux que le Très-Haut et sa Mère ont opéré ces prodiges? ...Les gens simples et droits qui ont vu les « signes » de Fátima y ont reconnu la marque du doigt de Dieu: c'est tout ce que se proposait la divine Providence. Et aux témoins du prodige solaire, en particulier, — parmi lesquels il se trouvait, ne l'oublions pas, de nombreux intellectuels, — il est bien indifférent que la vision ait été intérieure ou extérieure à leurs organes visuels: ils l'ont vue, et cela est

(1) *Histoire universelle*, II, XXV. — Nous-mêmes, nous avons démontré longuement ailleurs la nature politique du « signe » refusé aux sages d'Israël. Cf. *Evangile et Nationalisme* (Spes, 1933), pages 232-236, et *Le Christ devant la question nationale* (Fátima-Éditions, 1945), pages 87-89.

un « signe » suffisant. Un signe, ne suffit-il pas qu'il ait une signification pour celui à qui il s'adresse et qu'elle puisse être saisie par lui?

A Fátima, il faut le reconnaître, Marie s'est montrée très généreuse en fait de « signes ». Mais on ne saurait en inférer autre chose que la volonté de cette divine Mère d'attirer notre attention sur le message, sans doute particulièrement urgent, qu'Elle nous y transmet par le truchement des trois petits pastoureaux. La puissance des miracles contraste, en effet, avec la faiblesse des confidentes de Marie. Les ayant choisis innocents et sans défense, ne se devait-elle pas d'authentifier leurs témoignages par des preuves irrécusables?

Pendant

les quatre premières apparitions.

Le 13 mai 1917, les enfants se trouvaient seuls à la Cova da Iria. Nous n'avons que leur témoignage pour nous faire connaître les prodiges qui précédèrent ou accompagnèrent la première apparition. Ils ont parlé d'un premier « éclair » pendant qu'ils « bâissaient » la petite murette au sommet du coteau, puis d'un deuxième éclair lorsqu'ils couraient vers le bas de la pente et enfin d'une *auréole de lumière* qui les enveloppait ainsi que l'arbre et la Vision elle-même.

Entre les deux éclairs, les enfants ont marché environ quatre-vingts mètres et ils ont dû se tourner vers la droite pour apercevoir, sur le petit chêne vert, la Vision à quelques mètres d'eux.

Ici, l'éclair n'a qu'un rôle avertisseur. Il en sera de même, semble-t-il, au moment des apparitions suivantes.

D'ordinaire, ces explosions de lumière étaient perçues par les voyants seuls; mais d'autres fois, entre autres le 13 août, elles furent vues par toute la foule.

Lors de la deuxième apparition, les assistants entendent Lucie crier : « Voilà l'éclair!... La Dame va arriver!... » C'est alors que les enfants s'approchent du petit chêne vert dont ils étaient séparés par une trentaine de mètres. Les quelques dizaines de témoins ne perçurent pas cet éclair. Toutefois Maria de la Capelinha et d'autres témoins ont raconté qu'ils entendait, entre les paroles de Lucie, comme le murmure d'une voix très fine, mais inintelligible. Ils la comparent au bour-

donnement d'une abeille. De plus, pendant la vision, les branches de l'arbuste *ployèrent en rond de tous les côtés* comme si le poids de la Dame avait réellement porté sur elles; puis, au moment de son départ, on les vit *s'infléchir toutes vers l'est*, comme si l'arbre avait voulu s'incliner pour saluer la céleste Visiteuse, et elles restèrent ainsi courbées un certain temps. Enfin, au moment du départ de la Vision, ils assurent avoir entendu, venant du chêne vert, comme le souffle d'une fusée d'artifice quand elle s'élance.

Pour la troisième apparition, les témoignages signalent, visibles pour tous, deux autres phénomènes. La *luminosité du jour* — c'était le plein midi — *subit un abaissement notable* comme au moment d'une éclipse, tout le temps que dura l'extase des enfants. En même temps, la température qui était très chaude, se rafraîchit très sensiblement. Et de plus — ce qui semble avoir étonné encore davantage les spectateurs — il se forma autour du groupe des voyants, une *nuée blanchâtre*, fort agréable à voir. M. Marto, qui était là, racontait : « Je vis comme un petit nuage cendré qui s'arrêtait sur l'arbuste. Le soleil s'obscurcit et il se mit à souffler un petit vent frais qui consolait. On n'aurait pas dit que nous étions au plus fort de l'été. Les gens étaient muets, tellement ils étaient impressionnés. Et alors je commençai à entendre un murmure, un bourdonnement, comme un taon dans une cruche vide. Mais de paroles...rien! »

La diminution de la lumière et de la chaleur solaires était accompagnée d'une *modification de teinte* : l'atmosphère devenait jaunâtre, « jaune d'or », disent les témoins. Ce phénomène à double aspect fut observé lors des apparitions suivantes, sauf le 13 octobre, où l'astre du jour resta invisible jusqu'au moment du grand prodige.

Le 13 août aurait dû avoir lieu la quatrième apparition; mais les enfants, enlevés par le sous-préfet, manquaient au rendez-vous. Nous avons dit comment leur céleste Visiteuse voulut dédommager la foule des chrétiens, accourus là, en leur manifestant ses maternelles préoccupations par les prodiges habituels, lesquels, survenant au moment de la grande colère de la foule contre le magistrat, eurent pour effet de la calmer.

L'éclair, cette fois, fut vu par tout le peuple présent, et il s'accompagna de deux formidables coups de tonnerre entendus par tous. A ce moment, certains, croyant peut-être à un attentat maçonnique, furent pris de frayeur. Dans certains coins de

la foule, il y eut un instant de panique. Au bout d'un moment, un autre « éclair » sillonna tout le vallon.

Ensuite, il se forma autour du tronc du chêne vert le nuage déjà remarqué le mois précédent « très joli, très blanc, très léger », disent les témoins, et qui resta visible la durée ordinaire des visions, tout comme si la Dame avait été là, puis se dissipa dans l'air. Sans que le soleil modifie son aspect plus que les fois précédentes, les visages, les habits, les arbres, le sol, etc... brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Par exemple : chaque feuille des arbres semblait une fleur, les lanternes du portique paraissaient en or, etc. La foule ne se retira que lorsque ces signes cessèrent. Les gens se disaient : « Certainement Notre-Dame est venue. Quel dommage qu'elle n'ait pas rencontré les enfants! »

Le 19 août, lors de l'apparition aux Valinhos, ce sont la teinte jaunâtre de l'atmosphère et l'« éclair » qui avertissent Lucie et François de l'arrivée prochaine de la Vision. Lucie, voit ensuite un second éclair. Jean, frère de François, aperçoit aussi la modification de la lumière solaire; il part chercher sa petite sœur et, au retour, il constate le même phénomène jusqu'à la fin de la scène, dont il est le seul témoin en dehors des acteurs eux-mêmes. A ce moment-là, il entend un *grand bruit*, semblable à l'éclatement d'une bombe, ou plutôt d'une fusée (*fogete*).

Ce même jour, Marie récompense la constance que ses petits amis ont montrée, dans la prison d'Ourém, par une surprise délicate. La branche sur laquelle avait paru reposer la Vision, les enfants la coupent pour la porter jusqu'à la maison. En passant devant la demeure de son oncle Antonio, Jacinte la présente à sa tante, Maria-Rosa, qui est sur le seuil de la porte. Pendant que celle-ci tient en mains cette branche, tous les assistants de cette scène sentent *une suave odeur, d'une essence inconnue*, qui embaume la maison et le voisinage. Ti Manel rentrant le soir de faire une tournée dans ses champs sentit sa maison embaumée, car Jacinte avait emporté la branche chez elle. Son père la prit dans ses mains; mais le parfum disparut.

Jusqu'ici, les prodiges opérés à l'occasion des apparitions avaient intéressé seulement les sens de la vue et de l'ouïe; cette fois, l'odorat est affecté et cela de façon si sensible et si caractéristique que les parents de Lucie en sont sérieuse-

ment impressionnés et commencent à accepter l'hypothèse de la sincérité de leur fille.

A la cinquième apparition.

Le 13 septembre, la Dame revenait pour la cinquième fois. Cette visite fut l'occasion de merveilles plus surprenantes encore, comme si la Reine du Ciel, heureuse de voir les foules accourir sur le témoignage des enfants, voulait encourager ou récompenser leur bonne volonté d'autant plus généreusement qu'elles étaient plus nombreuses.

D'après les témoins favorisés, — il y avait trente mille personnes et il semble que la proportion des non-voyants ait été environ le tiers du total — l'éclat du soleil s'atténua, la teinte du jour changea de nuance et la température baissa comme les fois précédentes. La diminution de la lumière fut telle qu'on put voir des étoiles au firmament, précisent certains rapports.

LE GLOBE LUMINEUX.

Mais aussitôt après le début de ce phénomène, il se produisit un prodige tout nouveau. En voici le récit sous la plume d'un témoin particulièrement autorisé, Mgr Joao Quaresma, mort vicaire général de Leiria. Il était venu là incognito, sous un costume de clergyman, avec deux de ses amis, les abbés Manuel do Carmo Gois et Manuel Pereira da Silva, dans la même tenue. Tous trois s'étaient placés à l'écart de la foule, en haut de la colline, observant les événements. Ils ont d'ailleurs exprimé le regret de ne s'être pas approchés davantage de l'arbre des apparitions (3).

« Le peuple, raconte Mgr Quaresma, priait toujours... Tout à coup, nous entendons des cris de surprise et de joie. Des milliers de bras se lèvent et indiquent un coin du Ciel.

« — Regardez... Là!... Tenez, la voilà... Elle arrive! Là-bas, voyez-vous?..

« — Ah! oui! Je vois... Que c'est beau! Que c'est beau!

« Dans le ciel bleu, pas le moindre nuage. Je me mets à regarder dans la direction indiquée. Mon ami me dit avec une pointe de malice :

« — Eh bien! vous aussi, vous regardez en l'air?

(3) Voir Deuxième Partie, chap. III, Le Clergé.

« Et voilà qu'à ma grande surprise je vois clairement et distinctement un globe de lumière qui avance de l'Est vers l'Ouest, glissant lentement et majestueusement à travers l'espace.

« De la main, je fais signe à mon voisin qui se moquait de moi. Il lève les yeux à son tour et il a le bonheur de contempler lui aussi cette apparition, si inattendue.

« Puis, subitement, ce globe, avec la lumière extraordinaire qu'il dégageait, disparut à mes yeux et le prêtre qui était à mes côtés cessa de le voir. Près de nous, cependant une fillette, vêtue comme la petite Lucie et à peu près du même âge, continuait de crier toute joyeuse :

« — Je la vois... Je la vois encore... Maintenant, Elle descend vers le bas de la colline. » (C'est-à-dire, vers le chêne vert où se montre Marie.)

Alors se déroulent les faits de la cinquième apparition. Pendant que les trois enfants s'entretenaient avec l'Être invisible, le peuple apercevait la nuée blanche qui entourait le chêne vert avec le groupe des voyants et du Ciel tombait une pluie de fleurs blanches. Mais reprenons le récit de M. le Vicaire général :

« Quelques minutes après, exactement une fois écoulé le temps que durait ordinairement les apparitions, la même fillette s'écrie de nouveau, en montrant la chose du doigt :

« — Voilà... Voilà... Maintenant Elle remonte.

« Et l'enfant continue de voir et d'indiquer de la main le globe de lumière jusqu'à ce qu'il ait disparu dans la direction du soleil.

« — Que pensez-vous de ce globe, ai-je alors demandé à mon ami, qui manifestait un grand enthousiasme au sujet de tout ce qu'il venait de voir.

« — Que c'était la Sainte Vierge, répondit-il sans hésiter.

« C'était aussi ma conviction. Les pasteurs, en une céleste vision, avaient contemplé la Mère de Dieu; à nous, il avait été seulement donné de voir le véhicule — si l'on peut dire — qui l'avait transportée du Ciel sur l'inhospitalière Serra de Aire.

« Par l'enthousiasme du peuple, nous avons pu supposer que tous avaient vu la même chose, car de tous côtés montaient des cris de joie et des vivats en l'honneur de la Sainte Vierge. Cependant plusieurs disaient ne rien voir.

« Nous nous sentions vraiment heureux. Avec quel transport mon collègue allait ensuite de groupe en groupe, dans la

manière. Et encore une troisième fois. Tout se passa comme si des milliers d'anges invisibles encensaient liturgiquement la Vision. Les trois « encensements » durèrent ensemble tout le temps de l'apparition, c'est-à-dire de dix à quinze minutes.

Dans sa lettre d'approbation du culte de Notre-Dame de Fátima, Monseigneur l'Évêque de Leiria déclare ce phénomène « humainement inexplicable ». Il ajoute : « N'est-il pas dit au *Cantique des Cantiques* : Qu'elle est belle celle qui monte du désert comme une colonne de fumée, exhalant la myrrhe et l'encens! » (*Cant.* III, 6.)

Ce « signe » se reproduira, le 13 octobre, absolument de la même manière.

LA « PLUIE DE FLEURS ».

Les pèlerins du 13 septembre jouirent d'un autre spectacle, tout à fait inouï. Sous leurs yeux émerveillés, des pétales blancs, une sorte de flocons de neige ronds et brillants, descendaient assez lentement vers le sol dans un formidable jet de lumière préternaturelle.

Ce prodige qui dérouta la raison, se reproduisit plus tard, pendant les pèlerinages, notamment les 13 mai 1918 et 1924 (4). Cette seconde fois, S. Exc. Mgr José Correia da Silva était présent.

L'académicien portugais, M. Marquês da Cruz, originaire de Reixida, près de Fátima, dans son poème *La Vierge de Fátima*, parle de ces « pluies de fleurs » comme de la chose la plus certaine et la mieux certifiée par les témoignages.

Sa propre sœur, cette dame qui réussit à avoir dans sa maison Lucie et Jacinte pendant plusieurs jours entre la cinquième et la dernière apparition, en parle ainsi dans une lettre à son frère : « ... J'ai observé, le 13 mai de l'année suivante (1918), comme des boules blanches qui descendaient du Ciel. Un autre 13 mai, j'ai vu tomber beaucoup de « pétales de roses ». Ils sortaient du soleil, mais alors en grande quantité!

(4) Nous tenons de M. le chanoine Formigão que M^{rs} Sabino Pereira, curé de Saint-Sauveur, à Santarém, était resté incrédule à l'égard des apparitions. Cependant, en 1918, il consentit à accompagner à Fátima un groupe de ses paroissiens. En entrant dans la Cova da Iria, ils virent le phénomène de la pluie de fleurs, ce qui changea totalement les dispositions de M^{rs} Pereira.

Cova da Iria, ou le long de la route, s'informer de ce que les autres avaient vu! Les personnes interrogées appartenaient aux catégories sociales les plus diverses et toutes affirmaient avec la même certitude la réalité des phénomènes dont nous venions d'être les témoins. Excessivement contents, nous sommes partis, résolus à revenir le 13 octobre.

Il y avait eu cependant des exceptions : tous les présents ne percurent pas le globe brillant de blancheur. M. le chanoine Formigão nous a déclaré : « Certains observèrent le phénomène pendant un temps plus long que d'autres. Pour moi, je ne l'ai pas vu et j'en éprouve de la peine. » Une femme, pourtant pratiquante et pieuse, qui se trouvait à côté des deux prêtres plus favorisés, se lamentait en disant : « Moi je n'ai rien vu! ». Pourquoi Marie, ce jour-là, a-t-elle excepté certains fidèles de ses faveurs alors que le mois suivant, elle les prodiguera à tous les présents et encore à des gens éloignés? Mystère de sa miséricorde! En tout cas, cette inégalité dans la vision exclut absolument l'hypothèse de l'hallucination collective, car précisément parmi ceux qui n'ont point vu, il en est qui désiraient de toute leur âme voir ce que les autres voyaient.

Certains récits précisent que le globe lumineux avait une forme ovale, le côté le plus large tourné vers le bas. Tous ceux qui l'aperçurent, unanimement, eurent l'impression, comme les deux ecclésiastiques déjà cités, que c'était une sorte d'aéroplane céleste apportant la Mère de Dieu au rendez-vous promis aux petits pasteurs et la rapportant ensuite au Paradis. C'était, sans nul doute, l'aurole de lumière au milieu de laquelle la Dame se montrait aux enfants.

LA NUÉE BLANCHE.

La vision de cet « aéroplane » de lumière précéda et suivit immédiatement la durée de l'apparition. Pendant l'extase des enfants, la foule put contempler deux autres « signes » de la céleste présence : la nuée blanche et ce qu'on a appelé la « pluie de fleurs ».

Une nuée, agréable à voir, se forma autour de l'arc rustique qui dominait le petit tronc d'arbre déshérité. Se levant du sol, elle grossit et s'éleva dans l'air jusqu'à atteindre une hauteur de cinq ou six mètres; puis elle s'évanouit comme une fumée qui se dissipe au vent. Quelques instants après, des volutes analogues se formèrent et se dissipèrent de la même

manière. Là-haut, ils étaient grands, mais en se rapprochant de nous, ils devenaient petits et s'évanouissaient!... Des hommes tendaient même leurs chapeaux pour les ramasser, mais lorsqu'ils voulurent les prendre, ils ne trouvaient plus rien. Un de ces pétales tomba sur mon épaule gauche. Je voulais vite le prendre avec les mains, mais je n'ai plus rien trouvé!...

Le 13 septembre 1917, il y avait là le curé de Santa Catarina da Serra, qui observait la foule sur une colline, à l'écart. En voyant la pluie de fleurs, il fut tellement saisi, qu'il en oublia sa volonté de discrétion et se mit à réciter le chapelet avec le peuple.

Variété n'est pas contradiction

En attendant que quelques savants portugais nous donnent une étude complète des « signes » de Fátima, et avec les seules données que nous possédons déjà, il est possible de faire quelques remarques dans l'ordre des pensées qui préoccupent MM. les critiques.

Dans les diverses apparitions, sauf la dernière, les « signes » ne paraissent pas avoir été perçus par tous les témoins de manière uniforme. Du moins les récits en sont souvent faits en termes différents. L'exposé que nous venons de faire est une sorte de synthèse, une « concordance » de tous les témoignages oraux ou écrits que nous avons pu utiliser. Mais cette variété peut aisément s'expliquer.

Nous ne croyons pas avoir à insister sur le fait si connu — et qui suffirait pourtant à lui seul à supprimer toute difficulté — que plusieurs témoins du même fait n'en font jamais le récit en des termes identiques. Plusieurs témoignages sur un même incident ou accident, pour être reconnus véridiques, doivent être divergents dans les détails ou au moins dans la forme. Une trop grande uniformité serait un indice certain d'insincérité (5).

Or ici, il y a une raison particulière de s'attendre à des divergences de formule. Les gens, en effet, avaient de la diffi-

(5) Cet argument est utilisé, en apologetique, pour démontrer que les variantes des récits évangéliques ne nuisent pas à leur authenticité.

culté à exprimer des sensations si inattendues, si nouvelles pour eux, sans rien d'analogue dans leur expérience antérieure. En les racontant, ils employaient des mots et des tournures forcément maladroits et différents pour chacun d'entre eux.

Un exemple frappant de cette difficulté est celui du mot « *relampago* » (éclair d'orage), employé d'abord par Lucie elle-même pour exprimer l'éblouissement qui frappait ses yeux comme signe avant-coureur de l'arrivée de la Dame. Maintenant elle avoue qu'elle a employé ce mot faute d'autre, car ce qu'elle voyait n'avait rien d'un éclair de la foudre : c'était, dit-elle, un « *reflexo da luz* » un jet, une *explosion de lumière*, comme un reflet de la lumière du Ciel qui éblouissait les yeux des voyants avant d'encadrer la Vision elle-même.

Sauf pour cet « éclair », il serait vain de compter, en fait de signes atmosphériques, sur les renseignements ou sur le témoignage de Sœur Lucie. Absorbée par son extase, elle ne voyait pas les « signes » que seuls les gens de la foule apercevaient, signes d'ailleurs qui étaient destinés aux spectateurs, non aux voyants. Il nous avait semblé pourtant que le 13 octobre, elle aurait pu se rendre compte de la disparition subite de l'humidité sur les habits des gens comme sur les siens propres, après le départ de la Vision. Voilà pourquoi je me permis de la questionner à ce sujet.

— J'étais trop occupée, répondit-elle, pour penser à regarder cela... Cependant des religieuses de ma congrégation, qui étaient encore dans le monde et se trouvaient à Fátima ce jour-là, m'ont assurée de la réalité du phénomène.

A lire les dépositions des divers témoins interrogés, il semble bien qu'il faille aussi tenir compte d'une autre cause de divergence dans les récits. Dans les diverses apparitions, sauf peut-être la dernière, les sensations visuelles ou auditives ne paraissent pas avoir été identiques chez tous les assistants, les uns ne voyant pas ou n'entendant pas ce que les autres voyaient ou entendaient, ou bien le percevant de manière différente, ou encore l'interprétant diversement. La divergence des interprétations ou des perceptions peut provenir du fait que tel ou tel témoin était absorbé par tel ou tel aspect du phénomène et n'en percevait pas un autre aspect qui frappait un autre spectateur. La multiplicité et la simultanéité des « signes » suffit largement à justifier cette hypothèse. Ainsi, devant la commission officielle, M. Antonio de Paula a déposé que, le

et qu'il était venu chez moi uniquement pour faire cette déclaration, »

Ce même jour de la cinquième apparition, Olimpia et Maria-Rosa, mères des petits voyants, surveillaient ce qui se passait, un peu à l'écart, cachées derrière un buisson. Elles entendaient le peuple crier son admiration devant les phénomènes atmosphériques; mais elles ne voyaient rien et ne comprenaient pas de quoi il s'agissait, alors que le groupe des prêtres, dont deux sur trois voyaient, se tenait pareillement à l'écart de la foule et assez loin. Toutefois, les deux mamans, qui ont déposé en 1924, ajoutent qu'il leur paraissait voir une nuée monter du milieu de la foule, près de l'arbuste. Quant au papa des deux petits, Manuel-Pedro, il déclare que ce jour-là il était loin des enfants et qu'il n'a rien vu ni entendu, « mais j'entendais dire que certaines personnes voyaient des choses extraordinaires dans l'atmosphère ».

De toute cette diversité faut-il conclure à la contradiction et en déduire que tout cela était pure hallucination? Nous ne le pensons pas. Cette diversité même exclut l'hypothèse de l'imposture et de l'entente préalable entre les témoins. Et de plus, les partisans de l'objectivité des signes ne peuvent-ils pas se servir de cette variété des récits pour rejeter l'hypothèse de l'hallucination? Ayant forcément une cause naturelle, celle-ci eût été la même pour tous les témoins et eût, par conséquent, produit chez tous les mêmes effets. Si, au contraire, les phénomènes proviennent d'une cause libre, comme la volonté de Notre-Dame, on comprend qu'ils frappent tels ou tels yeux ou oreilles à l'exclusion de tels autres.

L'hypothèse de la cause libre est fortifiée par cette considération très importante que la Vision n'avait rien promis, en fait de signes, sauf le grand signe du 13 octobre, lequel était annoncé par les enfants dès le 13 juillet et promis comme devant être « *pour tout le monde* » une garantie de leur témoignage. La prédiction en avait été renouvelée dans les mêmes termes à la quatrième (19 août) et à la cinquième apparitions (13 septembre).

Par conséquent, la diversité des sensations avant le grand prodige rentre bien dans la ligne des événements; de même que si elle s'était produite ce jour-là de manière assez large pour démentir la parole de la Vision « pour que tout le monde puisse vous croire », elle affaiblirait considérablement la force démonstrative du « signe de Dieu ».

13 octobre, il regardait les changements de couleur sur la foule et sur la nature et qu'il ne vit pas la rotation du soleil vers lequel il ne leva pas les yeux, absorbé qu'il était par le spectacle d'en-bas.

Toutefois ce ne peut être là le cas de ceux qui ne voyaient rien tandis que leurs voisins leur disaient : « Mais tenez, regardez donc par là, comme c'est beau! ». Le 13 septembre, dans le groupe des trois prêtres déjà mentionnés (les abbés Gois, Quaresma et da Silva) les deux premiers admiraient l'ovale de lumière, appelé par le peuple : l'avion de Notre-Dame (dont M. Quaresma décrivit si bien la vision), et dirigeaient vers lui les regards de M. da Silva, mais en vain. Ce dernier nous a avoué n'avoir pas aperçu ce « signe », ce qui, au surplus, ne diminuait en rien sa fervente dévotion à Notre-Dame de Fátima. Il est vrai que, le mois suivant, il vit le prodige solaire. (Décédé en 1950).

Ce même jour de la cinquième apparition, nous connaissons d'autres assistants qui ne virent rien d'extraordinaire. Ce fut aussi le cas de M. José Alves, de la Moita. Devant la commission d'enquête, en 1924, il dépose : « Je ne voyais pas les signes dont les autres parlaient ». Il ajoute : « Je n'eus même pas l'idée d'ôter mon chapeau; mais maintenant je ne passe jamais là sans me découvrir et sans dire quelques *Ave Maria*. J'ai donné un terrain pour l'œuvre; je l'ai donné avec beaucoup de plaisir, et je ne me repens pas de l'avoir donné ». Imitons l'exemple de M. l'abbé da Silva et de M. Alves, et acceptons, le mystère de Fátima même si la signification probante des « signes » ne nous apparaît pas, à nous personnellement, dans toute son évidence.

Toujours au sujet des « signes » de ce 13 septembre, voici deux autres exemples qui montrent la difficulté qu'éprouvaient les témoins à interpréter et à exprimer leurs sensations. M. Manuel Gonçalves Junior, du hameau de Montelo, raconte qu'il vit la pluie de fleurs; et il dit : « On croyait que c'étaient des *étoiles* ». Même expression chez un autre témoin plus cultivé. M. le curé de Fátima, qui a recueilli la déposition précédente, y ajoute : « Je profite de cette occasion pour dire que, ce jour 13, vers trois heures de l'après-midi, vint chez moi, au presbytère, le Rév. Antonio de Figueiredo, très méritant professeur au séminaire de Santarem, et il me déclara qu'il avait vu des *étoiles dans une région inférieure à la région stellaire*,

La « danse du soleil ».

Le grand prodige, qui, aux yeux de tout le peuple portugais, authentifie comme d'un tout l'ensemble du mystère de Fátima, c'est le « Signe de Dieu », c'est-à-dire le phénomène solaire qui suivit la dernière des six grandes apparitions et en clôtura le cycle. Malgré tous les « signes » précédents, certains continuaient à traiter Lucie d'*intraçona* (mot intraduisible, puisque *imposteur* n'a pas de féminin) et à proférer contre elle des menaces. Certes, ces phénomènes attirèrent toujours plus de pèlerins fervents à la Cova, mais ils excitaient d'autant plus la colère des adversaires, et les enfants ne les voyaient pas. Aussi Lucie ne cessait-elle, à chaque apparition, de demander à la Dame un « miracle » pour qu'on la croie et qu'on ne la persécute plus. Ce fut le miracle promis chaque mois depuis le 13 juillet pour la « dernière visite », ce fut le « Signe de Dieu ».

OBJECTIVITÉ.

Dans sa *Lettre pastorale d'approbation*, Monseigneur l'Evêque de Leiria en parle ainsi :

« Le phénomène solaire du 13 octobre 1917, décrit par les journaux de l'époque (6), a été le plus merveilleux et celui qui a fait le plus d'impression sur toutes les personnes qui ont eu le bonheur de le contempler.

« Les trois enfants avaient fixé à l'avance l'endroit et l'heure où il devait avoir lieu, et leur prédiction avait vite parcouru tout le Portugal. Aussi, malgré une journée mauvaïse et pluvieuse, des milliers et des milliers de gens se sont-ils trouvés à Fátima à l'heure de la dernière apparition. Et cette foule a assisté à toutes les manifestations de l'astre-roi qui rendait ainsi hommage à la Reine du Ciel et de la Terre, plus brillante que le soleil à l'apogée de son éclat, comme le dit le *Cantique des Cantiques* (VI, 9).

« Ce phénomène solaire qu'aucun observatoire astronomique n'a enregistré et qui, par conséquent, n'était pas naturel, a été observé par cette foule, composée de gens de toutes les catégories et classes sociales, par des croyants et des incroyants, par des reporters des principaux journaux portugais

(6) Voir le chapitre suivant, et en partie documentaire.

et même par des gens qui se trouvaient à des kilomètres de distance, ce qui détruit toute explication par illusion collective. »

Tel est le fait brutal, résumé par une plume particulièrement autorisée et dans un document officiel, historique même. « Comment admettre, objecteront peut-être ceux qui en entendent parler pour la première fois, que le soleil ait « dansé » ? Mais il eût été aperçu de tout l'hémisphère qu'il éclairait ! Bien plus, il n'eût pas sitôt commencé son mouvement, que le monde planétaire aurait subi une perturbation complète dans laquelle aurait certainement disparu notre pauvre globe terrestre. »

Mais précisément, et Mgr J. da Silva le fait remarquer, le fait que les phénomènes observés à Fátima n'ont pas été enregistrés par les observatoires, prouve bien qu'ils sont dus seulement à la volonté de Celle qui avait promis un signe visible de sa présence.

Si, sur le moment, les spectateurs du prodige ont pu penser que la masse elle-même du soleil était agitée de ces mouvements giratoires — ce qui les faisait penser à la fin du monde, — à la réflexion, dès que le phénomène eut cessé, tout le monde se rendit bien compte qu'il n'y avait rien de changé dans les rapports réels de notre planète avec l'astre du jour.

Et pour qu'il y ait le « grand miracle » promis par la Dame et annoncé par les enfants dès le mois de juillet, il n'était pas nécessaire que le soleil dansât réellement. Il suffisait que les assistants vissent réellement ce qui, pour eux, devait être la preuve, le « signe » de la véracité des enfants.

Par ailleurs, il est manifeste que la vision de ce signe ne fut pas une perception purement subjective. Il n'est pas possible que les sensations de cette foule de soixante-dix mille personnes aient été le fruit de leur imagination. Elles furent — il est du moins difficile de concevoir autrement les choses — le résultat de phénomènes lumineux et atmosphériques extérieurs à leurs yeux et à leurs cerveaux. La Reine du Ciel jouait, pour ainsi dire, avec les rayons du soleil pour produire devant eux ce magnifique feu d'artifice qui les éblouit.

Théoriquement, cependant, rien n'empêcherait de concevoir aussi que Dieu fit réellement « danser » le soleil, sans troubler le système planétaire et en modifiant les lois de la propagation de la lumière pour tout le reste de l'univers, comme il a fallu qu'il les modifiât pour les témoins du miracle dans l'hypothèse que nous venons de développer.

qui ont assisté à ce spectacle, ont avoué franchement : « Oui, j'ai vu ! Mais je ne sais pas comment expliquer. »

A DISTANCE.

Chose frappante encore. Les documents officiels témoignent que le grand prodige fut aperçu jusqu'à quatre ou cinq kilomètres de distance de la Cova da Iria et par des gens qui ne partageaient nullement l'attente ni les émotions de la foule des pèlerins et des curieux.

D'autres témoignages irrécusables déclarent que cette vision lointaine des phénomènes solaires atteignit dix, vingt et jusqu'à cinquante kilomètres, frappant même des gens qui ne pensaient nullement à ce qui se passait à Fátima.

M. Marqués da Cruz cite le cas de son ami, le grand poète Afonso Lopes Vieira. Il ne se souvenait plus que c'était le jour et l'heure prédits pour le miracle, mais se trouvait à ce moment sur le balcon de sa maison de campagne, à San Pedro de Muel, au bord de l'Océan, à cinquante kilomètres de la Cova da Iria. Il y fut tout à coup surpris par ce spectacle inattendu. C'est lui qui composa plus tard les couplets de l'ade *Maria* de Fátima.

Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ici quelques passages d'une lettre du R. P. Ignace Lourenço Pereira, actuellement missionnaire dans l'Inde. Interrogé sur ce miracle par Mgr Antoine Teixeira, alors évêque de Méliapour, il lui écrivit :

« Quatorze ans se sont écoulés depuis cet événement, mais je garde très vives en ma mémoire les impressions produites dans mon jeune esprit par le merveilleux spectacle du soleil, le 13 octobre 1917. »

« J'avais alors neuf ans à peine. Je fréquentais l'école primaire de mon pays natal, petit village perché sur une colline solitaire, juste en face de la montagne de Fátima, à dix ou onze kilomètres de distance. Il était midi environ, lorsque subitement, nous fûmes alarmés par les cris et les clameurs des hommes et des femmes qui passaient sur la voie publique devant l'école. Notre institutrice, femme vraiment pieuse et bonne, mais facilement impressionnable, se leva comme mue par un ressort et se précipita dehors... Les enfants se sauvèrent derrière elle. »

« Dehors, sur la place, les gens rassemblés pleuraient et criaient en montrant le soleil, sans même entendre les questions que leur posait notre institutrice tout angoissée!... »

De toute façon, il y eut intervention exceptionnelle de la Toute-Puissance divine. Quelque procédé qu'il ait employé, c'est Dieu qui a manifesté sa puissance d'une manière extraordinaire au jour et à l'heure fixés par la promesse de la Dame.

L'objectivité du signe de Dieu ressort de bien d'autres considérations.

On ne saurait parler d'auto-suggestion ou d'hallucination collective puisque personne ne s'y attendait ni ne pouvait s'y attendre. Certes, la Dame avait annoncé un miracle que tout le monde verrait; mais rien ne laissait prévoir de quelle nature serait ce miracle. Personne n'avait imaginé ou pu imaginer qu'il consisterait à faire mouvoir de cette étrange façon aux yeux des témoins l'astre du jour. *Ce que beaucoup s'imaginaient, c'est que la guerre finirait ce jour-là de quelque manière extraordinaire et imprévue.*

Il y avait une seule chose prédite avec certitude : c'est le jour et l'heure du miracle. Et cette prédiction s'est trouvée juste : preuve de plus que le prodige a été produit par la volonté de Celle qui l'avait annoncé.

Que d'autres circonstances il faudrait signaler encore ! Toute la matinée le soleil est resté invisible, ce qui est très rare pour le pays en cette saison et a fort surpris les gens. Comment soupçonner que le signe attendu proviendra de cet astre que personne ne voit depuis la veille ?

Et les nuages sombres qui tout d'un coup débarrassent le ciel ! Et ces habits, mouillés depuis le matin, qui subitement deviennent secs ! Sont-ce là des phénomènes qu'on puisse attribuer à l'imagination populaire ?

Parmi les témoins, on mentionne des savants, des journalistes, des incrédules, des ecclésiastiques fortement prévenus contre les apparitions et jusqu'à la sévère Maria-Rosa qui n'osera plus traiter sa fille de menteuse!... Tous ces gens-là auraient-ils été suggestionnés ?

Léopoldo Nunès, dans son livre *Fátima*, parle ainsi : « Au moment du grand miracle, il se trouvait là quelques-uns des hommes les plus illustres dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, presque tous des incroyants, venus en simples curieux amenés par la prédiction des enfants. » Or, tous ces gens-là racontèrent le prodige dans les mêmes termes que les paysans des villages voisins.

Marqués da Cruz ajoute : « Plusieurs hommes de science »

« C'était le grand miracle solaire avec tous ses merveilleux phénomènes que l'on voyait distinctement... Ce miracle, je me sens incapable de le décrire tel que je l'ai vu et senti à ce moment-là... »

« Je regardais fixement l'astre; il me paraissait pâle et privé de son éblouissante clarté; il semblait un globe de neige tournant sur lui-même. Puis, tout à coup, il parut descendre en zigzag, menaçant de tomber sur la Terre. »

« Affolé, absolument affolé, je courus me mettre au milieu des gens. Tous pleuraient, attendant d'un moment à l'autre la fin du monde!... A côté de nous, un incrédule qui avait passé la matinée à se moquer de ceux qui parlaient pour Fátima... était là comme paralysé, stupide, les yeux braqués sur le soleil. Il le vis ensuite qui tremblait des pieds à la tête... Enfin, levant les mains au Ciel, il tomba à genoux dans la boue du chemin, répétant : « Sainte Vierge!... Sainte Vierge!... ». Il ne pouvait dire autre chose. »

« Cependant les gens continuaient de crier et de pleurer leurs péchés... Puis, de tous les côtés, l'on se précipita vers les deux chapelles du village qui, bientôt, furent pleines et débordantes de peuple... »

« Pendant les longues minutes du phénomène solaire, les objets placés près de nous reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Nos visages étaient tantôt rouges, tantôt bleus, tantôt jaunes, etc... Ces phénomènes étranges augmentaient notre terreur. »

« Au bout de dix minutes, le soleil reprenait sa place de la même manière qu'il était descendu, toujours pâle et sans éclat. Lorsque la foule fut persuadée que le danger avait disparu, elle revint toute rayonnante d'allégresse. Tous éclatèrent ensemble en actions de grâce et s'écrièrent : « Miracle!... Miracle!... Loué soit notre Dieu » (7).

La chose est donc jugée pour tout homme de bonne foi : le grand miracle de Fátima est absolument irrécusable et le peuple portugais a raison d'y voir la signature de Marie au cycle des six apparitions racontées par les petits pasteurs d'Aljustrel.

(7) Lettre parue dans la Revue *Catholic Register*, juillet 1931.

Le R. P. Lourenço, recteur actuel du Sanctuaire de Fátima, est le propre frère du missionnaire qui publia ce récit. Il fut lui-même témoin du prodige, avec sa mère, en un autre point de la localité.

La Dame leur avait promis un grand miracle pour que tout le monde les croie. Le miracle est arrivé, plus grand qu'on ne l'avait soupçonné, au jour et à l'heure prédits. Et cette dernière et suprême manifestation était le couronnement de toute une série de prodiges plus éblouissants les uns que les autres.

Tous ces phénomènes, dont l'abondance et la diversité déconcertent notre pauvre raison, marquent les apparitions de Fátima d'une façon incomparable. Nulle part, auparavant, à Lourdes, à Pontmain ou ailleurs, Marie n'était intervenue avec un tel déploiement de puissance surnaturelle.

C'est donc qu'Elle a voulu accréditer d'une manière particulière le récit de ses voyants et forcer l'attention de nos esprits distraits sur l'ensemble du « mystère » que sa miséricorde accomplit à Fátima et par Fátima.

AU VATICAN.

Et avait-elle un autre but lorsque, par quatre fois, à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption, elle a eu pour le Saint-Père cette gracieuse attention de reproduire à ses yeux le « signe de Dieu » ? Voici le récit que nous avons entendu, le 13 octobre 1951, à Cova da Iria, dans l'homélie de la messe pontificale, de la bouche même de S. Em. le Cardinal-Légit, Federico Tedeschini. L'orateur vient de narrer le prodige solaire de Fátima; il ajoute :

« Cependant, et seulement à titre personnel, je dirai à mes amis portugais et à tous les pèlerins ici réunis, une chose encore plus merveilleuse. Je vous dirai que quelqu'un plus a vu ce miracle; il l'a vu loin de Fátima; il l'a vu à de longues distances; il l'a vu à Rome. Et c'est le Pape, le Souverain Pontife lui-même, Pie XII.

« Cette grâce fut-elle une récompense? Fut-elle un signe de divine satisfaction pour la définition du dogme de l'Assomption? Fut-elle un témoignage céleste pour authentifier la connexion des merveilles de Fátima avec le centre, avec le Chef de la vérité et du magistère catholique? Les trois choses en même temps.

« Il était quatre heures de l'après-midi, les 30 et 31 octobre et le 1^{er} novembre de l'an dernier 1950, et aussi huit jours après à l'heure même où avait été faite la proclamation du dogme de l'Assomption. Dans les jardins du Vatican, le Saint-

CHAPITRE X

LA PRESSE PORTUGAISE ET LES APPARITIONS

Avant le 13 août.

Il fallut l'arrestation des enfants par le sous-préfet et les prodiges constatés en leur absence par des milliers de témoins pour que la presse daignât s'intéresser aux événements que nous venons de raconter.

Pour les trois mois précédents, nous n'avons pu trouver que deux petits articles, l'un dans un journal libéral, l'autre dans le bulletin religieux de l'arrondissement d'Ourém.

Ce qui se passa à la Cova da Iria le 13 juillet eut un certain retentissement sur l'opinion, surtout à cause de la promesse d'un grand miracle pour le 13 octobre.

C'est pour cela sans doute que *O Seculo*, le grand quotidien de Lisbonne, jugea bon d'insérer le compte rendu de son correspondant de Meia Vila (arrondissement de Torres Novas). Il est daté du 21 juillet et parut le 23, sous le titre : *Un message du ciel, Spéculation commerciale?*

Le rédacteur a été renseigné par des pèlerins du 13 juillet qui avaient traversé son village en chantant des cantiques à la Sainte Vierge et en criant des vivats en son honneur, et aussi par quelqu'un qu'il est allé spécialement interroger chez lui.

« ... L'événement fit une telle impression qu'au jour dit on ne pouvait plus trouver à Torres Novas une seule voiture à louer, alors que cette ville, comme tout le monde le sait, possède des fiacres et taxis en surabondance. De nombreux magasins même étaient fermés... »

Le récit de l'apparition du 13 n'est pas trop défiguré, sauf la grotesque phrase suivante : « Les enfants se tenaient debout près d'un chêne vert qui était orné de beaucoup de fleurs, originaires probablement du paradis. Ils entonnèrent un chant funèbre, firent des gestes épileptiques et tombèrent en extase. »

Le journaliste conclut : « Le cas nous paraît ridicule au plus haut degré et nous ne l'aurions pas pris au sérieux si la personne interrogée ne méritait pas toute notre confiance... et si ses déclarations n'avaient pas été confirmées par d'autres gens qui racontent la même chose... »

Père tourna son regard vers le soleil, et alors se renouvela à ses yeux le prodige dont avait été témoin, trente-trois ans auparavant, cette même « Cova », le même jour qu'aujourd'hui.

« Le disque solaire, qui peut le fixer?... Il put, lui, ces quatre fois. Sous la main de Marie, il put assister au spectacle que lui donnait le soleil, agité, secoué, palpitant de vie, pour transmettre au Vicaire du Christ, par le signe de ses mouvements, de silencieux mais éloquents messages. N'est-ce pas là Fátima transporté au Vatican? N'est-ce pas le Vatican transporté à Fátima? En tout cas, le binôme Fátima-Vatican est devenu évident comme jamais durant ce saint Jubilé. »

Par une coïncidence frappante, les trois premiers jours où le Saint-Père fut favorisé de cette vision, la statue de la Route mondiale, partant pour Singapour en avion, faisait escale à Rome.

« En attendant, mon opinion est qu'il s'agit ici d'une spéculation commerciale bien trouvée, dont les sources de revenu reposent dans les entrailles de la terre. Quelque rusé y a récemment découvert une source minérale et veut maintenant, sous le couvert de la religion, transformer la Serra de Aire en un lieu de miracles comme le vieux Lourdes.

« Les autorités ont certainement entendu parler de cela, et si elles n'en savaient encore rien, notre information pourrait leur servir de cri d'alerte. »

Quelques jours après, le 20 juillet, il fut aussi question de Fátima dans une courte chronique, à la dernière page d'un modeste organe qui était comme le bulletin des paroisses du Conseil de Vila Nova de Ourém. Il était publié sous la responsabilité de M. le doyen d'Olival, M. l'abbé Faustino José Jacinto Ferreira, et avait pour titre : *Boletim do Concelho de Vila Nova de Ourém*.

Ce bon prêtre, qui devait plus tard rendre si bon témoignage en faveur des voyants, reçut, le soir du 13 juillet, la visite de plusieurs de ses paroissiens qui étaient allés en nombre à Cova Iria. Avec leurs données, il rédigea un petit compte-rendu que nous croyons pouvoir donner en entier à cause de son caractère d'unicité.

« Apparition réelle... ou illusion supposée à Fátima.

« Cette paroisse a été témoin, le 13 du mois, du spectacle le plus merveilleux et émouvant que l'imagination puisse rêver. La Reine des Anges voudrait-elle faire de cette paroisse un second Lourdes?... Ah! qui le mériterait?... A Dieu et à la Vierge, rien n'est impossible.

« On ne put pas faire le calcul, même approximatif, du nombre de personnes qui vinrent de très loin, — depuis l'humble pastoureau et le rude laboureur jusqu'à ceux qui font d'agréables promenades dans de rapides automobiles, — pour se rendre compte de cette apparition si renommée de Notre-Dame à trois enfants de cette paroisse. (Troisième fois le 13 juillet.)

« Tout le monde, ou du moins la grande majorité, furent satisfaits uniquement pour avoir vu comment les enfants se présentèrent, parlèrent (sous-entendu : avec la Vision), posant des questions, exposant des demandes... et attendant un moment la réponse que personne n'entendait plus.

« Cela, m'a-t-on dit, — car je ne fus pas témoin — en présence, selon les divers calculs, de huit cents, de mille, de beaucoup plus de mille et même de deux mille personnes, qui, dans le plus admirable silence, tantôt récitait des prières, tantôt suppliaient, tantôt pleuraient.

« A la fin, pour délivrer les enfants d'interrogatoires confus et des graves ennuis qu'ils risquaient au milieu d'une si grande foule, il fallut que des âmes compatissantes s'emparant d'eux et les emportent en automobile jusqu'à la distance de deux kilomètres et demi, près de l'église, où on les photographia.

« Ce fut simplement admirable; mais pour le moment je n'en dis rien de plus. »

La sincérité et la sympathie qui transparaissent dans ces lignes, nous ne les retrouverons plus dans le *Boletim*. « *Je n'en dis rien de plus* », ce mot final fut plus vrai sans doute que l'auteur ne le pensait en l'écrivant. M. Ferreira demanda-t-il aussitôt des directives au Patriarcat? En reçut-il des consignes non sollicitées? Ou se contenta-t-il d'attendre le mot d'ordre envoyé à tous à l'automne? En tout cas, il ne publia plus rien de longtemps sur ce qui se passait à la Cova da Iria.

Après le 13 août : la presse catholique.

Les deux quotidiens lus par les catholiques étaient alors *A Ordem* de Lisbonne et *A Liberdade* de Porto. Leiria possédait un hebdomadaire militant : *O Mensageiro*.

Ces trois journaux gardèrent d'abord un silence absolu. Il fallut la lettre dans laquelle M. le Curé de Fátima se disculpait de toute complicité avec le Ferblantier persécuteur pour que *A Ordem* et *O Mensageiro* s'intéressent à ce qui s'était passé à Fátima le 13 août.

A Liberdade, ce même journal qui, le 13 mai précédent, avait inséré une prière fervente pour appeler Marie au secours du Portugal et du monde, attendit jusqu'au 18 pour instruire ses lecteurs de la merveilleuse réponse de la Reine de la Paix, et en quels termes!... Il inséra une correspondance de Vila Nova de Ourém d'une trentaine de lignes qui mentionne 5.000 présences au lieu de 15.000 (au minimum) et qui contient d'autres inexactitudes encore plus graves. Elle se termine ainsi « ... De cette manière, l'administrateur réussit à emporter les

enfants aux bureaux du Conseil, précisément à l'heure de l'apparition de la Vierge; aussi furent bien attrapés les naïfs qui s'y étaient rendus. »

Tandis que le peuple chrétien était révolté par le sectarisme du Ferblantier, le seul journal catholique qui parla de ses exploits sembla l'en féliciter! Comment le sous-préfet n'aurait-il pas été encouragé à persévérer?

Cependant la lettre publique de M. le Curé de Fátima, datée du 15 août, fut publiée par *A Ordem* le surlendemain et bientôt après par *O Mensageiro* et le *Bulletin d'Ourém*.

En même temps que cette lettre, *A Ordem* donnait un rapport d'un habitant de Vila Nova de Famalcao sur ce qu'il avait vu le 13 à la Cova da Iria. C'était une façon bien timide de briser un silence obstinément gardé depuis plusieurs semaines. Et en le faisant, on s'excusait. « Nous reproduisons cette communication d'un lecteur à titre de simple information et pour satisfaire la légitime curiosité des lecteurs dont plusieurs nous ont demandé particulièrement des renseignements sur l'affaire de Fátima. »

Après le 13 août : la presse « libérale ».

L'organe officieux de la maçonnerie portugaise était le journal *O Mundo*. Il ne paraît pas qu'il soit intervenu avant que M. Artur d'Oliveira Santos ait demandé son appui contre la « réaction ». Le journal lisbonnais vint à son secours après la « gaffe » du 13 août; mais il ne savait quelle tactique adopter, car il publia deux articles qui mettaient en action des batteries bien différentes.

Le premier, paru le 18, intitulé *Impostores!* n'était pas signé. Après avoir longuement raconté à sa manière l'histoire de Joseph Balsamo, comte de Cagliostro, le journaliste explique que, derrière les voyants, il y a un habile magicien de la même espèce.

Le lecteur nous pardonnera de lui mettre sous les yeux quelques lignes de cet article pour en indiquer le ton et la hauteur de vues!

« Ce Comte de Cagliostro, s'il n'avait pas été au fond un vulgaire escroc, escamoteur d'argent aux amants de son épouse... ne faisant pas concurrence à Rome en prétendant la remplacer, serait aujourd'hui canonisé et au calendrier nous possè-

derions, un saint de plus, lequel aurait plutôt sa place dans un pénitencier...

« Or, pareillement aux miracles de ce fameux thaumaturge, il se produit des faits semblables là-bas, du côté de Torres Vedras (*sic*, au lieu de Torres Novas)... On dit qu'une sainte apparaît à des enfants et que, pour assister au spectacle, des centaines de pauvres créatures laissent leurs foyers, leurs petits enfants abandonnés, le soin de leurs terres incultes. C'est honteux!...

« Et c'est sous cette union sacrée que les ennemis de la Patrie et de la République détestent si fort, qu'avec une audace extrême les imposteurs accomplissent impunément ces prouesses de stupidité et d'aveuglement. Que le peuple chasse au fouet les charlatans qui trafiquent sur sa croyance religieuse! »

Dans le même journal, le lendemain, Fátima a l'honneur de la première page et de la signature de José do Vale, que nous retrouverons sur la brèche.

Titre : *La farce des miracles.*

Sous-titres : *Comment on égare le peuple. Ce qui s'est passé à Fátima.*

Il s'agit toujours d'une « sainte » anonyme et non de la Sainte Vierge : « L'affaire a réussi et le peuple ingénu a écouté, extasié, cette histoire... Il y a là un cas d'hallucination de pauvres enfants qui fréquentent assidûment l'église, ou un complot cléricale... C'est ce que les autorités ont le devoir de vérifier, et nous sommes certains qu'elles le feront, car il se trouve à la tête du Conseil un homme dévoué... qui a été exemplaire dans l'accomplissement de son devoir... »

Et pour bien montrer que l'affaire est déjà « exploitée » par les curés, il reproduit en entier l'estrofle du *Boletim* du doyenné d'Ourém que nous avons cité.

Pour M. do Vale, Fátima est un nouveau cas de la « pureté qui prétend sauver le monde par la bonté », et n'y sème que la haine. Erreurs ou mensonges relevés dans cet article : Le 13 mai la Vision annonce qu'elle reviendra le 13 octobre « pour terminer la guerre »; — les prêtres affluent à l'endroit (à cette date, l'histoire n'en connaît aucun) et exploitent la chose; — l'apparition dure de 12 à 14 heures; — le 13 août, « de saintes créatures incitaient le peuple simple, encore fanatisé par l'œuvre perverse de l'Eglise, à tuer les républicains, les maçons, les libéraux... »

Cette atroce calomnie est sans doute l'interprétation par M. do Vale de la juste colère de la foule apprenant le rapt des enfants, colère qui visait d'ailleurs aussi bien le brave curé de Fátima que le représentant de la République.

En tout cas, *O Mundo* explique tout, le 18 par les sortilèges d'un magicien ou l'habileté d'un prestidigitateur et le 19 par un fanatisme haineux qui voudrait non pas renverser la République mais massacrer les républicains.

Après quoi, *période de silence total*. Des deux côtés, on se recueille. L'annonce du grand miracle pour le dernier jour des apparitions paralyse les partisans comme les adversaires du surnaturel, l'accomplissement ou l'échec de la prophétie devant constituer un fiasco ou un triomphe pour les uns ou pour les autres.

Voilà pourquoi il faut arriver au jour fatidique lui-même pour qu'un journal ose dire un mot de ce dont tout le monde parlait. Evidemment les prodiges du 13 août et du 13 septembre, attestés et commentés par des milliers de pèlerins, faisaient peu à peu baisser le ton des plaisanteries et des sarcasmes. Cet état d'esprit se reflète dans un nouvel article du grand journal d'information *O Seculo*, bien plus modéré que celui du 21 juillet.

Il a pour titre : « *En plein surnaturel. Les apparitions de Fátima* ». Il porte la signature du rédacteur en chef lui-même, M. Avellino de Almeida, ancien élève du Séminaire de Santarem passé à la franc-maçonnerie, universellement connu comme adversaire de l'Eglise à cause de ses articles haineux dans l'hebdomadaire *A Lanterna*.

En parlant pour Fátima, où il se proposait de faire le reportage de la journée décisive, il laissa cet article pour paraître dans le numéro du 13.

Le journaliste proteste qu'il ne veut ni scandaliser ni offenser les âmes pieuses. Il explique les visions par l'inquiétude des âmes en cette période de calamités. Peut-être des spéculateurs en profiteront-ils? Il résume les faits en quelques phrases assez objectives.

Avant de terminer, il reconnaît que le clergé garde une « prudente réserve, du moins en apparence ». « Mais dans son for intérieur il se réjouit de l'affluence des pèlerins qui, depuis mai, grandit de plus en plus. »

« Et il y a même des gens qui rêvent d'une grande et magnifique église, toujours remplie, de grands hôtels à côté,

avec tout le confort moderne, de magasins bien achalandés de mille et un objets de piété et de souvenirs de Notre-Dame de Fátima, et d'un chemin de fer qui nous emportera au futur sanctuaire miraculeux avec plus de commodité que les omnibus dans lesquels, pour le moment, la masse des fidèles et des curieux atteint encore cet endroit. »

Malgré le ton plaisantin et un peu gouailleur, on sent passer dans cette prose un certain respect pour le surnaturel, une sorte de crainte révérencielle devant la puissance surhumaine qui agit à la Cova da Iria.

Le soir même du jour où cet article paraissait, son auteur en rédigeait un autre, depuis Vila Nova de Ourém, dont le titre seul était un acte de foi au grand miracle.

Après le 13 octobre : la presse hostile ou neutre.

Ce second article est intitulé : « Choses étonnantes. — COMMENT LE SOLEIL A DANSE EN PLEIN MIDI A FATIMA. — Les apparitions de la Vierge. — En quoi consiste le Signe du Ciel. — Plusieurs milliers de personnes se prononcent pour un miracle. — La guerre et la paix. Il est surmonté d'une photographie des trois pasteurs. »

On sent que l'auteur voudrait plaisanter encore, mais le grand événement dont il a été témoin a produit en lui une émotion si forte que les plaisanteries n'arrivent pas au bout de sa plume. Nous le publions de nouveau, au moins dans son principal paragraphe, car il constitue un document historique de première valeur. (Voir Partie documentaire, page 324 et suiv.)

Il fit une impression profonde sur l'opinion, d'autant plus que la ligne du journal et les opinions personnelles de M. de Almeida étaient bien connues. Les catholiques (du moins ceux du peuple et quelques éléments de la bourgeoisie et du clergé) se réjouissaient de voir le prodige reconnu vrai par cet impie. Les franc-maçons, en revanche, lui firent expier sa loyauté — pourtant si naturelle — en l'injuriant dans les organes restés fidèles et dans un pamphlet que nous avons jadis publié.

Le *Diário de Notícias* avait un correspondant à Vila Nova de Ourém. Il rédigea lui aussi une chronique le soir du 13; elle parut également le 15. Titre : « Le « miracle » de Fátima.

— Plus de cinquante mille personnes sont venues sur le lieu des apparitions.

Les faits sont racontés à peu près sans parti-pris; mais on y mêle le mot de suggestion, qui jure d'ailleurs dans le contexte. De cet article nous donnons l'essentiel à la partie documentaire : « Récits de la danse du soleil. »

Un journal du soir, *Portugal*, répondit, le même jour, à ces récits de témoins par les réflexions de quelqu'un « qui n'y était pas ». L'organe du parti démocratique, consacra quelques lignes, sous le titre : *Le soleil en folie*, à se moquer de l'article de *O Seculo*.

« Ce qui nous surprend, ce n'est pas qu'une foule dense et bruyante ait accouru au lieu de la merveille pour participer à des révélations célestes, tellement nous sommes habitués déjà aux manifestations de la crédulité indigène (*sic*); ce qui en vérité nous fait pâmer, c'est que le soleil, astre respectable et d'une solide honorabilité, ait pris aussi sa part dans la fête et se soit mis à danser comme un baladin de fête locale, malgré son âge considérable de milliers de siècles, qui, s'ils ne lui ont pas donné des cheveux blancs, etc... »

« Cette danse du soleil ne serait-elle pas une réclame habile, dans le genre américain, pour les ballets russes que l'on annonce pour bientôt à Lisbonne? »

A *Lucta*, organe du parti unioniste, parla des événements du 13 le 18 octobre. L'article de M. Alfredo de Carvalho ironise surtout sur les foules que l'auteur a vu défilé sur les routes.

Signalons encore que *O Dia* publia le 19 un récit de la journée du 13 par M^{me} Maria Madalena de Martel Patricio. Récit correct. L'auteur, impressionné par les faits, se refuse à les commenter. *Portugal* le même soir souligne ironiquement cette discrétion : « ... Vila Nova de Ourém possède un soleil spécial pour s'illuminer, privilège qu'on ne doit plus tolérer lorsque la Capitale elle-même de la République fait le sacrifice d'éclairer ses rues au pétrole. »

Un autre journal sectaire *A Capital* consacrait, le même jour, quelques lignes à Fátima, pour demander que l'on cherche « le farceur qui fabrique cette affreuse carnavalade ». »

Que pensait-on de tout cela à *O Mundo*, le hérald de la pensée libre? Depuis le mois d'août, bien que son ami, M. l'administrateur d'Ourém, eût pu lui fournir toute sorte de renseignements sur les voyants et les visions, il avait gardé un silence absolu parce que, sans doute, il ne lui avait pas été possible de

trouver quoi que ce soit de suspect dans les choses de Fátima. En tout cas, il n'avait pas publié les conclusions du médecin dont le Ferblantier disait qu'il avait diagnostiqué « une maladie qui fait voir des choses ». »

Nous ne saurons jamais ce que pensait ce journal de la danse du soleil, car le 14 octobre, il ne parut pas. Ses typos faisaient grève!... Ses lecteurs en furent avertis par un avis paru dans le *Diário de Notícias*. Le lendemain, il put imprimer une seule feuille sortie très tard des rotatives; mais ses vendeurs furent assaillis par les grévistes.

Il reparut le 20, et consacra seulement une douzaine de lignes à Fátima, sans nulle allusion au prodige solaire. Derniers mots : « Le mensonge dans toute sa nudité, voilà le fait. Et il y a d'anciens séminaristes (allusion à Almeida) qui joyeusement se prêtent à servir ce mensonge pour égarer les esprits. »

La place du sectaire *O Mundo*, vacante, fut tenue dignement par *A Republica*, avec un peu de retard. Au lieu d'attaquer de front les événements de la Cova da Iria, l'organe du parti évolutionniste se contenta de gloser sans fin — et sans esprit — autour d'un petit garçon du quartier San Bento, à Lisbonne, qui, raconte-t-il, annonce que la Sainte Vierge doit lui apparaître à lui aussi (20 octobre). Quelques jours après, il publie un article analogue sur un prétendu prophète de la région du Douro qui se dit « greffier et procureur de Jésus » (28 octobre).

Ces textes ne méritent même pas d'être résumés, car ils ne contiennent pas le moindre fait contrôlé ou contrôlable, ni la moindre idée consistante. Ils montrent à l'évidence l'impossibilité où se trouvaient les ennemis de Fátima de formuler un argument quelconque contre le témoignage des petits pasteurs et des pèlerins de la Cova, en particulier contre celui de M. Avelino de Almeida.

Comme le dit M. Costa Brochado, de tout ce que la presse hostile publia sur Fátima, l'historien ne peut pas retenir un seul mot pour l'analyse et la critique des faits.

Après le 13 octobre : la presse catholique.

O Seculo ayant publié un reportage sur la merveille solaire, le journal des catholiques *A Ordem* ne pouvait garder le silence. Il parut le lendemain, le 16. Ce fut un douche froide sur

l'enthousiasme surexcité chez les dévots de Fátima par l'article du libre-penseur.

Le long article « *Le Cas de Fátima* » était signé A. de F., initiales qui cachaient la personnalité de M. le D^r Domingos Pinto Coelho, jurisconsulte réputé.

Quelques principes généraux sur le miracle, sa rareté et la prudence de l'Eglise pour le reconnaître, un court résumé, assez maladroit, des événements; et puis un récit de la journée du 13.

« Nous pouvons en témoigner nous-même, puisque nous étions là, non comme pèlerin, qu'on le note bien, mais comme curieux ». »

Puis le récit de la « danse » du soleil, analogue à tous les autres.

« Pourquoi le nier? Ces phénomènes que nous n'avions jamais vus, nous impressionnèrent fortement. Il s'établit dans les foules une psychologie collective. Et, dans sa grande généralité, sur cette multitude, passait une vague de foi qui remuait grandement ». »

Après quoi, M. Pinto Coelho se met à faire la « critique » de ses propres sensations. Il prétend avoir vu le lendemain le même mouvement rotatif du soleil et les changements de couleur en le fixant. Mais sagement il recommande au lecteur de ne pas faire l'expérience lui-même « parce que sous la lumière trop forte du soleil, les pupilles se contractent de telle manière que parfois elles ne reviennent pas se dilater. Et alors!... Point final sur une si grande horreur! »

Et ayant ainsi « éliminé le seul point extraordinaire » de la journée, il se demande : « Que reste-t-il donc?... Pour le moment, les affirmations de trois enfants. C'est bien peu ». »

Et l'article se termine par des conseils de prudence : « expectative, bienveillante si l'on veut, mais rien de plus... » « Ne faisons pas dire que nous croyons sans base à des faits miraculeux ». »

Le jour même, de nombreux témoins du prodige solaire envoyèrent leur protestation contre cet article. Aussi, dès le lendemain, il parut un second article qui essayait d'expliquer le premier. On n'a pas voulu nier le miracle, qui est toujours chose possible et utile à la diffusion de la foi, mais saint Augustin a dit : « Il ne faut jamais proclamer un miracle lorsqu'une explication naturelle est possible ». Si l'auteur ne pense pas que la danse du soleil soit un grand miracle, cela n'est qu'une

manière de voir personnelle et « désautorisée », et il ne veut nullement contredire ceux qui pensent autrement.

Il recommande de nouveau la prudence. « Si à Fátima il y a quelque chose de surnaturel, ce ne sera pas cette réserve qui empêchera la marche des événements que Dieu a déterminés dans son infinie sagesse ».

Le soir même, *Portugal*, sous le titre « Prudence », plaignait l'embarras de l'organe des catholiques. « A moins d'une reprise des ballets solaires, *A Ordem* ne considère pas le cas comme un miracle officiel, ni les pasteurs visionnaires dignes d'entrer au calendrier comme saints de deuxième classe. Or dans cette affaire, *A Ordem* possède l'autorité d'un véritable *Diário do Governo* (1) du ciel. »

Evidemment, M. Pinto Coelho avait surtout le souci de sauvegarder l'autorité de l'Eglise pour le cas où l'affaire tournerait contre le gré des croyants de Fátima. Sa prudence s'explique un peu par la situation politico-religieuse du moment. On ne peut tout de même pas ne pas noter qu'il ne tient aucun compte d'un fait de première importance, c'est que le miracle (non pas celui-là, mais un miracle) avait été annoncé trois mois à l'avance, et plusieurs fois, pour ce jour et pour cette heure.

Ses articles soulevèrent de vives discussions dans les milieux catholiques, les uns approuvant, les autres rejetant ses conclusions. Il publia par la suite quatre lettres de prêtres le félicitant chaudement. « Votre article mériterait d'être écrit en lettres d'or » lui écrivait l'abbé Freire, de Lisbonne.

Seulement ces quatre prêtres n'étaient pas le 13 à Fátima. Tandis que de nombreux blâmes vinrent des témoins, et en particulier du Dr Gonçalo Xavier de Almeida Garrett, professeur à la Faculté des sciences de Coimbra, qui protesta en son nom et au nom d'autres personnes qui avaient vu le prodige.

Pendant tout ce temps, quelle était l'attitude des deux journaux les plus « militants » du pays, *A Liberdade* de Porto et *O Mensageiro* de Leiria?

A Porto, un journal « neutre », *O Primeiro de Janeiro*, avait consacré quelques lignes à Fátima, le 16, dans ses *Notes Politiques*, constatant seulement deux choses : l'allégresse de la foule en entendant dire que la Vierge annonçait la fin prochaine de la guerre, et le démenti donné par cette extraordinaire mani-

(1) C'est le nom du journal officiel du gouvernement portugais.

festation de foi à ceux qui proclamaient la fin de la religion avant deux générations.

Malgré cette intervention, plutôt sympathique, du confrère neutre, *A Liberdade* attendit encore huit jours. Le 23, sous le titre « neutre » : *Le Cas de Fátima*, et après s'être excusé de son retard par le désir d'attendre l'intervention de l'autorité ecclésiastique, il « brisait un silence qui maintenant ne se justifie plus, puisque les autres journaux, même les catholiques, ont parlé de la chose ». Et il publie, sans autre commentaire, le récit d'un témoin oculaire, M. José Antonio Marques da Cruz Curado, habitant Penacova, dans un sens tout à fait conforme au récit commun des pèlerins.

O Mensageiro de Leiria était intervenu plus tôt. Dès le 18, en première page, sous le titre : *Les apparitions de Fátima*, il publiait une lettre de M. Carlos Silva, témoin oculaire, serene confirmation de l'opinion populaire. Conclusion : « Nous attendons que l'Eglise se prononce sur ce cas. Et ne désirant pas suivre les traces du curé de Lourdes lors des visions de Bernadette, nous disons que seul un pouvoir surnaturel peut produire ce que des milliers de gens ont vu à Fátima le 13 octobre ».

Cet acte de foi du petit journal deviendra bientôt celui du peuple portugais tout entier.

Dans les milieux intellectuels, la controverse fut dirigée par un article d'Antonio Sardinha, chef du mouvement « intégraliste », venu depuis peu de l'impiété à la foi, dans le journal des royalistes *A Monarquia*. Sous le titre *O Milagre de Fátima* (8 novembre), il ridiculise la médiocrité des arguments contre le surnaturel, montrant l'indigence intellectuelle des libre-penseurs et le « fossilisme » de leurs idées. Nul ne répondit à cette attaque, « les grenouilles de la presse libre-penseuse cessèrent de coasser », dit un historien. Mais l'impiété nationale n'abandonna pas la partie; quittant la zone de la discussion scientifique, elle engagea le combat sur le terrain de l'action, combat inauguré quelques jours auparavant par la mascarade sacrilège de Santarém comme nous le verrons.

DEUXIÈME PARTIE

LE PÈLERINAGE ET LE CULTE

LE MOUVEMENT POPULAIRE

Autour du portique de bois.

Un jour, je félicitais M^r l'Evêque de Leiria du succès magnifique du pèlerinage de Fátima. Il me répondit :
— Je n'y suis pour rien. *C'est le peuple et la Sainte Vierge qui ont tout fait avant que j'arrive.*

Je crois, en effet, que — sans que pour cela le grand mérite du trop humble prélat en soit diminué — la seconde partie de sa réponse exprimera bien les conclusions du lecteur. Un évêque providentiel a canalisé, guidé, le mouvement populaire, et Notre-Dame l'a béni; mais à la base de tout le développement magnifique du culte de la Vierge de Fátima il y a ce fait essentiel que, dès le début, le peuple portugais a compris, accepté avec ferveur et mis en pratique le Message de la Dame du chêne vert.

Il faut dire que, sur ce peuple à l'âme simple, les prodiges de la Cova da Iria eurent une répercussion profonde. Dans ces événements mystérieux, il devinait une intervention miséricordieuse de sa céleste Patronne pour le conduire vers des destins inconnus et sans doute magnifiques, si lui-même répondait à ce que la céleste visitieuse avait demandé.

Sans se soucier de ce qu'en pensaient les dirigeants, les intellectuels ou même le clergé, le peuple, surtout celui des campagnes, continua de venir après la série des apparitions en foule innombrable prier là où la Vierge s'était montrée.

L'arc rustique et la murette de pierre sèche qui marquaient l'endroit des apparitions étaient regardés comme un véritable sanctuaire. Des groupes de pèlerins, sans nulle organisation pour diriger leurs flots, y affluaient de tous

les points du pays. Le dimanche après-midi, et les treize des mois, les chemins (on ne pouvait alors parler de routes), qui conduisaient vers la Cova, en voyaient passer des milliers et des dizaines de mille, les hommes portant sac ou panier au bout d'un bâton sur l'épaule, les femmes avec le panier sur la tête ou un enfant dans les bras, et souvent les deux à la fois. Les témoins de ce temps affirment que jamais personne n'était fatigué, même après plusieurs journées de marche. Evidemment, on campait comme on pouvait, comme d'ailleurs encore maintenant.

Rien ni personne ne poussait ces gens-là. La Vision elle-même n'avait pas demandé comme Marie l'avait fait à Lourdes, qu'on vienne là « en procession ». Et cependant la progression du nombre des pèlerins fut plus rapide encore qu'elle ne l'avait été à la grotte de Massabielle.

Ils venaient là spontanément, attirés par l'espoir de participer aux grâces de tout ordre que la bonté de Notre-Dame y répandait à pleines mains, ou bien mus par la reconnaissance pour les bienfaits déjà reçus. « Il n'y avait pas alors de haut-parleur, ni le moindre abri dans la Cova, mais quel riche temps pour faire pénitence! disait la bonne Maria de la Capelinha. Et on la faisait avec grande joie. Il n'y avait rien à acheter, ni vin, ni aliments, pas même un verre d'eau. On priait, on pleurait; si on était assez nombreux, on chantait les plus jolis cantiques qu'on savait... En ce temps-là, je n'ai jamais entendu dire que Notre-Dame ait refusé un miracle à quelqu'un... Tous ceux qui venaient ici, y venaient avec dévotion, ou s'ils ne l'avaient pas, ils l'y attrapaient. »

L'historien est obligé de reconnaître que, de cette manière, commençait, à la Cova da Iria, cette graduelle transformation des âmes, des cœurs et des familles portugaises, qui devait se traduire jusque dans la vie sociale et nationale du Portugal, et ramener ce pays dans les voies de sa vocation providentielle.

Un jour, une femme d'Alcanena pleurait devant le petit et pauvre sanctuaire, et on l'entendit dire : « Ah!

Fátima!... Fátima!... Quelle piété il y a ici... Il n'y a donc que mon village où il n'y ait pas de religion!... On y a brûlé l'église avec tous ses saints!... Notre-Dame ayez pitié de mon pays! »

On peut dire que le chapelet ne cessait jamais d'être récité devant le tronc déchéqueté du chêne vert.

La Dame avait promis à Lucie de guérir certains malades. Elle devait tenir magnifiquement sa parole. Il est absolument impossible de rapporter toutes les faveurs de ce genre que les pèlerins se racontaient les uns aux autres entre deux dizaines de chapelet.

La peur de la haine sectaire était encore si grande, qu'il y eut une vraie panique dans la foule, le 13 octobre 1919, lorsqu'un artificier de Porto de Mos exprima sa reconnaissance pour sa guérison en faisant exploser des bombes de sa fabrication. On croyait tout d'abord à un attentat maçonnique. La crainte n'était pas chimérique, car le petit oratoire qu'on venait d'élever devait être dynamité l'année suivante.

Les miracles les plus précieux s'accomplissaient alors au fond de nombreuses âmes qui passaient, grâce à Marie, subitement parfois, de l'indifférence ou même de l'hostilité à la ferveur. C'était dans tout le Portugal, comme une Pentecôte nouvelle, une résurrection des âmes. La dévotion au Saint Rosaire prenait un développement considérable. Et tout cela sans nulle intervention du clergé, toujours fidèle aux prescriptions de l'autorité religieuse.

On entendait souvent parler de conversions éclatantes obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Fátima. On racontait parfois la mort tragique de quelques esprits forts qui, niant l'évidence, avaient pris occasion de ces événements pour blasphémer la Sainte Vierge.

La « Capelinha » et la statue.

A la cinquième apparition, la Dame avait accepté que l'argent, jeté aux pieds du chêne vert, serve aussi à cons-

truire une chapelle, et à la sixième, elle en avait elle-même exprimé le désir. M. le curé de Fátima, ni aucun membre du clergé, ni le Patriarche de Lisbonne ne paraissaient se soucier d'obéir à cette indication du Ciel. C'était la grande affliction des dévots de Fátima.

Et cependant, l'argent recueilli était maintenant suffisant. Dès la troisième apparition, on trouvait de la monnaie autour de l'arbuste. Lorsque M^{me} Carreira eut placé là une table avec des vases de fleurs, c'est sur cette table qu'on déposa les offrandes. Le 13 août, en signe de protestation contre le rapt des enfants et en action de grâces à Notre-Dame qui avait tout de même montré sa puissance, le peuple laissa une monnaie si abondante qu'elle débordait de la table.

Des gens, en s'en allant, crièrent à la marguillière bénévole de le ramasser. Elle obéit, et mit le tout dans un sac qu'elle tenait à la main.

Mais si la table était à elle, le terrain était à la famille dos Santos. Aussi, voyant passer Antonio de Rosa, fils aîné d'Olimpia Marto, elle lui présenta le sac afin qu'il l'apporte à son oncle. Le jeune homme haussa les épaules en signe d'indifférence totale et s'en alla sans même répondre.

Force fut à la dévouée marguillière d'emporter l'argent chez elle. Mais le lendemain, elle vint l'apporter chez les parents de Lucie. Elle rencontra M. le Curé chez les Marto, en conférence avec Maria-Rosa, mère de Lucie, son frère Manuel et sa belle-sœur Olimpia. Personne ne voulut cet argent qui semblait maudit.

— Eh bien, dit M^{me} Carreira, je vais le rapporter là où je l'ai pris.

Alors le prêtre lui conseilla de le garder chez elle « jusqu'à ce que nous voyions ce qu'il adviendra de tout cela ».

Deux jours après, quatre hommes de la paroisse vinrent réclamer cet argent pour bâtir une chapelle, puisque Notre-Dame l'avait demandé. M. le Curé consulté, répondit :

doute en train de s'améliorer, puisqu'il répondit, quand on lui demanda l'autorisation de bâtir la chapelle :

— Faites-la aussi grande que vous voudrez.

Et pourtant, il faisait souvent des colères contre les pèlerins qui, pour emporter des souvenirs, coupaient les branches des arbres voisins, voire même des oliviers ou des figuiers.

Le maçon choisi fut M. Joachim Barbeiro, de Santa Catarina da Serra, homme pieux autant qu'ouvrier habile. Il consola M^{me} Carreira de l'indifférence des prêtres :

— Ne vous inquiétez pas, pauvre femme!... Si cette œuvre vient de Dieu, comme nous pensons, la souffrance doit être à la base.

Aidé d'un de ses fils, il mit un mois à construire le petit édicule. C'était un très modeste édifice de quelques mètres carrés à peine, précédé d'une sorte de courette encore plus exigüe. Plus tard on y ajouta un préau, lequel maintenant l'entoure de tous côtés, sauf par derrière. Quand tout fut prêt, nul prêtre ne consentit à le bénir. On l'inaugura sans bénédiction le 18 avril 1919.

François était mort depuis quinze jours. Jacinte put venir y prier maintes fois. Quant à Lucie, elle y eut un jour de grande joie lorsque, l'année suivante, elle assista à l'entrée triomphale de la statue de José Thedim dans le modeste sanctuaire.

Un mois après l'inauguration de la chapelle, un homme de Torres Novas, récemment converti, vint trouver M^{me} Carreira en lui disant qu'il ne savait plus comment tenir un vœu fait à Notre-Dame, de donner assez d'argent lui-même pour bâtir la première chapelle.

— Donnez une belle statue, lui suggéra la marguillière.

L'homme, qui s'appelait Gilberto, en parla à son curé qui lui indiqua la maison Teixeira Fanzeres, de Braga, laquelle confia l'œuvre à un jeune sculpteur, José Ferreira Thedim.

L'artiste vint, accompagné du chanoine Formigao,

— Je ne veux rien savoir de cette affaire!... Si cet argent était chez moi, je ne le leur donnerais pas. Mais faites comme vous voudrez.

Cependant le petit capital grossissait toujours. Maria Carreira continuait à ramasser les sous et à vendre les dons en nature (pain, pommes de terre, légumes secs, huile, etc.). Les mauvaises langues commençaient à dire que les Carreira s'enrichissaient. Ne trouvait-on pas qu'ils n'allaient plus nu-pieds?...

M. l'Administrateur eut vent de ces bruits. Il convoqua M. Carreira dans ses bureaux; mais celui-ci sut bien tenir son rôle. Le Ferblantier termina la discussion en disant :

— Mais alors vous êtes bien bête, mon ami.

— Oui, Monsieur, je le suis; je le suis, concéda le brave paysan.

Une autre fois ce fut le Regedor de Fátima qui prétendit avoir le droit d'utiliser cet argent recueilli sur le territoire de la commune. Une ruse de la dévouée dépositaire déjoua ses menées.

Enfin, un jour qu'elle était allée insister de nouveau auprès du curé pour avoir l'autorisation de faire la chapelle, celui-ci lui montra une lettre du Patriarcat lui enjoignant de garder soigneusement l'argent et de le recueillir jusqu'à nouvel ordre.

Mais sans cesse pressée par les fervents des apparitions, elle demanda à M. le Curé si elle ne pourrait pas en employer une partie à bâtir « une guérite d'octroi seulement », afin d'abriter une statue de la Vierge et aussi de protéger contre les intempéries les dons des pèlerins.

L'abbé Manuel Ferreira répondit qu'il ne pensait pas que ce soit faire mal que de réaliser cette idée, mais d'avoir bien soin, si on le faisait, d'agir de manière qu'on ne puisse pas dire que c'était le curé qui en avait eu l'initiative.

M^{me} Carreira, se trouvant incompétente, demanda l'avis de quelques prêtres du pays; aucun ne voulut répondre. Antonio dos Santos, propriétaire du terrain, était sans

questionner Lucie et Jacinte sur l'aspect de la Dame. De ses mains sortit la belle statue de bois, peinte et décorée, tant vénérée depuis lors, sanctifiée par tant de supplications, tant de larmes, tant de triomphes!

Elle arriva à Torres Novas seulement dans les premiers jours de mai de l'année suivante. Nous dirons plus loin comment la haine des sectaires échoua dans son dessein d'en empêcher l'intronisation dans sa Capelinha, où elle entra, portée par M. Gilberto lui-même, au premier matin du 13 mai 1920, avant l'arrivée de la force armée.

Elle avait trouvé un prêtre qui avait consenti à la bénir dans l'église paroissiale de Fátima. C'était l'abbé Antonio de Oliveira Reis, archiprêtre de Torres Novas, qui se trouvait de passage au hameau de Montelo dont il est originaire, et qui avait plusieurs fois affirmé publiquement sa foi aux apparitions (1).

Cependant au bout de quelques semaines, des bruits commencèrent à circuler que la chapelle et la statue seraient brûlées. Pour éviter un plus grand sacrilège, les Carreira prirent l'habitude de garder la statue chez eux, sur un petit autel qu'ils lui avaient ménagé, sauf naturellement les jours treize où on la rapportait processionnellement à sa place, au-dessus du petit autel de la Capelinha.

C'est grâce à cette précaution que la statue vénérée échappa à la dynamite lors de l'explosion du 6 mars 1922.

Beaucoup de pèlerins arrivaient jusque chez les Carreira pour y vénérer la statue, et on y vit même des prêtres, tels les D^{rs} Marqués dos Santos et Formigao.

La source.

Quelques mois après, en août, arrivait à Leiria le premier évêque du diocèse reconstitué. Les innombrables

(1) L'abbé Oliveira Reis est aujourd'hui curé de Saint-Jean-Baptiste de Pedreira, à Lisbonne. Il a bien voulu nous livrer plusieurs souvenirs sur les origines de Fátima.
Voir le récit du 13 mai 1920, plus loin, page 210.

amis de Fátima purent espérer que leurs épreuves allaient finir.

Nous verrons en son lieu quelle fut la prudence et la sage lenteur du bon M^{re} da Silva, que tout le Portugal appelle maintenant : *o bispo de Nossa Senhora*, l'évêque de Notre-Dame.

On a dit que le seul endroit de son diocèse qui lui offrit un spectacle consolant c'était Fátima avec ses arden-tes manifestations de foi, puisqu'il s'y réunissait, aux six anniversaires des grandes apparitions, plus de cinquante mille fidèles, tous fervents pèlerins. Mais, par le fait de l'abstention du clergé, ce qui se passait là échappait totalement au contrôle de l'autorité ecclésiastique. Pratique-ment, la petite Lucie, fillette de treize ans, était le seul guide religieux de ces foules. Était-il convenable que cette situation se prolongeât? D'autant plus que certains petits abus s'étaient glissés dans ces rassemblements populaires. On avait établi des éventailes tout à côté de la petite chapelle; on y vendait et on y buvait du vin; on y faisait partir des pétards et des feux d'artifice, dont l'usage, au Portugal, est inséparable de toute fête populaire; les cris des mendiants génaient la prière des pèlerins, etc.

Le bon M^{re} da Silva, qui me racontait tout cela, ajouta : — Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai acheté le terrain avant de faire et de conclure l'enquête cano-nique. Je le fis avec l'argent que m'avait remis M^{re} Carreira. J'autorisai aussi la reconstruction de la Capelinha, dynamitée l'année précédente.

— Mais, répondis-je, lorsque le terrain a appartenu à Volte Excellente, pourquoi avez-vous attendu six ans avant d'y aller?

— Officiellement, publiquement je n'y ai paru que le 8 juin 1927 pour l'inauguration du chemin de Croix. *P. i-va-lim*, j'y allai dès que je fus propriétaire, en septembre 1921. Et de cette visite, il reste un souvenir : *la source*.

« Je demandai aux paysans comment faisaient les pèlerins pour se procurer l'eau de leur boisson et de leur toilette. On me répondit que c'était une cause de disputes

entre les pèlerins et les gens du pays, parce qu'ils se refusaient à laisser vider leurs citernes. — Je ne veux pas, leur dis-je, que mes diocésains se disputent, surtout à propos de la Sainte Vierge. Et je demandai — car j'étais décidé à autoriser la bénédiction de la Capelinha et la célébration de la messe à la Cova — au toujours dévoué M. Carreira de faire creuser une citerne à l'endroit le plus profond de l'entonnoir naturel que constitue la Cova (2). A 1 m. 50 de profondeur, les ouvriers trouvèrent une magnifique source qui, depuis, suffit pour les pèlerins, si nombreux soient-ils.

« Mais les jours d'affluence, continua le bon prélat, je me gardai bien d'y aller afin qu'on ne puisse pas dire que c'était l'évêque qui convoquait là les pèlerins ou les y attirait. »

Jusque là, les pèlerins qui voulaient entendre la messe ou recevoir les sacrements, devaient aller à l'église paroissiale, à presque trois kilomètres de la Cova. De là, ils allaient en procession jusqu'à la Capelinha. Mais beaucoup se contentaient de prier dans la solitude de la Cova da Iria.

Le 13 octobre de cette année, ramenait le quatrième anniversaire de la dernière apparition. A cette occasion, la chapelle fut bénite par M. le chanoine Marqués dos Santos, et la messe célébrée sous le préau.

Le peuple pensa que la Vierge avait attendu ce geste en faveur de son culte pour y répondre, d'une manière digne d'elle, en faisant sourdre l'eau limpide sous la pioche qui fouillait ce sol calcaire où il n'y a pas d'eau courante à moins de vingt kilomètres (3). Elle devait servir d'ailleurs pour les travaux du sanctuaire, car on commen-

(2) Cet aspect de cuvette profonde est bien atténué depuis les derniers travaux de nivellement.

(3) Sur tout le vaste territoire de la commune de Fátima, il y a une seule petite source, d'accès difficile dans un ravin profond, loin du bourg. Certains étés, les gens du plateau doivent aller chercher l'eau aux villages plus bas. Et parfois, il surgit des disputes, car les gens de ces villages défendent eux aussi leur eau.

çait d'entourer d'un mur (disparu depuis l'agrandissement du sanctuaire) le terrain acheté et on projetait de construire une chapelle pour les messes et les confessions. Elle aussi a disparu, après avoir servi plus de vingt ans, lorsque la basilique put être utilisée pour ces deux usages.

Ouvriers et paysans, tout le monde, dans le pays, sait que là il n'y a jamais eu d'eau et que le terrain est absolument inapte à retenir la moindre humidité. Aussi le peuple fut-il convaincu que le jaillissement de la source était « un miracle de Notre-Dame... ou de Monseigneur l'Evêque ».

Aussitôt, à l'usage de cette eau l'on attribua des miracles comme à celui de l'eau de Lourdes, de sorte que les gens du pays furent confirmés dans leur conviction qu'elle avait une origine surnaturelle.

Plus tard, le pèlerinage grandissant, Marie, « fontaine scellée, *fons signatus* », devait pourvoir de même manière aux nouveaux besoins. En 1927, à cinq ou six mètres de la première, la pioche des terrassiers fit jaillir une deuxième source plus abondante encore (4).

Quelle maternelle délicatesse de la part de la Reine du Ciel! Comment, sans cette eau, aurait-on pu rassembler à Fátima ces imposantes masses d'un demi-million de pèlerins et plus? N'oublions pas que ces pèlerinages ont lieu surtout pendant les mois d'été!

Marie n'a-t-elle pas voulu, par le gracieux symbole de la source, donner à ses fidèles un gage des incessantes faveurs qu'Elle se proposait de déverser surabondamment sur les âmes en ces lieux qu'Elle a favorisés de sa présence visible?

(4) Ces eaux, captées dans un grand réservoir, maintenant souterrain au-dessous du monument du Sacré-Cœur, s'en écoulent jusqu'en 1950 par deux séries de quinze robinets à deux niveaux différents. Depuis les derniers grands travaux, elles sont conduites à deux séries de robinets tout le long des murs de soutènement, à la limite de l'esplanade. — Actuellement, l'agglomération qui s'est formée autour du sanctuaire, est alimentée en eau par une adduction provenant d'une rivière à 20 kilomètres.

En attendant l'approbation canonique.

Une fois donnée aux prêtres l'autorisation de prier avec les fidèles et de célébrer la sainte Messe à la Cova, les cérémonies se firent en plein air, avec des installations de fortune.

Peu à peu, dans l'ancien terrain des Santos, se dessinaient des avenues et des esplanades. Des murs s'élevaient çà et là. Le premier édifice qui fut terminé, ce fut la « Chapelle des Messes », dont l'utilité principale fut de permettre aux prêtres pèlerins, maintenant nombreux en ces lieux, de célébrer le Saint Sacrifice, en attendant que fût construite la grande basilique projetée. Elle abrita aussi les confessionnaux à l'usage des pèlerins.

Alors le sanctuaire de Fátima fut érigé en « chapelle-nie », dont le premier aumônier fut le R. Manuel de Sousa, précédemment curé de Ceissa.

Peu à peu, l'on vit des groupes organisés, paroisses conduites par leurs pasteurs, groupements divers dirigés par leurs aumôniers.

Et c'est vraiment miracle que, jusque-là, la dévotion à Notre-Dame de Fátima ait mis tant de peuple en mouvement et ait grandi sans cesse pendant quatre ans, sans nulle direction, sans autre guide que Marie la Mère tant aimée, et qu'elle n'ait donné lieu à aucun désordre, à aucun abus notable, à aucune superstition.

La « *Voz da Fátima* ». — Le 13 octobre 1922, paraissait le premier numéro de la « *Voz da Fátima* » (*Voz de Fátima*), organe mensuel des pèlerinages, publié avec l'approbation et sous la surveillance de l'autorité diocésaine. Cette date marque un grand progrès dans la diffusion de la Bonne Nouvelle de Fátima.

Dans le dessein de M^{re} l'Evêque, ce bulletin devait servir à répandre la dévotion à Notre-Dame du Rosaire et à consigner les nouvelles relatives aux pèlerinages, aux guérisons, aux grâces extraordinaires et, aussi, rétrospectivement, raconter les événements merveilleux de 1917.

Le directeur en fut celui-là même qui remplissait les fonctions de promoteur de la foi dans la Commission canonique d'enquête, le D^r Marquês dos Santos, professeur au Séminaire de Leiria. Le rédacteur principal en fut (et en est encore) le D^r Nunes Formigão.

La « Voz da Fátima » devint aussi par la suite, l'organe de publicité pour les nombreux règlements épiscopaux relatifs au sanctuaire.

Le premier numéro fut tiré à 3.000 exemplaires. Ce chiffre s'éleva rapidement. En 1925, il était de 50.000; en 1929, 100.000; en 1934, les 200.000 furent dépassés. L'apogée fut 1937 : 380.000. Actuellement, il se maintient autour des 250.000. Cela représente un exemplaire pour quatre ou cinq familles.

Depuis plusieurs années, ce bulletin est aussi édité à Leiria en espagnol (*La Voz de Fátima*), en anglais (*The Voice of Fátima*), et en français (*La Voix de Fátima*) (5).

Les Servites de Fátima. — Pendant que croissait le nombre des pèlerins, grandissait aussi parmi eux celui des malades qui venaient chercher auprès de Marie consolation et soulagement.

D'abord, la charité individuelle s'ingénia pour leur faciliter les exercices du pèlerinage. Mais là, surtout, le besoin d'une organisation régulière se faisait sentir.

La construction d'un bel hôpital fut l'une des premières entreprises. Des brancardiers et infirmiers volontaires se groupèrent dans une première Association qui fut canoniquement érigée en Confrérie dès le 14 juin 1924. Une autre Association, réservée aux dames et aux jeunes filles, fut approuvée, le 16 mai 1926.

Plus tard, les deux Associations se fondirent en une seule sous le titre de *Pieuse Union des Servites de Notre-Dame de Fátima*. Elle comprend quatre sections différentes :

1° Le groupe des *prêtres* qui s'occupent de l'aumônerie des malades, mais aussi des autres pèlerins, spécialement pour les confessions;

(5) On peut s'abonner à Fátima-Éditions (200 fr. par an).

2° Le groupe des *médecins* qui accordent bénévolement leurs services aux malades;

3° Le groupe des « *servites* » de Notre-Dame proprement dits, ou brancardiers, qui assurent à la fois le transport des malades et le service d'ordre dans le sanctuaire;

4° Le groupe des « *servantes* » de Notre-Dame (femmes « *servites* ») qui remplissent les offices d'infirmières et collaborent à l'organisation des multiples services du pèlerinage.

Les uns et les autres donnent leur temps et leurs fatigues gratuitement, par amour pour la Vierge Très Sainte et pour les malades; et tout le monde rend hommage à l'abnégation et au dévouement avec lequel ils s'acquittent de leurs charitables fonctions.

Le 11 mars 1941 le Saint-Siège approuvait la « *pieuse union* » et lui accordait de nombreuses indulgences.

Le président actuel des servites est M. le D^r Carlos Mendês, maire de Torres Novas témoin des origines. (Voir à la partie documentaire : *Un témoin des origines*.)

Le Chemin de la Croix. — Depuis dix ans, les foules accouraient à la Cova da Iria. L'évêché de Leiria avait acheté le terrain, commencé les constructions, approuvé l'Union des Servites. Un *Mannel du Pèlerin* avait même paru (1926) avec les approbations nécessaires, et cependant on n'avait pas encore vu M^r José Álvares Correia de Silva accomplir publiquement un acte officiel quelconque à Fátima.

Ce geste, tant attendu par les innombrables dévots de la Vierge, le bon et pieux évêque voulut le faire à l'occasion de l'inauguration du Chemin de Croix qui longe la principale voie d'accès au sanctuaire.

La première station se trouve à un carrefour de routes, au village de Reguengo do Fetal, à 13 kilomètres de la Cova. Les autres se suivent à un kilomètre de distance; ce sont de grandes croix de granit. La quatorzième est maintenant cette très haute croix qui domine le côté sud (arrivée) de l'esplanade du sanctuaire.

Ces croix ont été plantées là aux frais et sur l'initiative des paroisses limitrophes de la route, voulant rendre ainsi plus pieux le pèlerinage pour ceux qui le font à pied (et c'est le plus grand nombre, du moins à partir du carrefour de Reguengo).

L'inauguration eut lieu le 8 juin 1927. Elle fut présidée par M^r l'Evêque lui-même. Une grande foule était accourue pour y assister. Le cortège formé dès huit heures du matin devant la première station, s'arrêta à chaque station, ou M^r da Silva prêchait lui-même la petite allocution d'usage.

On arriva au Sanctuaire vers 2 heures de l'après-midi. L'Evêque y célébra la messe et, malgré l'heure tardive, quatre cents communions y furent distribuées.

Les organisations de piété. — La dévotion à Notre-Dame de Fátima s'exprimait plus que par la visite à la Cova da Iria. Les pèlerins, rentrés chez eux, continuaient de penser à la Dame qui s'y était montrée et ne cessaient pas de la prier.

Pour assurer cette persévérance dans la prière, beaucoup se groupèrent dans une Association appelée *Confrérie de Notre-Dame-du-Rosaire de Fátima*. Les Statuts en furent approuvés par Son Excellence M^r l'Evêque de Leiria, le 15 janvier 1928. Le siège en est au sanctuaire même. Le but de cette Confrérie est de :

— Travailler, prier et souffrir pour la conversion des pécheurs;

— Réparer les péchés sociaux des nations et des peuples;

— Promouvoir l'accomplissement des préceptes de l'Eglise, particulièrement en ce qui concerne les dimanches et les jours saints;

— Prier pour les Missions et les soutenir;

— Intercéder pour les âmes du Purgatoire;

— Prier pour les malades et toutes les nécessités spirituelles et temporelles recommandées à Notre-Dame de Fátima.

L'année suivante voyait s'élever l'Hôpital (*Albergue*)

des malades, avec son règlement spécial. Peu de temps après, commençait l'*Œuvre des Retraites fermées*, qui possède maintenant deux grandes maisons d'accueil pour les retraitants. Grâce à ces retraites, la Cova da Iria est devenue un puissant foyer irradiant la vie intérieure et la sainteté dans tout le pays. C'est là que vient se former à la vie chrétienne l'élite de la société portugaise et des groupements d'Action catholique.

Les chiffres disent assez l'importance toujours grandissante de cette Œuvre. La première année (1930), deux cents personnes en bénéficièrent; en 1936-37-38, ce nombre s'éleva successivement à huit cent trente-cinq, neuf cent cinq et enfin plus de mille. Depuis la construction de la maison pour les femmes, le nombre de retraitants a considérablement augmenté.

Il y a des retraites à dates fixes pour les différents mouvements spécialisés de l'Action catholique, pour les membres du Tiers-Ordre et des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, pour les étudiants, les professeurs, les avocats, les médecins. Il y en a aussi pour le clergé des divers diocèses auquel l'épiscopat portugais donne l'exemple, puisque, depuis 1934, tous les évêques du pays y suivent annuellement des exercices spirituels.

Le 18 février 1934, fut fondée, puis érigée canoniquement, le 28 avril, la *Pieuse Union des Croisés de Fátima* (ou Croisade de Fátima). C'est une association auxiliaire de l'Action catholique qui se propose de travailler à l'extension du Règne de Dieu par la prière et par l'action. Des statuts très détaillés prévoient les modalités de son action et règlent son organisation.

Cette institution providentielle a obtenu le plus grand succès désirable. Au bout de quatre ans (1938), elle comptait dans ses rangs plus de cinq cent mille Croisés. En 1948, la *Voz da Fátima* publiait de nouveaux statuts en vue de son extension au monde entier.

A l'occasion du vingtième anniversaire des apparitions, M^r l'Evêque de Leiria commença la collection du *Libre d'or*. Une ordonnance du 20 juillet 1938 décida que, désor-

mais l'on inscrirait sur un registre spécial les noms des familles qui, en envoyant leur adhésion signée, prendraient l'engagement de *réciter le chapelet chaque jour en commun* (ou à l'église avec leur paroisse). On inscrit aussi ceux qui s'engagent à le dire en particulier.

Les cahiers, à mesure qu'ils sont remplis de signatures, sont offerts à Notre-Dame de Fátima et déposés dans le sanctuaire à une place d'honneur. Le premier volume, contenant les noms de vingt mille familles, fut offert à Marie lors du grand pèlerinage du 13 mai 1939.

En 1946, nous y avons compté plus de 100.000 inscriptions, dont deux mille de familles françaises.

Note H. — Maria de la Capelinha.

Lorsque M^{re} de Leiria dit qu'avant son arrivée le peuple avait tout fait, on peut croire qu'il pense principalement au rôle discret, autant que fécond de M^{me} Maria dos Santos Carreira, et il semble que l'on puisse traduire : « le peuple », par « une femme du peuple ».

Incontestablement, c'est cette pauvre paysanne du hameau voisin de La Moita, qui a été l'instrument le plus actif de la Providence dans le premier épanouissement du sanctuaire et du pèlerinage; c'est elle qui en a rendu possible l'immense développement et en est restée jusqu'à sa mort l'active collaboratrice.

Un jour de mai 1917, son mari lui a rapporté une conversation avec Antonio dos Santos au sujet d'une vision que la fille de ce dernier aurait eue à la Cova da Iria. Aussitôt elle est allée à Aljustrel interroger les petits voyants, et elle a cru à leurs récits.

On la voit dès lors prier avec eux auprès du chêne vert; elle les encourage contre tous les dédains et toutes les mesquineries; elle plaide auprès de Maria-Rosa la cause de Lucie.

C'est elle qui apporta au lieu des apparitions les premiers bouquets. Lorsque, le 13 juin, les premiers pèlerins arrivèrent, ils trouvèrent l'arbuste orné, par elle, de rubans et de fleurs, qui ont été offerts depuis lors à la Vierge en nombre incalculable.

Elle s'y trouvait avec son mari Manuel, ses filles et son fils João (Jean), cet estropié pour lequel Lucie intercédera auprès de la Dame, le mois suivant, il avait alors dix-sept ans.

A son sujet, nous lisons dans la déposition de sa mère au procès canonique (1923) : « Je demandai à Lucie de laisser mon fils João se tenir à côté d'eux; je lui portai une pierre et il s'y assit. Lorsque Lucie dit que la Dame était là, voulant lui aussi se mettre à genoux, il ne put y réussir et tomba. C'est pour cela que je demandai aux enfants de prier pour lui (la Dame qu'ils voyaient). Lucie me dit que la Dame avait répondu qu'il guérirait ou que du moins elle lui donnerait les moyens de se suffire, mais qu'il devait réciter le chapelet toujours avec sa famille. — Le père a confirmé cette déposition avec serment ».

Dès lors, de ses mains inaptes aux travaux des champs à cause de son état maladif, Maria Carreira nettoie le sol autour du chêne vert, elle l'égalise; puis elle construit la petite enceinte de pierre sèche qui protégera le lieu des apparitions; et, aidée de son mari, elle étève le portique qui désignera cet endroit béni aux passants de la route voisine.

« Chose curieuse, nous a-t-elle déclaré, moi qui, à la maison, ne tenais pas debout, quand je travaillais à la Cova, je me sentais une autre femme; j'ignorais la fatigue. »

De ce sanctuaire naissant, elle fut dès l'origine la « marguillière » dévouée. Pour le 13 août, elle avait apporté une table afin d'y faire une sorte de reposoir avec des vases et des cierges. Après le départ de la grande foule, la table se trouva couverte de monnaie. Il allait en tomber par terre. Les gens lui dirent : « Femme, ramassez cet argent; comptez-le ». Et c'est ainsi que Maria Carreira fut nommée par la voix populaire trésorière du sanctuaire naissant, dont elle devait faire construire la première « chapelle », comme nous l'avons raconté. Et ces fonctions, elle devait les remplir avec un zèle et un désintéressement admirables jusqu'à sa mort.

En 1921, elle put remettre tout l'argent recueilli depuis 1917 dans le petit enclos de pierre sèche, au nouvel évêque de Leiria, M^{re} José da Silva, sauf, naturellement, celui qu'elle avait employé pour bâtir la Capelinha et pour la reconstruire après l'attentat.

M^{re} da Silva se servit de cet argent pour acheter les champs de la Cova da Iria : mais il eut garde d'enlever à M^{me} Carreira le soin de sa « capelinha » et la surveillance des trones où les pèlerins déposaient leurs offrandes. Depuis lors ces trones se sont bien agrandis et ils continuent de recevoir les offrandes spontanées lesquelles sont assez abondantes pour permettre à Monseigneur l'Évêque — sans que jamais on ait fait une quête ou même sollicité la charité des pèlerins — de financer les travaux du sanctuaire, occupant cent soixante personnes depuis près de quarante ans, et de soutenir les innombrables œuvres que la charité du bon prélat a fondées ou relevées. De ces trones, jusqu'à sa mort, Maria Carreira a gardé les clefs, maniant ainsi des sommes fabuleuses pour une paysanne de sa condition.

Après son veuvage (1931), elle vint habiter avec son fils Jean, au sanctuaire même, dans le sous-sol de l'hôpital des hommes. L'humilité et la simplicité de la pauvre femme ne

réussissaient pas à l'arracher à la curiosité des pèlerins, auxquels elle a raconté cent et cent fois le récit des origines. Et malgré l'électricité et les hauts-parleurs, elle garda toujours la nostalgie des débuts si fervents. On l'appela la « chronique vivante » de Fátima. Pour tout le monde elle était Maria de la Capelinha, et son nom de Dos Santos Carreira avait depuis longtemps disparu lorsqu'elle s'éteignit très pieusement, à quelques mètres de sa « petite chapelle », devenue le « Saint des Saints » d'un sanctuaire mondial, aux premières heures du premier jour du printemps 1949 (21 mars).

Depuis lors, elle est remplacée dans ses fonctions par son fils Jean qui l'y avait toujours secondée. Apparemment il est resté infirme, autant qu'à l'époque des apparitions; mais tandis qu'il ne pouvait marcher sans béquilles, son infirmité ne l'empêche plus de gagner sa vie — comme la Sainte Vierge l'avait promis à Lucie le 13 juillet 1917 — en fournissant un travail continu et, par moments, très fatigant. Malgré des jambes fortement tordues, on le voit trotter et même faire de la bicyclette.

LES PETITS PASTOUREAUX

Jusqu'à la mort de François.

Le vénérable évêque de Leiria aime répéter que la plus grande des merveilles de Fátima, ce n'est pas le prodige solaire, mais bien la vie intérieure des petits confidents de Notre-Dame.

La Reine du Ciel s'était fait précéder auprès des trois pastoureux par un messager céleste qui leur avait enseigné à prier avec ferveur, à prier pour ceux qui ne prient pas, à faire des sacrifices pour la conversion des pécheurs, toutes choses qui sont bien dans la ligne des préoccupations du Cœur Immaculé et qui feront l'objet du message de la Cova da Iria.

Dès ce moment, Lucie, Jacinte et son frère, dans l'attente des divins « desseins de miséricorde » qui leur avaient été annoncés, commencent cette vie de secrètes pénitences et de prières qui les élève si haut au-dessus de la moyenne des enfants et dont nous ne pouvons donner ici qu'un pâle et froid résumé (1).

Dans leurs longues heures de solitude à travers la campagne, ils s'appliquent à prier selon les formules que l'Ange leur a apprises, et ils s'entretiennent des moyens de réparer pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui n'aiment pas.

Dociles envers l'Ange, ils le furent encore plus envers Marie. Possédant parfaitement leur cœur, Elle pouvait obtenir d'eux tout ce qui était possible à des enfants de cet âge.

(1) Nous avons consacré à cette « merveille » un ouvrage spécial : *Il était trois petits enfants, vie secrète et pénitente des voyants de Fátima*. Ce livre a été traduit en quinze langues étrangères. Cinquième édition française (330^e mille) à Fátima-Éditions, Toulouse.

Dès le lendemain de la première visite de la Dame, Jacinte, assise pensive sur un rocher, questionna ses compagnons.

— Je pense à ce que cette Dame nous a recommandé : réciter le chapelet et faire des sacrifices pour les pécheurs. Maintenant, quand nous dirons le chapelet nous dirons les *Ave Maria* bien comme il faut; mais les sacrifices, comment les ferons-nous?

Devant ses compagnes perplexes, François parla le premier :

— Donnons notre goûter aux brebis... Ne pas manger, quel joli sacrifice!

Aussitôt dit, aussitôt fait; Jacinte distribue le repas du jour aux brebis. Et il en sera ainsi les jours suivants, jusqu'à ce que nos trois pastoureux rencontrent sur leur chemin des orphelins du hameau de La Moita qu'on envoyait mendier leur pain. Ce furent ces petits malheureux qui profitèrent désormais des jeûnes de nos trois amis.

Si, l'après-midi, la faim se faisait trop sentir, ils la trompaient en mangeant des baies des buissons, les racines de certaines herbes, des pignons, des olives vertes et jusqu'à des glands.

À la quatrième apparition, la Dame leur avait dit la nécessité de prier pour les pécheurs, afin qu'ils ne tombent pas dans l'enfer, entr'ouvert à leurs yeux le mois précédent. Cette idée d'éviter l'enfer à de nombreux pécheurs devint la pensée dominante des trois voyants. Ils s'ingéniaient à trouver des pénitences nouvelles. Ils restaient des jours entiers sans rien boire, sauf naturellement au repas du soir en famille. Car toujours leurs pénitences et leurs prières supplémentaires furent soigneusement cachées à leurs parents.

Ils pouvaient chaque jour s'y livrer en toute liberté dans cette cachette merveilleuse qu'était le trou du Cabeço, où ils se plaçaient tant, à cause du souvenir de l'Ange. Ils y restaient des heures entières, récitant le chapelet ou les prières enseignées par l'Ange, ou bien s'entretenant ensem-

ble de toutes les faveurs surnaturelles dont la Dame les comblait et des recommandations qu'Elle leur faisait.

Un sacrifice particulièrement pénible pour eux provenait de l'insistance agaçante des curieux qui voulaient à longueur de journée les interroger. Et bien souvent, en allant à la « loca » du Cabeço, ils avaient pour première intention d'échapper à l'importunité des interrogateurs.

Le jour du prodige solaire, ils furent particulièrement assaillis. Les parents durent, le soir, les arracher à l'indiscret empressement des curieux pour les faire manger et se reposer. Lucie, lorsqu'elle rentra chez elle, tomba de fatigue sur le plancher et s'endormit. Et des centaines de gens couchèrent dans le pays pour la voir le lendemain. Et cela devait continuer sans arrêt!... Tous les jours les petits voyants étaient questionnés par des publicistes, des médecins, des ecclésiastiques, de simples curieux, parfois des incrédules qui se moquaient d'eux. On y vit même un incendiaire d'églises, que les gens des villages appelaient « démon à face humaine », et qui s'oublia jusqu'à menacer les enfants.

D'ordinaire, ils avaient le courage d'offrir cette torture d'un nouveau genre à Notre-Seigneur; mais il leur arrivait aussi de la supporter malaisément et même de l'éviter. Ils étaient ennuyés d'avoir à répéter toujours les mêmes choses et surtout ils craignaient de laisser connaître ce qu'ils voulaient ou devaient garder secret.

Il leur arriva de se cacher derrière les haies ou les tas de cailloux, voire sous les lits, et d'employer diverses ruses pour dépister les curieux. Leur cachette préférée était toujours le trou du Cabeço.

N'oublions pas que les enquêteurs sérieux et autorisés, comme M. le chanoine Formigão, ont rendu maintes fois témoignage de la politesse et de la bonne grâce des trois pastoureux. Un curieux, qui a pu causer avec eux le jour de la cinquième apparition, déclare : « Cette entrevue, c'est ce qui m'a le plus impressionné ce jour-là (par conséquent plus que les prodiges atmosphériques). J'en reste



S. EM. LE CARDINAL-LÉGAT ALOISI MASELLA
COURONNE NOTRE-DAME DE FATIMA
COMME « REINE DU PORTUGAL ET DU MONDE »
(13 mai 1946.)

LA VIERGE SOUS LE PRÉAU DEVANT SA « CAPELINA »
(Le socle qui la porte occupe la place du chêne vert des apparitions.)





1. LA STATUE DE LA ROUTE MONDIALE
(Sculptée par Thed'm
sur les indications de sœur Lucie.)

2. LES CINQ PREMIÈRES COLOMBES
ENTRE BOMBARRAL ET CADAVAL
(1^{er} décembre 1946.)

3. SUR LE GUADIANA, VERS AYAMONTE
(Frontière hispano-portugaise
janvier 1948.)



vraiment enchanté : leur simplicité angélique prouve qu'ils ne mentent pas. »

Cependant les deux familles à l'automne 1917, constatant l'impossibilité de faire garder les brebis par des bergers sans cesse dérangés, avaient vendu leurs troupeaux. Les enfants pouvaient maintenant obéir au désir de la Dame de les voir « apprendre à lire ». Ils allèrent donc à l'école du village. Ils en profitèrent pour aller plus souvent visiter Jésus-Caché (ainsi Jacinte avait-elle baptisé le Saint-Sacrement). François, lui, sachant que la science humaine ne lui servirait jamais, restait les après-midi en prière devant le tabernacle.

Un an après les apparitions, à l'automne 1918, lui et sa sœur tombèrent malades de la grippe espagnole. Toute la maisonnée, sauf le père, dut tour à tour s'aliter.

François n'oubliait pas que le Ciel lui était promis pour bientôt et que la Dame lui avait dit de s'y préparer en récitant son chapelet. Même pendant sa maladie, il le récitait jusqu'à six fois par jour et plus. La souffrance ne fit qu'augmenter sa ferveur dans la prière et le sacrifice. Il pensait surtout à la beauté de Dieu dont il avait entrevu la lumière à la Cova da Iria. Il se plaisait à y penser dans ses méditations solitaires qui ressemblaient parfois à des extases et à s'en entretenir avec ses compagnes.

Sa seule ambition était « mourir et aller au Ciel ». Si on lui parlait de guérison, il répondait par un sourire de nostalgique résignation.

Jacinte, souffrante elle aussi, venait souvent lui tenir compagnie dans sa chambre. A l'un de ces moments, ils eurent un jour la visite de leur Mère du Ciel. Elle annonça à François sa prochaine entrée au Paradis et demanda à Jacinte si elle voulait rester encore sur la terre pour souffrir et convertir des pécheurs. La petite ayant accepté, elle lui annonça qu'elle devait aller dans un hôpital et y souffrir beaucoup.

François s'affaiblissait de jour en jour. Le 2 avril, sa mère avertit le prêtre de venir le confesser. M. l'abbé Ma-

nuel Marquês Ferreira étant parti, c'était un prêtre en résidence à Atouguia, M. Moreira, qui assurait le service paroissial. La grande crainte du petit malade était que la sainte communion ne lui soit pas accordée parce qu'il lui manquait quelques jours pour faire les onze ans, et il demanda à Lucie et à Jacinte de prier pour cela. Il obtint cette grâce et, le lendemain, le prêtre lui apporta le saint Viatique qu'il reçut avec le plus grand bonheur.

Il passa la journée dans les plus saintes conversations avec sa sœur et sa cousine. Le lendemain matin, il s'éteignait après avoir demandé pardon à ses parents et à sa marraine qui le soignait.

Maladie et mort de Jacinte.

Lorsque François lui avait fait ses adieux, Jacinte l'avait chargé de ses commissions pour le Ciel.

— Donne beaucoup de compliments à Notre-Seigneur et à Notre-Dame. *Dis-leur que je souffrirai tout ce qu'ils voudront* pour les pécheurs et pour faire réparation au Cœur Immaculé de Marie.

« Souffrir tout ce que Dieu voudra... », sa longue maladie lui en fut une belle occasion. Son âme, transformée par la grâce est devenue patiente, forte devant la douleur : elle sait que rien ne compte ici-bas sinon sauver son âme et l'âme des autres; qu'il y a un enfer et que la meilleure charité qu'on puisse faire est d'empêcher les âmes d'y tomber; elle aime surtout d'un amour tendre et profond le Cœur Immaculé, et ne cherche qu'à lui apporter consolation.

Avant de partir pour l'école ou en en revenant, Lucie passe régulièrement la voir. Qui dira les saintes conversations de ces deux âmes? Elles s'entretenaient de leurs secrets communs. Voici comment Jacinte parlait à Lucie de sa future mission :

— Je vais aller en Paradis. Mais toi tu resteras ici-bas pour faire savoir que le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Quand il faudra que tu parles, tu n'iras pas te cacher. *Tu diras à*

tout le monde que le bon Dieu nous accorde ses grâces par le Cœur Immaculé; qu'on ne doit pas hésiter à les lui demander; que le Cœur de Jésus veut être vénéré avec celui de sa Mère; que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé parce que Dieu la lui a confiée!...

Jacinte faisait certainement allusion à la guerre de 1939-45 qu'elle connaissait par le secret de la troisième apparition, ainsi que par des visions particulières dont elle avait été favorisée et que nous ne pouvons rapporter dans ce court résumé.

Un matin, au printemps 1919, Jacinte avait dit à Lucie :

— Notre-Dame est revenue me voir. Elle veut que j'aille dans deux hôpitaux. Mais ce n'est pas pour guérir; c'est pour souffrir davantage...

La maladie s'aggravait toujours. Le médecin décida un séjour à l'hôpital de Vila Nova d'Ourem. Elle y fut soignée en juillet et août 1919. Quand sa mère allait la voir, elle demandait comme seule faveur qu'elle lui amène Lucie.

Elle revint à Aljustrel avec une fistule au côté gauche; le pansement quotidien la faisait horriblement souffrir; mais elle ne se plaignait jamais.

Elle avait encore le courage de se lever la nuit pour dire les prières de l'Ange. Mais Lucie lui fit interdire cette mortification par M. le doyen d'Ollival.

Les enfants du hameau venaient parfois dans sa chambre pour lui tenir compagnie; on y voyait aussi les voisins qui tricotaient ou cousaient auprès d'elle. Elle les édifiait tous par sa patience, ses remarques judicieuses, son esprit de foi.

Si elle restait seule, elle se prenait la tête entre les mains et demeurait sans bouger. Sa mère la surprit quelquefois dans cette attitude et, intriguée, lui demanda à quoi elle pensait. L'enfant répondit par un sourire. Olimpia pria Lucie de la questionner sur ce sujet. À sa confidente, elle déclara :

— Je pense à Notre-Seigneur à sa Divine Mère, aux pécheurs et à la guerre qui viendra. Il mourra tant de monde! Il y en a tant qui iront en enfer; Que de maisons détruites! Que de prêtres tués! Quel chagrin!... Si on cessait d'offenser Notre-Seigneur, la guerre ne viendrait pas et les gens n'iraient pas en enfer...

« Au Ciel, je prierai beaucoup pour toi, pour le Saint-Père, pour le Portugal, pour que la guerre n'y arrive pas et pour les prêtres. »

Naturellement, cette réponse ne fut pas transmise à maman Olimpia; c'eût été trahir le secret confié par la Dame.

Celle-ci n'oubliait pas sa petite martyre; Elle revint la voir pour lui prédire son dernier calvaire. Jacinte raconta à sa confidente :

— Elle m'a annoncé que j'irai à Lisbonne, dans un autre hôpital. Je ne te reverrai plus, ni tes parents. Après avoir souffert beaucoup, je mourrai seule...

Cette pensée de « mourir seule » ne la quitte plus; pour son cœur affectueux, c'est un sacrifice surhumain.

Vers la mi-janvier 1920, un médecin oculiste de Lisbonne, le docteur Eurico Lisboa, venu en pèlerinage à Fátima, insista pour que la petite malade soit transportée à la capitale, assurant qu'une opération pourrait la sauver. Malgré l'affirmation répétée de Jacinte que tout serait inutile, le voyage fut décidé.

Une famille de la capitale, pressentie, avait accepté d'héberger la petite malade. Mais lorsque Olimpia la présenta à l'adresse donnée, en voyant son état, on la refusa. Sa mère alla frapper à la porte d'un petit orphelinat, dont la supérieure, sœur Marie-Purification Godinho reçut l'enfant avec joie.

Ce qui faisait son bonheur à elle, c'était de vivre maintenant sous le même toit que Jésus-Hostie. Elle se rendait souvent à la chapelle et y restait longtemps, les yeux fixés sur le tabernacle.

La Sainte Vierge vint la visiter là aussi. Après ses entretiens avec la Reine du Ciel elle répétait à sa « mar-

raïne » (ainsi les orphelines appelaient-elles la charitable supérieure) des choses bien au-dessus de son âge et de son instruction. Quelques-unes de ces pensées sur le péché, la guerre, le sacerdoce, la vie chrétienne, etc., ont été écrites par la bonne religieuse.

Un jour, la « marraine » lui demanda qui lui avait appris toutes ces choses.

— La Sainte Vierge, répondit-elle. Quelques-unes je les ai trouvées moi-même; j'aime tant à penser!

Elle lui disait :

— On veut m'opérer; mais Notre-Dame m'a dit que je mourrai; c'est bien inutile.

Néanmoins, le 2 février, on la transporta à l'hôpital de Dona Stefania et, le 10, on faisait l'opération, avec la seule anesthésie locale.

Le résultat parut excellent; mais bientôt les souffrances recommencèrent plus violentes. Une plaie large comme la main marquait au côté gauche l'endroit où l'on avait enlevé deux côtes. Jamais, même au moment du terrible pansement quotidien, elle ne se départit de son angélique patience.

Le mardi 16 février, elle déclara :

— Ecoutez, marraine, maintenant, je ne souffre plus. Notre-Dame m'est apparue encore; elle m'a enlevé toutes mes douleurs; elle va venir bientôt me chercher.

Elle ajoutait que, cette fois, la Reine du Ciel lui avait paru bien triste et lui avait dit :

— Les péchés qui conduisent le plus grand nombre d'âmes à la perdition sont les péchés de la chair. Il faut renoncer aux vanités, ne pas s'obstiner dans le péché comme on a fait jusqu'ici. Il est indispensable de faire grande pénitence.

Le vendredi 20 février, vers six heures du soir, elle demande les derniers sacrements. M. l'abbé Pereira dos Reis, curé de la paroisse des Saints-Anges, vient la confesser et parle de lui apporter le Saint Viatique le lendemain matin. Jacinte insiste pour qu'on ne tarde pas, car elle va mourir. Le prêtre croit pouvoir attendre; mais le soir,

à dix heures trente, bien « seule », elle expirait dans la paix la plus profonde.

Ses obsèques furent un triomphe. Il y eut un mouvement populaire pour qu'elle soit ensevelie au pays natal. Après la cérémonie funèbre, les formalités n'étant pas remplies, le corps resta à Lisbonne trois jours. Le cercueil, laissé ouvert, permit à une grande foule de fidèles de venir voir ses traits une dernière fois. Ils restaient comme ceux d'une enfant vivante et le petit corps exhalait un parfum suave comme celui des fleurs les plus exquises.

Accompagné à la gare le 24, par un cortège nombreux, le corps fut déposé dans le caveau d'une noble famille, au cimetière de Vila Nova d'Ourém (2).

Quinze ans plus tard, le 12 septembre 1935, Monseigneur l'Evêque de Leiria devait le faire transporter dans le caveau qu'il avait fait construire pour François et pour elle dans le cimetière de Fátima. A cette occasion, on constata que le visage de la fillette était resté parfaitement intact, malgré la chaux vive que les règlements d'hygiène avaient obligé de mettre dans le cercueil à cause du caractère contagieux de la maladie.

En décembre 1950, le diocèse de Leiria a ouvert les procès canoniques en vue de la béatification de Jacinte et de son frère. Le corps de Jacinte, parfaitement reconnaissable, a été transféré dans la basilique de Cova da Iria, le 1^{er} mai 1951, en présence de son père et de sa mère et d'une foule nombreuse. Celui de François le fut le 13 avril 1952.

La vocation de Lucie.

Après la mort de Jacinte, Lucie se trouva « seule » pour continuer de tenir la promesse faite à la Dame de « souffrir tout ce que Dieu voudra ». La mort de son cher cousin François, trois mois plus tard celle de son père (30 juin 1919), puis celle de Jacinte et, dans les mois

(2) Sur les derniers jours de Jacinte, nous possédons un rapport très documenté de M. le Dr Eurico Lisboa qui a eu la bonté de nous le communiquer lui-même dans une entrevue qu'il voulut bien nous accorder.

suivants, celle de deux autres cousines — emportées par l'épidémie de la grippe espagnole — ont tour à tour broyé son cœur. Elle souffre aussi de l'empressement souvent indiscret des foules, du silence de l'autorité religieuse, de l'hostilité violente de certains sectaires ou fanatiques. N'a-t-elle pas été frappée dans la rue le jour où M. le Curé a annoncé en chaire qu'il allait quitter cette paroisse qui lui causait tant d'ennuis?

On voulut la mettre en pension à Lisbonne. Mais le bruit courut que la police allait la faire enfermer. On dut la cacher quelque temps chez des parents de l'abbé Formigão.

Revenue au pays, combien lui sont cruelles les réflexions volontairement blessantes provoquées par les deuils qui l'accablent!

— Il fallait faire disparaître ces petits qui auraient fini par dévoiler la comédie... Il faudra qu'ils s'en aillent tous, les enfants et les parents... Tant qu'il en restera quelqu'un de vivant, l'affaire ne peut marcher...

Or, voilà que, tout à coup, vers la mi-juin 1921, Lucie elle-même disparaît à l'improviste. Que de commentaires contradictoires de la part des amis de Fátima comme des adversaires! En réalité, Lucie était entrée sous un nom d'emprunt dans une modeste pension de Vilar, faubourg de Porto. La décision avait été prise sur la proposition de Monseigneur l'Evêque de Leiria et avec l'accord de sa mère, du nouveau curé de Fátima et de la voyante elle-même.

Mgr José da Silva, estimait qu'il ne pouvait plus laisser la responsabilité du mouvement religieux de la Cova da Iria à une fillette de treize ans, et aussi qu'en toute hypothèse, il serait utile de la faire instruire, comme d'ailleurs la Vision le lui avait demandé.

Appelée et interrogée à l'évêché, Lucie parut toute simplicité et franchise. Elle déclara souhaiter l'éloignement du pays natal. Avant le départ, le bon et pieux évêque lui fit ses dernières recommandations. Il lui demanda de ne jamais révéler son nom jusqu'à nouvel ordre et de ne

jamais parler de Fátima à personne. La fidélité à cette promesse, que Lucie proféra avec le calme d'une âme sûre d'elle-même, devait être pour le prêtre la garantie de l'humilité et de la sincérité de la voyante.

Et, de fait, Lucie réussira, par un vrai miracle d'humilité, d'obéissance et... d'esprit, à voiler complètement son identité, d'abord pendant quatre ans dans la petite pension de Porto, puis pendant neuf autres années à la maison-mère des sœurs de Sainte-Dorothée, à Tuy (Galice espagnole).

Lucie a promis de se taire, et elle tiendra si bien sa promesse que jamais elle ne dira un mot ni de ses visions, ni du pèlerinage, même si on en parle à côté d'elle, pas même à sa mère quand elle viendra, par deux fois, la voir.

Elle réussit assez bien dans ses études; mais pour ne pas révéler son état civil, on ne la présentait pas aux examens. En plus des matières classiques elle apprit les travaux pratiques du ménage, la broderie, la dactylographie, etc.

A dix-sept ans, elle manifesta le désir de se donner à Dieu dans la Congrégation de Sainte-Dorothée; l'année suivante, elle entra au noviciat de Tuy, où cet institut s'était réfugié depuis la Révolution de 1910. Elle y porta le nom de Marie-des-Douleurs dont on l'avait affublée à la pension de Vilar.

A vingt et un ans, le 30 octobre 1928, elle prononça ses premiers vœux.

Peu à peu la rumeur se confirmait que la voyante survivante de Fátima était à Tuy. Il arrivait aux religieuses de sa Congrégation d'être interpellées par des gens qui voulaient savoir à tout prix où elle était. Ne sachant rien elles-mêmes, elles ne pouvaient guère renseigner les autres. Sœur Marie-des-Douleurs fut elle-même questionnée à ce sujet; elle savait répondre avec assez d'esprit pour ne pas manquer à la vérité ni trahir sa promesse de discrétion.

Le 3 octobre 1934, elle fut admise aux vœux perpétuels. Mgr José da Silva vint de Leiria pour présider la cérémonie, ce qui était lever la consigne du silence et ren-

verser le mur d'ombre qui lui cachait tout ce qui se passait à Fátima. Sa mère, deux de ses sœurs et une dame amie vinrent assister à sa profession.

Quelques jours après, elle était envoyée à Pontevedra comme Sœur auxiliaire dans une pension de jeunes filles appelée Collège de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

Elle ne voudrait que l'ombre et le silence. Mais le moment semble venu pour elle d'accomplir la mission dont elle s'entretenait jadis avec Jacinte, de faire connaître les désirs de Marie concernant la dévotion à son Cœur Immaculé. A la demande de ses supérieurs, de 1937 à 1941, elle rédige plusieurs cahiers dans lesquels on peut admirer la sûreté et la fidélité de sa mémoire, et où puisent largement les historiens de Fátima.

Jusqu'en 1946, sœur Marie-des-Douleurs n'avait jamais vu de ses yeux de chair ni le sanctuaire édifié dans l'ancien pâturage de son père, ni le pèlerinage grandiose qui s'y est développé. Et pourtant il n'y avait pas, le 13 de chaque mois, de pèlerin plus fervent que l'humble religieuse, qui devait se contenter de se rendre en esprit au milieu des foules priantes de Cova da Iria.

A la demande de ses supérieurs, elle est venue à Fátima les 20 et 21 mai 1946 afin de donner, sur les lieux mêmes, quelques précisions sur les apparitions.

A ce moment, elle résidait au Portugal, à Vila Nova de Gaia, près de Porto, dans un pensionnat de jeunes filles appelé Colegio do Sardo.

Un vif désir d'oubli et de silence l'a conduite au Carmel de Coimbra; elle y est entrée le Jeudi Saint 1948, et y a fait profession sous le nom de sœur Marie-Lucie du Cœur-Immaculé (3).

(3) L'auteur a pu s'entretenir avec elle deux fois en 1946, à Vila Nova de Gaia, et aussi le 15 octobre 1950 au Carmel de Coimbra.

Note I. — Aperçu sur la vie intime des petits voyants.

Des saintes impressions que les visites de l'Ange et de la Dame ont laissées dans l'esprit des trois pastoureaux, toutes ne les ont pas frappées pareillement.

Pour François, le sentiment qui l'obsède particulièrement c'est la beauté des habitants du Ciel, la douceur de la présence divine et la tristesse de voir un Dieu si beau et si bon offensé par le péché.

Souvent, il laisse ses compagnes garder les brebis ou jouer toutes seules, et il va à l'écart pour prier. Il s'absorbe dans le souvenir de cette lumière immense dans laquelle ils s'étaient vus plongés. Il aime en parler à Lucie et à sa sœur :

— J'ai eu beaucoup de plaisir à voir l'Ange, plus encore à voir Notre-Dame. Mais ce qui m'a plu davantage, c'est de voir Dieu dans cette grande lumière qu'elle nous a mise dans la poitrine... Mais quelle peine qu'il soit triste!... Si je pouvais le consoler!... Nous étions comme en feu dans cette lumière qui est Dieu et nous ne brûlions pas!... Comment est Dieu!... Il est si beau, si bon que nous ne pouvons le dire!...

Une fois, dans sa méditation solitaire, il lui arriva de tomber comme en extase. Ses compagnes ne le voyant pas revenir, durent le chercher en l'appelant très fort, et l'ayant enfin trouvé Lucie dut le secouer pour le rappeler à la réalité :

— Je m'étais mis à réciter les prières de l'Ange, et depuis je suis occupé à penser.

Si François, qui n'a fait que voir, a été frappé surtout par la beauté du monde d'En-haut, il semble que sa sœur, au cœur si doux et si compatissant, ait retenu principalement le souvenir des souffrances des damnés. Après la terrible vision de l'enfer, le 13 juillet, elle ne sait plus en détacher sa pensée.

Dès le soir de ce jour, elle a demandé des explications à Lucie :

— Alors, après beaucoup d'années, l'enfer ne finit pas?... Et ces gens qui y brûlent, ne meurent pas? Ils ne deviennent pas de la cendre?... Et si les chrétiens prient beaucoup pour ces malheureux, le Bon Dieu ne les tire pas de là?

— Non. Pas s'ils sont morts en état de péché mortel. Mais nous pouvons prier pour les pécheurs et faire des sacrifices pour qu'ils se convertissent comme la Dame nous l'a demandé.

— *Colladinhos!*... Pauvres malheureux!... Alors nous prions beaucoup et nous ferons des sacrifices pour la conversion des pécheurs.

Et toute tremblante de frayeur, elle s'agenouillait et, les mains jointes, disait la prière enseignée par la Dame pour réclamer entre les dizaines de chapelet.

Un jour de grande affluence à la Cova da Iria, elle dit à sa cousine :

— Lucie, tu devrais dire à Notre-Dame de montrer l'enfer à tous ces gens-là. Tu verrais comme ils se convertiraient!...

Un autre jour Lucie la tranquillisa en lui disant :

— Ne crains rien! Toi, tu iras au Ciel.

— Oui, mais je voudrais que tout le monde y vienne avec moi... Moi, je vais y aller bientôt. Mais toi qui restes ici-bas, tu diras à tout le monde, si la Sainte Vierge te le permet, ce que c'est que l'enfer afin qu'ils ne commettent plus de péchés et qu'ils n'y aillent pas.

A ce propos, dans ses souvenirs, Sœur Lucie fait la judicieuse remarque suivante : « Certaines personnes, même pieuses, refusent de parler de l'enfer à leurs enfants, par crainte de les effrayer. Cependant Dieu n'a pas hésité à le montrer à trois petits enfants dont l'un n'avait guère que sept ans. Cette vision était tellement effrayante que cette enfant faillit mourir de peur. »

Pour ce qui est des sentiments de Lucie à ce moment de sa vie, nous ne pouvons que les deviner par analogie avec ceux de ses cousins. Car tout ce qui concerne la vie secrète et pénitente des petits voyants ne nous est guère connu que par ses cahiers; et elle y est attentive à se mettre en scène le moins possible.

De quoi aimait-elle s'entretenir plus particulièrement dans l'intimité du Cabeço ou « derrière les puits » avec ses deux confidents? Ils ne sont plus là pour nous le dire.

Comme elle devait rester sur la terre dépositaire du secret jusqu'au temps marqué par la Providence, sans doute s'estimait-elle plus particulièrement chargée de ce dépôt. Ces vœux sur son avenir à elle, sur l'avenir de sa patrie et du monde, sur son rôle futur dans la diffusion de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, ces prévisions concernant la guerre qui a désolé le monde, et d'autres éléments du secret qui ne sont pas encore connus, voilà sans doute ce qui remplissait sa pen-

sée, ce qui alimentait sa prière comme ses entretiens avec ses cousins.

On est étonné que toute cette vie intérieure de nos trois pasteurs ait échappé aux témoins de leur vie. Cela se comprend cependant lorsqu'on pense à leur genre de vie qui leur permettait d'être si souvent et si longtemps tous trois ensemble dans la solitude.

Devant la commission d'enquête, Olimpia déclare : « Après les apparitions, mes enfants s'amusaient exactement comme auparavant. Tout ce qu'ils faisaient de plus, c'était de réciter le chapelet. Tous les soirs, ils demandaient la permission de le dire avant de se coucher quoiqu'ils l'eussent récité deux ou trois fois derrière le troupeau ». Elle a constaté aussi une plus exacte conscience « professionnelle » : « Ils étaient plus francs qu'avant ; ils rapportaient mieux ce qu'avait fait le troupeau dans la journée ».

Manuel-Pedro ajoute que c'étaient eux qui poussaient les autres membres de la famille à dire le chapelet.

Ce que tout le monde constatait, c'était le zèle que les trois voyants mettaient à répandre ce qu'ils pouvaient dire alors de leurs entretiens avec la Vision, la fermeté admirable et la patience qu'ils déployaient pour remplir leur rôle de messagers de la Reine du Ciel. On les voyait aussi engager les autres enfants à dire avec eux le chapelet et les entraîner jusqu'à la Cova pour y prier.

Ce fut seulement lorsque la maladie cloua à la chambre François et sa sœur que leurs parents commencèrent à soupçonner la profondeur de leurs sentiments.

D'après *Il était trois petits enfants...*, pages 126 et suivantes.

LE CLERGÉ

On peut dire que, en grande majorité, le clergé et l'épiscopat portugais furent indifférents, et en partie hostiles, aux apparitions et au mouvement populaire vers la Cova da Iria, jusqu'à ce que, quelques années plus tard, la divine Providence eût confié le soin de les juger au très sage et très vénéré évêque de Leiria, Mgr J. da Silva. Aussi ce dernier pourra-t-il déclarer, en toute vérité, dans sa lettre pastorale d'approbation du culte de Notre-Dame du Rosaire de Fátima : « *E nao diga que a Fátima foi uma invenção do Clero...* Et qu'on ne dise pas que Fátima fut une invention du Clergé!.. »

Le Curé de Fátima.

Si l'on peut raconter que lors de l'apparition de Notre-Dame de la Salette, le curé de cette paroisse s'empressa d'y ajouter foi et la publia *dès le lendemain* en chaire, à Fátima les choses se passèrent bien différemment. Nous connaissons déjà le prêtre pieux et consciencieux qui dirigeait la paroisse depuis trois ans, et nous savons que ces événements furent pour sa foi et pour son esprit de discipline une grande épreuve, comme sa propre attitude fut pour les petits voyants une cause de trouble et d'angoisse.

Les premières nouvelles de ce qui se passait à la Cova da Iria parvinrent à M. l'abbé Marquês Ferreira vers la fin mai : elles le laissèrent perplexe, et plutôt indifférent. Lorsqu'il vit que l'affaire prenait dans la paroisse une importance, il se résolut à l'attitude qui lui paraissait la meilleure pour le bien de ses paroissiens et de ses supérieurs.

A ceux qui trouvaient cette réserve excessive, il répondait qu'il avait bien le temps de s'en occuper plus tard si la Providence voulait que les choses tournent bien.

Parfois sa « neutralité » semblait prendre figure d'opposition; ainsi lorsqu'il déclara à Maria-Rosa, après le 13 juin :

« Cela pourrait bien être une tromperie du démon... » De cette hypothèse, il semble avoir fait, à un certain moment, une conviction, puisque nous lisons dans la déposition de M. José Alves, devant la commission, ce qui suit :

« Un jour j'étais chez M. le Curé; il me dit : « Ou c'est une chose très bonne, ou c'est une chose très mauvaise ». Je lui répondis : « Chose mauvaise, non! parce que si c'était chose mauvaise, elle ne demanderait pas de dire le chapelet ni de prier ». Le prêtre me répliqua : « Vous aussi vous êtes dupe (*enganado*)... Le diable se sert même des sacrements qu'il n'aime pas »; ce que je n'entendis pas sans quelque déplaisir. »

M. Ferreira, il est vrai, recommandait à Maria-Rosa de ne pas frapper sa fille; mais la mère a déclaré devant la commission d'enquête, qu'il l'autorisait à lui faire peur, qu'il l'assurait que la petite se démentirait bientôt bon gré mal gré, qu'elle n'allait pas à la Cova parce que M. le Curé lui avait conseillé de ne pas y aller, et que si elle s'y rendit le 13 octobre, ce fut malgré ce conseil renouvelé et uniquement par crainte des menaces proférées contre sa fille.

Le frère de Maria-Rosa, M. Marto, père de Jacinte et de François, était moins inrédule que sa sœur; il n'admettait pas l'hypothèse que ses enfants fussent des menteurs et surtout qu'on les ennuyât ou qu'on les injuriât à cause de leurs visions. Aussi l'abbé Ferreira, dans son rapport au Patriarcat, va jusqu'à le traiter presque d'halluciné. « Je n'ai pas fait, écrit-il, pour Jacinte et pour François, un interrogatoire aussi minutieux et aussi long que pour Lucie, parce que leur père, excessivement croyant, sinon halluciné, lorsque je convoquai chez moi Olimpia avec ses enfants, vint lui-même tout seul au lieu de les envoyer. Il me dit qu'il me les enverrait bien si c'était pour leur faire confiance et non pour en abuser. Je fus surpris en entendant ces paroles et d'autres qui me découragèrent beaucoup, véritable antithèse des parents de Lucie. Et jamais plus je n'invitai les parents à conduire chez moi leurs enfants, me contentant de les interroger seulement lorsque l'occasion s'en présentait, parce que j'estimais toujours de mon devoir de me montrer indifférent tant que je n'avais pas de preuves évidentes ou que l'Église n'avait pas parlé. »

Le pénible incident du 13 août ne fut pas pour accroître la sympathie du curé envers les manifestations de la Cova. Comme on avait vu la carriole du ferblantier partir du presbytère avec les enfants, le bruit courut dans la foule que M. le curé était

complice du fonctionnaire pour cet enlèvement. C'est donc que ses sentiments ne passaient pas pour être favorables.

Les milliers de pèlerins déçus, malgré le dédommagement des signes atmosphériques, accoururent irrités devant le presbytère et des cris de mort sont proférés. On veut aller à Vila Nova châtier l'impudent sous-préfet, mais auparavant on punira son complice.

Les gens sensés apaisent les autres, et Manuel Pedro se vantait qu'il fut ce jour-là le plus efficace des pacificateurs. Cependant il ajoutait qu'un oncle des enfants était des plus excités, qu'il envahit le presbytère pour demander des comptes à M. Ferreira qui s'y cachait, mais qu'il ne sut pas le découvrir.

Le surlendemain, lorsque les enfants revinrent, au moment de la sortie de la grand'messe du 15 août, des violents, constatant que le sous-préfet revenait encore chez le prêtre, voulaient demander des comptes à l'un et à l'autre. Manuel-Pedro était monté sur la véranda du presbytère où M. Artur Santos avait déposé les petits. De là-haut, il se mit à haranguer les paroissiens pour les exhorter au calme, et en particulier un groupe de jeunes gens qui s'avançaient, armés de gourdin.

— Eh! garçons, calmez-vous!... Certains crient contre M. le Prieur, d'autres contre M. l'administrateur, d'autres contre le Regedor (maire). Dans cette affaire, il n'y a la faute de personne. La faute vient de la mauvaise croyance et tout cela est permis par le Pouvoir d'En-Haut!... Ne faites du mal à personne. S'il en est qui méritent un châtiment, Dieu s'en chargera... »

M. le Curé, qui s'était fermé dans sa chambre, a entendu ces paroles; il ose alors mettre sa tête à la fenêtre et il crie à la foule : « Il dit très bien, M. Manuel; il dit très bien! »

Une fois le calme revenu, l'abbé Ferreira se mit à écrire la lettre publique qui devait le justifier devant les milliers de pèlerins irrités contre lui et devant l'opinion. Elle parut le surlendemain dans *A Ordem*. Voici quelques lignes qui nous aideront à comprendre l'état d'esprit du pasteur par rapport aux visions de ses petits paroissiens.

« Aux croyants et aux incroyants,

« Avec toute l'énergie de mon cœur de prêtre catholique... Je viens rejeter une si injuste et si insidieuse calomnie, en proclamant devant tout le monde que je n'ai pris, « ni directement, ni indirectement, la moindre part dans cet

« acte odieux et sacrilège... L'absence des enfants n'a pas empêché, au dire de milliers de témoins, la Reine des Anges de manifester son pouvoir. Tous ces gens attestent des faits extraordinaires et des phénomènes qui ont enraciné leur foi plus profondément encore... Si mon absence sur le lieu des apparitions a contristé des croyants, ma présence aurait été encore plus blâmée par les incroyants, au mépris de la vérité des faits. La Vierge Mère n'a pas besoin de la présence du curé pour montrer sa bonté, et il faut éviter que les ennemis de la religion ne puissent ternir l'éclat de sa bienveillance en attribuant la croyance du peuple à la présence ou aux conseils du curé, puisque la foi est un don de Dieu et non des prêtres.

« C'est là le vrai motif de mon apparente indifférence à un si sublime et merveilleux événement »...

Comment ne pas remarquer une certaine contradiction entre les déclarations que nous venons de lire et ce que nous savons de l'attitude pratique du pasteur? Doit-on en inférer qu'il prenait cette attitude uniquement par mesure de précaution ou de discipline? Dans son for intérieur n'aurait-il pas souhaité voir ses supérieurs l'autoriser à prendre parti en faveur de ce « sublime et merveilleux événement »? Pourquoi appelle-t-il « odieux et sacrilège » le geste qui a voulu interrompre les visites de l'être supra-terrestre, s'il a vraiment des raisons de soupçonner que ce puisse être un habitant des enfers? Ou bien sa lettre ne serait-elle pas un acte de sincérité, mais seulement de prudence pour se prémunir contre la colère des « croyants »?

Nous avons pu interroger, sur la pensée profonde de M. Ferreira, le père des deux petits voyants, M. Marto se montrait particulièrement intraitable sur ses rapports avec ce prêtre, dont il parlait très charitablement et respectueusement, tout en désapprouvant sa conduite envers ses enfants. Il lui pardonnait, quoiqu'il lui en coûtât, d'avoir refusé son petit François pour la première communion privée au printemps 1918. Résumons ses souvenirs sur son ancien pasteur.

« M. le curé Manuel Marqués Ferreira fut la dernière personne du pays à croire aux apparitions. Il avait défendu à Lucie de revenir à la Cova da Iria parce que c'était une farce du démon.

« Il disait aux autres « *padres* » que c'étaient des illusions. Cependant plusieurs venaient me trouver, contre sa



DÉPART DE LA ROUTE MONDIALE

Les princesses royales d'Italie (Maria-Pia), de Portugal (Mafalda de Bragança) et de France (Isabelle, fille du Comte de Paris), présentent à bénir la couronne pour la statue de la route mondiale (13 mai 1947).



PENDANT L'ADORATION NOCTURNE
(12-13 mai 1957.)

Le 13 mai 1951, M^{re} José da Silva, évêque de Leiria, annonce aux 500.000 pèlerins la décision du Saint-Père de célébrer la clôture solennelle du Jubilé mondial, à Fátima, le 13 octobre. À ses côtés, M^{re} Pierre-Marie Théas, évêque de Lourdes, qui venait de prêcher, un évêque des Indes et un prélat Lithuanien exilé.



La marquise Rossignani-Pacelli, sœur du Pape, à côté de M^{re} Craveiro-Lopes, époux du Président de la République Portugaise, assiste à la messe pontificale célébrée par le Cardinal-Légal (13 octobre 1951).



MONUMENT ÉLEVÉ À L'EN-DROIT DE LA QUATRIÈME APPARITION, PAR LES HON-GROIS DE FRANCE (1957).

volonté, pour que je leur raconte ce que disaient les enfants. Un dimanche, au prône, il dit que les prêtres n'avaient pas le droit d'aller à la Cova, mais qu'il admettait la chose pour les séminaristes. Il en vint quand même beaucoup la fois suivante. Je lui dis par la suite :

« M. le Prieur, il y avait beaucoup de prêtres le 13 à la Cova ». Il ne voulut pas le croire.

« Quand les apparitions furent finies, les croyants organisèrent une procession depuis La Moita jusqu'à l'endroit. Un curé du voisinage, celui de Vila d'Ourém, y prêcha. Cela irrita M. Ferreira.

« Bientôt il se mit à dire qu'il voulait quitter le pays, tellement cela lui donnait du trac. Et en effet, il quitta la paroisse de lui-même avant d'avoir un successeur. »

Tout cela encore semble en contradiction avec l'esprit de la lettre du 15 août. Comment concilier cette attitude pratique avec les termes de ce document? Et n'y a-t-il là qu'une « apparente indifférence »?

La même question se posera avec encore plus de force lorsque nous aurons lu deux documents officiels rédigés de sa propre main.

Ayant parfaitement conscience de sa responsabilité et de ses devoirs, trois jours seulement après la dernière apparition, le 16 octobre, il écrivit à M^{re} Jean de Lima Vidal, administrateur du diocèse en l'absence forcée du Cardinal Patriarche, une longue lettre où il mettait son supérieur au courant de ce qui s'était passé et sollicitait ses instructions.

« Cette paroisse, écrit-il, a été, depuis le mois de mai à ce jour, le théâtre d'événements étonnants... Je n'ai pas mis « Votre Excellence au courant plus tôt parce que j'attendais « la dernière apparition annoncée par les voyants, laquelle « a eu lieu le 13 dernier. »

Ensuite il résume les faits très exactement et très objectivement d'après ce qu'on lui a dit, puisqu'il n'y a jamais assisté. Il déclare : « J'ai gardé le silence que la prudence « m'a conseillé... Je juge de grande nécessité la nomination « d'une commission d'enquête pour la vérification de ce que « c'est ». Il ajoute que les fidèles viennent prier sur le lieu des apparitions et il termine en implorant des directives « urgentes et autorisées ».

La réponse de M^{re} Vidal est datée du 3 novembre. Elle ne satisfait pas à la demande du curé, puisque, au lieu de le

décharger d'une responsabilité qu'il a déclarée trop lourde pour ses épaules, elle la rejette toute sur lui. On lui demande, en effet, de faire *lui-même* une enquête consciencieuse sur les faits et d'en faire rapport au Patriarcat.

Parfaitement obéissant, et quoiqu'il lui en coûtât, M. Ferreira procéda à l'enquête prescrite dans les semaines qui suivirent. Il ne se pressa pas d'en rédiger le rapport puisqu'il porta la date du 6 août 1918, et, chose à noter, il se pressa encore moins de l'envoyer puisqu'il fut expédié à Lisbonne le 18 avril 1919 seulement.

Le document, écrit sur papier bleu, comprend dix-huit feuillets; il nous a paru un modèle du genre, si genre il y a en matière si spéciale. Il est présenté par une lettre exposant à l'autorité l'état actuel du pèlerinage à la Cova. M. Ferreira précise qu'il s'est bien gardé d'inviter les fidèles à y aller et qu'il n'y est allé lui-même que « trois fois, les 13 septembre et octobre 1918 et le 13 du mois courant ».

« Je prie Jésus et Notre-Dame pour que le Saint-Esprit « éclaire l'Église afin qu'elle puisse bientôt confirmer la foi « et réchauffer la dévotion de tant de milliers de fidèles. Je « demande à Votre Excellence de me dire s'il est convenable « que moi ou tout autre ecclésiastique répondions aux vœux « des fidèles en prêchant sur le lieu des apparitions. »

« A ce moment même, il arrive chez moi la personne « chargée de recueillir les aumônes offertes. Elle me dit déte- « nir 357.000 reis et quarante livres d'huile, et que, aujourd- « hui même, on a inauguré un petit oratoire près de l'en- « droit. Le peuple désire beaucoup une chapelle là... »

Le manuscrit porte ensuite la transcription des interro- gatoires, celui de Lucie, le plus long, naturellement; puis ceux de ses cousins, très brefs, avec l'explication donnée plus haut; enfin ceux de quatre témoins choisis parmi les habitants des hameaux voisins, dont une sœur de Lucie, mariée à Lomba d'Egna.

D'autres témoins ont été interrogés dont les dépositions n'ont pas été recopiées parce qu'elles n'ajoutaient rien aux précédentes.

Le document se termine ainsi : « Pour la vérité et comme « me le dicte ma conscience, sauf erreur involontaire, je le « jure au nom de mon sacerdoce, et je signe. » Des pièces justificatives sont jointes.

La rédaction de ce rapport donne l'impression d'un travail très consciencieux; il présente les faits d'une façon très sobre (mis à part le mot un peu vif contre Manuel Pedro) et très objective, et il nous a paru d'une valeur incalculable pour l'histoire des apparitions, d'autant plus qu'on ne saurait accuser son auteur de parti pris favorable.

Mais, après avoir vu tous ces documents, nous ne connaissons pas encore le vrai sentiment du premier jure ecclésiastique placé par la Providence à la tête de la paroisse du miracle. Il ne sut ou ne voulut jamais opter entre les deux termes du dilemme : passer pour un charlatan aux yeux des incrédules qui exploiteraient contre le surnaturel son intervention — ou bien passer devant les fidèles pour un complice des impies.

Au fond, ne jugeait-il pas que ce n'était pas à lui à trancher le débat et son grand dépit ne provenait-il pas de ce que ses supérieurs le laissent se débattre seul devant les difficultés? A tout prendre, il semble bien qu'il eût souhaité voir ses supérieurs l'autoriser à prendre parti en faveur de ce « sublime et merveilleux événement » qui excitait « la dévotion de tant de milliers de fidèles ».

La Providence avait ses desseins. Toutefois il paraît regrettable que le désir de ce bon prêtre de voir instituer une commission d'enquête, n'ait pas été exaucé dès ce moment. Pourquoi, sur le vu d'un rapport aussi clair, l'autorité diocésaine n'a-t-elle pas cru devoir prendre ses responsabilités?

La raison en est sans doute la même que celle qui porta M. Ferreira à garder de très longs mois son rapport chez lui. Le premier résultat de la reprise des relations du Portugal avec le Saint-Siège, sous le gouvernement Sidonio Pais, avait été le rétablissement du diocèse de Leiria, décidé par un bref de Benoît XV en date du 17 janvier 1918.

On peut supposer que, s'attendant à la nomination prochaine d'un évêque à Leiria, le bon curé réservait la communication de son rapport au prélat qui allait arriver. En 1919, voyant que le siège rétabli en principe était toujours vacant, découragé de se voir toujours chargé des responsabilités qui l'écrasaient depuis deux ans, il quitta Fátima en envoyant son rapport à Lisbonne. Et d'autre part, au Patriarcat on ne s'était guère pressé de le lui réclamer parce qu'on s'attendait aussi tous les jours à voir désigner l'évêque auquel on pourrait passer cette affaire encombrante. M. le chanoine Formigão nous

raconté qu'il exposa un jour au Patriarcat l'urgence de prendre une décision. On lui répondit : « Vous savez qu'il va y avoir un évêque à Leiria; attendez qu'il soit nommé ».

Les autres prêtres.

Lorsqu'on a cité comme ayant encouragé les enfants par leur sympathie le vénérable Padre Cruz, mort en odeur de sainteté, à l'automne 1948 (1), le bon chanoine Formigão, peut-être aussi deux ou trois autres prêtres qui trouvaient excessive la réserve de leur curé, on en a épuisé la liste. Et pourtant ils venaient très nombreux à Fátima, mais avec des préoccupations théologiques ou critiques bien étrangères à l'esprit des petits voyants et parfois avec des procédés trop peu adaptés à leur âge et à leur condition.

Aussi Lucie déclare dans ses souvenirs : « Lorsque nous voyions venir un prêtre, nous ne manquions pas de nous échapper. Si la fuite n'était pas possible, nous nous préparions à offrir à Dieu un de nos plus grands sacrifices. Ils nous questionnaient, nous questionnaient et revenaient encore sur les mêmes questions ». Devant la commission d'enquête, elle ajoute : « Certains prêtres m'accablaient de questions et me grondaient fort, ce qui faisait dire chez moi que j'étais une menteuse (puisque les prêtres ne me croyaient pas) et me faisais battre par ma mère, même avec le manche du balai. »

Essaions de résumer les renseignements certains que nous avons pu recueillir sur le rôle du clergé. Avec évidence, l'hypothèse d'une manœuvre cléricalle pour « lancer » Fátima, sera définitivement exclue.

Pendant les apparitions. — A la seconde apparition, il n'assistait aucun ecclésiastique. Sur les quatre ou cinq mille assistants de la troisième, s'en trouva-t-il quelqu'un discrètement camouflé? C'est possible; mais nous n'en avons trouvé aucune trace.

Le 13 août, en revanche, nous voyons M. l'abbé Manuel Carreira Poças, archiprêtre de Porto de Mos, arriver à Aljustrel dans la carriole même de M. le sous-préfet... Il s'était laissé duper par les raisonnements hypocrites du Ferblantier qui voulait se servir de cette présence pour mieux tromper les enfants, leurs parents et la foule.

(1) Dès le printemps de 1951, commençait le procès en vue de sa béatification.

M. le curé de Fátima lui fit remarquer ce que son attitude envers le sectaire fonctionnaire avait d'anormal; il répondit qu'il ne comprenait pas cette remarque, car M. l'administrateur « croit aussi bien que nous à la parole des enfants ».

Ce jour-là, il y avait aussi au presbytère M. l'abbé Antonio d'Oliveira Reis, archiprêtre de Torres Novas, lequel devait se montrer bientôt assez favorable, puisque nous l'avons vu procéder à la bénédiction de la statue de la Capelinha.

Rien ne nous indique ce que firent ces deux prêtres le reste de la journée. S'ils étaient allés à la Cova da Iria, nous le saurions; et si M. l'archiprêtre de Porto de Mos avait profité de ses bons rapports avec le sous-préfet pour lui demander de relâcher les enfants, nous le saurions encore mieux.

Pendant leur « captivité » à Vila Nova, Lucie, François et Jacinte rencontrèrent dans la rue un prêtre qui ne les connaissait pas encore, M. l'abbé Luiz Andrade e Silva. Ils s'approchèrent de lui pour lui baiser la main. Lucie lui raconta ce qui s'était passé la veille et il lui donna quelques paroles d'encouragement. Ce fut leur seule consolation pendant cette dure épreuve.

Le 13 septembre, malgré l'interdiction portée par M. le Curé de Fátima, plusieurs prêtres vinrent en curieux, et plutôt mal disposés. Manuel Pedro dit « beaucoup ». Mais nous n'avons pu retrouver que sept ou huit noms, et un groupe de séminaristes.

Ceux-ci n'avaient pas voulu se laisser terminer leurs vacances sans profiter de cette occasion unique d'assister à une apparition céleste. Ils se trouvèrent une trentaine, appartenant à divers séminaires. L'un d'eux a raconté au Père J. de Marchi : « Un prêtre s'approcha de nous et nous recommanda de ne pas nous placer trop en vue, car tout cela pourrait être chose diabolique, et que en tout cas, cela finirait par un grand fiasco. C'était, ajoute-t-il, la mentalité de beaucoup ». Ils écoutèrent ce conseil; mais peu à peu la curiosité les ramena au contact de la foule, et ils s'approchèrent, autant qu'ils purent, des trois voyants.

En plus des quatre prêtres dont nos récits ont fait déjà mention, MM. Formigão, Quaresma, Góis, et da Silva, il y avait dans la foule M. Joaquim Ferreira Gonçalves das Neves, curé de Santa Catarina da Serra, lequel avait mis ses paroissiens en garde, du haut de la chaire, leur recommandant de ne pas y aller « car parfois le démon se camoufle en ange de

lumière, — et M. Antonio Mario de Figueiredo, professeur au séminaire de Santarém qui crut de son devoir d'aller ensuite déposer au presbytère qu'il avait vu « des étoiles au-dessous de la région stellaire »

Messieurs Formigao, Quaresma et das Neves devaient, cinq ans plus tard, faire partie de la commission canonique d'enquête; M. Manuel da Silva, devenu professeur au séminaire de Leiria, fut ensuite administrateur de la *Voz de Fátima* et le resta neuf ans. Devenu infirme, il se retira au Sanctuaire même où il est mort.

Ces prêtres, venus avec des dispositions défavorables, surtout celui qui parla aux séminaristes comme nous venons de le voir, s'en retournèrent tous convaincus qu'il y avait là chose sérieuse, même MM. Formigao et da Silva, qui pourtant n'avaient pas aperçu les beaux prodiges contemplés par leurs confrères.

M. le Curé de Porto de Mos, que nous avons vu arriver le 13 août dans la carriole du sous-préfet, revint à Aljustrel un des premiers jours d'octobre pour interroger les enfants. Il commence par les accuser et les menacer!!

On est assis devant la porte d'une sœur de Lucie.

— Ecoute, dit le prêtre à la pastourelle, tu vas dire que tu n'as rien vu, que tout était mensonge, erreur et tromperie. Si toi tu ne le dis pas, c'est moi qui le dirai et le ferai dire partout. Alors tout sera brûlé (sans doute parle-t-il du petit autel de la Cova) et même vos maisons ne seront pas épargnées!...

Lucie se tait. Manuel-Pedro intervient :

— Vous n'avez qu'à téléphoner ça partout et tout de suite...

— Justement! C'est cela qu'il faudrait faire.

— Et pourquoi attendez-vous que les enfants fassent des aveux?... Faites à votre guise et laissez les enfants tranquilles... Personne ne vous empêche de faire ce qui vous semble bon.

Cette réponse irrite un paroissien de M. Poças qui l'a accompagné et qui se met à éclater avec des raisonnements un peu décousus. M. le doyen lui-même ne peut s'empêcher d'en rire.

Cependant Lucie, qui n'aimait pas ces discussions animées, surtout avec les prêtres qu'elle respectait profondément, s'était échappée. M. Poças et son compagnon vont à la maison Marto interpellé les deux petits. On trouve Jacinte en train de peigner une petite voisine. L'abbé Poças lui dit :

— Ecoute, Jacinte; toi, tu n'as voulu rien nous dire; mais Lucie nous a tout dit : tout est mensonge.

— Non, monsieur l'abbé; elle n'a pas dit cela.

— Si, elle l'a dit...

— Non!... et ainsi trois fois de suite.

Le doyen, racontait Ti Manel fut frappé de cette assurance chez une si jeune enfant: il partit assez ébranlé dans ses doutes et moitié convaincu de la réalité des apparitions.

En partant son compagnon voulut donner de l'argent à Jacinte. Le papa intervint sèchement :

— Monsieur, cela ne se fait pas chez nous!

Ces façons d'interroger des enfants tenaient plus de l'interrogatoire que de l'enquête. Comment s'étonner que Lucie en parle comme elle le fait? Poussés par leur zèle pour le bon renom de l'Eglise et craignant l'imposture ou la machination, ils voulaient à tout prix découvrir la fraude ou la preuve de l'illusion. Mais reconnaissons que Sœur Lucie est plutôt indulgente dans ses appréciations de leurs procédés.

Le 13 octobre, tout porte à croire que les ecclésiastiques étaient en nombre à la Cova da Iria, quoique clandestinement à cause des consignes du Patriarcat. Mais sauf pour ceux qui étaient venus déjà en septembre, leurs dispositions à l'arrivée ne paraissent pas avoir été bien favorables.

Un témoin du procès canonique, M. Manuel Antonio de Paula, raconte qu'il fut abordé par un prêtre de Penacova qui lui demanda de lui indiquer l'endroit de l'apparition. Il lui répondit en lui montrant un petit nuage assez dense que l'on voyait à ce moment au-dessus du portique de bois. Le prêtre marqua un tel étonnement lorsqu'on lui dit que ce n'était pas de la fumée, puisqu'il n'y avait pas de feu, qu'il faut bien croire qu'il était tout à fait ignorant des « signes » remarqués les fois précédentes.

Même pendant la danse du soleil, il ne peut se décider à croire au miracle. En voyant la couleur rouge sur les habits des gens, il explique à M. de Paula : « Ils portent tous des châles rouges ». Le témoin le détrompe charitablement en lui montrant l'impossibilité d'un accord aussi unanime sur la couleur vestimentaire. Et d'ailleurs le sceptique ecclésiastique vit bientôt la même immense foule toute revêtue de jaune d'or (2).

(2) M. de Paula ne savait pas le nom de ce prêtre de Penacova. Or, dans notre chapitre sur « la presse portugaise et les apparitions »

Maria de la Capelinha racontait un incident du même jour où nous voyons un ecclésiastique s'oublier jusqu'à manquer de correction et de charité envers les voyants. Un prêtre, fort curieux puisqu'il avait passé la nuit sous la pluie à côté du portique, mais moins bien disposé, lisait son bréviaire, assis sur une pierre, lorsque, à midi les enfants arrivèrent sur les lieux. Il leur demanda à quelle heure la Dame devait venir.

— A midi.

Et lui regardant sa montre :

— Il est déjà midi. Votre Dame est une menteuse. Nous allons bien voir.

Au bout de quelques instants, il regarde sa montre et s'animent :

— Midi est déjà passé... Allons! allons! Tout ce monde dehors!... ce ne sont que des blagues!...

Lucie refusant d'obtempérer à l'ordre de départ, le prêtre va jusqu'à pousser les enfants de la main pour les faire partir. Lucie, presque en larmes, lui dit :

— Qui veut s'en aller s'en aille!... Moi, je reste. Je suis ici sur un terrain à nous. Notre-Dame a dit qu'elle viendrait; les autres fois elle est venue; elle viendra encore aujourd'hui.

A ce moment, elle se tourne vers l'Est, et dit :

— Jacinte, à genoux; Notre-Dame arrive. J'ai vu l'éclair. Le prêtre grincheux se tait, et la chronique a oublié de nous dire ce qu'il est devenu.

Pour comprendre un état d'esprit aussi « prévenu », il faut se représenter la situation religieuse du pays à ce moment-là. Après presque un siècle de laïcisme et dix ans de persécution ouverte, le clergé était tellement brimé qu'il s'attendait sans cesse à quelque nouvelle attaque de la secte. Devant la nouveauté de Fátima, les uns craignaient que ce fût une comédie montée par la Loge pour discréditer la religion; les autres redoutaient que, la chose étant d'origine humaine ou diabolique,

« nous avons trouvé le curé de cette ville, M. Cruz Curado, qui avait envoyé un récit très correct du prodige au journal *A Liberdade*. C'est probablement le même, « converti » par l'éclat du « signe de Dieu ». Le même abbé Cruz Curado, en réponse à un article blasphématoire du journal *A Republica*, publiait dans *Novidades* un beau récit du prodige solaire le 27 mars 1949. Ne voulait-il pas réparer ainsi, trente-deux ans plus tard, son scepticisme de 1917?

que, il n'en sortit que du mal pour l'Eglise, lorsque les ressorts cachés en seraient connus. C'était du pessimisme, plutôt que de l'incrédulité.

Après les apparitions. — Nous avons peu de renseignements sur l'attitude des curés des alentours de Fátima et en particulier du doyen d'Olivar, premier supérieur hiérarchique du curé local. Tout ce que nous avons dit de ses mérites est bien exact, et pareillement ce que nous savons qu'il fit en faveur des voyants; mais ceci se rapporte à une période plus tardive, sauf l'article de son bulletin après le 13 juillet, que nous avons cité.

Il ne paraît guère qu'il ait désavoué la prudence excessive du bon curé, du moins avant son départ de Fátima.

Un récit de M. Carlos Mendès nous donne une petite leçon sur ses sentiments intimes et sur ceux des prêtres du doyenné.

Devant la commission d'enquête, le maire actuel de Torres Novas raconta que le premier vendredi de septembre, étant venu en promenade à cheval, avec deux amis, jusqu'à Fátima, ils y trouvèrent réunis tous les prêtres du doyenné pour la Fête du Sacré-Cœur.

Invité au presbytère, il se mêla à la conversation de ces ecclésiastiques. Son récit ne mentionne pas que le doyen se soit montré spécialement favorable; mais il dit que *tous croyaient à la sincérité des enfants, sans croire au caractère surnaturel des apparitions*. Il rappelle que l'un d'entre eux, dont il a oublié le nom, se vantait d'avoir interrogé les pastoureaux avec les ruses d'un policier sans réussir à les embrouiller ou à affaiblir la force de leurs affirmations.

En racontant l'histoire de la Capelinha, nous avons dit comment M. le doyen fut mis en rapport avec les familles des voyants à propos de l'emploi de l'argent de la Cova. A M. Carreira et à sa femme, venus lui soumettre le cas, il dit entre autres choses :

— J'ai entendu parler de tout cela par mes paroissiens qui aiment aller là-bas; mais moi je n'ai jamais voulu m'en occuper parce que je n'ai jamais reçu la moindre communication par où j'aurais pu en être saisi (par onde eu pudesse pegar).

C'est donc que, à cette date (vendredi saint 1920), M. le curé de Fátima n'avait jamais référé le cas à son doyen et que le Patriarcat non plus ne l'avait jamais consulté à ce sujet.

A la suite de cette visite, il vint à Aljustrel, et ainsi commencèrent ses relations avec Lucie et Jacinte qui lui parurent dès l'abord des créatures privilégiées. Mais il y avait déjà deux ans que ces enfants souffraient de leur fidélité à la Dame du chêne vert. Et depuis deux ans, les paroissiens d'Olival avaient devancé leur pasteur dans l'obéissance aux désirs de Marie.

Sur l'opinion de l'ensemble du clergé à cette époque-là, nous possédons comme seules indications les réactions que certains manifestèrent après les articles de *A Ordem* sur le prodige solaire. Le journal ne publia pas, naturellement les lettres de désapprobation de ses lecteurs; mais il ne manqua pas de citer celles qui l'approuvaient.

M. l'abbé José Gomes Loureiro, curé de Pedrogao, le félicitait chaudement : « Je suis curé d'une paroisse voisine de Fátima; très délibérément je me suis abstenu d'aller à ces manifestations. Je n'ai pris nulle part à aucune et je ne me repens pas de ne pas s'y être allé. Je crois que la présence de certains de mes confrères fut une grande imprudence ». M. l'abbé José Freire, de Lisbonne, félicita l'auteur surtout d'avoir su réduire l'importance du prodige solaire : « Très bien!... Principalement ces paroles du Christ : Si vous ne voyez pas des miracles, vous ne croyez pas, sont citées de façon fort heureuse (3). D'accord, M. le Rédacteur... votre article mériterait d'être écrit en lettres d'or ». M. Pinto Coelho publia aussi les lettres approbatives de M. Antoine Coelho de Barros, curé d'Azambuja et de M. l'abbé de Castro.

Voilà, pendant que le rédacteur en chef du journal librepenseur, *O Seculo*, luttait, contre vents et marées, pour soutenir l' inexplicabilité naturelle du prodige solaire, comment le « journal des curés » s'appliquait, non à le nier absolument, mais à le discuter et à en affaiblir la portée. C'est donc là vraisemblablement ce que pensait la grande majorité du clergé portugais.

D'après le cas de ceux présents le 13 septembre, et d'après celui de M. le curé d'Olival, on peut présumer que les prêtres devenaient favorables à Fátima seulement lorsqu'ils avaient pris contact avec les foules priantes de la Cova da Iria ou avec les petits voyants qui remplissaient

(3) Ne pas oublier, quand on cite cette parole du Sauveur, le ton et l'intention, car, aussitôt, il accorde le miracle imp'oré. (Jo. IV, 46-53).

à merveille leur rôle de témoins (4). Mais le nombre de ceux qui venaient se renseigner sur les lieux était une infime minorité (5). Certains attaquèrent même dès ce moment les apparitions comme une superstition ou une fourberie, sans même avoir pris la précaution d'acquiescer des éléments suffisants d'information. La plupart restaient volontairement dans l'indifférence, soit qu'ils ne pensassent pas que la chose pût jamais prendre de l'importance, soit qu'ils cédassent à la conviction qu'il est difficile de démontrer le caractère divin de ces sortes de faits, démonstration d'ailleurs, qui, pensaient-ils n'incombait pas à eux.

L'évolution de l'opinion du Clergé se fit donc lentement et progressivement sous l'influence de causes multiples dont la principale fut l'entraînement de l'opinion populaire. Les prêtres étaient « convertis » un à un par leurs fidèles, qui, au retour de leurs pèlerinages, leur racontaient les merveilleux récits de conversions ou de guérisons entendus là-bas. D'ailleurs bientôt il y eut dans chaque paroisse un ou plusieurs témoins de la miséricordieuse puissance qui agissait sur les corps et les âmes à Cova da Iria.

Les ecclésiastiques qui avaient été gagnés dès le début, c'est-à-dire ceux qui avaient consenti à examiner sans nul parti pris ces merveilles inouïes, réussissaient à gagner peu à peu leurs confrères. Les publications du Vicomte de Montelo (chan, Formigão) y aidèrent puissamment. Les procédés odieux des sectaires dégoûtèrent l'opinion populaire et aussi celle des milieux ecclésiastiques.

De tous les coins du pays s'élevait un concert d'action de grâces et d'admiration. Comment résister à ce courant de ferveur? L'un après l'autre les prêtres, même les plus réfractaires au début, étaient forcés de prendre contact avec

(4) Il en sera de même pour le futur évêque de Leiria... et pour combien d'autres chrétiens!

(5) Quelques jours après le prodige solaire, le 19 octobre, y vint l'aumônier du corps expéditionnaire en France, en permission de détente, M. l'abbé Lacerda. Avant sa mobilisation, il était directeur du « Mensageiro » de Leiria et curé de Milagres.

ce « mystère », et ils étaient conquis ou du moins gagnés à un état d'esprit plus sympathique.

Au moment de l'approbation canonique (1930) il restait quelques indifférents ou opposants; mais ils furent bientôt absorbés dans le courant de ferveur populaire pour ce mystère de grâce dont les fruits de tous ordres étaient tous les jours plus tangibles.

CHAPITRE IV.

LA SECTE ET LE POUVOIR CIVIL

On peut, hélas! raconter l'action de la secte et celle du gouvernement dans le même chapitre, car l'administration portugaise en ce temps-là n'était plus qu'un organe de la franc-maçonnerie. L'anticléricalisme le plus abject régnait en maître; la Loge tenait le pouvoir et toutes ses avenues.

On comprend difficilement certains points des origines de Fátima si l'on oublie la triste situation religieuse du Portugal à l'époque des apparitions. Séminaires réduits à trois, certains évêques interdits de séjour, ordres religieux absolument inexistants, etc. (1). Comment s'étonner, dans ces conditions, — d'une part, que le clergé ait mis longtemps à percevoir le rayon d'espérance que lui apportait la Vierge de Fátima, — d'autre part, que la Secte ait pressenti tout de suite dans ces événements mystérieux une menace mortelle pour son pouvoir?

Les catholiques doutaient par prudence, manifestement excessive; les jacobins n'iaient par haine antireligieuse. Dès l'abord la fureur les aveugla. Ils n'abandonnèrent la lutte que lorsque, après toutes sortes d'assauts, ils furent enfin convaincus que leurs efforts ne faisaient qu'accroître la victoire éclatante de la foi et de la ferveur populaires.

Le « Ferblantier ».

Nous connaissons déjà le représentant du pouvoir civil à la tête de l'arrondissement d'Ourém, M. Artur d'Oliveira Santos. Devenu « administrador » du Conseil à vingt-six ans, il fut aussi bientôt président de la Chambre Municipale (maire) de Vila Nova et substitut au juge du district. Dès lors, il était la personnalité la plus en vue de l'arrondissement.

(1) Voir plus loin, chapitre VI.

Intelligent, quoique sans culture, audacieux, et sûr de l'approbation de ses chefs, il exerçait une sorte de pouvoir dictatorial sur l'ancien territoire du saint connétable. Il en vint à mettre les curés en état d'arrestation pour le moindre prétexte, interdisant tout acte de culte hors des églises, la sonnerie des cloches, les réunions à l'église après le coucher du soleil, etc...

Sa propagande et son action administrative n'étaient pas sans tristes résultats; les prêtres voyaient diminuer le nombre des pratiquants. Mais bientôt les bons se ressaisirent. Leur cohésion avec leurs prêtres, laborieux et amis de leur peuple, devait les rendre facilement victorieux lorsque les événements de Fátima étaient venus fournir, en même temps, à l'administrateur un nouveau terrain d'attaque et aux catholiques un ferment nouveau d'union et de résistance.

Nous avons raconté ailleurs ce qu'il fit pour essayer de saisir le « secret » de la Dame du chêne vert dans l'espoir d'y trouver la clef de la machination cléricale qui, dans son esprit, était à la base de toute cette affaire.

L'échec de sa manœuvre fut suivi d'un temps de silence et de paix, sans doute dans l'attente du « miracle » promis par les enfants pour le 13 octobre. Les événements formidables de ce jour-là frappèrent en plein cœur l'impie portugaise.

Toutefois, à Santarém, un groupe de fanatiques prépara la revanche de la Libre-Pensée. Le soir du 22 octobre, une camionnette, chargée de trois ou quatre polissons, partait de cette ville en faisant publier que le lendemain il y aurait dans les rues une grande fête en l'honneur de Notre-Dame de Fátima et que le chêne vert des apparitions lui-même y figurerait. En passant à Vila Nova d'Ourém, on chargea quelques passagers de plus.

L'opinion a toujours désigné comme instigateur responsable de cette expédition le gouverneur du district (préfet) de Santarém, M. José Antonio dos Reis junior, franc-maçon notoire, lequel s'est pourtant toujours honteusement caché dans l'ombre.

Arrivés à la Cova, la nuit, ces courageux combattants, démolirent tout ce qui constituait le sanctuaire primitif et le chargèrent sur leur camionnette : les trois poteaux du portique, la table, le petit autel qui la surmontait, les deux lanternes, deux modestes croix, deux vases, etc.

Ils voulaient aussi emporter l'arbre des apparitions, en le traînant derrière leur auto. Mais ils se trompèrent, parce qu'il était réduit, par la ferveur des pèlerins avides de reliques, à

une simple souche sortant du sol à peine 50 centimètres. Ils coupèrent un arbre voisin, dit Lucie; des branches d'autres arbres, dit Galamba.

Les vainqueurs revinrent à Santarém le 23 à 9 heures du matin. Ils se mirent à organiser, avec les objets volés, une exposition dans une maison de la place du Séminaire. L'argent des entrées devait être versé à la caisse des cantines scolaires; mais la direction de l'œuvre se refusa à recevoir un tel don.

Le soir de ce même jour, on organisa une procession dérisoire dans les rues de la ville; des hommes portaient les divers objets dérobés, en chantant des litanies blasphématoires. Il y eut une centaine de manifestants.

Le geste sacrilège de ces polissons ne provoqua que du dégoût. Il souleva une protestation générale. Même les journaux « libéraux » qui rapportèrent la chose, en parlèrent avec indignation. Le *Diário de Notícias* intitula son article « Un crime » (25 octobre). L'article de *O Seculo* se terminait ainsi : « Quelle honte ! Comment les autorités ont-elles pu permettre une telle chose, alors qu'elles refusent l'autorisation aux processions catholiques quoique presque toute la population portugaise appartienne à l'Église et que ces processions en aucune manière n'offensent les opinions des autres. » (26 oct.)

Le plus modéré fut le journal des catholiques *A Ordem*, et il n'en parla qu'après les autres (27 oct.) « Le fait d'hier représente une violation de la loi de séparation de l'Église et de l'État, et un mépris de la liberté de penser de ceux qui ne pensent pas comme M. l'administrateur du Conseil. On aurait dû l'empêcher... »

Le 28, *O Seculo* accepta de publier une protestation adressée au ministre de l'Intérieur par M. l'abbé Formigao, professeur au Séminaire et au Lycée de Santarém, au nom des catholiques de la ville.

La vive réaction de la presse et de l'opinion contre cette parodie sacrilège, est symptomatique du changement opéré dans les esprits (et par conséquent dans l'esprit public) par le « signe de Dieu ».

Le Congrès de protestation du 2 décembre. — Les fanatiques libre-penseurs ne se décourageaient pas. L'Association du Registre Civil avec le concours du journal *O Mundo* et de son rédacteur José do Vale, lança une campagne en vue d'un grand congrès de protestation « contre la spéculation clérico-mercan-

tile qui se fait à Fátima », « dans le site même choisi par les réactionnaires pour théâtre de leur honteuse tentative de rétrogradation ».

On répandit dans la région de Torres Novas et de Ourém, avec grande profusion, un pamphlet plein d'invectives contre les apparitions, « œuvre des Jésuites », contre les prêtres en général, auteurs accoutumés de tous les maux qui tombent sur la nation. Le « papier » se terminait par un appel au « peuple libéral », l'invitant à se rendre en masse le dimanche suivant à Fátima, à l'heure de la sortie de la messe, afin de prendre part à une assemblée où des orateurs réputés devaient démasquer les comédiens de la Cova da Iria.

Certain de son succès, José do Vale, assisté du Ferblantier et de trois délégués lisboïens de l'Association du Registre Civil, arriva à l'heure dite à Fátima. Il y avait spécialement convoqué les « cabos de ordem » (2) du Conseil afin de grossir les effectifs de gendarmerie venus de Torres Novas, Leiria et Vila Nova.

Les congressistes étaient au nombre de six!... Un seul homme sur la place de l'église pour les recevoir : M. Francisco da Silva, militant « démocrate », et à ce titre « regedor » de la commune. Les arrivants pensent que les habitants sont encore à la messe. Le Regedor les détrompe : la messe paroissiale aujourd'hui est célébrée à la chapelle de l'Ortiga, à trois ou quatre kilomètres; le presbytère est fermé; l'église est fermée; le village vide.

M. le curé de Fátima ne croyait pas aux apparitions (ou du moins se refusait à avouer sa foi intime); mais il admettait encore moins le sectarisme et la persécution. Averti par les tracts distribués, il avait annoncé que la grand-messe aurait lieu ce dimanche-là à l'Ortiga, et le peuple avait obéi (3).

Dependant les « congressistes » discutaient longuement sur la place s'il valait mieux tenir tout de même l'assemblée annoncée en y convoquant de force la demi-douzaine de « man-queurs » de messe dont ils avaient les noms, ou bien aller la tenir à Vila Nova avec les amis du Ferblantier. Finalement on

(2) « Chefs d'ordre ». On appelle ainsi des sortes de policiers volontaires auxquels le Regedor peut faire appel en cas de besoin.
(3) Afin d'écartier les petits voyants, en cas d'une bagarre quelconque, M. Mario les avait conduits à la messe à la chapelle d'un château du côté d'Ourém-Vieux. Ils y passèrent la journée.

adopta une troisième solution; on ira à la Cova da Iria attaquer l'ennemi sur le lieu même de ses exploits!

Et voilà nos libre-penseurs à suivre le chemin des dévots pèlerins de la Cova da Iria. Et là, ils trouvèrent un auditoire... inespéré. Un plaisant de Lomba d'Egua y avait pourvu. Il avait fait le tour des hameaux voisins, s'était fait prêter tous les ânes du pays et les avait attachés çà et là aux arbres de la Cova. A l'arrivée des congressistes, il sut les faire bramer tous à la fois pour saluer les nobles visiteurs, à leur stupefaction et à celle des gendarmes, impuissants contre cette sorte de délirants.

Nos « libéraux », continuant leur pèlerinage jusqu'au portique des apparitions, y trouvèrent une bonne quantité de paille et de foin, placés là dans une intention symbolique par les gens de La Moita.

José do Vale ne se découragea pas; il prit tout de même la parole devant les gendarmes. Voilà que son discours fut coupé par les cris venant des fourrés voisins : « Vive Jésus et Maria! » qui se faisaient écho de droite et de gauche à chaque phrase de l'orateur. C'étaient M^{me} Carreira et des amis du voisinage revenus de la messe de l'Ortiga.

M^{me} Carreira ne lançait que des cris pieux; mais ses amis y ajoutaient des objurgations moins mystiques :

— « Bourriquets!... Anes!... Sales bêtes!... »

A quoi les congressistes répliquaient :

— « Cruches de la montagne! »

L'orateur s'exclut, sa voix s'enfla; il se met à vociférer des injures contre les objecteurs clandestins. Enfin le sous-préfet donne l'ordre aux gendarmes d'arrêter les perturbateurs. Ils font mine de les poursuivre; mais quand ils les découvrent dans leurs cachettes, ils se mettent à fraterniser avec eux.

Le désordre devient tel que les congressistes doivent se disperser sans autre conclusion que les huées des braves paysans qui les accompagnent sur le chemin de Fátima.

La statue de la Capelinha (13 mai 1920). — Dans l'intervalle de ces incidents, M. Artur Santos n'oubliait pas son objectif essentiel : abolir la religion sur le territoire de son Conseil. Il essaya d'expulser de son presbytère le curé de Fátima, sous

prétexé qu'il avait besoin de ce local pour une œuvre d'utilité publique. M. l'abbé Ferreira sut résister à l'agresseur; mais ces tracasseries contribuèrent probablement à accroître le découragement qui le poussait à quitter cette paroisse. Ses successeurs continuèrent la lutte et réussirent à maintenir les droits de l'Église. N'était-ce pas l'action de la Maçonnerie essayant d'annuler l'œuvre naissante de Fátima?

L'année 1918 fut assez calme, parce que Sidónio Pais, malgré son inscription à la Loge, savait faire respecter la justice. M. Santos avait été remplacé à la tête du Conseil d'Ourém; il devait du reste y revenir après l'assassinat du premier ministre. Mais la Secte ne perdait pas de vue son objectif. Elle trouva au printemps 1920, une autre occasion de montrer sa haine contre la Dame du Ciel qui avait osé descendre sur le sol portugais.

La statue de l'Apparition, dont nous avons parlé, arriva à Torres Novas quelques jours avant le 13 mai 1920, qui se trouvait précisément le jeudi de l'Ascension. Tout le monde venait la voir et l'admirer dans la maison du donateur. L'administrateur du Conseil de Torres Novas convoqua à son bureau M. Gilberto et lui interdit de la porter à Fátima. Et la troupe entoura sa maison pour empêcher l'image d'en sortir.

Le 12, le père du donateur attela une paire de bœufs et se met à faire un chargement d'outils et de matériaux divers sur sa charrette, comme s'il allait travailler aux champs. Il y dissimule une caisse litigieuse. Les soldats, sans défiance devant le paisible attelage, laissent passer. Lorsque la charrette est hors de la ville des amis qui attendaient chargent la caisse sur une auto et la portent à Fátima, à l'église paroissiale.

Le nouveau curé accepta de la faire bénir et promit de la laisser installer le lendemain à la Capelinha. Ce fut M. d'Oliveira Reis, archiprêtre de Torres Novas, qui la bénit, comme nous l'avons dit.

Or, depuis deux mois, la petite Jacinte était morte à Lisbonne et son corps reposait au cimetière de Vila Nova. Le bruit courait qu'on profiterait du 13 mai pour la transporter à Fátima avec grande démonstration populaire. Les sectaires exploitaient ces bruits pour alarmer les « républicains » en transformant en manœuvre politique un simple acte de foi en la visite de Marie. La Loge agit sur le gouvernement, lequel décida d'interdire la réunion du 13 mai à Cova da Iria.

Mais on n'a jamais su qui en avait pris la responsabilité.

Le 24 avril, l'administrateur du Conseil avait reçu une lettre, à l'en-tête du ministère de l'Intérieur, lui prescrivant de l'informer de tout ce qui se préparait pour « consacrer la voyante de Fátima qui vient de mourir, afin que le gouvernement puisse prendre toutes mesures pour neutraliser cette saleté politico-jésuitique ». Le papier était signé Julio Bento Ferreira, fonctionnaire inconnu, irresponsable ou même peut-être inexistant.

Docile, M. Artur Santos convoqua une réunion de tous les « regedores » du Conseil pour le 6 mai. Il leur parla de l'énorme danger que Fátima faisait courir à la République. Le lendemain il recevait un télégramme du gouverneur (préfet) de Santarém, D^r José Dantas Baracho, lui rappelant l'ordre (?) du ministre de l'Intérieur d'empêcher « répétition mystification Fátima » : lui prescrivant d'intimer cette défense à tous responsables et de prendre toutes mesures légales pour pouvoir poursuivre les délinquants. « Décide Son Excellence Ministre cette affaire soit traitée directement avec moi sans intervention autres personnes ». Cette dernière phrase rend encore plus suspecte l'authenticité de la lettre de Julio Bento Ferreira.

Le sous-préfet obéit et prescrivit à tous les maires de lui faire connaître « dès maintenant » (même avant le délit) les noms de ceux qui préparent la manifestation.

Les ordres venaient-ils vraiment du Gouvernement? Le lecteur peut juger sur pièces. Peut-être cependant le ministre a-t-il agi en-dessous et le préfet a-t-il fait moins de mystère.

D'autres documents d'ailleurs attestent la responsabilité de ce franc-maçon molinaire. Un télégramme du 10 mai annonce au sous-préfet de Vila Nova que l'armée et la « garde municipale » (sic, au lieu de républicaine) seront à sa disposition pour occuper la route aux endroits appropriés et « barrer le passage à la procession de Fátima ». Le 12, un autre télégramme annonce que la force armée promise sera renforcée afin de pouvoir mettre un piquet plus important à la Cova da Iria et y « empêcher une quelconque manifestation religieuse ».

Le lendemain, pour éviter tout conflit avec l'armée, les pèlerins se frayèrent un passage à travers les haies et les tas de pierre pour aller prier devant la statue de José Thedim qui trônait dans sa Capelinha. On pria et on chanta à la Cova comme les autres jours 13. Un fort orage, avec tonnerre et pluie, obligea la foule à se disperser. Beaucoup se réfugièrent

vers l'église, où, sur la place, des soldats brutaux dégainèrent et frappèrent quelques pèlerins du plat de leur sabre. A l'intérieur, le saint et populaire Père Cruz dirigeait la prière des fidèles.

Cependant, d'une manière générale, la troupe fraternisait avec les pèlerins, et de nombreux soldats allèrent prier à la Capelinha. Un des officiers exprimait ainsi avec sincérité ses propres sentiments à l'historien de Fátima, vicomte de Montelo : « Si vous saviez comme il me déplaît d'être ici!... Je fais ce qu'on me commande, mais croyez bien que tout cela me révolte. Je suis croyant et je ne comprends pas quel avantage il peut y avoir à empêcher ces pauvres gens d'aller prier là-bas. Ça me fait pleurer... » Et il ajoutait, les larmes aux yeux : « J'ai une sœur à qui la Dame de Fátima a sauvé la vie. » Les milliers et les milliers de pèlerins repartirent encore plus résolus à multiplier la propagande et leurs protestations contre le sectarisme officiel. A la fin de la journée, le Gouvernement n'avait réussi qu'à se rendre ridicule.

La Fédération de la Libre-Pensée ne le croyait pas ainsi, car elle exprima ses félicitations au sous-préfet « pour la forme hautement républicaine et libre-penseuse avec laquelle vous avez agi » et « pour (sa) manière de procéder ».

La presse ne souffla mot de cette histoire, sauf quatre lignes dans *O Seculo*, où les pèlerins qui avaient voulu entrer dans l'église de Fátima, étaient traités de provocateurs.

Quand il eut bien réfléchi à sa victoire, le Ferblantier écrivit à la Fédération de la Libre-Pensée pour la remercier des compliments reçus, en faisant éclater la splendeur de la victoire de la liberté!

Après quoi, il renouvela l'ordre au Regedor de Fátima d'interdire toute procession sans avoir obtenu son autorisation.

Dans l'opinion populaire, la journée du 13 mai avait été un triomphe pour la Sainte Vierge, et une défaite pour la Loge et l'Administration qui s'étaient couvertes de ridicule. Aussi un ami du Ferblantier pourra lui dire plus tard, avec vérité : « Mon cher Artur, quand on étudiera l'histoire de Fátima, on reconnaîtra en toi un réel mérite et l'on élèvera une statue. En définitive, c'est toi qui as fait Fátima; c'est à toi qu'on le doit ».

Et M. le Chanoine Galamba d'ajouter finement et charitablement : « Il ne lui manque plus, pour achever son œuvre,

que de s'agenouiller aux pieds de cette Dame et Mère qui, avec amour, lui tend la main salvatrice. Quoique, par ignorance, il ait voulu la lui fermer, elle continue à s'ouvrir pour une pluie continuelle de grâces sur le sol béni de Cova da Iria » (5).

M. de Sousa Leitao.

M. Santos quitta l'administration au début de 1921. Il eut un successeur digne de lui, le pharmacien de Vila Nova qui l'avait jadis introduit à la Loge de Leiria, M. Antonio Joaquim de Sousa Leitao. Le 11 juin, il écrivit au Regedor de Fátima pour lui enjoindre d'empêcher la « manifestation religio-jésuitique » du surlendemain à la Cova, parce que ces « manifestations dénotent du fanatisme et n'honorent en rien la République ». Il l'avertit qu'il lui fera envoyer la force armée afin qu'il puisse faire respecter la loi.

En réalité, le 13 juin, il y eut grande fête à l'église à cause de la Saint-Antoine et procession sur la place, mais le clergé n'alla pas à la Capelinha où se rendirent seulement des isolés (6).

Le 18 juillet, M. Leitao envoya une circulaire à tous les maires pour interdire l'ouverture des églises en construction sans avis favorable de l'administration. Cette mesure visait-elle la nouvelle chapelle des Apparitions (Capelinha)?

La Capelinha dynamitée. — Les sectaires en supportaient difficilement l'existence. Sept mois après la circulaire ci-dessus, la nuit du 5 au 6 mars 1922, une forte explosion réveilla les habitants des hameaux de La Moita et de Lomba d'Egua.

(5) Je m'étais proposé, dans mes voyages à Fátima, de recueillir les impressions de M. d'Oliveira Santos. Mais il refusait obstinément de recevoir les ecclésiastiques et de répondre à toute question concernant les événements de Fátima. Après avoir vécu dans le silence à Vila Nova, il est mort chez un de ses fils à Lisbonne (septembre 1953). Quoique adversaire du régime actuel, nul ne songeait à l'inquiéter. Si ses amis eussent été les maîtres du pays, leurs adversaires auraient-ils joni de la même tranquillité? Ceux que jadis il persécuta ne savaient se venger qu'en priant pour sa conversion.

(6) En l'absence du curé, parti comme nous le savons, c'était l'abbé Manuel Bento Moreira qui administrait provisoirement la paroisse. Mais à la fête du 13 assistaient le doyen d'Oliveira et l'abbé Agostinho Marquês Ferreira, alors curé d'Espite, qui allait bientôt remplacer son cousin défaillant.

Guidés par la lueur d'un petit incendie, ils arrivèrent devant la Capelinha qui flambait. Il n'en restait plus que les murs fort ébranlés et une partie de la charpente qui achevait de se consumer.

Providentiellement, la statue de la Vierge avait été enlevée la veille.

Les bandits avaient perforé le mur, avec un outil de maçon, en quatre endroits, et y avaient introduit quatre bombes. Une cinquième, placée sur la souche du chêne vert, n'avait pas explosé.

La nouvelle de cet attentat sacrilège se répandit rapidement dans tout le Portugal, et y provoqua un grand sentiment d'indignation. Le nouveau curé de Fátima, Padre Agostinho, prit l'initiative d'organiser pour le 13 une procession de pacifique protestation. Quatre à cinq mille personnes défilèrent de l'église à la Capelinha où elles trouvèrent cinq à six mille autres protestataires.

Depuis le 13 octobre précédent, M^r l'évêque de Leiria avait autorisé la messe sur le lieu des apparitions. On la célébra sur un autel improvisé devant les ruines de la petite chapelle.

Unaniment, la presse blâma l'attentat et même des voix osèrent s'élever au Parlement pour demander de poursuivre les coupables. Le ministre répondit que l'ordre était donné de les rechercher.

M. le chanoine Galamba a publié les documents relatifs à cette prétendue enquête et à ces encore plus prétendues poursuites, documents qui montrent jusqu'à l'évidence que tout cela était pur simulacre pour calmer l'opinion irritée. L'affaire traîna en longueur et la colère populaire s'éteignit peu à peu. Cependant le même historien désigne presque nommément les gens qui avaient placé les bombes (7).

La cérémonie de réparation. — La procession et la messe

(7) La rumeur populaire attribuait la responsabilité première au préfet de Santarém et l'exécution à des hommes de Vila Nova, amis du trop célèbre Ferblantier. Dans les mois suivants, deux jeunes gens se suicidèrent dans cette ville. Tout le monde dit qu'ils étaient l'un et l'autre fils d'auteurs de l'attentat. L'un des deux pères, voyant dans le suicide de son fils, un châtement divin, se convertit et fit baptiser ses autres enfants. L'autre père partit pour l'étranger.

d'expiation du 13 mars ne suffisaient pas à la piété populaire. Sans que le clergé donnât la moindre consigne, le mot d'ordre passa de bouche en bouche, et ce fut pour le 13 mai, cinquantième anniversaire de la première apparition, une foule de soixante mille personnes qui envahit la Cova da Iria.

Le préfet de Santarém, M. Augusto de Castro, avait présenté la chose, et dès le 8 avril, avait adressé à ses subordonnés une circulaire interdisant les actes extérieurs du culte « non seulement pour maintenir l'ordre, mais pour protéger les croyances de tous », (*sic*).

Son argumentation ne convainquit pas M. de Sousa Leitao, pourtant assez bien disposé, car lorsqu'il vit, les 12 et 13 mai, les foules qui défilaient sur les routes, il comprit enfin ce que ces interdictions avaient d'impolitique et il écrivit au gouverneur trop zélé qu'il se refusait à ridiculiser le régime, comme c'était d'ailleurs l'avis des meilleurs républicains et démocrates du Conseil.

Cependant la secte ne désarmait pas. Le jour même du 13, elle fit distribuer dans toutes les maisons le journal *A Epoca* qui portait un article intitulé : « *La Comédie de Fátima — D'hors les Jésuites! — Alerce! peuple libéral!* », où Fátima est une « duperie pour attraper l'argent du peuple ingénu » et ses amis « les corrupteurs des doctrines du Christ ».

Cependant, malgré la réponse de M. Leitao le gouverneur de Santarém avait envoyé la troupe. Le sous-préfet venait de la renvoyer comme inutile, lorsqu'il reçut un télégramme signé du nom du secrétaire du Président du Conseil, M. Custodio de Paiva : « Interdiction absolue du rassemblement réactionnaire à Fátima ».

Le pauvre fonctionnaire, persuadé que cette politique n'obtenait pas son résultat, prévint le préfet qu'il désobéirait à cet ordre, car l'exécuter était impossible.

La foule des priants ne troubla nullement la paix dans le désert du plateau. La procession s'y organisa en très bon ordre. Parmi les pèlerins les plus recueillis, on montrait deux femmes en deuil sévère : les deux mamans des voyants, Olimpia, mère des deux petits déjà au Ciel, et Maria-Rosa, dont la fille Lucie était partie depuis six mois dans une pension du Nord.

Sur un autel improvisé devant les ruines de la chapelle, le curé de Fátima célébra la messe, et l'abbé José Pedro Ferreira fit un sermon sur la dévotion envers Marie.

La source, jaillie six mois auparavant, facilita le campement de la foule, et la vue des ruines du petit oratoire excita les générosités pour le reconstruire. Il fut bientôt relevé par le même peuple qui l'avait bâti, dans la même pauvreté et humilité qui ne l'ont pas empêché de devenir le centre de l'un des sanctuaires marials les plus fréquentés de l'univers.

Quant au télégramme de la Présidence du Conseil, le secrétaire du premier ministre, M. Custodio de Paiva, nia l'avoir expédié. Le ministre lui-même, M. Antonio Maria da Silva, déclara n'en avoir pas eu connaissance. Il reconnut seulement avoir recommandé au gouverneur civil de Santarém de veiller à ce que tout se passât sans désordre (8).

On a formulé diverses hypothèses pour expliquer cet imbroglio; mais l'historien n'a aucune base pour retenir l'une plutôt que l'autre. Haine, duplicité, hypocrisie, faux et usage de faux, voilà ce qui caractérise la politique contre Fátima.

Député de tout cela, M. Sousa Leitao se démit de ses fonctions. Quatre jours après le 13, il passa les pouvoirs à M. Antonio de Sá Pavilon.

Le sieur Pavilon.

La nouvelle source. — Le nouvel administrador ne supporta pas mieux que ses prédécesseurs les rassemblements à la Cova da Iria; mais ce qui excita son zèle démocratique ce fut de voir les pèlerins boire à la source qui venait de jaillir. Son souci de l'hygiène lui faisait voir là un danger extrême pour la santé publique.

Il y avait dans toute la région de nombreux villages et fermes dont les habitants n'avaient d'autre eau que celle des citernes, ou même des mares, parfois souillées par les infiltrations des fumiers et toujours exposées aux poussières et autres impuretés. M. Pavilon ne s'en inquiétait pas. Ce qui le préoccupait c'était l'eau du puits que M^r l'évêque venait de faire

(8) La haine des sectaires impuissants contre la ferveur populaire, se vengea de sa défaite contre des innocents. Citons seulement le cas des deux instituteurs poursuivis pour n'avoir pas fait la classe le 13 mai, alors qu'ils n'avaient eu aucun élève présent. L'un d'eux, père de famille nombreuse (il a maintenant douze fils ou filles), fut destitué, malgré la protestation des parents de ses élèves, malgré ses mérites exceptionnels d'éducateur et bien que son cas eût été porté devant le Parlement.

creuser. Naturellement, les premiers jours l'eau avait été un peu terreuse : c'était un scandale, un péril grave.

Sur plainte (provoquée par lui-même?) d'un médecin subdélégué à la santé, il intima au maire de Fátima l'ordre de faire combler immédiatement « la mare que Manuel Carreira, du hameau de La Moita, a fait creuser à la Cova da Iria » (15 juillet).

Venu le surlendemain sur les lieux, avec ledit subdélégué, il constata que son ordre restait inexécuté. Il alla chez M. le curé pour lui demander de faire fermer le puits. Le prêtre répondit que ce n'était pas lui qui l'avait fait ouvrir et que par ailleurs les gens loin de sa fâcher que cette eau leur fit du mal, racontaient qu'elle en avait guéri plusieurs de diverses infirmités et maladies. Le sous-préfet et le médecin partirent en haussant les épaules.

Quatre jours après la première lettre, le Regedor recevait une autre missive plus pressante. Nous ignorons la réponse; mais il y eut un temps d'accalmie. Cependant, les ouvriers approfondissaient le puits et commençaient la construction du réservoir qu'on a pu voir jusqu'aux travaux de nivellement de 1950.

Un matin le sieur Pavilon arriva chez le curé avec un médecin, car on lui avait dit que l'eau était empoisonnée! Tous trois se rendirent sur les lieux, et l'on constata officiellement que l'eau était limpide et potable. Ainsi finit la guerre contre la source.

Dernières escarmouches. — Cependant le sieur Pavilon n'oubliait pas le délit de culte hors des édifices légaux. Il vint un jour chez M. le curé pour lui rappeler la loi et le rendre responsable des violations qui se commettraient sur sa paroisse.

— Ce sont les prêtres, dit-il, qui portent la faute de ces rassemblements. Ils abusent de la simplicité du peuple en attirant là les fanatiques par toute sorte de procédés. Il faut en finir avec tout cela!...

M. Agostinho Ferreira répondit qu'il ne lui appartenait pas à lui, prêtre, d'interdire de prier où que ce soit. Et le jour 13 suivant se passa comme d'ordinaire.

Un autre jour 13, M. Pavilon revint avec de la troupe, disant avoir reçu l'ordre d'empêcher la « missa campal » et la « procissão armada ». M. le curé le somma de définir ce que c'était qu'une messe en plein air et une procession équipée. La

messe n'était pas en plein air, puisque le prêtre était dans la Capelinha ou sous le hangar qui la précède. On n'y faisait pas de procession, se contentant de prier et de chanter sur place.

Le vigilant défenseur de la loi se rendit lui-même à la Cova pour contrôler si tout cela était vrai. Il laissa les soldats à côté de la ferme dite da Carreira. Ceux-ci formèrent les faisceaux, puis se joignirent aux pèlerins, achetant médailles et chapelets et les faisant toucher à l'image vénérée, tout comme les autres « délinquants ».

M. Pavillon enjoignit à M. le curé de faire plier les nombreuses bannières déployées. Le prêtre lui dit de proclamer lui-même l'interdiction; ce qu'il se garda bien de faire.

Revenu tard au village, il alla frapper chez des amis qui devaient lui donner l'hospitalité. Il trouva la porte fermée. Voilà que M. le curé le rencontre errant sur la place et se préparant à repartir à pied pour Vila Nova. La conversation s'engage et de fil en aiguille, le sous-préfet accepte l'hospitalité du presbytère.

Après le souper, le prêtre se rend à l'église pour la prière du soir. C'est la nuit : violation de la loi... L'administrateur néglige de dresser procès-verbal :

— Je devrais le faire. Mais je veux la paix...

— Ne vous tracassez pas, dit le prêtre mieux renseigné; il y a un nouveau décret de M. Moura Pinto qui autorise les réunions dans les églises entre le coucher et le lever du soleil.

Le sous-préfet dormit tranquille. Le lendemain, il resta pour continuer sa vigilante garde à la Cova. En voyant la foi des pèlerins et les sacrifices qu'ils faisaient, il déclara :

— Qui oserait poursuivre ces braves gens qui viennent là au prix de tant d'efforts et de sacrifices?

Il aida même une brave paysanne à marcher à genoux dans la boue, en la soutenant par le bras. De peur d'être reconnu et de gêner la piété des pèlerins, il se retira.

Au déjeuner, qu'il prit encore au presbytère, il dit à M. le curé qu'il pourrait aller tant qu'il voudrait à la Cova et y faire ce qu'il voudrait. Il ajouta qu'il dirait au Gouverneur civil et au Ministre de ne plus compter sur lui pour empêcher en quelque lieu que ce soit quelque acte de culte que ce soit.

Et il ne s'occupa plus ni de la source, ni du pèlerinage.

Épilogue. — Plus d'une année après, M. Pavillon recut encore une lettre du gouverneur de Santarém, Antonio de Castro, lui

ordonnant d'empêcher la réunion du 13 octobre. On y lit entre autres :

« J'ai été informé également qu'à Fátima et hors de l'église il s'est construit un autel et une chaire pour y pratiquer le culte. Veuillez donc empêcher qu'ils soient utilisés pour actes de culte public qui seraient une dérision pour l'obéissance à la loi ».

M. Pavillon resta tranquille, et tout se passa comme les autres fois.

L'année suivante (1924), son collègue à la tête du Conseil de Torres Novas, M. A. de Vasconcelos, prit un arrêté interdisant l'accès de la Cova sous « les menaces légales ». En vertu de quel ordre agissait-il, et de quel droit hors de son territoire?

Ce fut le dernier sursaut de la Libre-Pensée contre le Pèlerinage de Fátima, la dernière tentative de l'administration pour en empêcher le prodigieux développement.

Après cet exposé, ne pouvons-nous pas souscrire aux conclusions de Mgr l'évêque de Leiria : « Aux apparitions, il ne manqua pas l'argument des persécutions, qui sont le signe distinctif des œuvres de Dieu (II Tim. III, 12)... C'est un fait universellement connu que les autorités firent tous leurs efforts pour empêcher les pèlerinages... La croyance aux apparitions a triomphé de tous les actes de violence, lesquels, en fin de compte, ont servi à favoriser la ferveur religieuse et à faire mieux connaître les grâces et bienfaits que déverse Notre-Dame sur tous ceux qui l'invoquent ».

CHAPITRE V

LA HIÉRARCHIE

L'autorité diocésaine.

Créé par Paul III le 22 mai 1545, le diocèse de Leiria, après trois siècles et demi d'existence, avait été supprimé par Léon XIII le 30 septembre 1881. Le territoire en avait été rattaché moitié à Lisbonne, moitié à Coimbra. Mais le clergé et les populations avaient mal supporté cette suppression et cette division (1).

À côté des démarches administratives qui furent faites pour le rétablissement du siège épiscopal, ne peut-on pas supposer que les rapports faits à Benoît XV — par le secrétaire de nonciature qui assurait la liaison entre le Vatican et l'église du Portugal pendant la suppression de la nonciature, Mgr Aloisi Masella, — sur les événements de Fátima, aidèrent à la si heureuse solution finale? En ce cas, le choix du même, devenu cardinal, comme légat aux fêtes du couronnement en 1946, revêtirait une signification particulière.

Que le Souverain Pontife, dès les premières nouvelles, ait attaché une certaine attention, à ces choses, il suffit pour s'en convaincre de se rappeler l'allusion, contenue dans sa lettre à l'épiscopat portugais en date du 29 avril 1918, à un « certain secours extraordinaire » de la Reine du Ciel. Le bref *Quo vehementius*, rétablissant le diocèse de Leiria, est du 17 janvier précédent. Si les informations reçues sur Fátima en ont hâté la rédaction, il serait permis de voir dans cet acte du Saint-Siège l'intention de donner aux apparitions de Fátima un juge, moins absorbé et moins éloigné que le Patriarche de Lisbonne.

(1) Ce diocèse, et quatre autres, avaient été supprimés à la suite d'une longue pression du gouvernement maçonnique sur le Saint-Siège, en prenant prétexte de leur exigüité.

Si ce ne furent là les intentions du Vicaire du Christ, peut-on douter que ce furent celles de la divine Providence?

LE CARDINAL MENDÈS BELO.

Dans le partage du diocèse, l'archiprêtre d'Ourém constituait l'extrémité orientale du territoire de celui de Lisbonne. À l'époque de la Séparation, plusieurs de ses prêtres avaient noblement maintenu les droits de l'Église et avaient subi l'emprisonnement. Mais le clergé s'y sentait soutenu par son peuple, resté fermement attaché à la foi ancestrale. « Jamais, nous apprend M. le chanoine Galamba, ni d'une manière ni d'une autre, on ne réussit à faire l'inventaire des biens de l'Église dans le territoire de l'archiprêtre. Que je sache, ce fut le seul du Portugal. Tant est puissante l'union des fidèles avec leurs pasteurs! »

Le Cardinal Mendès Belo, patriarche de Lisbonne, savait qu'il pouvait compter sur ce coin de son vaste diocèse, coin qui avait été jadis le fief du saint connétable Nuno Alvares, comte d'Ourém, et qui avait vu naître sainte Thérèse d'Ourém. Interdit de séjour en juillet 1917, le prélat fut assez vaguement informé des événements qui se déroulaient à Fátima.

Ocasionnellement, son suppléant, Mgr de Lima Vidal, administrateur apostolique du diocèse, avait en septembre chargé l'abbé Formigão, professeur au séminaire, de suivre les événements et de lui en rendre compte. M. l'abbé de Freitas Barros, jeune secrétaire au Patriarcat, les suivait aussi pour lui. Après le 13 octobre et la lettre du curé de Fátima, il écrivit aux archiprêtres d'Ourém et de Porto de Mós (19 octobre) avant même de répondre au curé lui-même, pour leur demander le récit de la journée du prodige.

Nous ignorons la réponse d'Ourém; celle de Porto de Mós se trouve aux archives épiscopales de Leiria. Elle est datée du 11 novembre : « J'ai consulté de nombreuses personnes et toutes ont confirmé ce que disent les autres témoins de l'événement. Aussi je n'ai pas cru nécessaire

d'écrire toutes leurs dépositions. Ce qui a actuellement un peu refroidi la foi de certaines personnes, c'est que l'une des pastourelles a dit que la guerre finirait le jour même ou la nuit suivante alors qu'elle continue en s'aggravant ».

Après quoi, viennent les réponses, signées sous la foi du serment, de seize témoins oculaires, de sa paroisse ou des paroisses voisines.

Le rapport du curé de Fátima, sur l'ensemble des faits, ne parvint à Lisbonne qu'au printemps 1919. Le cardinal patriarche, rentré à Lisbonne grâce à la nouvelle politique de Sidonio Pais, put en prendre connaissance. Mais à cette époque le siège de Leiria était juridiquement rétabli depuis un an, et cette circonstance empêcha sans doute Son Eminence d'étudier une affaire qui, en principe, ne le regardait plus.

Les bruits annonçant le prochain rétablissement de cet évêché, avaient été l'une des principales raisons pour lesquelles, à l'automne 1917, Mgr de Lima Vidal avait lancé, au nom du Patriarche, la consigne de neutralité : Mgr de Leiria la rappelle dans sa lettre d'approbation : « Loin de favoriser le mouvement né à la Cova da Iria, Son Eminence le cardinal Mendês Belo, de sainte mémoire, défendit au Révérend Clergé d'encourager les manifestations religieuses relatives à Fátima et de prendre part à aucune ».

À la mort de Jacinte (février 1920), Son Eminence ne s'était pas encore rendu compte de l'importance du fait de Fátima. M. le D^r Eurico Lisboa nous a, en effet, raconté ceci. S'étant occupé des funérailles de la petite voyante, le praticien n'avait pu assister à une réunion du Conseil des Conférences Saint-Vincent-de-Paul présidée par le Cardinal. À la réunion suivante, M. Lisboa s'excusa devant toute l'assistance. Lorsqu'il dit le motif de son absence, le cardinal sourit de la naïveté et laissa les autres confrères se gausser du charitable médecin (1).

Par la suite, cependant, le prélat examina de plus près

(1) Le chanoine Barros explique cela par la « réserve » naturelle du prince de l'Église.

les choses et changea de manière de voir. Nous savons qu'il était résolu à montrer sa sympathie au pèlerinage naissant en allant célébrer la messe à la Capelinha, lorsqu'il mourut le 4 août 1929, à l'âge de 87 ans.

M^r JOSÉ DA SILVA.

À ce moment, depuis neuf ans, le siège de Leiria était occupé par celui qui régit encore (1957) le diocèse et le pèlerinage, artisan principal et vraiment providentiel de la grandeur de Fátima.

Né le 15 janvier 1872 au diocèse de Braga, il fit ses études secondaires au Collège de cette ville dirigé par des Spiritains français, puis ses études théologiques au Séminaire de Porto (1889-1892), et à l'Université de Coimbra (1892-1897).

Professeur à vingt-cinq ans au Séminaire de Porto, il joignit bientôt aux travaux de cette charge, des œuvres d'action sociale catholique. Aumônier du Cercle catholique, il collaborait aux journaux *A Palavra* et *A Liberdade*. Au temps de la Révolution, il fut victime d'un long emprisonnement auquel on peut attribuer les infirmités qui l'affligent, et il subit diverses vexations.

Nommé au siège nouvellement rétabli par bulle du 15 mai 1920, il fut sacré le 25 juillet à la cathédrale de Porto et fut solennellement installé dans sa cathédrale le 5 août.

Esprit cultivé et de très grande finesse, Mgr José Alves Correia da Silva, est aussi un cœur plein de délicatesse et une âme d'apôtre. Et nous ne voudrions pas omettre de rendre hommage à son grand amour de la culture française et de notre patrie, dont nous pourrions donner de nombreux et touchants témoignages. Parlant notre langue avec facilité, il se montre heureux d'avoir occasion de la parler et il la fait apprendre aux élèves de son séminaire.

Sa profonde piété l'a toujours incliné à une tendre dévotion envers Marie, et en particulier envers Notre-Dame

de Lourdes. Il nous a dit être venu à Lourdes dix-sept fois, dont cinq fois depuis qu'il est évêque et quatre fois comme directeur d'un pèlerinage. Dix jours après son intronisation, le jour de l'Assomption, il consacrait solennellement son diocèse à la Sainte Vierge.

À proprement parler, Mgr José da Silva ne peut être considéré comme un témoin des origines de Fátima, car il n'a pu s'en occuper que quatre ans après les apparitions, six mois après la mort de Jacinte. Cependant son témoignage est particulièrement important pour l'historien, parce qu'il s'est entretenu cent et cent fois de ces choses avec les témoins directs, parce qu'il a dirigé les enquêtes prescrites par lui en 1922, parce qu'il a reçu les confidences de celle qui est maintenant Sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé, et enfin parce qu'il détient dans ses précieuses archives une foule de documents originaux qu'il a pu parcourir à volonté.

Son témoignage en faveur du caractère surnaturel de Fátima est d'autant plus précieux qu'il y avait été d'abord indifférent, sinon hostile. — « Je n'avais jamais voulu m'en occuper, au point — vous ne le croiriez pas — que je ne savais même pas où se trouvait Fátima. Histoires d'enfants, me disais-je. Lorsque Mgr le Nonce apostolique m'appela pour me proposer de reconstituer le diocèse de Leiria, j'hésitai fort. Jugez de l'état du prétendu diocèse ; dans cette ville (Leiria), il y avait un seul prêtre ! (2). Pour m'encourager, Mgr l'évêque de Porto, egre me dit : — Vous avez là Fátima, un nouveau Lourdes ! — Oh ! encore ce souci de plus, lui répondis-je. En somme j'étais incrédule. Toutefois lorsque j'eus accepté mes responsabilités, je résolus d'attendre de la Providence divine les signes qui guideraient ma conduite ».

La première impression qu'il reçut de son contact avec la question de Fátima fut plutôt défavorable. L'aspect

(2) La ville possède une très belle cathédrale et plusieurs églises. Actuellement il y a, en plus de la curie épiscopale, un clergé paroissial suffisant, un chapitre, deux séminaires, etc.

rude de la petite paysanne, seule survivante des trois voyants, certaines invraisemblances ou bizarreries apparentes, du moins dans les récits colportés, le pullulement à travers le pays à ce moment-là de visions et de récits merveilleux, les avis très partagés de ses collègues dans l'épiscopat, des prêtres et des fidèles, tout cela augmentait son incertitude, comme aussi le sentiment de sa responsabilité devant la décision à prendre, car — c'était même à ses yeux la seule chose claire dans cette affaire — c'était pour lui un devoir urgent de prendre une décision dans un sens ou dans l'autre.

Et cependant, il avait bien d'autres devoirs non moins pressants : tout un diocèse à reconstituer ! Son premier soin, après avoir trouvé un domicile, fut de fonder un séminaire, lequel ouvrait ses portes à une trentaine d'élèves quelques semaines plus tard. Puis il dut se préoccuper de donner à ce diocèse, mort depuis quarante ans, tout ce qui lui manquait.

Un mois à peine après son arrivée, il reçut la visite de l'abbé Formigão, que nous connaissons déjà, et qui venait lui apporter, de la part du cardinal patriarche de Lisbonne, le dossier de Fátima. Le visiteur fut reçu avec une exquise bonté ; mais sur l'objet principal de la visite, il constata une froide indifférence.

Quelques jours après, l'évêque recevait M. le doyen d'Oliveira qui venait aussi le mettre au courant de ce qui se passait et s'était passé dans son doyenné. Nous savons que ses dispositions avaient changé lorsqu'il avait consenti à s'occuper de près de la chose. Aussi il fit un rapport favorable, qu'il concluait ainsi : « Je suis bien placé pour être au courant de tout ce qui s'est passé à la Cova da Iria. Personnellement, dans toutes ces merveilles, je reconnais le doigt de Dieu. Loin de m'opposer à la propagande en faveur de Fátima, je la permets volontiers, tout en maintenant saufs les droits du magistère ecclésiastique quant à l'appréciation du caractère surnaturel des faits ».

Cependant le nouvel évêque laissait passer les mois sans agir apparemment, mais en travaillant doucement à

se faire une opinion. Prudent et sage il lit ou écoute tous les rapports, favorables, neutres ou hostiles; mais il réserve son jugement, voulant se rendre compte de tout par lui-même. Comment, cependant ne serait-il pas frappé par la nécessité de prendre position? Le fait de Fátima n'est pas une bagatelle. Ce sont des millions de fidèles qui croient à la réalité des apparitions et qui souhaitent que l'Eglise prenne la direction du culte à la Cova da Iria.

L'évêque se doit aussi de faire cesser les dissentiments qui divisent le clergé au sujet des apparitions. Si plusieurs se sont montrés favorables au caractère surnaturel de ces événements, si certains se sont délibérément mêlés à titre privé à la foule des pèlerins pour prier avec eux, la plupart en sont encore à l'attitude de prudente expectative prescrite dès les débuts à son élévation par le cardinal-patriarche de Lisbonne. Quelques-uns même seraient prêts à se joindre aux adversaires de la nouvelle « superstition », en vue, disent-ils, de sauvegarder le prestige de la Religion compromis dans cette affaire.

Le nouveau chef du diocèse voudrait mettre fin à ces hésitations et à ces discussions en montrant à tous où se trouve la vérité. Son amour confiant pour la Reine du Ciel ne lui interdit pas l'hypothèse que Marie ait pu choisir un humble coin de son petit diocèse pour venir rappeler aux hommes les voies du salut. Et pourquoi n'aurait-elle pas pris comme messagers des petits bergers innocents et pieux ainsi qu'elle l'a fait ailleurs?

Plusieurs fois, M^{re} da Silva interroge Lucie, la seule survivante des trois pastoureaux. Bientôt conquis par l'évidence lumineuse du surnaturel et, sans se prononcer sur le fond avant enquête officielle, il décide de prendre sous sa surveillance le culte qui a spontanément commencé à la Cova. Pourrait-on, d'ailleurs, le laisser dans cet état d'inorganisation sans courir le risque de le voir dévier en superstition demi-schismatique?

C'est pour cela que, dès 1921, il acheta les terrains autour de la Capelinha avec l'argent recueilli par Maria

Carreira, qu'il y autorisa la présence du clergé et même la célébration de la Sainte Messe, et qu'il y fit creuser la citerne que la bonté de la Mère de Dieu transforma en source d'eau vive.

Ouverture du procès canonique. — Il voulait surtout donner au pèlerinage un fondement doctrinal et canonique.

Le 3 mai 1922, en la fête de l'Invention de la sainte Croix, il publia une « Provision » ou Ordonnance, qui prescrivait un procès canonique, ou enquête officielle de l'Eglise, sur les événements de Fátima (3). A cet effet, il nommait une commission de sept membres, hommes de science et de vertu, qui devaient les examiner sous toutes leurs faces.

Ce sont MM. Jean Quaresma, vicaire général; Faustino Jacinto Ferreira, prieur d'Olivai, archiprêtre du Conseil d'Ourém; Manuel Marquês dos Santos, professeur au Séminaire; Joachim Coelho Pereira, prieur de Batalha; Manuel Nunes Formigão, professeur au Séminaire patriarcal de Santarem; Joachim Ferreira Gonçalves das Neves, curé de Santa-Catarina-da-Serra; Augustin Marquês Ferreira, curé de Fátima. La Commission pouvait s'adjoindre des experts ecclésiastiques ou laïques.

De l'ordonnance épiscopale, nous avons publié le texte complet dans nos éditions antérieures. Rappelons les principaux passages :

« Des trois enfants qui se disaient favorisés par l'Apparition, deux étaient morts avant notre arrivée dans ce diocèse. Nous avons interrogé plusieurs fois l'évêque survivant.

« Son récit et ses réponses sont simples et sincères et nous n'y avons rien découvert contre la foi ou la morale. Cette enfant, qui a aujourd'hui quatorze ans, pouvait-elle exercer une influence telle qu'elle explique ce concours du peuple? Disposerait-elle d'un prestige personnel suffisant pour entraîner ces masses humaines? S'imposerait-elle par

(3) A ce moment Lucie était depuis près d'un an en pension à l'Asilo de Vilar (Porto).

des qualités précoces au point de faire converger vers elle tant de milliers de gens?

« Ce n'est pas probable puisqu'il s'agit d'une enfant sans instruction et d'une éducation rudimentaire.

« De plus, par la suite, la petite a quitté le pays et n'y est plus reparue — et cependant le peuple est accouru en nombre plus grand à la Cova da Iria...

« L'autorité civile a employé tous les moyens — y compris les persécutions, la prison et les menaces de toutes sortes — pour en finir avec le mouvement religieux en cet endroit. Tous ses efforts ont été infructueux. Et personne ne pourra affirmer que l'autorité ecclésiastique ait encouragé la foi aux apparitions, — bien au contraire. »

Tous les fidèles du diocèse étaient obligés (et ceux des autres diocèses invités) à rendre compte à cette Commission de tout ce qu'ils savaient, soit en faveur, soit contre les apparitions et les autres faits extraordinaires.

Les travaux de cette Commission furent conduits avec une conscience scrupuleuse, mais avec moins de rapidité. Ils devaient durer sept années, bien longues pour les dévots de Fátima.

L'épiscopat portugais.

Fátima, jusqu'en 1926, était resté, en quelque sorte l'affaire particulière du petit diocèse de Leiria. Certes, le peuple y venait en foule de toutes les provinces du Portugal; de temps en temps, surtout le 13 mai et le 13 octobre, on voyait sur la Serra de Aire des multitudes innombrables. Mais nul autre évêque que celui de Leiria n'y était jamais venu.

Peu à peu, et avec des hésitations, l'épiscopat portugais commençait à s'intéresser à la vie du sanctuaire et à la floraison de piété mariale qui y avait pris naissance.

La première impulsion fut donnée par M^{re} l'Archevêque d'Evora, dom Manuel Mendês da Conceição Santos. Son village natal était assez près de Fátima, dans le conseil limitrophe de Torres Novas. Le 15 août 1926 il fit, inconnu une visite au sanctuaire.

Son exemple porta fruit. A la Toussaint suivante, le nonce apostolique à Lisbonne, M^{re} Nicotra, se trouvant à Leiria pour y présider une fête, demanda à l'évêque du diocèse de l'accompagner pour visiter le célèbre monastère de Batalha. Là, seulement, il manifesta le désir de connaître aussi le sanctuaire de Fátima.

A la Cova da Iria, on ne sait rien; le nonce veut garder un incognito absolu. Mais en descendant de l'automobile, le prélat aperçoit un spectacle qui lui cause une profonde impression. Quoique ce ne soit pas un jour de pèlerinage, il y a plus de soixante personnes qui prient à genoux devant la *Capelinha* des apparitions avec une piété et une émotion qu'on ne peut voir que là. « Il semblait, déclare le nonce, que Notre-Dame fût présente au milieu de ces braves gens ». Il reste là quelque temps en prière et assiste à la récitation du chapelet, dirigée par M^{re} l'Evêque.

A la fin, visiblement ému, le nonce apostolique improvise une touchante allocution aux fidèles présents et leur accorde deux cents jours d'indulgences.

Le 13 décembre suivant, M^{re} l'Evêque de Funchal (Madère) était parmi les pèlerins et il célébra la Messe au Pavillon des Malades. C'était la première fois qu'un évêque disait la Messe, un treize, à la Cova. Le peuple exultait d'allégresse.

Le dernier des opposants. — Par la suite, de nombreux prélats imitèrent cet exemple et le peuple, fidèle, était heureux de les voir, l'un après l'autre, accepter ou encourager la dévotion à la Dame du chêne vert.

En 1929, il restait un seul prélat portugais qui ne fût pas conquis au culte public de Notre-Dame de Fátima et qui en refusait l'introduction dans son diocèse; c'était le vénérable évêque de Portalegre, M^{re} Domingos Frutuoso, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Or, après sa visite *ad limina*, vers la mi-janvier 1929, tous ses scrupules disparurent, et il autorisa la dévotion nouvelle, acceptant même de bénir certaines statues et de les inaugurer solennellement.

Il disait qu'il avait été poussé à changer d'attitude quand il avait vu la Vierge de Fátima publiquement vénérée dans Rome même, et qu'il ne se croyait pas permis de se montrer « plus papiste que le Pape ». D'après certains bruits, ce changement aurait eu lieu à la suite d'une consultation directe et personnelle du Souverain Pontife, qui l'aurait encouragé à faire la comparaison entre le nombre de ses séminaristes avant et depuis Fátima, et invité à en remercier la Dame du chêne vert.

Le 25 mars 1931, M^{re} l'Evêque de Portalegre présidait un grand pèlerinage de son diocèse dans le but de consacrer à Notre-Dame de Fátima ses séminaristes, qui, en quelques années, étaient passés du chiffre de *trente-deux* à celui de *cent quatre-vingt*. Ainsi le dernier des évêques opposants au nouveau culte fut le premier qui, à cette occasion, célébra pontificalement au sanctuaire de Fátima, car le culte de la Vierge de la Cova venait d'y être officiellement et solennellement approuvé.

L'approbation canonique.

L'enquête, ouverte en 1922, avait duré neuf ans. Ainsi le pèlerinage, implicitement approuvé par Rome, se trouvait surveillé et organisé par l'autorité chargée de l'approuver, bien avant que celle-ci ne se soit prononcée officiellement.

Après la dernière réunion plénière de la commission (14 avril 1929), M^{re} l'Evêque de Leiria eut enfin en mains tous les éléments pour un jugement définitif. Il profita de l'été pour étudier à fond par lui-même le long rapport qu'on lui avait soumis. On nous a assuré qu'à ce moment-là le Saint-Père lui-même prit complètement connaissance du dossier. Finalement, M^{re} da Silva publia sa Lettre pastorale *A Divina Providencia*, qu'on a appelée la grande charte de Fátima. Elle fut proclamée solennellement à Cova da Iria le 13 octobre 1930, devant plus de cent mille fidèles, treize ans juste après la dernière apparition.

M^{re} José da Silva y déclare dignes de foi les appari-

tions de la Sainte Vierge aux petits pasteurs, du 13 mai au 13 octobre 1917, et autorise le culte de Notre-Dame du Rosaire de Fátima. C'est un document de seize pages, écrit avec autant d'intelligence que de cœur. A travers toutes les lignes on sent, sous les vibrations de l'enthousiaste reconnaissance d'un cœur filial pour Marie, l'effort de l'esprit critique pour observer la prudente réserve imposée par la responsabilité de la charge épiscopale.

Cette décision, si longtemps espérée, fit palpiter de sainte émotion le peuple portugais tout entier. En chaire, dans la presse, dans les conversations, c'étaient de vifs transports d'allégresse. Le clergé s'y unissait, sauf rares exceptions, depuis les plus hauts dignitaires jusqu'au dernier prêtre des campagnes. De tous les côtés surgit l'idée d'un grand pèlerinage national d'action de grâces. Il eut lieu le 13 mai suivant, avec la présence effective de tous les évêques du pays, sous la présidence de S. Em. le Cardinal Cerejeira, qui avait lui-même, par un appel enthousiaste, convoqué tout le peuple portugais. *L'épiscopat y consacra solennellement la nation au Cœur Immaculé de Marie, avant même de savoir que ce geste répondait à un désir de la Sainte Vierge.*

L'assemblée compta au moins trois cent mille pèlerins, chiffre culminant qu'il semblait qu'on ne pourrait jamais dépasser.

Le Saint-Siège.

Nous connaissons déjà la curieuse allusion de Benoît XV à ce « secours extraordinaire » apporté par Notre-Dame au Portugal. On peut dire que le progrès de la confiance aux apparitions fut au moins aussi rapide dans les milieux romains que dans les milieux ecclésiastiques du Portugal, et parfois il le fut davantage, comme il semble ressortir de la remarque de S. S. Pie XI à l'évêque de Portalegre.

L'Osservatore Romano avait publié de temps en temps

des informations sur Fátima. A partir de 1928, elles parurent plus régulièrement et plus abondamment. Le récit de la grandiose assemblée du 13 mai de cette année-là, publié par *L'Osservatore* du 3 juin, nous renseigne sur les sentiments favorables des milieux vaticans à l'égard de Fátima, deux ans avant l'approbation canonique. Nous l'avons publié intégralement dans nos éditions antérieures; rappelons-en seulement une phrase : « Bénie soit la Vierge Très Sainte... qui a changé ce lieu inconnu et désert en un véritable paradis, où elle répand grâces et bénédictions sur ses enfants! »

Le 6 décembre de la même année, Pie XI bénissait au Vatican une statue de la Vierge de Fátima, sculptée par José Thedim, destinée à la nouvelle chapelle du Collège portugais de Rome. Le 9 janvier suivant, à la cérémonie des vœux de nouvel an, le Pape donna à chaque étudiant deux images de Notre-Dame de Fátima, l'une pour eux, l'autre pour leurs familles. L'opinion portugaise fut fort émue de cette délicate attention et y vit comme une véritable approbation implicite.

Le 11 mai 1930, le R. P. Gonzaga da Fonseca, S. J., donna à l'Institut Biblique une conférence avec projections sur Fátima, devant un auditoire de cardinaux, diplomates, dignitaires, professeurs, etc..., qui fit une impression profonde.

Dès ce moment, le Saint-Père et la Congrégation des Rites accordèrent des indulgences et des autorisations liturgiques en faveur du culte nouveau.

Le 10 novembre 1933, Pie XI parle de cette nation... « à laquelle dernièrement encore la Mère de Dieu a daigné accorder des bienfaits extraordinaires ». (Lettre apost. *Ex Officios Litteris*.)

Quant à son successeur, nous renonçons à publier toutes ses paroles et tous ses gestes en faveur de Celle qui se montrait aux petits pasteurs à l'heure même où il recevait à la Sixtine la consécration épiscopale. On en a fait des volumes pour répondre à certains bruits qui couraient, contre toute évidence, vers 1945 et depuis, sur un

changement dans les dispositions du Saint-Père à ce sujet.

Rappelons seulement quelques gestes particulièrement significatifs du *Pastor Angelicus*. En 1942, lors du premier jubilé des apparitions, il répond au désir de Notre-Dame de Fátima en consacrant le Monde et la Russie au Cœur Immaculé de Marie, par la célèbre allocution radiodiffusée du 31 octobre. En 1946, il désigne S. Em. le cardinal Aloisi Masella comme légat *a latere* pour couronner en son nom la « Reine du Monde et de la Paix ». En juin 1951, il inaugure la chapelle de la Vierge dans l'église jubilaire de Saint-Eugène, chapelle qu'il a voulu lui-même consacrer à Notre-Dame de Fátima. Dans l'audience accordée aux Portugais venus assister à la cérémonie, il enthousiasme les auditeurs. Quelqu'un crie : « Vive Pape de Fátima », et avec un sourire, il répond : « C'est moi! ».

N'a-t-il pas voulu lui-même que les solennités de clôture de l'Année Sainte mondiale se célébrent à Cova da Iria, sous la présidence de son légat, et qu'elles seraient précédées d'un Congrès mondial sur le « Message de Fátima et la Paix? ». Et tout l'univers sait que, dans son homélie à la messe des malades, le cardinal-légat Federico Tedeschini, après avoir raconté la vision du prodige solaire par Pie XII, dont il a été question en son lieu, ajouta : « Le binôme Fátima-Vatican est devenu évident comme jamais durant ce saint Jubilé ».

Il nous faudrait prolonger de beaucoup ce chapitre si nous voulions citer seulement les passages des discours ou messages de notre grand et saint Pontife où éclatent particulièrement sa ferveur envers la *Dame du chêne vert* et sa confiance dans la puissance de son intercession pour le salut du monde (4).

(4) Les plus importants sont cités dans notre brochure « *Fátima et les destins du monde* ».

Note J. — Lourdes et Fátima.

L'auteur de ce livre a entendu cent fois des remarques de ce genre : « Pourquoi nous parlez-vous de Fátima, à nous, Français, qui avons déjà Lourdes? ». Il avoue qu'il n'a jamais répondu parce que la question ne lui paraissait pas mériter de réponse. Sinon on aurait pu dire : « Pourquoi parler de Lourdes, puisque nous avons déjà la Médaille Miraculeuse et La Salette ».

Si les Pharisiens auraient eu raison lorsqu'ils disaient à Notre-Seigneur : « Pourquoi nous parlez-vous du Père des Cieux autrement que Moïse? Pourquoi ne vous contentez-vous pas de la Torah et des Prophètes? » — « Le royaume de Satan, dit Jésus à ces mêmes Pharisiens, n'est pas divisé contre lui-même, et Bézécubuth ne détruit pas son propre pouvoir ». Ne serait-ce donc point blasphémer contre la Sagesse de notre Mère du Ciel que de penser que son œuvre nouvelle puisse menacer son œuvre précédente (1) ou même seulement qu'elle est inutile par le seul fait qu'elle vient après une autre? Pourquoi interdire au Ciel qui a accordé aux pauvres hommes une première faveur, de leur en accorder une seconde?

Loin de le contredire, le Message de Fátima confirme celui de Lourdes, Bernadette a eu avec la Vision de longs entretiens, puisque ses extases duraient parfois trois-quarts d'heure. Et pourtant nous connaissons à peine quelques phrases de la Céléste Visiteuse. Elles se ramènent à quelques sentences très brèves : le vrai bonheur n'est pas en ce monde mais dans l'autre; il faut faire pénitence; Marie est conçue sans péché; ici il faudra venir en procession.

Tout cela, sauf le dernier point, se retrouve, mais bien plus explicité et appuyé sur l'exemple admirable des petits voyants, dans le mystère de Fátima. Le lecteur trouverait fastidieux que nous nous appliquions à le démontrer. Que si Marie à Fátima n'a pas demandé qu'on y vienne en procession, elle a voulu là une chapelle et demandé qu'on construise deux pavois pour solenniser la fête de Notre-Dame du Rosaire et la porter en procession. Et on sait combien il a fallu de ces pavois pour tous les cortèges et « routes » où la statue a été

(1) Les statistiques prouvent que depuis 1945, c'est-à-dire depuis que le message de Fátima est répandu dans le monde, le nombre des pèlerins à Lourdes va sans cesse en grandissant.

portée en triomphe! Et si en se disant à Bernadette : l'Immaculée-Conception, elle confirmait la définition de Pie IX, en se déclarant à Lucie comme Notre-Dame du Rosaire n'a-t-elle pas canonisé en quelque sorte l'enseignement des Papes depuis le XIX^e siècle, en particulier celui de Léon XIII si pressant, et celui de ses successeurs, sur la nécessité actuelle de la dévotion du Rosaire, — ainsi d'ailleurs qu'à Lourdes en tenant à la main un chapelet?

Les deux messages celui de Massabielle et celui de Cova da Iria, n'ont rien d'exclusivement national, mais sont universels, mondiaux. De même que Lourdes ne saurait être envisagé comme l'appanage de la France, mais appartient à l'Eglise catholique tout entière, de même il n'est pas dans le mystère de Fátima un seul mot ou un seul incident qui autorise à restreindre au seul Portugal les intentions de la Céléste Visiteuse, encore moins à en exclure un pays quelconque. Il est grand temps d'ailleurs que les catholiques réagissent contre la tendance à envisager les problèmes religieux sous l'angle de leur nationalité particulière.

Fátima est la réponse du Ciel à la demande de prières universelles adressée par Benoît XV au monde catholique. Notre-Dame y parle sans cesse de tous les pécheurs, de tous les péchés, des hommes en général, de la paix pour le monde, etc. Elle nous dit que son Fils veut établir dans le monde la dévotion à son Cœur Immaculé, etc. Tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait s'applique à tout chrétien de tous pays ou au monde entier dans son ensemble.

Jusque dans les paroles de Jacinte malade ou mourante, il n'en est pas une seule qui ait une portée restreinte à son pays, sauf celle-ci : Au Ciel, je prierai pour mon pays, pour que la guerre n'y arrive pas. Mais nous verrons bientôt que la paix portugaise est le symbole et le gage de la paix mondiale.

Ce serait la marque d'une grande égoïsserie d'esprit que d'accueillir avec moins de ferveur le message de Fátima sous le prétexte que les messagers ne sont pas de notre langue ou de notre pays. La Rédemption nous est-elle venue par des Gaulois? Et refusons-nous les progrès scientifiques et les inventions venant de l'étranger? Certes les prodiges atmosphériques ont été perçus par des Portugais seulement; mais les miracles du Sauveur aussi n'ont été vus que par des enfants d'Israël. Et d'ailleurs, la Route Mondiale a été l'occasion de prodiges analogues à ceux de 1917 dans différentes parties du monde.

Et lorsqu'on connaît bien l'histoire du catholicisme portugais, il est permis de se demander si ce n'est pas la ferveur de ce peuple pour Notre-Dame de Lourdes qui lui a valu d'être le premier bénéficiaire de la grâce de Fátima? Nous avons déjà dit que l'actuel évêque de Leiria, l'ouvrier, si prudent et si fervent à la fois, de la grandeur de Fátima, était venu douze fois en pèlerinage à Lourdes (et deux fois à la Salette) avant son sacre, et depuis cette date, il y est revenu cinq fois jusqu'à ce que ses infirmités lui rendent impossible cet hommage à celle dont la statue préside à la chapelle de sa maison paternelle. Dans l'organisation pratique du pèlerinage à Cova da Iria, il s'est grandement inspiré de l'exemple du sanctuaire français.

Nous avons en la curiosité de fouiller la collection des *Annales de Notre-Dame de Lourdes*, et nous y avons trouvé quelques faits dont nous soumettons les plus significatifs, simplement, au jugement du lecteur. Dès 1878, il se fit un pèlerinage portugais. Il y eut deux guérisons miraculeuses, constatées par un prêtre médecin, M^{re} Maigre, qui suivait le pèlerinage. Or l'un des deux guéris fut précisément un prêtre du diocèse de Leiria, l'abbé Antonio Joao Baptista da Assuncao qui était aveugle depuis vingt ans. Dans le sermon du prêtre directeur du groupe, nous trouvons ces mots qui semblent prophétiques : « Nous espérons, non pas pour nos mérites, mais pour ceux de nos aînés... Nous serons récompensés, sinon par des prodiges extérieurs, du moins par des grâces intérieures, les meilleures pour nous et pour ceux que nous aimons ». Au départ, les pèlerins avaient été injuriés et menacés. Au retour, la presse parla de ces deux miracles, et il fut chanté un *Te Deum* d'action de grâces à la cathédrale de Lisbonne.

La même année, on nous signale un groupe de pèlerins, « champions de la cause catholique », parmi lesquels des descendants du marquis de Pombal, le trop célèbre initiateur de l'anticléricalisme portugais.

En 1887, le pèlerinage est conduit par le Patriarche de Lisbonne. La même année on raconte deux guérisons par l'eau de Lourdes survenues au Bon Pasteur de Porto. En 1909 et 1910, grands pèlerinages nationaux, conduits par des évêques (1.250 et 2.500 pèlerins). A celui de 1909, guérison d'une femme de Ponte de Lima. A celui de 1910, M^{re} Leao, évêque de Faro,

groupe et harangue les jeunes qui offrent un drapeau national à Notre-Dame de Lourdes.

La révolution, survenant cette année-là, interrompit les pèlerinages; mais elle jeta sur les chemins de l'exil les meilleurs des Portugais, dont plusieurs centaines trouvèrent un asile à Lourdes et dans la région. Parmi eux, M^{re} de Vasconcelos, évêque de Beja, qui était venu avec le pèlerinage de 1910, les abbés Leite de Faria (qui fut plus tard évêque de Bragança), Edouard Coelho Ferreira, José Pinto de Moura, etc., et aussi M. l'abbé Da Costa qui devait finir ses jours auprès de la Grotte après en avoir été le serviteur le plus dévoué. Il y avait même des familles entières. « Depuis ce jour, disent les *Annales* cette pieuse colonie d'exilés et de persécutés, vit près de la Grotte, offrant ses épreuves, ses prières et ses sacrifices pour le salut de la chère patrie et tremblant toujours pour le sort des parents et des amis qui sont restés là-bas ».

Malgré toutes les difficultés, provenant de l'état politique du pays, 460 Portugais réussirent à se grouper en 1913 autour de M^{re} Moutinho, évêque de Portalegre, pour venir à Lourdes prier pour leur pays si malheureux.

Les *Annales* nous donnent de ce pèlerinage un magnifique et émouvant compte rendu. Le 27 septembre, trois cents Portugais, Lourdaux d'occasion, se trouvèrent à la gare pour attendre leurs compatriotes et leur faire un accueil enthousiaste. Depuis trois ans, ils étaient devant la Grotte comme les représentants, les pèlerins perpétuels de leur patrie malheureuse. Avec quel cœur ils joignirent leurs prières à celles des arrivants pour que le Portugal puisse bientôt retrouver le calme et rendre à l'Eglise la liberté. (Visconde de Montelo, *Paraiso na terra*, p. 15). De la ferveur des uns et des autres, les *Annales* font le plus grand éloge : « En priant pour leurs malades, et pour cette grande infirme qu'est leur patrie persécutée, ils entendent demeurer des pèlerins dont le rôle est d'appeler sur l'Eglise du Portugal la pitié miséricordieuse de Celle devant qui nulle souffrance ne demeure sans consolation ». D'autres passages de cet article évoquent l'espoir d'une résurrection possible prochaine; il se termine ainsi :

« Puisse ce pèlerinage si touchant et si édifiant attirer sur le Portugal les bénédictions du Ciel et hâter l'heureux jour où ce noble pays délivré de ceux qui l'oppriment, retrouvera sa foi religieuse et sous l'égide de la Vierge Immaculée, reprendra le cours de ses glorieuses destinées ».

Parmi les pèlerins portugais de Lourdes, il est impossible de ne pas mentionner ici celui dont les paysans de la région de Fátima disent : « C'est lui qui fut la clef de tout cela; c'est un grand homme ». Comme Maria de la Capelinha fut l'artisan discret de toute la première organisation du pèlerinage, ainsi M. le chanoine Formigao fut l'ouvrier providentiel de la première diffusion du Message marial. Il en fut d'abord le témoin officieux pour le compte de l'autorité ecclésiastique, puis le premier historien sous le pseudonyme de Visconde de Montelo. Encore, chaque mois, il rédige pour la *Voz da Fátima* le compte rendu des jours treize à Cova da Iria. Il est actuellement chanoine titulaire de la cathédrale de Lisbonne et supérieur-fondateur de la congrégation des Religieuses Réparatrices de Notre-Dame des Sept-Douleurs dont les statuts ont été approuvés par Rome en 1949.

Il semble bien que ce soit Notre-Dame de Lourdes qui l'a amené à devenir l'apôtre de ses apparitions à Fátima. Voici le résumé du récit qu'il a daigné nous faire lui-même de cette vocation :

« En 1908, ayant terminé mes études à Rome, je rentrais dans mon diocèse. Je voulais, en passant à Lourdes, m'y arrêter trois jours seulement. Dans une gare, je rencontrai un pèlerinage italien qui revenait en ramenant trois malades guéris. A Lourdes, je fus tellement enthousiasmé par tout ce que je vis et entendis, en particulier par un sermon de M^{re} l'évêque de Valence racontant le bien fait dans son diocèse par le pèlerinage d'hommes de l'année précédente, que je résolus de prolonger mon séjour.

« Je restai donc un mois entier comme infirmier à l'Hôpital des Sept-Douleurs. Je pensais : « Il faut faire au Portugal, comme en France, un comité dans chaque diocèse pour organiser des pèlerinages à Lourdes. » Avant de partir, je promis à la Sainte Vierge de consacrer ma vie à répandre son culte dans mon pays, en particulier par l'organisation de pèlerinages à la Grotte.

« Nommé professeur au grand séminaire, l'étude de certaines matières nouvelles pour moi m'empêcha de tenir ma promesse. Hélas! l'année suivante survenait la révolution persécutrice, et les pèlerinages devinrent une impossibilité. Toutefois, en juillet 1914, je pus y conduire un groupe important de

« ...Chers chrétiens du Portugal, nous vous aimons, nous vous admirons et nous vous remercions pour l'exemple admirable que vous nous donnez. Ayez confiance? Votre patrie conservera sûrement sa valeur chrétienne et sa grandeur nationale, s'il se garde fidèle à Notre-Dame de Fátima et à son Message... Ayez confiance! Notre-Dame de Fátima est une Reine « Pélerine ». Elle parcourt le monde entier. En ce moment même, son image triomphe en Australie! La Vierge de Fátima est en tous lieux la messagère de la Paix sociale et de la paix internationale... »

« Mes frères, la splendeur de ce spectacle religieux que nous admirons à Fátima, ne me fait pas oublier Lourdes, ni son attrait surnaturel, ni le mystère de sa Grotte, ni ses quotidiennes et incomparables manifestations eucharistiques. Une des grâces de Fátima sera de m'attacher de plus en plus à la Vierge de Massabielle... »

Sur l'invitation de M^{re} Théas, le pèlerinage national d'août 1954, s'accompagna d'un *pèlerinage national portugais* conduit par S. Em. le Cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne. Malgré la mobilisation causée par l'affaire de Goa, le groupe portugais dépassa le millier. Il y eut de très belles cérémonies et de très beaux discours que nous ne pouvons relater ici.

Portugais pour le Congrès Eucharistique International. Aussitôt après, la guerre éclata, fermant les frontières et rendant de nouveau impossible ma promesse à Marie.

« J'attendais avec impatience le moment où je pourrais l'accomplir lorsque, en 1917, j'entendis parler des apparitions de Fátima. Tout d'abord j'y fus incrédule, et j'avoue que lorsque j'y vins pour la première fois, le 13 septembre, c'était dans le but de trouver un moyen de faire cesser cette imposture.

« Je parlai avec les voyants, avec leurs parents, les gens du pays. Je fus convaincu que les enfants ne mentaient pas, qu'ils étaient parfaitement normaux et sincères et qu'au surplus personne de leur entourage ne les poussait à raconter ce qu'ils disaient. D'ailleurs, à ce moment, la plupart des gens du village les croyaient.

« Quelques jours après, je rencontrai M^{re} Jean de Lima Vidal, administrateur apostolique du Patriarcat en l'absence forcée du Cardinal Mendès Belo. Il me dit : « Continuez à observer et à prendre des notes ». Je revins donc vers la fin du mois et logeai chez les Gonçalves, du hameau de Montelo; de là le pseudonyme que j'emprunte pour mes publications.

« La vision du « signe de Dieu » le 13 octobre, me confirma dans ma confiance aux apparitions. Et je commençai à me demander si ma mission était toujours de conduire les Portugais à Lourdes ou bien de leur faire connaître et aimer Notre-Dame de Fátima.

« Vous savez la suite. »

(Voir page 280, le passage de la Route Mondiale à Lourdes.)

Le 13 mai 1951, Son Exc. M^{re} Pierre-Marie Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, assistait au pèlerinage à Cova da Iria avec un demi-million de fidèles. Il célébra la messe à la Capelinha; puis, à la messe des malades, il prononça l'allocution d'usage. Nous sommes au regret de ne pouvoir en citer que quelques lignes :

« Le spectacle incomparable qui, à ce moment, apparaît à nos yeux émerveillés, est la preuve la plus évidente de la puissante, de l'irrésistible attraction qu'exerce Notre-Dame. C'est son amour maternel — et lui seul — qui a mobilisé cette multitude innombrable que nous voyons ici en prière... »

CHAPITRE VI

UNE JOURNÉE A FATIMA

L'arrivée.

Il n'y a au monde aucun spectacle comparable à celui que présente la Cova da Iria les 12 et 13 de chaque mois de mai à octobre, surtout ces deux mois. Le 12, toutes les routes et sentiers qui y conduisent sont comme autant de fleuves déversant leurs ondes mouvantes dans le vaste sanctuaire.

La plupart des pèlerins vont à pied, et cela depuis les plus lointaines villes et villages du pays comme des plus proches. On voit parfois de modestes attelages ou montures portant le fardeau indispensable pour le voyage; le plus souvent, c'est la mère qui porte sur la tête le panier des provisions pour toute la famille et pour toute la durée du pèlerinage, qui peut être parfois de dix jours et plus.

Une petite proportion vient en auto ou en car. Par exemple le 13 octobre 1951, on a estimé à 18.000 le nombre d'autos ou cars et par conséquent à 200.000 au plus les pèlerins venus par ce moderne procédé, sur un total au moins égal au million. Un très grand nombre de ces piétons possèdent à la maison une auto; ils la laissent au garage ou loin de Fátima pour faire tout ou partie du chemin à pied.

La première démarche de tout pèlerin en arrivant est la visite à la Capelinha, lorsque l'affluence la rend possible. On s'efforce au moins d'apercevoir la vénérable statue qui, ces deux jours, est tirée de la Capelinha et placée sous le préau qui la précède au-dessus d'une colonne de pierre élevée à l'endroit précis où était l'ar buste des apparitions.

Avec quelle foi et quelles larmes, tous ces pèlerins, oublieux de leur fatigue, saluent leur Mère! Ils lui parlent, parfois tout haut, la remercient, invoquent son aide, et pour ainsi dire lui arrachent les grâces divines. Les mamans soulèvent leurs petits enfants pour que, au moins si leurs mains ne peuvent pas atteindre la Vierge bénie, leurs yeux puissent la contempler.

On voit souvent, autour de la chapelle, des pèlerins qui en font le tour à genoux, le nombre de fois promis à Notre-Dame. Quelques-uns ont fait ce sacrifice sur la route même avant d'arriver et viennent le terminer ici. Inévitablement la foule trop dense des survivants les presse, les bouscule, malgré toute la bonne volonté qu'on peut mettre à respecter leur prière. Il en est qui laissent leur passage marqué par les traces du sang qui coule de leurs genoux meurtris par les cailloux.

Cependant la nuit descend. Où va se réfugier toute cette foule, équivalant à la population de toute une grande ville?... Mais qui s'en soucie?... Et d'ailleurs où aller chercher un restaurant pour le repas du soir et une chambre pour dormir? On mange là où l'on peut; des commerçants ont amené des camions chargés de pastèques, des femmes vendent des fèves sèches ou des lupins. On reprend vite le cours de ses dévotions; on a tant de choses à dire à la Sainte Vierge!

La Procession aux flambeaux.

Au clocher, tintent les coups de dix heures. La croix de cristal qui domine la tour devient lumineuse. Alors les vagues sombres des flots humains qui s'agitent dans la Cova s'éclairent de petits points lumineux, qui, rapidement se multiplient à centaines de milliers et transforment la Cova en une mer de vives flammes. Du haut du perron de la Basilique, le regard embrasse l'immense esplanade limitée à droite et à gauche par les hôpitaux et maisons de retraites, et au fond par la seule ligne de l'horizon, depuis que les derniers grands travaux ont fait disparaître

dre, et ils font « queue » parfois des heures entières, même s'il faut rester stoïquement sous la pluie ou le crachin.

Les prêtres pèlerins célèbrent leur messe à l'un des autels, chaque année plus nombreux, qu'on trouve à la Basilique et dans les diverses chapelles des hôpitaux et maisons de retraites.

A six heures, tous les klaxons des autos se mettent à hurler; aubade originale! A 7 heures, l'un des évêques présents, célèbre la Messe de Communion générale. Les chants de la Schola, qui est ordinairement fournie par le Séminaire diocésain et le Séminaire local des Missions étrangères, s'entremêlent avec les cantiques de la foule.

Au moment de la Communion, des dizaines de prêtres viennent remplir leurs ciboires de dimensions ordinaires et d'un modèle spécial pour la distribution en plein air, en puisant dans les ciboires très grands qui contiennent chacun plus de six mille hosties. Ils vont ensuite distribuer le pain eucharistique dans la foule à qui la demande en se mettant à genoux, à moins que l'affluence moindre permette de faire approcher les communicants d'un câble d'acier servant de sainte Table.

Il nous est arrivé de distribuer la sainte communion à des fidèles agenouillés, sans même paraître s'en apercevoir, dans des flaques d'eau de cinq ou six centimètres de profondeur, car il avait plu toute la nuit. La chose n'est plus possible à ce point dans l'esplanade nivelée et assainie.

Le chiffre des communions distribuées est environ le cinquième du chiffre total des pèlerins. Ce qui manque le plus ce sont les confessionnaux et les confesseurs. Le 13 octobre 1951, à cause de cela, il y eut environ 100.000 communions, c'est-à-dire la dixième des présents.

La procession de la Vierge.

Après avoir pris leur déjeuner, les pèlerins profitent du « temps libre » pour continuer leurs dévotions personnelles ou pour aller visiter les magasins d'objets de piété,

le village qui s'était construit en face du Sanctuaire. Et de tous les côtés, c'est un océan de feu.

Lorsque arrivent à la Capelinha Nosseigneurs les Evêques présents, c'est le signal de la procession aux flambeaux. Procession... par manière de dire. Pour se dérouler convenablement, le cortège de ces foules, exigerait des kilomètres d'avenues. Néanmoins, on s'efforce d'organiser une sorte de serpent lumineux qui déploie ses anneaux comme il peut dans l'espace trop étroit des vingt-huit hectares de l'esplanade, en suivant des allées tracées par des câbles métalliques.

Un prêtre, au microphone, dirige chants, prières et acclamations. De puissants hauts-parleurs répercutent parole et chants de tous les côtés.

Minuit approche lorsque la procession se termine au chant du *Credo*.

L'adoration nocturne et la Messe de Communion.

Le Saint-Sacrement est exposé sur un autel construit au sommet du perron de la Basilique. On récite ordinairement le Rosaire, en ajoutant, avant chaque dizaine, une explication du mystère correspondant. On invite à se succéder au micro, pour cela, les prêtres présents, seraient-ils étrangers.

Il est deux ou trois heures du matin. Le soin d'adorer Jésus-Hostie et d'honorer sa Mère va être confié aux délégations des divers diocèses ou associations représentés, lesquelles se relaieront heure par heure, tandis que les autres groupes se reposeront un peu... s'ils peuvent, car souvent la foule qui reste devant l'ostensoir est telle qu'on n'ose pas la priver des prières et allocutions répercutées par les hauts-parleurs.

Ceux qui se sentent fatigués, s'écartent pour s'étendre sur le sol ou dans les chars et autos qui les ont amenés. Les hommes cherchent un confesseur qui puisse les enten-

dre, et ils font « queue » parfois des heures entières, même s'il faut rester stoïquement sous la pluie ou le crachin.

Les prêtres pèlerins célèbrent leur messe à l'un des autels, chaque année plus nombreux, qu'on trouve à la Basilique et dans les diverses chapelles des hôpitaux et maisons de retraites.

A six heures, tous les klaxons des autos se mettent à hurler; aubade originale! A 7 heures, l'un des évêques présents, célèbre la Messe de Communion générale. Les chants de la Schola, qui est ordinairement fournie par le Séminaire diocésain et le Séminaire local des Missions étrangères, s'entremêlent avec les cantiques de la foule.

Au moment de la Communion, des dizaines de prêtres viennent remplir leurs ciboires de dimensions ordinaires et d'un modèle spécial pour la distribution en plein air, en puisant dans les ciboires très grands qui contiennent chacun plus de six mille hosties. Ils vont ensuite distribuer le pain eucharistique dans la foule à qui la demande en se mettant à genoux, à moins que l'affluence moindre permette de faire approcher les communicants d'un câble d'acier servant de sainte Table.

Il nous est arrivé de distribuer la sainte communion à des fidèles agenouillés, sans même paraître s'en apercevoir, dans des flaques d'eau de cinq ou six centimètres de profondeur, car il avait plu toute la nuit. La chose n'est plus possible à ce point dans l'esplanade nivelée et assainie.

Le chiffre des communions distribuées est environ le cinquième du chiffre total des pèlerins. Ce qui manque le plus ce sont les confessionnaux et les confesseurs. Le 13 octobre 1951, à cause de cela, il y eut environ 100.000 communions, c'est-à-dire la dixième des présents.

La procession de la Vierge.

Après avoir pris leur déjeuner, les pèlerins profitent du « temps libre » pour continuer leurs dévotions personnelles ou pour aller visiter les magasins d'objets de piété,

(1) De l'une de ces colombes, le 13 octobre 1951, M^{gr} l'évêque fit don à un pèlerin américain, grand apôtre de Fátima, M. John Haffert. Celui-ci en confia le soin à une de ses sœurs, religieuse carmélite dans ce même couvent d'où est partie, en 1950, une statue destinée à la Russie, actuellement vénérée dans l'église catholique des ambassades à Moscou.

a toujours un mot à y ajouter, lequel est avidement recueilli par l'immense auditoire.

La Messe terminée, le Saint-Sacrement est porté devant chacun des malades pour le bénir. Quelle ferveur dans leurs regards et leur prière! La foule reprend les invocations dictées par les hauts-parleurs, lesquelles sont imitées de celles de Lourdes.

La bénédiction du Saint-Sacrement termine cette cérémonie, qui est toujours considérée comme la plus importante du pèlerinage. Mais souvent il y a encore une allocution d'adieux, et nul ne songe qu'il est debout depuis quelquefois trois ou quatre heures.

Les adieux.

Il est temps de repartir pour faire une bonne étape avant la nuit. Auparavant, il faut saluer la Vierge qui rentre triomphalement à la Capelinha. La procession de retour avance lentement, la neige des mouchoirs et foulards s'agite tout autour du groupe des porteurs, la multitude, comme saisie d'un regret souverain, se sent secouée par un frisson mystérieux, etc., tout le monde pleure!

Si encore les femmes seules pleuraient, mais on voit des larmes dans les yeux des hommes, des prêtres, des évêques. C'est un spectacle qu'on ne voit que là!

Et très souvent, dans la foule le bruit se répand que Marie a accordé quelque grâce de guérison exceptionnelle. Alors c'est du délire pour chanter le cantique des adieux, et ce sont, de la part de ces masses populaires, les plus touchantes marques de reconnaissance avant qu'elles se divisent en fleuves mouvants sur les divers chemins qui les ramèneront dans leurs foyers.

Dans quelques quarts-d'heures, même s'il y a eu plus d'un demi-million de visiteurs, la Cova da Iria est rendue au silence et à la paix de sa solitude. Ceux qui n'ont pas pu s'approcher de la Capelinha pour verser leur offrande dans les immenses trones, profitent de ces moments.

Jusqu'au 12 du mois suivant, les approches de cette petite chapelle verront seules quelque animation, et aussi

le bas-côté de la Basilique où repose depuis quelques années le corps de la petite Jacinte et de son frère.

Jusqu'à leur mort, leurs parents, Manuel et Olimpia, n'ont pas manqué, eux non plus leur pèlerinage et, lorsque les visiteurs leur en ont laissé le temps, ils sont venus se perdre dans la foule anonyme pour revivre dans la prière le consolant souvenir de leurs deux petits au Ciel.

Un phénomène curieux.

N'oublions pas de mentionner que souvent, très souvent, les deux journées de Fátima — grande chance pour les citernes du pays — sont soulignées par la pluie, au moins quelques quarts-d'heures. Si l'on s'en plaint à M^{re} l'Evêque, il répond : « Laissez pleuvoir!... Les touristes ne viendront pas et ils ne feront pas défaut. Du peuple fidèle, pas un ne manquera ».

Et l'on n'a jamais vu la pluie interrompre un quelconque exercice du pèlerinage, même si M^{re} l'Evêque demande de fermer stoïquement les parapluies.

Se stoïcisme, cette confiance populaire est justifiée par un phénomène que le peuple a constaté et qui n'a jamais été cité encore comme une grâce exceptionnelle, comme un miracle de Notre-Dame.

Un jour, dans le but d'interroger une miraculée que j'avais vue rentrer à l'hôpital, je m'y rendis vingt minutes après la fin de la procession terminale. Je croyais y trouver médecins et servites encore affairés, sinon après les malades venus au pèlerinage, du moins avec les indisposés et les accidentés de la journée. Toute la Cova était vide, et l'hôpital aussi. Seule une infirmière balayait les salles. Elle fut fort surprise de mon étonnement : « Nous n'avons jamais fonctionné comme poste de secours, sauf pour panser les genoux écorchés et les pieds sanglants. »

Monseigneur l'Evêque, auquel je rapportai le propos, me dit : « Il n'y a jamais de malades dans les pèlerinages ».

L'année suivante, je fis part de mon étonnement devant

de telles affirmations à M. le D^r Pereira Gens, chef du service médical. « Les rassemblements ici, dis-je, durent vingt-quatre heures, et groupent autant d'êtres humains que les plus grandes agglomérations urbaines. Or il est sans exemple qu'une ville de plusieurs centaines de milliers d'habitants ne fournisse journallement un contingent important de clients aux médecins, cliniques, dispensaires, etc. Tout « jamboree » a son petit hôpital et il fonctionne; tout meeting à son P. S., lequel n'est pas toujours inutile ».

— Deux ou trois fois en vingt-deux ans, me répondit le distingué praticien (donc pendant 132 pèlerinages), j'ai eu à soigner des malades qui avaient contracté leur mal sur la route, en venant à Fátima. Effectivement, je ne me souviens pas d'avoir soigné des maladies contractées ici.

— Ne trouvez-vous pas Docteur, que c'est merveilleux? ... Etant donné surtout qu'ici tant de causes paraissent devoir engendrer des maladies : fatigues des longs jours de marche avec alimentation déficiente (lupins, figues sèches, pastèques, etc.), avec couchage en plein air, même sous la pluie, et défi à toutes les règles de l'hygiène (agenouillement dans la boue, ou même dans les flaques d'eau, comme je l'ai vu, etc.).

— Je suis obligé de reconnaître qu'il y a là un cas anormal. Mais il ne m'appartient pas de dire s'il est miraculeux ou non. Ce qui me semble encore plus merveilleux, c'est ce qui concerne les malades amenés dans notre service. Faute d'un nombre suffisant de lits, ils sont encore très mal logés, ou même couchent comme leur famille dehors ou sous des abris quelconques. Comment loger les trois ou quatre cents malades qui arrivent ici le 12 de chaque mois? Et qu'avons-nous pour les soigner? Le matériel le plus simple du poste de secours d'un campement. Or jamais le cas d'un de nos malades ne s'est agrané, ni d'une plus grande intensité, ni d'une complication.

« Et je puis ajouter que, si nul pèlerin n'est mort ici, jamais non plus aucun de ces malades qui nous arrivent parfois à la dernière extrémité. Et pour moi, cela est vraiment merveilleux! »

Comment le peuple n'aurait-il pas remarqué cette sorte d'immunisation, et peut-on expliquer autrement la confiance absolue avec laquelle il affronte les risques d'un pèlerinage si austère, si pénitentiel?

Note K. — Les guérisons; le service des malades.

Nos premières éditions comprenaient toute une « partie » intitulée *Les Miracles*. Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici nous concédera facilement que c'est tout l'ouvrage qui devrait s'appeler « le miracle de Fátima ». Car partout, dans le développement de ce grand fait de l'histoire religieuse contemporaine, nous voyons le surnaturel faire irruption de tous les côtés; nous trouvons le miracle — qui, selon l'expression du Cardinal Cerejeira, ne cesse d'augmenter de jour en jour — intimement uni aux événements extérieurs. Toute l'histoire de Fátima est-elle autre chose qu'un immense miracle aux multiples aspects? Comme l'a constaté Paul Claudel « Fátima est une explosion, une irruption violente, j'allais dire scandaleuse, de l'autre monde dans les frontières de ce monde agité » (*The Voice of Fátima*, 13 octobre 1947).

Par « miracle », trop exclusivement le peuple chrétien désigne la guérison miraculeuse, le soulagement de ses maux corporels; c'est la faveur dont il est le plus avide et le plus reconnaissant au Ciel. Personne n'avait demandé à Notre-Dame, en 1917, les prodiges qu'elle a accomplis dans l'atmosphère, tandis que dès la seconde apparition, Lucie et ses cousins sont chargés de lui présenter plusieurs suppliques en faveur de malades.

Maternellement Marie promet plusieurs fois d'en guérir quelques-uns. Cette promesse, elle la tient magnifiquement depuis lors. Le jour même du prodige solaire, elle acheva de guérir une tuberculeuse avancée qui était venue là pour la troisième fois, sous la pluie battante et pieds nus, Maria do Carmo dos Santos (39 ans, de Maceira, Le'ria), tel est le nom de cette première « miraculée » notée par la chronique.

Depuis lors, la *Voz da Fátima* a publié des centaines et des centaines de cas; on en a fait des livres de centaines de

pages. Il serait facile d'en augmenter grandement le volume de celui-ci; mais cela est-il nécessaire pour que nous puissions proclamer la maternelle bonté de la Vierge de Fátima, ainsi que la délicatesse et la variété des procédés avec lesquelles elle l'exerce envers ceux qui l'invoquent avec confiance?



Depuis 1924, mais plus régulièrement depuis 1926, fonctionne à Cova da Iria un service médical que son chef, M. le D^r Pereira Gens, médecin traitant à Batalha, appelle *service d'assistance aux malades* en refusant le titre qu'on lui donne souvent de « *bureau des constatations* ».

Nous ne pouvons mieux renseigner le lecteur sur ce sujet qu'en publiant les déclarations que nous a faites ce distingué praticien dans les entretiens qu'il a bien voulu nous accorder.

« A la page 212, nous dit-il, de l'édition que j'ai vue, vous dites que nous faisons passer aux malades une « visite minutieuse ». C'est bien ce qu'il faudrait faire et que nous désirerions faire; mais ce n'est pas matériellement possible. Ils arrivent par centaines le 12 dans l'après-midi; nous sommes à peine quelques médecins et nous n'avons pas l'outillage nécessaire pour examiner médicalement tous ces gens-là.

« De plus, M. le chanoine, vous parlez de notre modeste hôpital-infirmier (tel vous n'êtes pas le seul) comme si c'était un bureau de constatations analogue à celui de Lourdes. Nous ne méritons pas ce titre qu'on nous donne trop souvent. Nous sommes seulement un *service d'assistance aux malades* qui viennent en pèlerinage.

« Nos compatriotes ont difficilement recours au médecin. Beaucoup de nos malades arrivent ici sans avoir vu un médecin de leur vie. Ils ne présentent donc pas de papiers pour nous faire connaître leurs antécédents. Et comment aurions-nous le temps de les questionner et examiner en détail?

« Heureux sommes-nous, lorsque, comme hier, il nous en arrive trente provenant du même établissement (sana ou hôpital) dont les médecins les ont munis d'une fiche médicale! Trop souvent nous devons nous contenter de constater que le malade est atteint d'une affection réelle, dont nous inscrivons le diagnostic vague sur une fiche attachée à ses habits, fiche qui lui donnera le droit d'être admis (assis ou couché

selon le cas) dans le *rectino dos doentes* (enceinte des malades) pour y recevoir individuellement la bénédiction du Très Saint-Sacrement après la messe de midi.

« Lorsqu'un malade se déclare guéri (et chaque jour treize il se présente au moins un cas de ce genre, comme celui de Casimira Silva que vous avez vue hier), notre diagnostic a été trop hâtif pour que nous puissions « constater » un miracle ou même une guérison. Si le cas paraît vraiment intéressant, nous nous mettons en relations avec le médecin traitant et avec le curé du pays, et nous pouvons comparer l'état antérieur avec l'état actuel.

— Tenez-vous une statistique des malades qui passent par vos mains?

— C'est le secrétariat du sanctuaire qui a les listes et les chiffres des malades. Il faut compter un minimum de 300 chaque fois avec un maximum de 600. Ce qui fait deux ou trois mille par an.

« Quant aux guérisons, la seule statistique que l'on pourrait établir serait avec les documents publiés par la *Voz da Fátima* ou par la Revue *Stella*. Les guérisons se produisent surtout dans les paralysies, le mal de Poit, les tuberculoses, les gastrites.

« Deux miracles ont été soumis à l'examen de Rome; les documents en sont à l'évêché de Porto.

— Avez-vous signé quelquefois une reconnaissance de guérison comme miraculeuse?

— Quelquefois on m'a demandé d'attester sous la foi du serment la guérison, non le miracle, qui n'est pas de mon ressort. Je l'ai fait volontiers, particulièrement pour le cas de Margarita de Jesus Rebelo, de Guarda. (N. B. Le D^r Mendês do Carmo a publié un volume sur ce cas qui est de 1944 : *Brilhante Milagre em Fátima*, Uniao Grafica, Lisbonne. L'attestation du D^r Pereira Gens se trouve à la page 99 de ce livre).

— Les guérisons ont-elles eu lieu à la fontaine ou pendant la bénédiction du Saint-Sacrement?

— Tous les cas que j'ai constatés ici concernent des personnes qui se sont déclarées guéries pendant la bénédiction du Saint-Sacrement. Je n'en connais pas par l'usage de l'eau, ici, à Cova da Iria.

— Se produit-il beaucoup de guérisons hors du Sanctuaire?

— Il y en a; mais alors elles ne sont pas constatées par

nous, mais par les autorités locales. De temps en temps, les journaux annoncent que tel ou tel malade s'est déclaré guéri après avoir fait usage de l'eau puisée au *fontanario* ou même en suivant la messe des malades par la radio. Ordinairement personne n'en parle plus, à moins que la famille n'insiste pour obtenir une constatation par les autorités médicales et religieuses.

— Tout médecin est-il admis à examiner vos malades?

— Tout médecin peut entrer librement à l'hôpital, du moins à ce que le peuple appelle l'hôpital et que je préfère appeler l'*alberque* (abri) des malades. (*Alberque* peut se traduire par « hospice », dans le sens des « hospices » pyrénéens.)

« Les visites des médecins de passage ne suffisent pas pour que nous soyons un vrai bureau de constatations. Ce que je souhaiterais, ce serait une commission composée de quatre ou cinq praticiens, officiellement désignés, qui iraient dans le pays de ceux qui se disent guéris pour étudier les antécédents et les suites de ces guérisons.

« Je pense d'ailleurs me rendre bientôt en France et m'arrêter à Lourdes pour y étudier le fonctionnement du Bureau des Constatations, sous la direction de M. le D^r Leuret, que je me propose de consulter sur bien des points ».

Dans la *Voz da Fátima* du 13 juillet 1951, M. le D^r Pereira Gens reprenait le sujet traité dans nos conversations et exposait le désir qu'il a depuis longtemps de voir perfectionner le service médical de Cova da Iria et de l'organiser comme un vrai bureau de constatations. « S'il est vrai, écrit-il, que l'assistance aux malades qui viennent ici est satisfaisante, il n'en est pas de même en ce qui concerne la preuve des guérisons extraordinaires qui s'y produisent... En présence de l'enthousiasme toujours croissant avec lequel le Monde se tourne vers ce coin du Portugal, rappelons-nous que le service de Dieu et de sa Mère exigent la perfection ».

CHAPITRE VII

FATIMA ET LES DESTINS DU PORTUGAL ou LE « MIRACLE » PORTUGAIS

Ce chapitre et le suivant voudraient être simplement le commentaire d'une parole du Cardinal Cerejeira, prononcée dans une circonstance particulièrement solennelle. Le 13 mai 1942, dans son homélie à la messe du XXV^e anniversaire des apparitions, devant une foule de quatre cents mille personnes, il parla ainsi :

« Pour exprimer ce qui s'est passé ici depuis vingt-cinq ans (ici, c'est la Cova da Iria et c'est aussi le Portugal) le vocabulaire n'a qu'un seul mot : *miracle*. » Et après avoir justifié ce mot, l'éminentissime prélat ajouta : « Fátima n'a pas dit encore au Portugal et au monde tout son secret; mais il ne nous paraît pas excessif de dire que ce qu'il a révélé au Portugal est le signe et le gage de ce qu'il réserve au monde. »

Ces mêmes pensées le cardinal les a résumées lui-même quatre ans plus tard dans la préface du livre *Jacinta*. Après avoir avoué qu'il fut, à l'origine « parmi les plus indifférents » à l'égard de Fátima, il écrit douze fois en quatre pages le mot « miracle » ou des termes équivalents, et il conclut par cette affirmation solennelle : « Ce qui s'est passé au Portugal proclame le miracle : et c'est l'annonce de ce que le Cœur Immaculé prépare pour le monde. »

Dans la bouche et sous la plume de l'éminentissime prince de l'Eglise, l'expression « miracle » n'a certainement pas la même signification que sous la plume de certains écrivains profanes parlant du « miracle portugais » à propos de l'intelligence, de l'énergie, de M. Salazar et des réalisations de son gouvernement. Salazar n'est qu'un ministre de la République portugaise; Fátima est une vraie merveille, une grâce miraculeuse de Dieu et de sa Mère.

Ce qui est certain, c'est que pour tout Portugais, Fátima est le plus grand événement de l'histoire nationale. Même pour les « agnostiques » — c'est le qualificatif dont se désignent les quelques athées qui ne se sont pas convertis, — cette histoire comprend deux phrases : *avant et après Fátima*.

Pour se rendre compte si vraiment la transformation survenue mérite le nom de « miracle », il faudrait comparer de près la situation du Portugal avant 1917 avec ce qu'elle est devenue depuis. Nous ne pouvons ici le faire que dans les grandes lignes.

De ce changement, nous avons déjà un symbole dans celui survenu dans l'ancien champ du père de Lucie. Cette Cova da Iria, était un lieu désert, une « garrigue » dont seulement quelques ares étaient cultivables. Quelques arbustes rabougris, des tas de cailloux, le silence perpétuel entre deux visites lointaines des brebis de Lucie. Et maintenant, un vaste sanctuaire, agrandi depuis 1950 à plus de cent hectares, avec une grande et riche basilique couvrant le tombeau de deux pastoureaux de onze ans, deux hôpitaux, deux maisons de retraites fermées comptant ensemble plus de 500 chambres, toute une petite ville sainte de couvents et de séminaires desservie par les plus belles routes du pays. Et d'immenses travaux d'urbanisation se poursuivent, de concert entre le Ministère des Travaux publics et la direction du Sanctuaire... Et là se réunissent périodiquement des foules priantes, avec une ferveur qu'on ne voit nulle part ailleurs, des foules se comptant par centaines de mille et atteignant aux grands jours le million.

La solitude ignorée, le pâturage inconnu, est devenu en moins de quelques années le centre moral et spirituel comme le « cœur » de toute une nation, le foyer ardent d'un merveilleux rayonnement mondial.

Et pendant ce petit quart de siècle, le Portugal vivait la période la plus « progressive » de son histoire. La voyante de 1917 atteignait à peine l'âge du Christ et les évêques du pays, dans leur *Lettre Pastorale Collective* des noces d'argent, pouvaient se féliciter d'une véritable résur-

rection de leur pays. « Ceux qui auraient fermé les yeux il y a vingt-cinq ans, déclaraient-ils, et les rouvriraient aujourd'hui, ne reconnaîtraient plus le Portugal; tant est grande et profonde la transformation opérée par ce facteur modeste et invisible que fut l'apparition de la Vierge Très Sainte à Fátima. »

Le retour à Dieu.

A la base de cette pacifique révolution il y a la transformation religieuse. Tous les historiens, même ceux qui affectent d'ignorer Fátima (comme l'auteur portugais (1) de l'article « Portugal » dans le *Dictionnaire de Théologie* de chez Letouzey, qui date de 1932) reconnaissent ce fait, et en placent les débuts au cours de l'automne et de l'hiver 1917, tant le changement est évident aussitôt après les apparitions.

Avant Fátima. — Avant cet heureux événement, le Portugal était le pays le plus « laïcisé » du monde. Cela remontait au célèbre marquis de Pombal (1689-1782), ministre de Joseph I^{er}, qui chassa les Jésuites et déclama contre eux une telle tempête que le Saint-Siège en vint à supprimer cet ordre. Après 89, les idées révolutionnaires de France (pays que les Portugais ont toujours copié) eurent trop de succès là-bas, et tout le XIX^e siècle y est caractérisé par la prédominance de la maçonnerie (1).

La guerre civile de 1820 entre les deux candidats au trône don Miguel et don Pedro, se termina par la victoire de celui-ci qui était franc-maçon et régna sous le nom de Pierre IV. Les mesures anti-religieuses se succédèrent rapidement à partir de 1832. Le ministre Aguiar, en 1834, supprima tous les ordres religieux et confisqua tous établissements tenus par des religieux, même hospitaliers et charitables. Ces décrets n'ont jamais été abolis; ils le sont implicitement par le Concordat de 1940.

(1) Toute cette triste histoire a été rappelée par un historien portugais, M. Costa Brochado, secrétaire de l'Assemblée Nationale : *Fátima à luz da historia*, Portugala editora, Lisbonne, 1948.

A partir de 1870, une partie des franc-maçons cesse de soutenir la dynastie pour prêcher la république. La propagande républicaine s'accompagne d'une intense propagande antireligieuse. Malgré quelques succès extérieurs des catholiques (inauguration de la basilique de Sameiro en 1869; fêtes du sixième centenaire de saint Antoine en 1895), ils ne cessent de perdre de l'influence et des droits.

Le 5 octobre 1910, les franc-maçons, dont les deux « vedettes » sont Magalhaes Lima et Afonso Costa, réussissent à renverser la royauté, et aussitôt laissent commettre les pires violences contre l'Eglise et les catholiques, jusqu'à l'assassinat. Cela devait durer jusqu'en 1917. M. Costa Brochado a relevé les pillages d'églises et chapelles qui furent commis cette dernière année seule, alors que la fureur sectaire semblait s'atténuer : en province soixante-neuf, à Lisbonne quarante-deux, la plupart comportant la profanation des saintes espèces, et cela, du moins à la capitale, sous les yeux bienveillants de la police et du gouvernement. On trouve encore çà et là des ruines d'églises non relevées.

Cependant en 1911 avait paru le décret dit « loi » de séparation. Il avait été précédé d'un congrès de libre-penseurs (où la France était trop brillamment représentée) et où Afonso Costa proclama que le peuple portugais était admirablement préparé à cette mesure, grâce à laquelle « dans deux générations le catholicisme sera complètement éliminé » (26 mars).

Les quelques années qui suivirent la révolution, furent les plus sombres de l'histoire portugaise (2). C'était l'anarchie, avec son co-tège de misères et de ruines. L'impétuosité profitait du chaos pour achever de détruire la religion dans les masses et même pour combattre par la violence le catholicisme dans son culte et dans ses œuvres. Relations

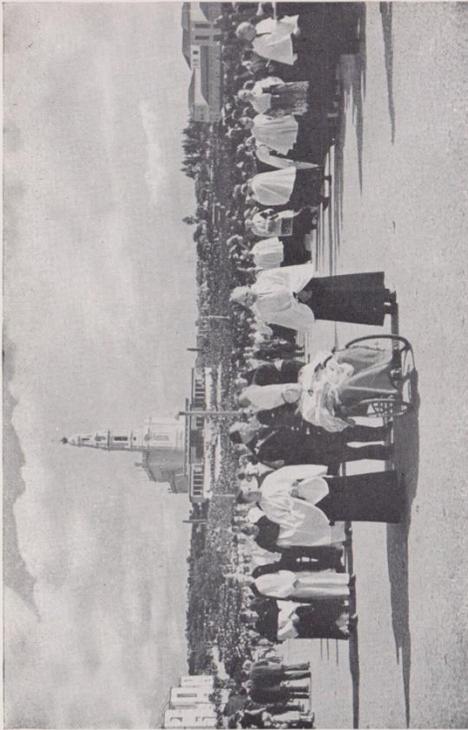
(2) M. Salazar les a caractérisées ainsi : « un désordre qui n'était pas seulement un manque d'ordre, mais l'alliance de tous les éléments positifs de désagrégation, de ruine et de dissolution nationale » (*Discours*, tome II, p. 24, Coimbra, 1937).



LE 12 OCTOBRE 1951.
La Capelinha au toit couvert de fleurs, un coin de la foule, le podium devant la Basilique.



CLOTURE SOLENNELLE DE L'ANNÉE SAINTE MONDIALE (13 OCTOBRE 1951).
Messe Pontificale du Cardinal-Légal.
Le podium, pendant que le diacre chante l'évangile.
Cinq cardinaux, quarante-trois évêques, plus d'un million d'assistants.



LE 13 OCTOBRE 1951 :
La grande procession s'organise, en tête, M^{re} José da Silva, évêque de Leiria.

le front. Et il n'est guère possible que, dans le chapelet récité un peu avant l'apparition, ils n'aient pas pensé à la guerre.

Après Fátima. — La dernière apparition est du 13 octobre, et voilà que, dans le courant de l'hiver, le pays donne des signes évidents d'apaisement et de relèvement... (3) La Presse, nous l'avons vu, jadis presque unanimement sectaire, se met à défendre la liberté religieuse. Le 8 décembre, un gouvernement « libéral » mais honnêtement « national », réussit à s'installer dans le chaos. Sidonio Pais rappelle les évêques bannis de leur diocèse et rapporte les dispositions légales les plus odieuses.

Au mois de février suivant, les évêques peuvent tenir une réunion à Lisbonne. Comme surpris de cette « faveur », ils écrivent au Saint-Père que la situation de l'Eglise dans le pays semble s'améliorer. Benoît XV répond le 29 avril, et il attribue l'amélioration constatée à un « secours extraordinaire » de la Mère de Dieu (*singulare quoddam auxilium*), bien mérité par la dévotion du peuple portugais envers la « Vierge Immaculée ». Les mots « *singulare quoddam auxilium* » sont retenus par les historiens de Fátima comme une allusion aux événements de Cova da Iria, miséricordieuse intervention de la céleste *Padroa* venant au secours de son peuple par des chemins extraordinaires, des moyens exceptionnels.

La situation continue de s'améliorer rapidement; la loi de séparation est remaniée et corrigée, l'aumônerie aux armées est organisée providentiellement, le siège épiscopal de Leiria est rétabli; surtout, le 10 juillet les relations sont reprises avec le Vatican.

Hélas! Sidonio Pais est assassiné le 8 décembre par un coup de vengeance de ses amis des Loges, l'accusant de trahir la « cause ». Mais désormais toutes les tentatives de retour à l'*antitlérisme administratif* échouent.

Encouragés par les événements de Fátima, les catho-

(3) Voir, p. 267, le résultat des élections du lendemain même du prodige solaire, 14 octobre.

supprimées avec le Vatican, plusieurs évêques interdits de séjour dans leur diocèse, congrégations totalement chassées du pays, port de la soutane interdit, séminaires réduits à trois, clergé appauvri, enchaîné et insuffisant pour maintenir une vie religieuse normale, circulation des documents pontificaux interdite, prêtres chassés de leurs presbytères, enseignement athéiste, enfants des écoles défilant en portant des pancartes sur lesquelles on lisait : « Ni Dieu ni religion », etc., etc.

Cependant les catholiques ne restaient pas inertes; ils avaient commencé à se grouper sur le terrain de l'action sociale. A Coimbra, les étudiants, sous l'impulsion de quelques dirigeants, avaient déjà constitué le *Centre d'Action Démocratique Chrétienne* qui devait plus tard fournir les éléments sauveurs de la patrie (2), et qui cherchait surtout à faire connaître et appliquer l'enseignement social des encycliques (1901).

Après l'action, la prière. En 1915, fut instituée la *Croisade du Rosaire*, dont le succès fut tel que les églises de Lisbonne (presque toutes petites, à la vérité) se remplirent pour le mois de Marie 1916 et qu'on y vit, oh scandale! de nombreux officiers en uniforme!

Le peuple portugais se souvient qu'il a été consacré à Notre-Dame de la Conception; il a gardé la foi; il reprend son chapelet en main, et voilà que Notre-Dame va l'exaucer.

Il y a à Porto un journal catholique; le 13 mai 1917, il publie une prière en vers à la Vierge, implorant la paix. Et ce jour-là même, descendait dans une lande solitaire Celle que l'Eglise appelait depuis huit jours « Reine de la Paix ». Les trois pasteurs, à la messe de Boieiros, avaient-ils remarqué l'appel du Saint-Père en faveur de la prière pour la paix qu'avait transmis à son auditoire l'abbé Ferreira? En avaient-ils été émus? La chose est probable, puisque un frère de Lucie venait de partir pour

(2) Notamment M. Antonio Salazar, président du Conseil, et S. Em. le Cardinal Cerejeira.

liques s'organisent; les séminaires se reconstituent; les ordres religieux rentrent; les pèlerinages à Fátima achèvent de tuer le respect humain. Il se produit une foule de conversions retentissantes, et chaque ville ou même village connaît un ou plusieurs cas de guérison merveilleuse ou d'autre grâce exceptionnelle.

En 1926, l'épiscopat portugais peut tenir un Concile National, le premier des temps modernes. A la fin mai, Braga était le siège d'un triomphal congrès marial, avec deux cent mille congressistes. Après l'assassinat de Sidonio Pais, les luttes politiques n'ont pas cessé; mais elles sont devenues moins violentes. Et peu à peu, les âmes ont changé; l'esprit public ne supporte plus les vieilles méthodes de gouvernement. Aussi lorsque le 28 mai 1926, le jour même de la clôture du congrès de Braga, l'armée expulse définitivement les francs-maçons du pouvoir, l'opération se fait sans coup férir parce qu'elle répond au désir profond de la nation toute entière.

Le réveil religieux dans la masse du peuple est manifeste. Le pourcentage des cérémonies purement civiles à l'occasion des naissances, mariages et décès diminue très rapidement. Les œuvres de jeunesse et d'apostolat surgissent de tous côtés. Dès 1933 on comptait 2.300 sections d'action catholique avec 55.000 militants, encadrant la foule des « Croisés de Fátima » qui étaient plus d'un demi-million.

La presse catholique se développe; un grand quotidien catholique social, *Novidades*, naît à Lisbonne; un poste catholique de radio est créé (Radio-Renaissance); le petit bulletin mensuel du Sanctuaire, *Voz da Fátima*, tire autour de 300.000.

Les vocations fleurissent. Tel séminaire qui comptait vingt élèves, arrive maintenant à la centaine, et tel qui en avait soixante, dépasse les deux cents. Les ordres religieux se multiplient encore plus vite que le clergé séulier. Par exemple, les Sœurs Dorothées, auxquelles appartenait Lucie avant son entrée au Carmel, n'avaient plus un seul

établissement, sauf celui *sécularisé* de l'Asilo de Vilar où la petite voyante fut pensionnaire de 13 à 18 ans. Dès 1934, elles possèdent quinze grandes maisons d'éducation ou de bienfaisance, et depuis d'autres fondations sont survenues. La paroisse de Fátima qui n'avait jamais produit de vocation missionnaire, en compte maintenant plusieurs, parmi lesquels deux neveux de Lucie.

Le réveil du sentiment religieux devait nécessairement aboutir à la conclusion d'un Concordat avec le Saint-Siège. Celui du 1^{er} juin 1940 est considéré à Rome comme l'un des plus parfaits qu'aient jamais signés les diplomates du Vatican. Certes, il reconnaît le catholicisme comme la religion *de fait* du peuple portugais; et cependant on a pu l'appeler un *concordat de séparation*: les deux pouvoirs y voient leurs limites respectives parfaitement tracées, en sorte que l'Etat n'est nullement lié à l'Eglise et que l'Eglise, dans le droit commun, garde toute sa liberté.

Naturellement, ce n'est pas encore, dans tous les domaines de la vie morale et religieuse, la perfection absolue. A Lisbonne, en particulier, il reste bien des vestiges du paganisme maçonnique. Mais on a pu y voir défilér des cortèges de milliers et de milliers d'hommes, par exemple le 7 décembre 1946, lors de la consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie, et le dimanche 10 décembre 1950, pour la belle procession de clôture du Congrès des hommes catholiques.

En tout cas, dans ce pays où le catholicisme devait disparaître avant deux générations, c'est le sectarisme qui est tout à fait mort. Aucune loi n'est intervenue pour gêner la liberté des opinions philosophiques ou religieuses, et on voit même dans les grandes villes, s'exercer librement (peut-être trop) la propagande indiscrète des sectes adventistes et autres « mormons » ou « amis de l'homme ». Et cependant la Libre-Pensée, longtemps toute-puissante, a disparu comme organisation. Il reste çà et là quelques fanatiques irréductibles, anciens adhérents des « Cercles Républicains », mais ils disparaissent par extinction ou par conversion à la foi conquérante. En 1942, le cardinal

Cerejeira déclarait à un journaliste français : « C'est à peine si dans tout le pays vous parviendriez à réunir une poignée d'ennemis de la religion. »

Et aussi le Portugal est le seul pays du monde (si l'on excepte les grandes cérémonies romaines qui groupent des gens du monde entier et non d'un seul pays) où l'on puisse réunir pour la prière des foules de plusieurs centaines de milliers de fidèles. Et l'on voit des rassemblements aussi nombreux, même loin de Fátima, par exemple au Congrès des Vocations de Braga (1941) où la messe en plein air compta deux cent mille assistants; aux solennités du tricentenaire de la consécration du royaume à l'Immaculée (Vila Viçosa, 1946, cent mille présences); à la cérémonie de réparation de Sameiro, en 1949, dont nous allons parler, etc.

Done, à moins de fermer les yeux, il est impossible de nier que Fátima ait apporté au Portugal un premier bienfait, le plus grand de tous, celui du retour de Dieu.

La paix totale.

Mais cette nation doit à la même cause un autre bienfait, inestimable également, celui de la paix, de la paix totale, intérieure et extérieure.

Paix intérieure. — Alors que de 1910 à 1926, les historiens peuvent compter quinze révolutions violentes, et parfois sanglantes, avec seize présidents de république et plus de cinquante gouvernements, depuis plus de trente ans le pays n'a pas connu de trouble intérieur de quelque importance (4).

Les luttes intestines, qui s'apaisaient après 1917, ont fait place au calme absolu à partir de 1926. On croit dans

(4) Se méfier des informations de presse. Du 10 au 17 octobre 1946, un groupe de Français était au Portugal. Ils apprirent par les journaux parisiens achetés sur le Rossio, à Lisbonne, que le Portugal était en proie à une révolution violente dont personne là-bas ne saisissait le moindre signe.

certain milieu que c'est grâce à une terreur dictatoriale. Nous nous garderons de réfuter cette conviction, pas même en citant l'éloge du gouvernement portugais qu'a plusieurs fois énoncé Sa Sainteté Pie XII (5); on nous accuserait, comme on l'a déjà fait, de visées politiques, alors que rien n'a jamais été plus loin de nos pensées, de nos convictions et de nos travaux de toute une vie. Nous nous contenterons de conseiller à certains esprits d'aller juger sur place et de se méfier des informations de presse (voir la note 4 ci-dessus).

L'impression principale de tous les visiteurs est celle de la paix civile totale et de la prospérité. Et il n'est pas douteux que les Portugais en sont reconnaissants à la Vierge de Fátima. Ils l'ont solennellement remerciée, en particulier, de les avoir préservés de l'invasion communiste qui fit tant de ruines dans l'Espagne voisine (1936-1938). Il est certain maintenant que la guerre civile d'Espagne visait à soulever la péninsule ibérique afin d'avoir là une base de départ pour, à travers l'Europe subjuguée, rejoindre la mère Russie.

Alertés sans doute par les curieux pressentiments de la petite Jacinte et comme mus par une prescience prophétique, en mai 1936, deux mois avant que les fusils partent à Barcelone et à Madrid, les évêques portugais, préoccupés des progrès incessants de la propagande sans-dieuiste (comme on disait alors), se réunirent à Cova da Iria et firent le vœu d'organiser un pèlerinage national extraordinaire, avec consécration au Cœur Immaculé, si Marie daignait préserver le pays du communisme sans-dieu.

(5) Nous ne disons pas et nous n'avons jamais dit que tout était parfait dans les méthodes de M. Salazar, et nous savons aussi bien que d'autres les reproches qu'on pourrait lui faire. Mais le lecteur conviendra qu'il n'entre pas dans notre sujet ni de louer ni de critiquer un homme politique. Disons seulement qu'il ne fut pour rien dans la révolution nationale de 1926, qu'il fut appelé au pouvoir très légalement comme simple ministre des finances et que son succès seul l'a fait appeler et maintenir à la présidence du Conseil.

Pendant deux ans, il y eut trois tentatives d'assassinat contre le chef du gouvernement et des efforts incessants de pénétration du communisme international; il ne réussit pas à troubler un seul jour la vie politique et sociale de la nation portugaise.

Et en mai 1938, tandis que s'éteignaient les feux des incendies dans le malheureux pays voisin, tout le Portugal prenait le bâton de pèlerin pour venir dire merci à la céleste Dame de Fátima. Vingt archevêques ou évêques, avec un demi-million de fidèles, prononcèrent la consécration du Portugal au Cœur Immaculé, pendant que dans toutes les églises du pays, des millions d'autres fidèles en prière formaient un seul cœur et une seule âme avec la foule qui remplissait la Cova da Iria.

Paix extérieure. — Après la guerre civile, ce fut la guerre allemande qui roda autour des frontières du Portugal. Tantôt les Allemands, tantôt les Américains, se préparaient à violer sa neutralité; chaque fois la prière du peuple à Fátima et la protection de Marie éloignaient le péril. Pas un Portugais qui n'attribue cette préservation à l'intercession des petits voyants au Ciel, car la petite Jacinte a promis qu'elle y priait « pour le Portugal, pour que la guerre n'y arrive pas ».

Plusieurs fois les évêques portugais, plusieurs fois S. Em. le Patriarche de Lisbonne, ont reconnu solennellement que le Portugal devait le bienfait de la paix à la Reine de la Paix, tout comme le bon peuple du pays. Sa Sainteté Pie XII l'a proclamé lui-même dans son Message du Couronnement, le 13 mai 1946 : « La plus terrible des guerres, qui ait jamais désolé le monde, roda pendant quatre ans autour de vos frontières; mais jamais elle ne les franchit, *grâce surtout à Notre-Dame*, qui du haut de son trône de miséricorde, comme d'un sublime observatoire placé là au centre de votre pays, veillait sur vous et sur vos gouvernants... » Pourquoi hésiterions-nous à reconnaître ce fait historique?

La reconnaissance populaire s'est matérialisée dans

cette riche couronne d'or et de pierreries qui orne maintenant la tête de la Vierge de la Capelinha, et dans la majestueuse couronne de bronze qui termine la haute tour de la basilique. Mais elle se montre surtout dans cette fervente admirable de toute une nation pour sa céleste *Padroeira*, dans cet élan irrésistible qui porte les masses populaires vers le lieu béni des apparitions.

La reconnaissance pour Notre-Dame de Fátima a donné comme une âme commune à ce peuple; elle se fortifie non seulement dans ces rassemblements monstres et fervents autour de la Capelinha, mais peut-être encore plus dans ces retraites fermées qui se font dans les deux *casas de retiros*, qui peuvent recevoir en même temps plusieurs centaines de retraitants des deux sexes, venant approfondir là leur religion sous les regards de la Mère de Dieu.

Vraiment la vénération du peuple portugais pour *Nossa Senhora* domine tout autre sentiment collectif. Citons-en une dernière preuve en rappelant un incident qui a été défigurés par la presse française. Lors des élections présidentielles de février 1949, le général Norton de Matos (Grand Maître de la maçonnerie, ancien gouverneur de l'Angola, cassé pour malversations) avait été contraint de retirer sa candidature au dernier moment parce que sa propagande n'était pas libre.

Nos dossiers contiennent la preuve que c'était là un prétexte; la vraie raison en était la certitude d'un échec total due au fait que le journal *A Republica*, qui soutenait la candidature « libérale », avait publié, le dimanche avant les élections, un article blasphématoire contre Fátima. Cet article suscita une telle émotion que, les jours suivants, tous les autres journaux crurent devoir désavouer ce procédé, et que le journal blasphémateur et le comité électoral de Norton de Matos reçurent des protestations de toutes provenances portant cinq cent mille signatures. Le dimanche même des élections, vingt mille électeurs montèrent spontanément à Fátima pour faire amende honorable à

Notre-Dame, et le dimanche suivant, sur le simple appel d'un comité, trois cent mille portugais se massèrent sur la montagne de Sameiro (près Braga), autour de la basilique nationale de l'Immaculée Conception, pour réparer l'injure faite par l'impudent journal à la Reine et à la Patronne du Portugal. C'est la certitude absolue d'un lamentable échec qui avait provoqué le désistement, et non une autre cause.

En avons-nous assez dit pour justifier la parole du Cardinal de Lisbonne, affirmant que Fátima a apporté au Portugal des bienfaits vraiment miraculeux? On nous a fort reproché, en défigurant grossièrement notre pensée, d'avoir, dans nos éditions précédentes, écrit que la conversion du Portugal était « le plus grand miracle » de Notre-Dame de Fátima. L'expression était entre guillemets, car elle était une citation de l'*Osservatore Romano*, et nous la trouvions juste parce que les merveilles spirituelles sont bien plus nobles que les guérisons corporelles, et que, si une conversion individuelle est une grande grâce, à plus forte raison celle de tout un peuple.

Nous n'avons d'ailleurs utilisé ici le mot « miracle » qu'après les plus hautes autorités. Ne l'avons-nous pas déjà trouvé dans la bouche et sous la plume de l'éminentissime Patriarche de Lisbonne? Et, depuis lors, nous avons pu faire un petit cahier de quinze pages avec les textes ou déclarations d'écrivains et de penseurs laïques, d'évêques et du Pape lui-même employant le même mot pour qualifier les interventions visibles de la Providence dans l'histoire du Portugal depuis et par Fátima.

De tous ces textes, citons en trois seulement, l'un des évêques portugais, les deux autres de Sa Sainteté Pie XII. La lettre pastorale collective de l'épiscopat portugais annonçant le jubilé des apparitions (en 1942, pendant la guerre) engageait les Portugais à la reconnaissance envers leur céleste Patronne « pour ce vrai miracle d'amour qui tient leur pays préservé, comme un fragile vaisseau, au milieu de tempêtes et de périls apparemment insurmontables... vrai miracle qui étonne le monde ». Dans

son message du 31 octobre 1942, le Pape expliquait longuement comment « une atmosphère de miracle baigne le Portugal, multipliant les prodiges physiques et de plus nombreux prodiges de grâce et de conversion ». Le 13 mai 1946, dans son allocution aux fêtes du Couronnement, il parle par sept fois des merveilles, du miracle de Fátima, « source vive de prodiges physiques et de plus nombreux miracles moraux qui, à torrents, s'écoulent de Cova da Iria, se répandant sur tout le Portugal et, dépassant ses frontières, débordent sur toute l'Eglise et sur le monde entier ».

Note L. — Le relèvement du Portugal après Fátima
d'après l'historien portugais Costa BROCHADO
Secrétaire de l'Assemblée Nationale.
(Fátima à Luz da história, pages 327 et suivantes.)

Les événements de Fátima avaient réveillé les sentiments religieux du pays, de l'Algarve au Minho, au point que les personnages les plus influents de la République commençaient à soupçonner la stupidité et l'injustice des persécutions religieuses. Déjà, pendant le cours des apparitions Bernardino Machado, Antonio José de Almeida et Augusto Soares avaient fait quelques démarches en vue du rétablissement des relations diplomatiques avec le Saint-Siège.

Hélas! ce qui commandait dans la République, ce n'étaient pas les hommes illustres, mais la rue, les innombrables clubs civiques, certains dirigés par d'authentiques « sicaires » qui auraient mis en pièce les fondateurs même de la République et écarté de la politique quiconque ne pactisait pas avec le pouvoir de la bombe et du pistolet.

Vers l'automne 1917, la situation dans les grands centres était telle que le journal même du Parti démocratique : *Portugal*, dut publier un article de tête pour modérer les « républicains ». Il était intitulé : « Lisbonne mise à sac! » Il protestait contre les attaques à main armée, les vols, les assassinats

qui se commettaient tous les jours, les bombes qui éclataient de tous côtés. Le jour même du 13 octobre, à l'heure où la foule de Fátima voyait le signe de Dieu, un conseil des ministres étudiait les moyens à prendre d'urgence pour rétablir l'ordre. De nombreux républicains sensés souhaitaient un changement de régime pour balayer la démagogie et l'empire de la bombe.

Le premier symptôme du revirement populaire se produisit le lendemain même du 13 octobre, qui était un dimanche et jour d'élections municipales. A Leiria, elles donnèrent aux catholiques une majorité de 750 voix. Les journaux lisboisens du 15 accusèrent une régression des « forces démocratiques » dans l'ensemble du pays. *O Seculo*, le 17, attribue le succès des catholiques à l'impression produite par le prodige solaire. Il se plaint du grand nombre d'abstentions, surtout chez les « démocrates », et il se demande si ce ne fut pas « par la faute de la Vierge? »

Le journal *O Dia* compare les élections de 1911 avec celles de 1917, et il trouve que les trois grands partis « démocratique, républicain et évolutionniste » ont perdu dans la capitale 95.000 voix.

Cependant les clubs secrets (*carbonari*) faisaient violence aux chefs républicains modérés pour que la République ne perde pas son caractère jacobin et sectaire. Ils essayèrent de l'action directe contre Fátima; de là la profanation du 22 octobre par les voyous de Santarém. De cette mascarade, si mal accueillie par l'opinion, la presse impie ne souffla mot. *O Seculo* lui consacra trois petites chroniques pas très sévères. Mais quelques journaux protestèrent violemment, surtout le *Diário de Notícias*, qui blâma ouvertement le maire de Santarém d'avoir permis cela et réclama des sanctions gouvernementales. *O Seculo* publia quelques jours plus tard la protestation des catholiques de Santarém.

L'échec de cette parodie poussa la secte à abandonner la violence pour essayer de la persuasion. De là, la manifestation grotesque du 2 décembre, dont nous avons parlé. M. Costa Brochado nomme les trois complices de José do Vale, partis en mission de Lisbonne, avec lui, pour ouvrir les yeux du peuple trompé. Puis il cite deux récits de cette brillante journée : celui de *A Liberdade* de Porto, qui constate un « véritable fiasco » et celui de *O Mundo* qui n'ose chanter la victoire de la Libre-Pensée, mais félicite les orateurs du meeting et

plaint le pauvre peuple égaré par la spéculation cléricale. « Au loin, de pauvres femmes fanatisées chantaient le *Bem-dito!* Et c'est la preuve qu'il est nécessaire de répéter des missions comme celle-là ».

Cet article, dit notre historien, fut comme « le chant du cygne » de la Libre-Pensée; il est du 4 décembre; or « à cette heure même Sidonio Pais s'approchait du Parc Edouard VII à la tête des cadets de l'École de guerre pour ouvrir dans la calamiteuse vie du régime une parenthèse de lumière et de paix ».

Sidonio Bernardino Cardoso da Silva Pais, professeur à Coimbra, commandant dans l'armée, républicain convaincu, franc-maçon avoué, militant du parti unioniste de Brito Camacho, avait été représentant du Portugal à Berlin, et était ministre d'Etat. Il réussit à grouper autour de lui les forces saines de la République; sa révolution trouva le meilleur accueil dans l'opinion; elle aboutit le jour de l'Immaculée-Conception Patronne du Portugal. Cet événement est appelé : 5 décembre; mais le triomphe définitif eut lieu le 8.

Ce fut une ère toute nouvelle: abolition du jacobinisme, tolérance religieuse, retour aux meilleures traditions nationales. Ce qui surprend le plus, c'est que cette œuvre de salut public ait été opérée par un franc-maçon de haute classe et qu'il s'en soit occupé comme de la chose la plus importante et la plus urgente pour le pays.

Le 9 décembre, suppression de toutes les sanctions prises contre les évêques; le 22, autre décret supprimant l'interdiction du culte dans les édifices de l'Etat; le 3 janvier, dissolution de la commission d'exécution de la loi de Séparation; et ainsi chaque semaine voyait disparaître l'une ou l'autre des mesures sectaires prises depuis sept ans.

Le 15 mai, Sidonio Pais assista à la cathédrale de Lisbonne à un service solennel pour les soldats morts à la guerre. Il en est hautement félicité par l'évêque qui fait le sermon. Deux autres fois, il assista à un acte public du culte catholique. Et le matin même du jour où il fut assassiné, il avait assisté à une messe pour les marins d'un dragueur de mines morts au combat en pleine mer.

Il n'est pas douteux, dit notre auteur, que la première

préoccupation de Sidonio Pais fut d'ouvrir la République à tous les Portugais, en commençant par réparer les dommages causés à l'Eglise par les sectaires. Et il se trouva pas mal de « républicains » pour le comprendre et le soutenir.

En réalité, à partir de son arrivée au pouvoir, jamais plus les catholiques ne souffrirent de persécution; il était très populaire, et avant de tomber assassiné, il avait relevé l'âme de la nation.

Son acte le plus important sous ce rapport fut la reprise des relations avec le Vatican. Les négociations dans ce but commencèrent à Madrid, entre le ministre du Portugal dans cette ville, et le nonce apostolique, M^r Ragonesi. Le 18 juin, le nonce vint à Lisbonne; le 28, un communiqué annonçait la réconciliation de la République avec le Vatican. Le 4 juillet, un autre communiqué publiait un télégramme du Pape félicitant Sidonio Pais et son gouvernement. Le 10 juillet, le *Diário do Governo* (journal officiel), publiait le décret rétablissant la légation auprès du Saint-Siège et annonçait la nomination de M^r Locatelli comme nonce à Lisbonne.

O Mundo avait essayé une campagne contre cette réconciliation. Le 20 juin, José do Vale avait tonné contre la visite du nonce de Madrid. Quant ce fut fait, il vociféra en désespéré : « Le commandant Pais va donner la République aux Jésuites!... Les églises se rouvrent!... »

En août, le Parti Démocratique jugea l'opinion populaire si transformée que dans un congrès, il proclama la nécessité de corriger la loi de séparation et de traiter convenablement la religion de la majorité du pays.

Un congrès de la Libre-Pensée, tenu en octobre, essaya de réagir et demanda qu'on conserve la loi de séparation « dans toute sa pureté ». Mais rien n'arrêta Sidonio Pais; au moment de son assassinat, il préparait une loi pour rendre tous leurs droits aux jésuites.

Il savait pourtant sa vie menacée; mais il avait grande foi en son étoile, et il était persuadé que les balles le manqueraient. On s'est demandé pourquoi ce franc-maçon faisait une politique si tolérante. M. Costa Brochado lui attribue, après enquête auprès de ses intimes, des désirs de conversion ouverte, et il ajoute : « Un officier de sa police, son dévoué lieutenant Faria, nous raconta un jour que Sidonio Pais se considérait comme protégé par la Sainte Vierge, et que, à la fin de sa vie,

il avait eu des « visions encourageantes » qui lui donnaient une force irrésistible ».

Le 14 décembre 1918, averti de ne pas prendre le train parce qu'on devait l'assassiner, il déclara qu'un chef d'Etat ne devait pas modifier ses déplacements pour un motif de ce genre. Frappé dans la gare même du Rossio, il acheva de mourir sur une table d'opération à l'hôpital Saint-Joseph avec un crucifix sur sa poitrine déchirée par les balles.

(Nous résumons beaucoup plus la suite).

Les gouvernements qui suivirent n'osèrent pas toucher à l'œuvre pacifatrice de Sidonio Pais. Le grand chef de la Libre-Pensée, Afonso Costa, qui avait prédit la fin prochaine du catholicisme au Portugal, se retira à Paris, où il sombra dans le spiritisme.

Les partis se disputaient le pouvoir par toute sorte de moyens, la violence comprise. Le 19 octobre 1921 fut un jour de massacre : les loges firent abattre les plus nobles figures de la République. On revenait au désordre, comme avant Sidonio Pais : règne de la terreur par la bombe. *Malgré cette anarchie politique, la paix religieuse persiste.* En 1922, la réconciliation semble complète, car la presse rouge devient tolérante et *O Mundo* lui-même rend hommage au cardinal Mendés Belo.

À Fátima les foules viennent toujours; mais dans la presse, soit de droite soit de gauche, on ne souffle mot ni de ce qui s'y passe, ni de ce qui s'y est passé. L'Eglise garde un silence sépulcral.

Puis notre historien raconte ce que nous savons sur l'arrivée d'un évêque à Leiria, les derniers sobresauts de la secte contre Fátima, et l'évolution générale des esprits jusqu'au congrès de Braga (où un discours du Nonce attribue à Fátima le relèvement du pays), et jusqu'à la révolution nationale qui est du même jour (28 mai 1926).

Et il termine par l'analyse du Concordat de 1940. En le présentant à l'Assemblée nationale, M. Salazar disait : « Nous n'avons pas l'intention de réparer les derniers trente ans de notre histoire, mais d'aller plus loin, et dans ce retour à la meilleure tradition, de réintégrer le Portugal dans la direction traditionnelle de ses destins. Nous remontons, avec la force et l'élan d'un Etat qui renaît, vers une des grandes sources

de la vie nationale, et, sans laisser d'être de notre temps pour tout le progrès matériel et pour toutes les conquêtes de la civilisation, nous sommes, dans les hauts domaines de la spiritualité, les mêmes qu'il y a huit siècles ».

Et six ans après, c'est le rétablissement officiel du vasselage du Portugal à sa Céléste Patronne par les inoubliables fêtes couronnement de la Vierge, et par la consécration officielle du pays à son Cœur Immaculé (13 mai et 8 décembre 1946).

P. S. — M. Costa Brochado ne parle pas de l'accession de M. Salazar au pouvoir, parce que au Portugal tout le monde la connaît. Rappelons-la d'un mot.

Dans l'espoir de se rendre utile au pays, M. Salazar s'était fait élire député en 1921. Découragé par le spectacle du parlementarisme d'alors, il ne siégea que quelques jours. Appelé en 1927 par le chef de l'Etat, général Gomes da Costa, au ministère des Finances, il demanda carte blanche pour l'application de son programme. Le Président s'étant montré hésitant, il rentra chez lui.

En 1928, le général Carmona fit appel à la Société des Nations pour sauver les finances de l'Etat. La S.D.N. consentit le secours, mais à condition que l'administration du pays serait contrôlée par un de ses délégués. Cette condition étant trouvée trop humiliante, Salazar fut de nouveau rappelé, avec toute liberté d'agir à sa guise sur le terrain financier. La situation étant rétablie au bout de deux ans seulement, Carmona supplia l'ancien professeur de Coimbra, l'un des premiers animateurs du Centre d'action démocratique chrétienne, de prendre la tête du gouvernement où il est resté depuis.

CHAPITRE VIII
LA ROUTE MONDIALE
 ou FATIMA ET LES DESTINS DU MONDE

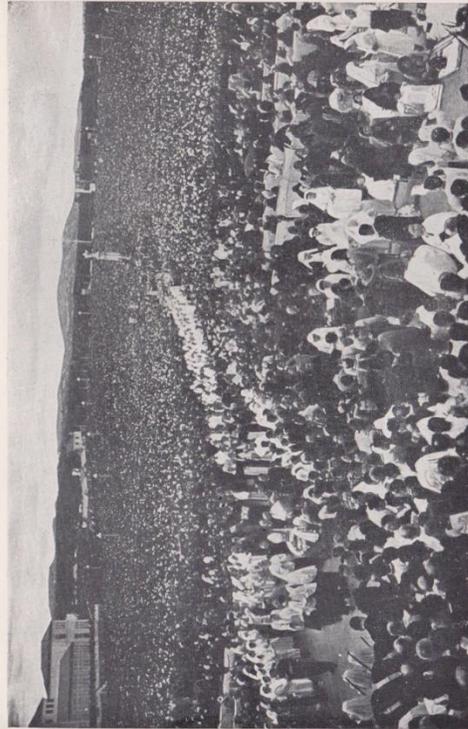
Nous avons résumé en deux mots les « miracles » que Fátima a opérés pour le Portugal : retour à Dieu, paix totale. Ce double bienfait de la rechristianisation d'un peuple laïcisé au maximum et d'une paix persistante merveilleusement préservée dans la tourmente mondiale, S. Em. le cardinal Cerejeira nous a assurés qu'il était le signe, la promesse, le gage de ce que le Cœur Immaculé de Marie prépare pour le monde (1).

Les merveilles de grâce dont aime à parler le Saint-Père et dont il place la source à Cova da Iria, la protection miraculeuse du Portugal qu'il attribue à la même cause, tout comme l'illustre Patriarche, tout cela a commencé pour ce pays aussitôt après les événements de 1917, parce que dès ce moment le peuple lusitanien a compris, accepté et mis en pratique le Message de la Dame du chêne vert. Mais les merveilles et la protection dont elles sont le gage pour l'Univers n'ont pu commencer avant 1945, lorsque les événements internationaux eurent attiré l'attention des peuples sur les avertissements et les promesses de Notre-Dame de Fátima.

(1) Sœur Marie-Luce nous dit la même chose. En pleine tourmente, le 2 février 1940, elle écrit au Saint Père : « Notre-Seigneur promet en égard à la consécration que Nosseigneurs les Evêques ont fait de la nation au Cœur Immaculé, une protection spéciale durant cette guerre, et que cette protection sera la preuve des grâces qu'elle accordera aux autres nations, si, comme elle, elles lui sont consacrées ». (Cité par Fonseca, *Fátima e a c. itica*, p. 31.) Ah! vraiment; si l'obéissance au Message de Fátima doit nous apporter la conversion et la paix du monde (et comment soupçonner l'éminentissime Patriarche de Lisbonne d'avoir parlé sans fondement très sérieux?) combien nous serions insensés de ne pas accorder à ce message toute l'attention possible!



VUE AÉRIENNE DE LA COVA DA IRIA, LE 13 OCTOBRE 1951, DEUX HEURES AVANT LA MESSE PONTIFICALE.
 Au premier plan le parc des rochers. — Quelques unes des tentes pour les étrangers. — La Basilique.
 Le foule qui s'amasse pour la grand-messe entre les deux hospices.



LA CLOTURE SOLENNELLE DE L'ANNÉE SAINTE (13 OCTOBRE 1951).
 Le cortège des évêques arrive pour la messe pontificale célébrée par le Cardinal-Légit. Federico Tedeschi.

Effectivement, les amis de Fátima espèrent que l'histoire pourra dater de cette époque, et plus particulièrement du 13 mai 1947, trentième anniversaire de la première apparition, jour du départ de la Route Mondiale, le commencement d'un retour à Dieu de l'ensemble des peuples du monde, et aussi d'une reviviscence de la notion de fraternité internationale, première condition de la paix générale. Le lecteur aura sans doute la même impression lorsque nous aurons fait un trop rapide récit de cet événement que le Saint-Père a plusieurs fois appelé : « *Pèlerinage de merveille à travers le monde* ». (2)

Origine et signification de la Route mondiale.

En 1943, toute l'Europe est en guerre, sauf le Portugal (3). A Fátima se tient un Conseil national de la Jeunesse Catholique féminine; on décide de préparer un pèlerinage international de J. C. F. pour les premiers jours qui suivront la cessation des hostilités. En même temps, en Belgique, un jeune Oblat de Marie-Immaculée, le P. Demoutiez, dresse des plans pour venir, après la guerre, à Cova da Iria avec des scouts, qui porteraient une grande croix de bois pour l'y planter et en ramèneraient une statue de la Vierge de Fátima pour la porter triomphalement en Belgique.

Enfin, en mai 1945, les armes se taisent. En Allemagne, on a la crainte que le peuple d'Hitler ne soit trop humilié et puni de son nazisme. Pensant à cela, les curés catholiques de Berlin émettent l'idée d'un voyage d'une vierge, analogue au Grand Retour organisé en France,

(2) Notamment dans son allocution radio-diffusée au Congrès des Hommes Catholiques du Portugal, 10 décembre 1950. — L'un des étonnements des amis de Fátima est de constater l'ignorance qui règne en France sur cet événement qui tient la vedette depuis quatre ans dans la presse des pays libres.

(3) La Suède, la Suisse et l'Espagne ne combattent pas; mais elles sont pressurées par l'état de guerre bien plus que le Portugal.

mais passant à travers les frontières des divers peuples de l'Europe pour y rappeler la loi de fraternité humaine et chrétienne. Et pourquoi pas Notre-Dame de Fátima dont le message a manifestement une intention de paix?

En avril 1946, au Conseil international de la J. C. F., à Gand, la présidente portugaise entend des paroles si enthousiastes sur Fátima, qu'elle ne résiste pas au plaisir d'inviter les délégations présentes à un pèlerinage international pour le 13 mai de l'année suivante. La déléguée du Luxembourg s'écrie : « Et si une statue de la Vierge partait de Cova da Iria pour parcourir l'Europe ensanglantée et lui apporter son message de paix!... ». On applaudit sans penser à plus.

Cependant un curé de Berlin avait écrit à une autorité romaine pour lui demander d'intervenir afin qu'une statue de Notre-Dame de Fátima parte de Fátima, en 1947, pour faire le tour des capitales d'Europe.

Cette idée d'une sorte de Grand Retour européen était dans tous les esprits des dirigeants de la J. C. F. portugaise, qui préparaient le Congrès international à Fátima pour les 3 et 4 avril 1947. Mais elle paraissait une folie, et les autorités religieuses ne l'encourageaient pas, à cause des difficultés frontalières en ces temps si proches des hostilités, et aussi à cause de la misère générale et des restrictions.

Sur le conseil du cardinal Cerejeira, on tâta le terrain en écrivant aux évêques des divers pays. Pendant qu'on attendait les réponses, le P. Demoutiez écrit que, décidément, ses supérieurs lui refusent l'autorisation pour son projet. Sur qui compter pour transporter la statue?

La plupart des évêques qui répondirent, tout en trouvant belle l'idée, exprimaient des craintes pratiques et redoutaient l'échec. Seuls les évêques espagnols étaient nettement favorables. Les dirigeants du Grand Retour en France répondirent qu'il fallait encore prier et faire pénitence avant que l'idée soit réalisable.

Tout à coup, le P. Demoutiez écrit qu'il est d'accord avec eux et avec ses supérieurs pour le voyage de Notre-

Dame de Fátima jusqu'à Maëstricht, où on désire qu'elle préside un congrès marial des trois pays qui devaient former bientôt le Benelux. Seuls, dit la lettre, Espagne et Portugal n'ont pas été « démarchés ». Ces deux pays étant acquis pour les dirigeantes lisboisennes, elles répondent : « Venez, tout s'arrangera ».

Le voyage du P. Demoutiez est accompagné de circonstances évidemment providentielles qu'il serait trop long de rapporter. Et en définitive, c'est à lui, après Notre-Dame qui l'a manifestement voulu, et avec Sœur Lucie et M^{re} de Leiria qui l'ont encouragée sinon souhaitée, que revient le mérite de l'institution de la Route Mondiale et de toutes les merveilles qui ont suivi.

Pour accompagner la Vierge, le jeune religieux eût souhaité un prêtre portugais, mieux autorisé que lui pour la présenter. Sœur Lucie lui écrivit à ce sujet : « Pour Notre-Dame, il n'y a pas d'étrangers. Tous sont ses enfants. Dans son Cœur, il n'y a pas de divisions de patriotisme... ». Et il faut reconnaître que ce désintéressement des Portugais, confiant leur céleste Patronne tant aimée à un prêtre étranger, a été partout hautement apprécié. Il est vrai que Pie XII, l'année précédente, l'avait couronnée comme « Reine du Portugal et du Monde ».

La veille même du départ, les dirigeants de la Route (M^{re} Teresa Pereira da Cunha et son Comité), avec le P. Demoutiez, allèrent présenter à Sœur Lucie (alors à Vila Nova de Gaia) la belle statue qu'ils avaient spécialement achetée pour la Route. Elle conseilla d'aller demander à M^{re} l'évêque de Leiria celle qui se trouvait dans son salon, pour laquelle elle avait elle-même guidé la main de l'artiste (M. José Ferreira Thedim), et de lui proposer en échange celle qu'on avait achetée. Lucie ajouta : « Cette Vierge arrivera jusqu'aux confins de la Russie, et là il faudra beaucoup prier pour qu'elle arrive à Moscou. Et lorsqu'elle aura terminé son périple, il sera intéressant de l'offrir au Saint-Père ».

Avec sa bonté coutumière, M^{re} da Silva abandonna sa belle statue. Le lendemain, 13 mai, elle était couronnée

à Cova da Iria devant l'immense foule des pèlerins, par M^{re} Julio Mendes da Conceicao Santos, archevêque d'Evora. Détail assez pittoresque : la couronne était présentée sur un coussin tenu par trois princesses royales, toutes trois âgées de dix-huit ans : Maria-Pia, fille de l'ex-roi d'Italie; Mafalda, fille du duc de Bragança (Portugal), et Isabelle, fille aînée du Comte de Paris. Une jeune fille russe, M^{re} Natacha Derfelden, lui une consécration de la Russie au Cœur Immaculé composée par elle.

Qui avait confiance au succès de cette aventure?... Très peu de gens. Qui pensait à transformer cette route européenne en route mondiale?... Qui aurait pu deviner le formidable mouvement de prière, de pénitence et de conversions qu'elle allait provoquer dans le monde, et les merveilles de toute sorte que Marie voulait accomplir par ce moyen imprévu? Personne.

Quelques mois plus tard, M^{re} da Silva déclara : « Personne de nous n'avait prévu les choses merveilleuses qui ont commencé d'arriver aussitôt que la statue a quitté la Cova. »

La route européenne.

Au Portugal — Partie de Fátima aussitôt bénie, la statue suivait une route encombrée de pèlerins revenant du Sanctuaire. A Vila Nova, arrivée presque imprévue; néanmoins accueil triomphal. A Freixoanda, où elle passe la nuit, tout le village veille pour l'honorer.

Par Alvaizere, Ferreira do Zezere, Castelo Branco (où jamais on n'avait vu si belle et grandiose manifestation), puis Niza et Portalegre, elle arrive au poste frontière de Marvão. Partout des pluies et des parterres de pétales, de riches pavoiements, les routes chargées de peuple pour acclamer la Reine qui passe.

Voyage rapide et pourtant chargé de merveilles corporelles et spirituelles! Voici un incroyant qui a défendu à sa femme et à ses enfants d'aller au cortège. Lui, cigare à la bouche, chapeau sur la tête, mains derrière le dos, il se met sur le chemin pour bien montrer qu'il méprise tout cela. Voilà qu'au passage de la statue devant lui, il sent un chapelet qui lui coule

dans les doigts; si se retourne, personne ne s'est approché de lui. Il croit à un effet de son imagination; mais l'impression bizarre se renouvelle et persiste malgré toutes ses recherches pour trouver l'auteur de la plaisanterie. Au point que, courant chez lui, il amène sa femme et ses enfants au cortège et à l'église où il se réconcilie avec Dieu.

Dans une autre ville (Portalegre), une tenancière de maison publique, avait perdu la vue depuis quelques mois. Dans le fond de son cœur, elle promet à la Vierge de changer de vie si elle daigne la guérir. A la messe en plein air elle n'ose pas se mettre devant les autres malades. Du fond de la place, elle s'unit aux acclamations au Saint-Sacrement : « Faites que je voie!... ». Et tout à coup on l'entend s'écrier : « Oh! qu'elle est belle!... Si blanche!... Et cette couronne!... » Et à genoux, elle pleure.

Elle ne trouve plus la force de se relever. On l'accompagne chez elle. Elle n'a plus qu'un désir : vivre dans la pénitence au fond de quelque couvent. Les six femmes qui habitent avec elle veulent aussi changer de vie. On se cotise pour leur payer les frais de voyage et de séjour dans une maison de relèvement; et la leur est fermée. Une dame qui avait donné pour elles plus qu'elle ne pouvait, se trouva dans l'embarras. Un billet de loterie lui procura exactement la somme qu'elle avait sacrifiée au salut de ces âmes.

Et des merveilles analogues surgiront sans cesse sous les pas de la Vierge, de sorte que, à chacune des étapes que nous allons mentionner (et nous en omettrons) nous pourrions raconter de multiples traits de ce genre.

A Marvão, Notre-Dame est attendue par une foule innombrable, avec les autorités religieuses et civiles. La ligne frontière est une gerbe de belles fleurs. Puisse Marie obtenir à la pauvre humanité que toutes les frontières soient bientôt ainsi fleuries!

En Espagne. — Un arc triomphal porte : *L'Espagne à vos pieds*. L'enthousiasme devient du délire lorsque la statue passe des épaules des Portugais sur celle des Espagnols. Et on pleure lorsqu'elle disparaît à un tournant de la route, sur l'automobile spécialement aménagée pour elle.

Valencia de Alcantara, Caceres, Placencia, Salamanca (jamais cette ville n'avait vu tant de peuple réuni), Valladolid (triomphe imprévisible, plus de cent mille assistants).

A Palencia, l'évêque, qui arrive du Canada où il a assisté au Congrès marial d'Ottawa, reçoit la Vierge portée sur les épaules des cheminots. A Burgos, on la place sur un char d'argent qui ne sert qu'aux processions du Saint-Sacrement. Là, les soldats réclament qu'elle visite les casernes. Devant elle, dans les rues, les bergers dansent au son de leurs flûtes.

A Pampelune, magnifique cérémonie d'offrande des enfants à la Vierge. Les Carmélites ont obtenu la permission de se mettre aux fenêtres pour voir passer la procession.

Vitoria, Bilbao (200.000 fidèles l'acclament). Dans un petit village, on forme un cortège de cavalerie pour aller à ses devants. Un seul paysan refuse ses chevaux parce que dit-il, il a trop de travail à la ferme. Quand le cortège approche du village, l'orage se lève; et voilà que la foudre lui tue les deux chevaux du même éclair.

A Loyola, les Pères Jésuites font à Notre-Dame l'accueil que l'on pourrait attendre dans leur riche sanctuaire. En entrant à Saint-Sébastien quatre mille cyclistes précèdent le char de la Vierge et 25.000 hommes la suivent. Messes toute la nuit 8.000 communions. Le lendemain, messe en plein air avec six cents malades. On raconte des grâces de conversion et de guérison.

Après Oyarzun, ce sera Irun et la frontière française.

Dans toute l'Espagne, les « alcaldes » (maires) des villages traversés déposaient pieusement leur « bâton » (insigne de leur autorité) aux pieds de la Vierge; tous les 200 mètres, deux « guarda civil » présentaient les armes; les évêques recevaient la Vierge à l'entrée de leur diocèse et allaient la présenter à l'évêque du diocèse suivant: les cinémas et les théâtres fermaient durant le séjour de Notre-Dame; la journée fut chômée partout; les journaux faisaient la plus large place à l'événement, etc...

Frontière hispano-française. — Comment allait se faire le passage de la frontière française fermée depuis onze ans? A l'entrée du pont international, M^r Vallester, lazariste, évêque de Vitoria, adressa la parole à la foule innombrable des Espagnols accourus pour dire adieu à la Vierge qui quittait leur pays.

Puis il s'avance, avec un magnifique cortège, jusqu'au milieu du pont (tout fleuri dans sa partie espagnole) jusqu'à cette ligne blanche, qui au lieu d'être une simple limite administrative, était devenue une sorte de « mur de séparation et d'immunité », suivant l'expression de saint Paul (Ephes. II, 14-15).

drale. Labonne, enthousiasme populaire. Dans un petit village un Portugais qui depuis trente ans avait quitté son pays, attend Notre-Dame. Il est venu là poussé par un désir subit demander pardon au curé de la paroisse qu'il avait insulté un jour, et pour cela il a fait 90 kilomètres sans savoir que son voyage coïnciderait avec le passage de la Vierge de Fátima. Après s'être réconcilié avec le prêtre et avec Dieu, il suivit la procession pieds nus.

Saint-Vincent de Tyrosse, Vieux-Boucau, traversée rapide des Landes et de la Gironde. Au diocèse de La Rochelle, M^r Liagre vient jusqu'à Montguyon présider la fête.

On avait prévu un retour sur Lourdes pour le 13 juillet. Les circonstances firent que ce fut le 3, et justement l'auto qui portait la Vierge rencontra un groupe de trois cents portugais revenant de Rome pour la canonisation de saint Jean de Britto, qui descendaient de la gare vers la Grotte. Jolies Acclamations!

Pendant vingt-quatre heures, la statue est honorée dans l'église paroissiale. Le lendemain, grande procession vers la Grotte, sermon par un chapelain. A la nuit, après la procession aux flambeaux, devant M^r l'évêque de Nancy et vingt mille pèlerins appartenant à sept nations, sermon par M. Barthas sur cette rencontre historique des deux messages apportés du Ciel par Marie et sur leur signification par rapport au besoin mondial d'une paix véritable. Le R. P. Amílcar Martins-Fontes, recteur du Sanctuaire de Cova da Iria, arrive lui aussi de Rome tout juste pour assister à cette dernière cérémonie. Il dit quelques mots à la foule qui voit (avec quelle émotion!) M^r Ricaud, recteur de Lourdes, l'embrasser avec effusion. (M^r Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, était à Rome pour la canonisation de saint Michel Garriotti).

On va directement dans les Charentes, dans une région déchristianisée, puis on fait des étapes rapides, marquées de grâces de conversion éclatantes à travers les plaines de la Loire, de la Seine, de l'Artois. Quelque part, des moniales et des popes orthodoxes russes se joignent à la procession. Comment le leur interdire? Signalons la carte de visite du général Leclerc déposée sur le monument de la Vierge dans sa paroisse: « Le général Leclerc s'engage vis-à-vis de Notre Dame ». Il s'agissait de la promesse du chapelet quotidien, de la communion réparatrice mensuelle et d'un chapelet supplémentaire par semaine pour la conversion de la Russie. On connaît sa fin tragique survenue quelques mois après.

Là, M^r Vallester et M^r Terrier, évêque de Bayonne, se donèrent une accolade fraternelle, combien symbolique en ces circonstances! La blanche statue passa des épaules des grands dignitaires espagnols sur celles des anciens combattants français. Ainsi la première « chose et personne » — car une statue de saint est « chose » par la matière et une sorte de « personne » morale par la présence spirituelle de celui qu'elle représente — qui franchit la ligne invoquée depuis si longtemps, fut Notre-Dame de Fátima, sur le pont d'Hendaye, le 18 juin 1947.

Il n'est pas possible de dire ici toutes les circonstances qui permettent de considérer ce libre passage de frontière comme une chose vraiment extraordinaire, mais il faut souligner ce fait que, des deux côtés de la ligne blanche, des masses de peuple chantaient à la louange de Marie et de son Fils les mêmes cantiques dans la même langue, le basque, parlé également à Saint-Sébastien et à Saint-Jean-de-Luz. Pour la première fois depuis onze ans, les deux polices permettaient le stationnement sur ce pont. Des deux côtés de la ligne, on se touchait la main et l'on cherchait à s'embrasser; gardarmes et policiers essayaient comiquement d'empêcher ces effusions dont les deux évêques avaient donné l'exemple!... Mais, entre les deux peuples, ou plutôt entre les deux fractions du même peuple basque, la Mère commune chantée dans la même langue, ne faisait sentir comme physiquement, la fraternité des deux nations que la politique maintenant séparées et comme hostiles.

Mais là où Marie était passée, ses enfants passèrent bientôt, et quelques jours après, exactement le 3 septembre, toute la frontière de Hendaye à Port-Bon s'ouvrait largement. N'était-ce pas une grâce de Notre-Dame de Fátima? Ne commençait-elle pas de répondre aux désirs des initiateurs de la Route européenne en prêchant et en commençant de réaliser la fraternité des peuples et le désarmement moral, condition essentielle de la paix?

Nous voudrions pouvoir citer ici la belle allocution de M^r Terrier et la réponse de M^r Vallester. Disons seulement les rapides étapes de la « route » française.

En France. — Hendaye messe de minuit après veillée de prières. Anglet, féérique réception au Refuge Notre-Dame; les « bernardines » ont permission de soulever leur voile pour contempler la statue. Bayonne, veillée de prières à la cathé-

Au Benelux. — Le 2 août, arrivée à la frontière belge. L'archiprêtre de Valenciennes remplaçait l'archevêque de Cambrai, parti pour Rome. M^r Carton de Wiart, évêque de Tournai, la reçoit de l'autre côté de la frontière. A la Basilique de Bonsecours, il y a tant de monde qu'on doit au dernier moment dresser un autel sur la place. A Tournai, vingt-et-un coups de canon.

Résumons encore: Brasembill, Charleroi, ville communiste, toute unanimement en fête pour honorer sa Reine qui passe; le pays noir du Borinage; le Pâturage; Namur: tout le monde à genoux les bras en croix; Chevretonne, Beauring.

À le 22 août, on célèbre à la fois le passage de la Vierge de Fátima, la première fête du Cœur Immaculé récemment instituée, et la pose de la première pierre de l'église des apparitions de la Vierge au cœur d'or. M. le chanoine Barthas, prêche à la messe de minuit. A la grand'messe dans le parc du château princier, cinquante mille pèlerins.

Liège (trois jours), Eupen, Verviers, Sereing, où Notre-Dame descend dans la mine. Le mineur qui lui trace le chemin dans le dédale des galeries dit: « Je ne donnerais pas ma place pour cent mille francs! »

Cependant la Route passait en Hollande le 1^{er} septembre. M^r Kerkhofs (Liège), présentait la statue à M^r l'évêque de Burenmonde, au milieu d'un spectacle inoubliable par le zèle et l'ingéniosité déployés par les organisateurs.

La Vierge venait pour présider le Congrès de Maëstricht. Elle y vit agenouillés à ses pieds des cardinaux et des évêques et les froids Hollandais se disputent le bonheur de pouvoir baiser sa blanche statue.

Et c'est pendant ce congrès, où les représentants des trois pays sont réunis pour l'honorer et la prier pour la paix, que la Belgique, la Hollande et le Luxembourg concluent le traité dit *Benelux* qui tend à supprimer les frontières économiques entre les trois peuples.

A la frontière hollando-belge une petite chapelle restera comme souvenir de celle qui est l'espérance des nations.

Un seul chiffre dira la ferveur de l'accueil du *Grand Duché de Luxembourg*. Cent mille communions en l'honneur de la Vierge Pélerine pour une population de 250.000 habitants!

Toutes les paroisses veulent la recevoir et la fêter. A Wiltz, sur un plateau élevé, un monument est construit à sa gloire.

Et là, à la surprise du curé ses paroissiens socialistes et communistes ne sont pas moins fervents que les autres. A Luxembourg, triomphe unique!

Cérémonie inoubliable dans un cimetière militaire où dorment 8.000 soldats américains. Sur la rive gauche de la Moselle, à Pétange, on reste longtemps pour que les Allemands, depuis l'autre rive de la rivière qui sert de frontière, puissent acclamer et prier la céleste visiteuse.

Monseigneur l'évêque, quoique malade, a voulu la recevoir à l'arrivée; il l'accompagne aussi au départ et lui dit adieu, dans un discours émouvant devant une foule immense.

Paris attendait Notre-Dame pour le 15 octobre. A la date convenue elle était là. La grève des transports n'empêcha pas les Portugais et les Russes catholiques de la capitale (auxquels se joignirent des orthodoxes) de lui faire accueil sur le parvis de Notre-Dame et aussi le lendemain à l'église russe catholique de la rue François-Girard.

Retour en Belgique où le diocèse de Malines ne l'a pas encore reçue. Louvain d'abord, puis Bruxelles (21 octobre). Les rues, pleines d'une foule priante, sont pavées. Cinquante mille Joëistes font leur consécration au Cœur Immaculé de Marie.

Ensuite, tournée dans les Flandres où l'on veut faire mieux que chez les Wallons. Gand, Bruges, Knock... Partout des retours imprévus d'âmes pécheresses. Les journaux parlent d'un mouvement religieux supérieur à celui des Croisades.

En novembre la Vierge pèlerine s'embarqua à Anvers sur le *Beira Grande* pour rentrer au Portugal, et désormais ce sera la règle annuelle, car M^{re} José da Silva veut ne montrer aux peuples visités qu'une statue fraîchement rajeunie par les spécialistes portugais.

Au passage, les habitants de Porto, jaloux des Lisbonnais, retiennent la Vierge Pèlerine (fin février 48). L'enthousiasme est tel qu'il faut la faire partir de nuit, après des démonstrations groupant plus de 300.000 fidèles. Le 4 mars, arrivée à Cova da Iria.

Or, de tous côtés sont arrivées des lettres demandant la visite de Mar'e. Ira-t-on dans l'Afrique portugaise? en Allemagne? Aux Indes? En Argentine? (4). La Providence va décider;

(4) Ce succès provenait sans nul doute de la publicité faite par les agences de presse transmettant partout les informations de la Route. La presse française en général avait gardé une discrétion certainement excessive.

mais la route européenne va devenir la Route Mondiale. Nous ne pouvons plus qu'indiquer un itinéraire général.

La Route Africaine.

Début avril, départ en bateau pour Madère. La ville de Funchal et toutes les paroisses de l'île, font à Notre-Dame un accueil que depuis lors, M^{re} de Leiria aime à citer en exemple. Lâcher de 2.000 colombes blanches; fleurs à une seule messe estimées un million.

Le 10, départ pour le Cap Vert, arrivée le 15. Visites de toutes les îles. Solennité principale à Praia, chef-lieu de l'archipel; tableaux vivants dans les rues. La deuxième quinzaine du mois en Guinée portugaise; on voit un orphéon et une chorale musulmans à la procession. Retour à Cova da Iria pour les fêtes du 13 mai.

En juin, les Açores sont atteintes par avion. La population unanime répond bien à l'invitation de l'évêque de faire « tout son possible ». Dans une petite île, qui vit de la pêche à la baleine, les pêcheurs abandonnent la chasse à deux cétaqués pour faire escorte à la Vierge. Le lendemain, ils en prennent quatre avec une facilité inouïe. Les journaux du chef-lieu (Angra do Heroísmo) déclarent que les îles ont su écrire « la plus belle démonstration de foi que cinq siècles de vie chrétienne pouvaient faire espérer ».

En juillet, San Tomé, puis l'Angola. Dans ce territoire, la Vierge trouve de nombreux missionnaires français (Pères du Saint-Esprit et Sœurs de S. Joseph de Cluny). Les grandes villes (Luanda, Nova Lisboa où elle inaugure une grande avenue à son nom, Moçamedes, Silva Porto), comme les plus petits villages, font à la Reine de la paix des triomphes plus fervents, plus pittoresques, plus inédits les uns que les autres.

Le 30 septembre, la route embarque pour le Mozambique. A Lourenço Marquês, S. Em. le cardinal de Gouveia, la reçoit entouré de toutes les autorités et d'une foule impossible à compter où toutes races et religions sont confondues. Notre-Dame va visiter les prisonniers et ceux-ci sont autorisés à assister aux cérémonies; on leur accorde de porter la Vierge.

A Beira, M^{re} Durrieu, Français, supérieur général des Pères Blancs, est parmi les évêques qui la reçoivent. A Nampula, elle est reçue dans la première cathédrale du monde consacrée à son nom. Dans le port de l'île de Mozambique, cent-cinquante

navires fleuris vont à sa rencontre. Les barquiers veulent faire grève pour l'empêcher de repartir.

Dans les villes, comme dans les missions écartées, blancs et noirs, chrétiens et musulmans, rivalisent pour orner ou illuminer les maisons, offrir des cadeaux, parfois royaux, à la Vierge qui passe en semant la joie et la paix. Des musulmans acceptent d'ôter leur chéchia pour pouvoir entendre la messe.

13 novembre 1948, départ pour l'Union Sud-Africaine. On visite tous les vicariats apostoliques du Natal, du Cap, du Transvaal, et quelques missions du Basutoland. On entend dire : « Il y a plus de monde que lorsque le roi d'Angleterre est passé ». Les démonstrations dépassent en splendeur ce que l'on ferait pour un roi. Étonnement des missionnaires : leurs espérances les plus optimistes sont dépassées; conversions très nombreuses et inattendues. « C'est le plus beau jour de ma vie de missionnaire » disent plusieurs.

Pays protestant ou païen, trois à huit pour cent seulement de catholiques; et pourtant partout le plus grand respect, même de la part des autorités civiles et des fonctionnaires. Souvent les gouverneurs civils eux-mêmes demandent à prononcer une adresse de bienvenue.

La fin de l'hiver se passe en Rhodésie et au Kéni. Puis on va à Zanzibar, où mahométans et bouddhistes montrent parfois autant d'ardeur que les chrétiens.

En avril, c'est la région des Grands Lacs; Tanganyika, Ouganda, etc. Avec quelle ferveur ces récentes chrétiétés qui font honte à nos vieilles paroisses rouillées par la routine, acclament et fêtent la Mère du Sauveur, Reine de la Paix!

Un avion porte la Vierge de Nairobi à Addis-Abéba (Abyssinie); traversée de l'Érythrée, du Soudan, de l'Égypte. Fin juillet 1949, retour au Portugal.

Routes d'Asie et d'Océanie.

Partie le 24 novembre (1949) de Lisbonne par avion, la statue fait diverses escales, notamment à Rome (le 25) et arrive le 27 à Bombay, d'où, par mer, elle se rend à Goa. L'archevêque de cette ville, patriarche des Indes, avait annoncé cette arrivée à ses diocésains en leur demandant de s'y préparer par la prière et le jeûne. Le 1^{er} décembre, il y eut 153 messes en plein air, en même temps, devant une foule impossible à dénombrer. Cadeaux royaux à la Madone, messagère de paix. Le Patriar-

che déclare que le passage de la Vierge dans son diocèse y a provoqué un demi-million de communions.

On le quitte le 14 décembre pour Mangalore, puis Calicut, Coimbatour, et le 21 on arrive à Triebur (diocèse syro-malabar). Dans la région, d'autres diocèses du même rite reçoivent Notre-Dame; puis c'est Cochim qui lui fait un triomphe unique. En janvier 1950, c'est toute la côte du Malabar, le Madras, la côte de Coromandel, pour être le 2 février à Tulicorin. A Trivandrum, Notre-Dame a guéri une jeune protestante, dont la famille se convertit. La plupart des évêques annoncent l'arrivée de la Route, prescrivent un jour de jeûne la veille, et l'accueillent aux gares avec toute sorte de démonstrations d'honneur. Elle voyage en train fleuri, dans un wagon-chapelle.

La fin de l'hiver et le début du printemps, c'est le Pakistan dont toutes les villes se disputent l'honneur de fêter la messagère de la paix. A Patna, le gouverneur dit : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau! » A Dacca, l'évêque en voyant le nombre des païens qui acclament et implorent la Vierge, s'écrie : « C'est vraiment incroyable! » Et à Bhopal, ce sont les mahométans qui demandent à payer les frais des illuminations!

On revient à Bombay au début de mai. Le maire hindou assiste à la messe au stade municipal, avec plus d'assistants que la ville ne compte de catholiques. Puis en descendant vers le Sud, on visite Poona, Hyderabad, Mysore, Bangalore, etc.

La visite de Caytan demanderait à elle seule un volume pour dire seulement les incidents les plus merveilleux de ce périple (22 mai-15 juillet). Notre-Dame arrive à Colombo, capitale du bouddhisme, le jour d'un grand conseil mondial de cette religion. Or, les journaux (bouddhistes, naturellement) donnent plus de place à la Vierge de Fátima qu'au grand concile de leur culte. Un demi-million d'assistants à la messe en plein air. Un missionnaire du diocèse de Jaffna écrit : « Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a ici un immense mouvement des âmes vers Dieu et la Très Sainte Vierge, un va-et-vient de foules innombrables, non-catholiques tout aussi bien... » En passant, la Route s'arrête quelques heures à Fátima-Giri (Pandataruppu), sanctuaire fondé récemment par un missionnaire français et qui devient un centre de dévotion à Marie tous les jours plus fréquenté.

Revenue dans le territoire portugais de Goa, la Vierge Pèlerine en visita les deux autres diocèses (Damao et Diu). Elle revint par avion au Portugal accompagnée par M^{re} José Da

Costa Nunés, patriarche de Goa, et par M^{re} Thomas Agniswami, évêque de Kottar. Après un arrêt à Rome, et huit jours de fête à la cathédrale de Leiria, elle rentrait à Cova da Iria pour le 13 août.

Nous la retrouvons en décembre en Thaïlande (Siam). A Bangkok, 400 autos l'accompagnent de l'aéroport à la cathédrale. Sa procession est la première procession catholique que les rues de la capitale aient jamais vue. Le corps diplomatique s'est placé sur le parcours du cortège pour saluer la Reine pacifique. Le pays est parcouru souvent en barque et l'on voit des cortèges fluviaux grandioses.

Le 15 on part pour Burma (Birmanie), Singapour et la Malaisie. Le 30 janvier 1951, on s'embarque à Singapour pour l'Australie, où l'on arrivera le 11 février. Ce mois et le suivant, on visite les diocèses de la région de Melbourne; l'entrée triomphale dans cette ville a lieu le 25 mars; la Vierge est escortée de plus de 100 autos fleuries. On repart le Samedi Saint pour la région de Sanhurst-Ballarot. Dans cette ville, procession aux flambeaux de quatre kilomètres, spectacle jamais vu en Australie.

Fin avril, mai et juin, tous les autres diocèses australiens, sauf Sydney, reçoivent la Reine de la Paix.

Le mois de juillet on parcourt l'île portugaise de Timor, puis certains archipels d'Océanie. (En septembre, nous la trouvons en Papouasie (Port-Moresby, Yule-Island, etc.), remplissant de joie missionnaires, néophytes et païens.

Et enfin, revenue à Sydney où le cardinal archevêque la réclame avec insistance, elle y préside des solennités de neuf jours, lesquelles se terminent par une messe pontificale en plein air devant une foule immense, le même jour que le Cardinal légal félicitait à Fátima le trente-quatrième anniversaire du prodige solaire et la clôture du jubilé de l'année sainte. Ainsi ce jour béni du 13 octobre 1951, un courant de prière allant d'un antipode à l'autre encerclait pour ainsi dire la terre entière dans un puissant embrasement de paix et d'amour (5).

Impatients parallèles.

Impatients d'attendre le passage de la Route mondiale et de profiter de ses immenses bienfaits spirituels, de nombreux

(5) En novembre 1951, la Route mondiale visitait les îles Samoa et l'archipel de Cook. Depuis elle a visité les pays de l'Amérique du Sud, séjournant très longuement au Brésil.

pays ont organisé des « routes » particulières avec des statues bénites à la Capelinha de Cova da Iria. Impossible même de les signaler toutes.

Route américaine. — Le 13 octobre 1947, en présence de 200.000 pèlerins, M^{re} l'évêque de Leiria avait été sollicité de bénir une statue pour l'Amérique du Nord. Il avait répondu qu'elle devait être en Amérique. Lorsque l'initiateur de cette « route » notre ami M. John Haffert, l'emportait dans l'avion, le personnel la plaça à l'honneur, face aux voyageurs. Des Lisbonnais accourus pour la saluer, envahirent la cabine pour lui embrasser les pieds, et tout le personnel de l'aéroport imita ce geste pieux. Touchant exemple de fraternité internationale.

Une idée de M. Haffert et de son comité était de faire prier autour de cette statue pour qu'elle arrive aussi en Russie et à Moscou par l'Est, tandis que dans sa pensée, celle partie six mois plus tôt devait atterrir la position par l'Ouest.

Aux Açores, malgré les règlements, un fort groupe de gens avertis veille toute la nuit sur le terrain d'aviation pour réciter le Rosaire pendant les trois-quarts d'heure de l'arrêt prévu.

Recue solennellement au sanctuaire canadien de *Notre-Dame du Cap*, elle y est bénite par M^{re} Vachon, archevêque d'Ottawa, devant cent mille fidèles. On la couronne; on se consacre à son Cœur Immaculé. Messe à minuit à la cathédrale et dans 124 églises du diocèse.

Passage aux U. S. A. par Niagara-Falls, le 8 décembre. M^{re} O'Hara, évêque de Buffalo, la salue d'un beau discours. Dans sa cathédrale, 200.000 personnes défilent devant la statue, et la ville n'a que 50.000 catholiques. « Le plus grand rassemblement connu dans l'histoire de la ville », disent les rapports de police. Et il en sera ainsi souvent dans tous les diocèses et paroisses qui se disputent l'honneur de prier devant Notre-Dame pour la conversion de la Russie et pour la paix.

Signalons seulement le rassemblement de 140.000 pèlerins à l'abbaye de Saint-Meinrad (Indiana), et le passage à Hollywood où les cinéastes catholiques organisent des solennités qui sont le point de départ de l'« Heure du Rosaire », l'œuvre si admirable du Père Peyton. Tout le monde, aux U. S. A. chante le cantique à Notre-Dame de Fátima, composé par une jeune fille au passage de la route dans sa paroisse, et devenu la chanson la plus populaire outre-atlantique.

— Quel regret de ne pouvoir accorder que quelques lignes aux routes de l'Amérique du Sud, Argentine, Brésil, Colombie, etc. Ce dernier pays est celui où, sans nul doute, la Vierge de Fátima a accompli les prodiges les plus exceptionnels, par exemple arcs-en-ciel très nets dans un ciel pur pendant les messes en plein air à Bogota, Cali, etc. Photos dans les journaux (juillet 1950).

Congrès de Madrid et routes espagnoles. — Fin mai 1948, M^{re} Eijo y Garay, évêque de Madrid, célébrait ses noces d'argent épiscopales par un Congrès Marial de neuf jours. Pour avoir la statue même de la Capelinha, il dut faire agir des interventions diplomatiques. Aux portes de la capitale (qui compte 800.000 habitants), Marie trouve un million et demi de fidèles pour l'acclamer. C'est le plus grand rassemblement autour de la Vierge de Fátima, et qui n'a jamais encore été dépassé. Elle visita surtout les faubourgs et partout ce fut un élan merveilleux de conversions; les confessionnaux ne désemplirent pas tous ces neuf jours.

Le sommet du Congrès fut la messe des malades, le 28 mai, devant près d'un million d'assistants. 13.000 malades sont rangés au premier rang; quinze se lèvent, subitement et complètement guéris; le lendemain, les journaux publiaient adresses, diagnostics, photos.

Dans sa reconnaissance, M^{re} Eijo y Garay écrivit à M^{re} de Leiria une lettre qui est un témoignage unique, où il déclare qu'il donnerait ses vingt-cinq ans d'épiscopat pour les neuf jours de paradis qu'il vient de vivre.

Dès lors, les autres diocèses espagnols ont voulu avoir leur route, au moyen de statues bénites à Fátima. Partout, la T. S. Vierge s'est plu à émerveiller son peuple par des grâces tout à fait extraordinaires; et, en reconnaissance, on a vu des villes la nommer « alcaidesse » d'honneur.

Route vietnamienne. — MM^{es} les vicaires apostoliques de Hanoi, de Phat-Diem, de Haiphong, venus en pèlerinage à Fátima, en ont rapporté des statues dont la procession triomphale dans leurs diocèses n'est pas pour peu dans la résistance de leurs populations à la propagande communiste. Ces prélats ont attribué à la prière de leurs chrétiens (aidés des parents), l'arrêt des progrès menaçants du Viet-minh. N'ont-ils pas compté, dans chacune de leurs cathédrales seulement, quarante ou cinquante mille communions pendant l'octave de prières?

Caractéristiques.

Dès le début, en constatant l'ampleur que prenait la chose, M^{re} da Silva eut la sagesse d'édicter une sorte de règlement pour guider le zèle des organisateurs. Il y indique comment le passage de la Vierge pourra susciter un esprit d'intense, simple et confiante prière et aussi de pénitence pour la conversion des peuples et leur union dans la charité du Christ. « Après avoir voyagé à travers le monde, la statue doit être remise au Souverain Pontife comme un symbole de l'unité du catholicisme à travers le monde. Durant le pèlerinage, les intentions secondaires doivent être reléguées à un plan inférieur, et les prières doivent être offertes pour le monde entier dans le véritable esprit du catholicisme. » (6).

Malgré cette réglementation, chaque étape de la « route » a ses caractéristiques propres, et rien n'est moins monotone pour les prêtres qui ont le privilège d'accompagner Notre-Dame (7). Mais il est certains aspects de ces manifestations qui se retrouvent assez régulièrement et que nous noterons dans la mesure où nous croyons qu'ils ont une signification.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est cette attraction des foules se rassemblant spontanément. Rien n'est plus disproportionné aux résultats que les moyens de publicité employés. Il suffit d'un mot du clergé, et toute la population d'une ville, parfois de toute une région, se déplace pour venir apporter ses hommages à Notre-Dame. Un tel phénomène d'attraction n'avait pas, que nous sachions, jamais été constaté auparavant. Peut-on l'attribuer à autre chose qu'à une grâce spéciale de la Reine des cœurs?

Une cause certaine, ce sont les prodiges mouus qui signalent son passage. Nous pourrions en citer des centaines, et dans tous les genres, analogues aux quelques-uns que nous avons signalés. Le monde entier connaît le gracieux

(6) Voir l'essentiel de ce document p. 349.

(7) Le P. Demoutiez, M^{re} Marqués dos Santos, le P. Vermer, etc.

— et certainement symbolique — prodige des colombes, mystérieusement attirées par la blanche statue qui passe. Il s'est produit, à notre connaissance, plus de cinquante fois, dans les pays les plus divers et chaque fois avec des circonstances nouvelles, inattendues, de nature à frapper l'esprit des témoins (8). Nous possédons des documents authentiques (lettres de missionnaires, récits de témoins, articles de journaux, etc.) mentionnant des gestes de vénération envers la Madone faits par d'autres animaux, moutons, chèvres, éléphants. Et M^r l'évêque de Leiria reçoit des lettres et des journaux des pays traversés rapportant des prodiges atmosphériques analogues à ceux de 1917 à la Cova da Iria : arcs-en-ciel en plein soleil de midi (Colombie), mouvements solaires (Ceylan), phénomènes lumineux autour de la statue dans les processions nocturnes (Galice, Asturies), etc.

Par toutes ces merveilles, comment la sensibilité populaire ne serait-elle pas émue. Mais la reconnaissance des foules est due encore plus aux innombrables faveurs corporelles et spirituelles souvent les plus inattendues qui marquent son passage et dont nous avons dit quelques-unes. A ces gestes miséricordieux du Ciel s'ajoutent parfois de terribles châtiments, car le Seigneur ne permet pas toujours qu'on insulte sa Mère impunément.

Parmi vingt récits, en voici un seul. C'est à Trichur, aux Indes, ville en majorité jacobite, antique secte chrétienne n'admettant pas le titre de Mère de Dieu pour Marie. Un train fleuri stoppe à la gare avec le wagon-chapelle de Notre-Dame. A ce moment même un journaliste apporte à son directeur un article signé d'un pseudonyme contre la dévotion à la Mère de Dieu et contre Fátima. Le directeur rappelle que la loi du pays exige la signature du responsable lorsqu'un article est injurieux. L'auteur se refuse à mettre son vrai nom. Un de ses collègues s'offre à le signer à sa place. La chose est acceptée et le papier part

(8) Sur le prodige des colombes, voir la note spéciale à la fin de ce chapitre.

pour la linotype. Aussitôt le signataire tombe, comme saisi d'une attaque d'épilepsie. Pendant trois jours, nul médecin ne trouve ni diagnostic ni remède. Le troisième jour, au moment même où la Vierge, — qui a été fêtée par 50.000 fidèles en tenue uniforme (sari bleu pour les femmes, blanc pour les hommes) — reprend le train, le journaliste blasphémateur expire. Toute l'Inde a connu cet épisode (9).

Lorsque la grâce ne doit pas être repoussée, le Cœur Immaculé de la Mère de miséricorde emploie la méthode inverse. Elle obtient le changement subit des dispositions de ses adversaires incrédules. On voit très souvent des gens venus sur son passage avec des sentiments très douteux ou hostiles, se mettre tout à coup à pleurer et à prier. Ce que nous avons dit des confessionnaires pour Madrid, il aurait fallu le dire pour toutes les villes et paroisses. On a même entendu des païens crier : « Mère de Jésus, faites que je croie assez pour me faire baptiser! », ou bien « Chrétiens, priez pour moi pour que je devienne comme vous! ». Et que dire du cas de ce musulman qui voulait à tout prix se confesser, et qui, ne le pouvant, dit tout de même ses péchés à la blanche statue?

Et ceci nous amène à parler de ce phénomène si curieux de l'attraction des non-catholiques. Il y faudrait un volume.

La grande objection que l'on fait en Europe contre le mouvement de piété mariale parti de Lourdes et de Fátima, est que le récit de ces apparitions et de ces miracles risque d'éloigner de notre foi les non-catholiques et surtout les protestants. Quel démenti à ce préjugé que la Route mondiale!... Les musulmans d'Afrique et des Indes, les protestants d'Amérique et du South-Africa, les païens des pays nègres et de l'Asie, sont mystérieusement appelés par Notre-Dame, ou du moins séduits par les objectifs de paix de son Pèlerinage et par ses miracles.

On a vu un évêque anglican supplier que la route s'ar-

(9) Nous tenons ce récit de diverses sources, lorsque le Père Demoutiez lui-même nous en confirma et précisa les circonstances à Fátima le 13 octobre 1950.

rête dans sa cathédrale (Umtata), des imans et des païens instruits enseigner aux chrétiens des villages sans prêtre les cantiques à chanter; — des princes musulmans faire des cadeaux à Marie, et le beau diamant qui domine sa couronne n'a pas d'autre origine; — des maires protestants ou païens autoriser les processions et même dire à la Madone des adresses touchantes (Calcutta, Colombo, etc.). A Plainfield (New-Jersey) le pasteur recommande à ses ouailles de ne pas manquer la visite à la fameuse statue. Le propriétaire protestant d'un journal local à Flora (Illinois), organise un reposoir devant la devanture de ses bureaux, et y fait prêcher toute la journée le message de Fátima. Station imprévue dans cette ville qui compte deux cents catholiques seulement!... Et que de traits analogues nous pourrions citer (10)!

Les bienfaits spirituels du passage de Notre-Dame ne sont pas éphémères; ils se prolongent par un accroissement sensible de la vie religieuse. La Vierge Pèlerine passe; son influence sur les âmes persiste. Les actes de consécration à son Cœur Immaculé, souvent prononcés par les autorités civiles elles-mêmes, ne sont pas oubliés. Nous ne pouvons dire toutes les croisades de prière nées de la Route mondiale. Pour la seule Amérique du Nord, signalons le chaquet quotidien à la radio, dit par M^r Léger, archevêque de Montréal, avec 800.000 auditeurs; l'Heure du Rosaire du P. Peyton avec le concours des artistes d'Hollywood; la Société de Réparation du P. Ryan (Baltimore), et la Blue Army (armée bleue), créée par l'Ave Maria Institute (Washington) : elle compte plus de vingt millions d'adhérents aux Etats-Unis en Angleterre, Australie, Belgique.

(10) Autre fait contre le préjugé ci-dessus. Le grand prédicateur de la radio américaine, Son Exc. M^r Fulton Sheen, qui nous honore de son amitié, nous a dit avoir connu Fátima par nos publications, et il reconnaît qu'il a vu augmenter considérablement le succès de ses prédications lorsqu'il les a enrichies des données du message de Fátima dans lequel il a une confiance enthousiaste. On sait qu'il occupe quarante dactylos pour répondre aux 4.000 lettres qu'il reçoit par jour de ses auditeurs. On sait aussi que le nombre annuel de conversions d'adultes aux Etats-Unis atteint maintenant les 150.000.

etc. En France, elle possède un organe bi-mensuel : *L'appel de Notre-Dame*, 1, place Saint-Sulpice, Paris.

Conclusion. — Il est trop tôt pour écrire l'histoire complète de tout ce mouvement de piété mariale issu de la Route Mondiale et surtout pour en apprécier les résultats. Nous n'avons encore assisté qu'à ses débuts. Avouons qu'ils sont prometteurs.

Après dix ans, on ne peut demander qu'il ait transformé le monde. Néanmoins on est obligé de reconnaître que ce mouvement n'a pas d'analogie dans l'histoire de l'Eglise du Christ. Ceux qui le suivent de près ne doutent pas que, par ce courant formidable de prière et de pénitence parti de Cova da Iria, il ne commence à s'accomplir à la surface de la terre ce retour à Dieu des âmes et des sociétés demandé par le Message de Fátima : « Si l'on fait ce que je demande... o que quero. »

N'oublions pas que ce qui donne le plus d'élan à ce courant populaire vers Marie, c'est le besoin des âmes de prier pour la conversion de la Russie et pour la paix. Nous allons dire que le message de Fátima répond à l'angoisse des peuples devant le problème de la paix et de la guerre. Le passage de la Reine de la Paix ravive l'espérance dans les cœurs.

Et il n'est pas douteux que ce voyage de notre Mère commune à travers les peuples et les continents, ne travaille effluamment à réaliser la réconciliation et le désarmement moral si instamment réclamés par les Vicaires du Christ comme la première condition de la paix.

En passant les frontières et survolant les océans, l'image de Marie ne change pas de famille; elle rappelle à tous ses enfants de toutes les races qu'ils sont frères et que, par conséquent, les frontières qui les séparent doivent être de simples limites administratives et des lieux de rencontres fraternelles, et non des murailles infranchissables ou des sujets de querelle. « Sous le regard maternel de la Céléste Pèlerine, disait Pie XII, dans son allocution radiophonique du 13 octobre dernier à Cova da Iria, il n'y a pas d'anta-

gonisme de nationalités ou de races qui divise les hommes, il n'y a pas de diversité des frontières qui les sépare, il n'y a pas de contrariété d'intérêts qui les oppose : tous, à ces moments, se sentent heureux de se trouver frères. *Spectacle singulier et singulièrement impressionnant qui fait concevoir les plus riantes espérances*.

Nous avons déjà remarqué la coïncidence entre le passage de la Route Mondiale avec la fin de la brouille franco-espagnole, comme avec la signature de l'entente Benelux. On a pu noter d'autres heureuses coïncidences de ce genre (11). Souhaitons qu'elles se multiplient et que nous puissions dire de Notre-Dame de Fátima en toute et absolue vérité ce que l'apôtre dit du Sauveur : « C'est Marie qui est notre paix ; Elle a renversé le mur de séparation, l'inimitié » (Eph. II, 14-15).

Note M. — La légende dorée des Colombes de Notre-Dame.

L'un des plus beaux « ornements » de la Route Mondiale, c'est certainement le gracieux prodige des blanches colombes, si mystérieusement attirées par les statues béatées de Notre-Dame de Fátima. Ce cas étrange se présente à nos yeux comme un récit de légende moyenâgeuse et pourtant il s'est reproduit des dizaines de fois sous les yeux d'hommes du *xx*^e siècle; c'est la réalité la moins niable.

La première ville qui en fut témoin se trouve avoir été la plus révolutionnaire du Portugal, Bombarral, où encore, depuis la Révolution qui l'avait brûlée, l'église paroissiale n'était pas rebâtie. (On y travaille maintenant).

Le 28 novembre 1946, la route portugaise quittait cette ville. Au passage sous un arc de triomphe, on lâcha cinq colombes en l'honneur de la Vierge. Elles avaient été achetées la veille à Lisbonne, au marché de la volaille, sur la place du Figuier, et expédiées à Bombarral par l'autobus du matin même.

(11) Nous avons essayé de le faire dans notre rapport au Congrès mondial de la Paix de Lisbonne (octobre 1951) et aussi dans notre brochure : *Fátima et les destins du Monde* (2^e édition, 1957).

Les colombes prennent leur vol; au lieu de se disperser aux quatre coins du ciel, elles se mettent à tourner au-dessus du cortège en suivant la route. Puis on les voit toutes les cinq venir se poser sur le pavillon en marche, grimper à travers les fleurs et se gliser accroupies devant la Vierge, tout près du piédestal qu'elles touchaient avec leur bec, comme pour le baiser. Et, à la surprise générale, elle restèrent là comme en prière.

Lorsque le soir le cortège arriva à la limite des deux Conseils de Bombarral et de Cadaval, on fit éclater vingt et une grosses bombes; les colombes levèrent la tête comme pour se rendre compte du danger, puis reprirent leur position.

Quelques jours après, on arrivait à Lisbonne. Il y avait foule à l'entrée dans la capitale pour admirer les « *pombas de Nossa Senhora* ».

Depuis plusieurs jours, elles continuaient leur pieuse faction sans que rien ne puisse les en détourner : les bruits des haut-parleurs, des orgues des feux d'artifices, etc... les feux des projecteurs illuminant la statue, tout les laissait indifférentes. Si des enfants taquins leur jetaient des fleurs de façon trop violente elles passaient derrière la statue, puis reprenaient leur place d'honneur.

La Vierge resta trois jours dans l'église paroissiale Notre-Dame-de-Fátima, à Lisbonne. Il leur arriva de voler ca et là, ne se posant qu'en des endroits bien choisis, et revenant toujours sur le pavillon de leur douce Reine. Pendant la communion générale du 6 décembre (4.000 communions), l'une d'elles alla se jucher sur le sommet de la couronne de Notre-Dame et y resta les ailes étendues, tournée vers la Sainte Table, tant que dura la communion.

Le samedi soir (7 décembre), lorsque la statue partit pour se rendre à la cathédrale accompagnée par une procession de trois cent mille flambeaux, trois colombes restèrent dans l'église. Elles avaient sans doute terminé leur faction de huit jours et elles voulaient rester les hôtes de la succursale. Honnête du sanctuaire de Fátima. On les captura facilement et on en confia le soin à une paroissienne.

Une seule accompagna donc la Madone dans la cérémonie nationale de la cathédrale, puis dans la traversée du Tage et dans les étapes de la rive sud.

Au village de Corroios, une habitante vint offrir un couple de colombes blanches. Au lieu de les mettre dans la

camionnette qui accompagnait le cortège, on demanda à la donatrice de les lâcher. Elle ouvre son panier et elles vont se poser sur le rebord du pavillon; puis, grimpant à travers les fleurs, elles se mettent à la place de celles qui étaient restées à Lisbonne.

Et les trois oiseaux blancs et purs achèvent le voyage jusqu'à Cova da Iria où l'on arrive le soir de Noël. Au passage dans un bois une tourterelle sauvage était venue se joindre à eux; mais dans la basilique, ils la chassèrent à coups de bec.

Le peuple a été très frappé de cet incident qu'il interprète comme un gage symbolique de paix. Le cardinal Cereira lui-même en a fait le thème principal de son allocution radiophonique de Noël 1946.



Ce gracieux prodige s'est reproduit depuis lors, à notre connaissance, une cinquantaine de fois, soit dans la visite de la statue de la Capelinha dans les provinces de l'Alentejo (1947-48), soit dans les manifestations de la Route Mondiale dans les divers pays d'Afrique, soit au Congrès marial de Madrid (fin mai 1948), soit dans les « routes » de l'Amérique du Sud, notamment en Colombie (1950), soit enfin dans plusieurs diocèses d'Espagne.

Des Français en ont été témoins par deux fois, au diocèse de Perpignan, en juillet 1950, au Perthuis, lorsque la « route » du diocèse de Gérone arriva jusqu'à la frontière qui est dans ce village, et en Cerdagne, lorsque la « route » du diocèse d'Urgell se rendit de Puigcerda à l'enclave espagnole de Llívia en passant par Bourg-Madame et la route française.

Les journaux de Perpignan en publièrent des photographies. Un journal de Toulouse a publié une photo analogue prise aux Escaldes (Andorre).

Ce qui frappe le plus les témoins, c'est l'attitude « religieuse » de ces volatiles. On les voit, par exemple, se tourner vers la chaire pendant le sermon, aller se poser les unes à droite les autres à gauche du ciborium pendant les expositions du Saint-Sacrement, etc.

Nous pourrions publier tout un volume des témoignages directs (oraux, écrits, récits de journaux, etc.) que nous avons pu recueillir sur ce curieux phénomène. En voici quelques-uns.

Au congrès de Madrid, le R. Père Azémar, recteur de Saint-Louis-des-Français, s'approcha du trône de la Vierge et essaya d'en séparer quelques-unes des nombreuses colombes gîtées parmi les fleurs. Il n'obtint que de violents coups de bec sur ses deux mains.

A Santiago-de-Compostelle (septembre 1948) des colombes entrèrent avec la statue dans la cathédrale, et on y en vit à ses pieds durant les neuf mois suivants. On vit des colombes des pigeonniers de la région, entrer dans la cathédrale, rester quelque temps aux pieds de la statue, puis ressortir pour rejoindre leur gîte habituel.

A Bogota, un journaliste avait écrit un article où il dépréciait le prodige des colombes. Sa femme avait acheté une statue de Notre-Dame, et lui demandait de corriger son article. Pendant la nuit, ils entendirent du bruit dans le bureau où se trouvaient l'article et la statue. Le journaliste se leva ; il voit deux colombes en attitude de vénération devant la statue. Evidemment, l'article disparut.

A San-Salvador (Angola) : « Toute la nuit, tandis que nos missionnaires monteront la garde, les colombes le feront aussi. Tant que la foule était là, elles ont évolué dans les airs, roulé pendant les chants; maintenant aux pieds de la Sainte Vierge, parmi les fleurs du brancard, elles s'endorment, et demain quand l'avion emportera leur Souveraine, les cinq colombes fidèles se laisseront emporter aussi ». (*Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie*, de décembre 1948).

« Après un voyage triomphal à travers le Tanganyika, l'Ouganda et le Kenya, Notre-Dame quitta Nairobi dans un avion de l'*Ethiopian Air Line*. Au bout de quelques heures de vol, elle arrivait au-dessus d'Addis-Abebé. M^{re} Momens, délégué apostolique, accompagné de tous les prêtres catholiques, attendaient la statue sur l'aérodrome. Quel ne fut pas l'étonnement des prêtres et de tout le monde, lorsqu'ils virent l'avion qui portait Notre-Dame entouré de blanches colombes qui volaient tout autour, accompagnant exactement tous les mouvements du grand aéronef, jusqu'au moment où il se posa sur le sol. Elles disparurent ensuite, comme pour laisser tout le champ libre à la Reine du Ciel » (M^{re} Teresa Pereira da Cunha, dans *Voz da Fátima*, du 18 août 1949).

Enfin la *Voz da Fátima* (13 janvier 1951), a publié le récit de la procession de Haiphong jusqu'au front Viet-Minh.

où pendant quatre jours, des colombes accourues spontanément, ajoutèrent leur prière symbolique pour la paix à celle de l'immense foule où se fondaient européens et indigènes chrétiens et païens.

Nous ne commenterons pas plus longuement ce « signe », ayant publié dans une brochure spéciale, le beau discours du Cardinal Patriarche de Lisbonne sur ce sujet. Mais comment ne pas y voir, comme ce prince de l'Église, une promesse symbolique de paix, une assurance nouvelle des intentions pleines de miséricorde de notre Mère céleste?

LE MESSAGE DE FATIMA (1)

Rappel de l'Évangile.

Dans le mystère de Fátima, aux aspects si divers et si riches, il y a deux choses principales : les prodiges (visions et miracles), et le message. Ce qui saisit d'abord le plus, ce sont les prodiges vraiment uniques dans l'histoire; mais ce que nous devons surtout retenir, ce sont les enseignements, les avertissements de notre Mère du Ciel, son message (*o que quero*, ce que je veux), dont les prodiges ne sont qu'une orchestration destinée seulement à attirer notre attention sur eux.

Depuis la mort de Jean, le dernier apôtre, la Révélation est close. Aussi aux pasteurs d'Aljustrel, Marie n'enseigne pas un Évangile nouveau; par leur intermédiaire, elle rappelle au monde qui l'oubliait, le Message éternel de son Fils.

Certains, effrayés par tant de merveilleuses apparitions de Notre-Dame survenant en ce siècle de positivisme réaliste, seraient presque tentés de se scandaliser de voir Marie si souvent visiter la terre. Mais elle vient parce qu'elle nous aime, et que, dans la mesure même de son amour, elle tremble pour nous. Une mère tremble toujours pour ses enfants, surtout lorsque le danger qui les menace est évident et imminent. Marie tremble parce qu'elle voit ses enfants de la terre s'égarer de plus en plus loin des voies du salut; elle voit les âmes se perdre et tomber en enfer; et elle voit aussi les peuples, même ceux qui connaissent la loi d'amour de son divin Fils, s'opposer dans des

(1) Il est prématuré de vouloir faire, dès maintenant, un exposé complet de ce Message, puisque S. Em. le Cardinal Cerejeira nous affirme que « Fátima n'a pas dit encore au monde son dernier mot ». Le « mystère » continue à se « développer » et il contient certains éléments que la Providence n'a pas encore explicités.

luttres meurtrières. Elle vient donc, suivant l'expression de S. Em. le cardinal Cerejeira, nous jeter ses appels « comme un cri lancinant de mère qui voit s'ouvrir devant ses enfants des abîmes insondables ».

À Fátima, en particulier, chacune de ses paroles, de ses attitudes est comme un écho des plus sévères maximes de l'Évangile, comme aussi des avertissements les plus pressants des Souverains Pontifes.

Le mal essentiel dont souffre le monde moderne, c'est l'oubli des réalités éternelles : nous vivons, de plus en plus, dans le temps présent et pour le temps présent. Or, si l'Évangile a pu révolutionner le monde, c'est qu'il fut essentiellement une explosion d'éternisme dans le temporalisme juif et païen. De ce point de vue, la parole capitale du Sauveur est le « *Quid prodest?*... Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? »

Marie a pensé qu'il était particulièrement opportun de la rappeler au temps actuel où les choses de l'au-delà ne tiennent plus la moindre place dans la presse, dans les conversations, dans la littérature courante et, par suite, dans les préoccupations réelles des chrétiens.

La Vierge de Fátima parle aux petits bergers, non de leurs troupeaux ou de leur avenir terrestre, mais du Ciel, de leur salut, du salut de leurs camarades morts, du sort éternel des pécheurs.

Afin de leur donner comme un avant-goût du Ciel où Elle les invite, Elle leur donne, dès sa première apparition, la sensation de la Présence divine par le moyen de cette lumière mystérieuse qui les pénètre jusqu'au fond de l'âme. La terrible vision de l'enfer, à la troisième apparition, est bien faite pour nous donner pitié à l'égard des pauvres âmes que le péché entraîne vers cet abîme de feu et aussi pour nous inspirer une salutaire crainte des châtements divins.

Le même jour, Elle leur apprend — et nous apprend — une courte prière, toute simple. Tous les mots en sont une évocation de nos fins dernières et de l'au-delà. Répétée plusieurs fois par jour, entre chaque dizaine

de chapelet, elle ne peut qu'ancre profondément dans notre esprit ces grandes réalités et y déterminer des résolutions graves. Marie emploie, avec nous, la méthode d'Ignace de Loyola répétant à François-Xavier : « Que sert à l'homme...? » jusqu'à la conversion totale de son ami.

Et aussi, en appelant si rapidement auprès de son trône céleste deux des trois petits voyants, Marie nous montre le peu de prix qu'Elle attache, pour ceux qu'Elle aime, aux biens de cette vie. De cette manière, Elle nous redit ce qu'Elle disait à Bernadette : « Je veux te rendre heureuse, non dans ce monde, mais dans l'autre. »

Comme il fut le grand désir de Jacinte et de François, le Ciel doit être la grande pensée des chrétiens et ils le gagnent, d'après le Maître, en se faisant « semblables à de petits enfants »... Cette « petite voie » de l'enfance, popularisée par l'exemple et les écrits de sainte Thérèse de Lisieux, Notre-Dame de Fátima nous la rappelle en choisissant pour interprètes, pour ambassadeurs, pour amis trois de ces petits que Jésus se plaisait à grouper autour de Lui et à donner en modèle à ses disciples.

Pour « nous, pauvres pécheurs ».

Ce qui paraît le but essentiel des maternelles monitions de Notre-Dame, c'est de nous encourager à la lutte contre le péché qui attire sur les hommes le châtement, l'enfer pour les âmes individuelles, la guerre pour les nations que la justice divine ne peut atteindre dans l'au-delà.

Les trois Évangiles synoptiques caractérisent les débuts de la prédication du Sauveur en disant qu'il prêchait la pénitence (en grec *metanoian*, c'est-à-dire *conversion*). La pénitence, au sens de l'Évangile et de la théologie, est un acte de justice par lequel le pécheur se rappelant avec douleur et confusion qu'il a offensé Dieu, s'efforce de réparer cet outrage et de reconquérir la grâce divine. « Si vous ne faites pénitence, disait le Sauveur, vous périrez tous ».

Sa divine Mère a tenu ce même langage à La Salette et à Lourdes. A Fátima, elle répète le même appel, avec une insistance particulière. Il semblerait même que son Cœur Immaculé y ait eu pour unique préoccupation de détourner les hommes des voies du péché, de les décider à lutter de toutes leurs forces contre ce terrible fléau, ce seul ennemi de leur bonheur et de leur salut.

Ce mot même de péché semble avoir disparu des lèvres humaines et la notion qu'il renferme s'oblitére, s'efface, s'atténue. Marie voudrait raviver le sentiment du péché, nous en inspirer une profonde horreur, nous en montrer les dangers. Que de fois, à Fátima, ce mot est venu sur ses lèvres! Nous avons retenu sa déclaration finale : « Il faut que les hommes se corrigent et demandent pardon de leurs péchés... qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé! ».

Dans son cahier de souvenirs, Sœur Marie-Lucie-du-Cœur-Immaculé ajoute ici ces remarques qui s'adressent à nous tous : « En cette apparition, les paroles qui restèrent les plus profondément ancrées dans mon cœur furent celles par lesquelles notre Sainte Mère du Ciel suppliait les hommes de ne plus peiner Notre-Seigneur trop offensé. Quelle amoureuse plainte elles contiennent et quelle supplication! Oh! que je voudrais qu'elles résonnent dans le monde entier et que tous les enfants de la Mère céleste écoutent sa voix! »

Cette suprême déclaration n'était que le rappel, le résumé des précédentes confidences de la Dame aux petits voyants.

Dans la troisième apparition principalement, Elle avait montré à ses petits confidentes les tristes suites du péché : ici-bas la guerre, synthèse de tous les maux; dans l'autre monde, les flammes de l'enfer. La prière intercalaire du chapelet qu'elle leur enseigne ce jour-là, commence par un acte de pénitence : « O mon Jésus, pardonnez-nous... »

Relisons le récit des apparitions, et nous trouverons partout cette pensée du péché qui semble comme obséder

le Cœur Immaculé de notre Mère. Et la petite Jacinte, qui « aimait tant à penser » à tout ce que lui avait dit la Dame de lumière, montra qu'elle avait bien compris les enseignements de sa céleste maîtresse lorsqu'elle disait, sur son lit de malade : « Il se commet beaucoup et de très grands péchés dans le monde... Si les hommes savaient ce que c'est que l'éternité, ils feraient tout pour changer de vie... Les hommes se perdent parce qu'ils ne pensent pas assez à la mort de Notre-Seigneur et qu'ils ne font pas pénitence ».

Sœur Lucie a d'ailleurs précisé plusieurs fois que la « pénitence » demandée par Marie consistait essentiellement dans les sacrifices qui s'imposent pour une stricte observation des commandements de Dieu.

Chasser de notre vie personnelle le péché, voilà la leçon essentielle de Fátima, le grand désir du Cœur Immaculé de notre céleste Mère.

Pour les autres pécheurs.

Lorsqu'elle parle à ses petits confidentes, Marie ne leur parle jamais de leurs propres péchés, car elle les avait choisis à cause de leur innocence et de leur pureté; elle leur demande de faire des prières pour la conversion des pécheurs et des sacrifices pour l'expiation de leurs fautes. Dans la mesure même où nos âmes ont conservé ou retrouvé la pureté, dans la même mesure les appels du Cœur Immaculé en faveur des pécheurs s'adressent aussi à nous tous, car dans cette même mesure nos prières et nos sacrifices peuvent leur être utiles.

Pour répondre à ses désirs, il ne suffirait pas de chasser le péché de nos âmes; elle veut aussi que nous travaillions à le chasser de l'âme des autres en collaborant à la Rédemption de son divin Fils. Prenons pour nous ces paroles de Notre-Dame à la première apparition : « Voulez-vous vous offrir à Dieu pour faire des sacrifices et accepter volontiers toutes souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés qui

offensent sa divine Majesté? Voulez-vous souffrir pour la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes, ainsi que toutes les offenses faites au Cœur Immaculé de Marie? » Et répondons à ce désir avec la même générosité que ces pasteurs innocents.

Dans tous les entretiens que la Dame leur accorda, elle leur rappelle ce devoir de la charité pour les pécheurs, particulièrement à la quatrième : « Priez et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles ».

Heureux les trois enfants bénis, les pasteurs d'Aljustrel, qui ont si bien répondu aux désirs de leur céleste Visiteuse et ont ainsi obtenu, par leurs prières si ferventes et leurs héroïques pénitences, la conversion de tant de pécheurs!

Par péché nous entendons trop exclusivement le péché individuel, personnel, et il était assez difficile aux enfants de s'élever à la notion de péché collectif, social, national, public. Et pourtant, dans les paroles de Jacinte conservées par son infirmière dévouée, on retrouve cette notion. Cette petite fille avait compris que Notre-Dame voulait qu'elle expie aussi les péchés collectifs, modes immodestes, laïcisme persécuteur, lois contre la sainteté du mariage.

Il importe aussi d'expier et de chasser de la terre les péchés publics qui ont nom : pornographie de la presse et du cinéma, nationalisme agressif, communisme athée, abus de certain capitalisme, etc. Ces sortes de péchés sont dus plutôt à un état d'esprit collectif qu'à des défaillances individuelles; ils n'en sont pas moins des offenses à la loi de Dieu. Ils encouragent, facilitent et provoquent les péchés individuels, et, comme eux, réclament réparation. Ne sont-ce pas ces errements dont parle Jacinte quand elle se lamente sur les grands péchés qui se commettent « dans le monde? » En tout cas eux aussi provoquent la colère de Dieu et attirent ses châtements sur les nations.

Le Rosaire, salut du monde.

Marie, à Fátima, a étroitement uni l'esprit de pénitence avec la récitation du Rosaire. En nous recommandant cette dévotion, c'est encore à l'Evangile qu'elle nous ramène. Le *Pater* que nous disons six fois par chapelet, ne résume-t-il pas les plus beaux enseignements du Sermon sur la Montagne, les plus belles maximes du divin Maître?

Et, d'autre part, la méditation des quinze Mystères du Rosaire, où se synthétise toute l'économie de la Rédemption (sauf le ministère public du Sauveur), donne au fidèle l'occasion de repenser l'Evangile et de s'encourager à la pratique de toutes les vertus qu'il enseigne. Quoi de plus efficace pour nous entraîner au bien, que la méditation des exemples de Jésus et de sa Mère?

Telle est la raison principale pour laquelle les Saints et les Papes ont tant recommandé cette dévotion. Nous ne pouvons, ici-même, essayer de résumer leurs écrits sur ce sujet, tellement ils sont importants et nombreux. Léon XIII, renouvelant et commentant les enseignements de Grégoire XVI et de Pie IX, n'a-t-il pas écrit à lui seul onze *Encycliques* et plusieurs autres documents sur le Rosaire? (2). Le saint Pape Pie X, dans son testament, parle ainsi : « La Prière du Rosaire est de toutes la plus belle, la plus riche en grâces, et celle qui touche le plus le Cœur de la Mère de Dieu... Si vous voulez que la paix règne dans vos foyers, récitez-y le chapelet en commun. »

Pour Pie XII, entre autres documents, il nous suffira de renvoyer le lecteur à la si belle allocution prononcée lors de l'audience publique du 6 octobre 1941. C'est un hymne de louange à la gloire du Rosaire; le Souverain Pontife montre que c'est la prière par excellence de la famille,

(2) Encycliques de 1883, 1884, 1889, 1891, 1892, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898; un Bref en 1883; Lettre au Cardinal Vicaire en 1886; Lettre aux Evêques d'Italie en 1887; Lettre apostolique à l'occasion de la consécration de la basilique du Rosaire à Lourdes (1901). L'Institution du Mois du Rosaire est de 1883.

puisqu'elle convient parfaitement aux jeunes époux, aux enfants, à la jeune fille, au jeune homme, à la mère de famille, aux vieillards, au mourant et, enfin à la famille tout entière réunie.

En se dénommant « Notre-Dame du Rosaire », la Vierge de Fátima a confirmé et souligné tout l'enseignement des Souverains Pontifes sur l'importance et l'efficacité du saint Rosaire.

Bien d'autres circonstances dans les faits de Fátima attirent notre attention sur le Rosaire!

Marie se montre aux petits bergers quand ils viennent de réciter pieusement leur chapelet, apparemment pour les en récompenser. Elle tient dans sa main droite la chaîne d'un magnifique chapelet. Surtout, *Elle ne manque pas à chaque visite, de recommander cette prière à ses petits amis.*

Dès la première apparition, Elle promet le salut éternel à François en lui rappelant qu'il a à réciter son chapelet. Dans cette rencontre et dans les suivantes, nous entendons à chaque fois la Dame recommander aux enfants le chapelet quotidien, et on les voit s'efforcer d'en installer le coutume chez eux et de la répandre « dans le monde tout entier ». Chaque fois que Lucie transmettait à la Vision les demandes de grâces formulées par les assistants, la réponse était que la grâce serait accordée si la personne intéressée disait bien son chapelet.

Le peuple avait bien compris cela, car avant et pendant les apparitions, tout le monde récitait le chapelet. Et lorsqu'on demandait aux premiers témoins ce que c'était, ils répondaient : « C'est une sainte du Ciel qui demande de réciter le chapelet. »

Enfin, le 13 octobre, Marie résumant son message, dit : « Je suis Notre-Dame du Rosaire... Je désire... que vous continuiez à réciter le chapelet tous les jours. »

Peut-elle nous dire plus clairement que le Rosaire, qui a déjà sauvé le monde de l'albigéisme et de l'invasion musulmane, peut de nos jours le sauver des dangers encore

plus grands que lui font courir le communisme athée et la menace de guerre universelle et atomique?

Sa Sainteté Pie XII a reconnu cette insistance de Marie lorsque, dans sa lettre *Seculo exeunte octavo* (1940) il parle du chapelet « tant recommandé par Notre-Dame de Fátima ».

Le Cœur Immaculé de Marie, notre douce espérance.

S. Em. le cardinal Cerejeira a proclamé que Fátima ouvrait pour le monde une ère nouvelle, celle du Cœur Immaculé de Marie. Depuis quarante ans, Sœur Marie-Lucie sait qu'elle a dû rester « seule » sur la terre parce que Notre-Seigneur veut « y établir la dévotion au Cœur Immaculé » de sa Mère. Sa petite cousine Jacinte, avant de mourir, lui recommandait de ne pas être infidèle à transmettre cet élément du message de la Dame : « *Quand le moment sera venu, dis bien que le bon Dieu nous accorde ses grâces par le Cœur Immaculé de Marie... — qu'il ne faut pas hésiter à les lui demander, — que le Cœur de Jésus veut être honoré avec le Cœur Immaculé de Marie — que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé, parce que Dieu la lui a confiée.* »

La petite bergère d'Aljustrel n'avait pas oublié que l'Ange du Cabeço leur avait recommandé de consoler le Cœur de leur Mère du Ciel; elle avait sans cesse présentes à l'esprit les paroles de la Dame de la Cova da Iria proposant aux petits voyants de consoler son Cœur de la peine que lui font les péchés des hommes. C'est son amour profond pour ce Cœur Immaculé qui soutenait son courage dans les cruelles souffrances qui la conduisaient à la mort et au Paradis.

Le « moment » dont parlait Jacinte semble arrivé. En effet Notre-Dame avait dit, dans son avertissement secret du 13 juillet 1917 : « Pour éviter cela (les malheurs prédits comme châtement divin), je reviendrai demander

la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis du mois ». Or, Lucie a fait connaître à l'autorité religieuse deux apparitions (10 décembre 1925 et 15 février 1926) dans lesquelles la Très Sainte Vierge lui a précisé ce qu'elle entendait par cette consécration et cette communion réparatrice. (Nous donnons le texte des communications de la voyante en partie documentaire, pages 354-355).

À la première de ces demandes, Sa Sainteté Pie XII a bien voulu satisfaire lorsque, comme nous l'avons dit, le 31 octobre 1942, il consacra solennellement l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie. Cette consécration prononcée à la radio, en portugais, il la renouvela le 8 décembre suivant à Saint-Pierre devant le peuple romain. Et la foule immense qui remplissait ce jour-là la basilique vaticane et débordait sur la place, pensait bien qu'elle voyait se réaliser la vision de la petite Jacinte, apercevant dans une période de guerres et de malheurs, « le Saint-Père à genoux dans une grande église, devant le Cœur Immaculé de Marie, et beaucoup de monde en prière avec lui ».

Nous ne pouvons faire ici ni l'histoire ni la théologie de cette dévotion au cœur Immaculé. Contentons-nous de dire qu'elle a eu pour principaux propagateurs, avant Notre-Dame de Fátima, des saints français. Jean Eudes au XVII^e siècle, la fit admettre dans la liturgie; au XVIII^e siècle, Louis-Marie Grignon de Montfort l'a popularisée; et c'est à la France, qu'en 1805, Pie VII accorda une fête spéciale. La médaille miraculeuse, et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ont vulgarisé cette dévotion au XIX^e siècle, de sorte que peu à peu elle s'est étendue à l'Eglise entière.

L'auteur se doit de signaler une phase importante et peu connue de cette diffusion. Le projet de consécration du monde au Cœur Immaculé, suprême recours contre l'impunité qui semblait envahir toute la terre, a été l'objectif principal de la *Croisade mariale*, œuvre qui eut certaine importance au début de ce XX^e siècle. Elle fut établie en 1900, dans l'église même et dans la paroisse dont la divine

Providence nous a constitué le pasteur (3) par le R. P. Alfred Deschamps, un grand apôtre des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, et par notre prédécesseur M. l'abbé Martres, avec l'approbation de M^r Germain, archevêque de Toulouse, — et des plus hautes autorités ecclésiastiques. Cette « croisade », entre autres objectifs, propagait une *Supplique au Saint-Père* en faveur de la consécration du genre humain au Cœur Immaculé. En 1904, à l'occasion du jubilé de la définition du dogme de l'Immaculé-Conception, M. Martres eut à ce sujet, cinq audiences particulières de Pie X. À sa mort, hélas! prématurée, la Croisade fut transférée à Notre-Dame des Victoires de Paris (1906).

En 1914, le Congrès Eucharistique international de Lourdes avait proposé au Saint-Père de vouloir bien, à cette occasion, prononcer l'acte de consécration (qui était décidé en principe) par la bouche de son Légat au Congrès. Pie X répondit qu'il valait mieux réserver cet acte pour une autre circonstance purement mariale. Quelques jours après, la guerre éclatait et le Saint-Père quittait ce monde.

Dans les plans de la divine Providence, la « circonstance purement mariale » attendue par Pie X, n'étaient-ce pas les apparitions de Fátima, survenues trois ans après la mort du bienheureux Pontife et où Marie elle-même reprenait pour son compte la demande formulée à Toulouse dix-sept ans auparavant?

Les négociations de paix de la grande guerre traînèrent après l'armistice jusqu'au 28 juin, jour octave de la fête du Sacré-Cœur, lequel avait été précisément fixé par Pie X pour la fête du Saint Cœur de Marie (cette année-là, le 28 juin) (4).

Une nouvelle pétition recueillie, en France seulement, 300.000 signatures avec l'adhésion de trente évêques. Les

(3) L'Immaculée-Conception à Toulouse. Cette paroisse, fondée pendant les apparitions de Lourdes (1^{er} mai 1858) par un prêtre ordonné le jour de l'apparition de *La Salette* (19 septembre 1846), possède depuis 1946 une des plus belles statues de Notre-Dame de Fátima, don du Sanctuaire de Cova da Iria à l'auteur.

(4) « Pour nous catholiques, il ne saurait y avoir de doute : Ce n'est pas par hasard que l'annonce de l'arrivée des délégués alle-

congrès marials renouvent le même vœu. Ce fut enfin Sa Sainteté Pie XII, qui vingt-cinq ans après les apparitions de Fátima, accomplissait cette consécration en un moment particulièrement critique de l'histoire de l'humanité.

Mais la demande de Marie aux petits voyants ne constituait pas une nouveauté; il s'agissait d'une démarche, conçue et désirée surtout par la piété française, et dont un ensemble de circonstances avait depuis longtemps retardé l'accomplissement (5).

Comme il faut être reconnaissant à Sa Sainteté Pie XII pour avoir filialement répondu au vœu exprimé par notre Mère du Ciel! Comme il faut souhaiter que bientôt, d'un élan unanime, tous les diocèses, toutes les paroisses, toutes les familles chrétiennes, tous les croyants du monde entier se consacrent au Cœur Immaculé de Marie, mais d'une consécration qui soit vraiment une donation généreuse et totale, et le signe d'une transformation profonde de nos vies individuelles et de la société tout entière par une conversion sincère! (6).

« Le jour où Marie serait proclamée Reine de l'Univers, lisons-nous dans un excellent petit livre, c'est en Reine qu'Elle répondrait avec toutes les tendresses et toutes les libéralités de son Cœur maternel et royal » (7).

C'est peut-être cette heure de sa miséricorde que notre douce Mère du Ciel a voulu hâter en demandant par Lucie de Fátima la diffusion de la dévotion à son Cœur Immaculé et la consécration du genre humain à ce vivant symbole de son amour pour nous.

mandés a coïncidé avec cette solennité du Sacré-Cœur et que la paix a été signée le lendemain, en cette fête du Cœur de Marie... » (France, dans *La Croix* du 2 juillet 1919).

(5) Nous nous devons de mentionner ici les « révélations » de M^{lle} Berthe Petit, mystique belge (1870-1943) qui, avec les encouragements de S. Em. le Cardinal Mercier et du Cardinal Bourne, a largement répandu la dévotion au Cœur douloureux et immaculé de Marie (Berthe Petit, par le R. P. Duffner, Dillon et C^o, Issoudun).

(6) Cf. Ch. Sauvé, *Le Culte du Cœur de Marie*, pp. 493 et suiv.

(7) Abbé L. Poux, *Le Cœur de Marie et ses miséricordes*, p. 114.

le premier point de son message. Mais en sauvant les âmes, elle veut aussi préserver les cités et les peuples du fléau de la guerre, surtout de celle qui menace et qui serait, si elle éclatait, un cataclysme impensable et probablement la fin de la civilisation sur la terre. Voilà pourquoi, en plus des conditions morales de la paix, elle nous en indique une condition « historique, actuelle », la « conversion » de la Russie. Comment faut-il entendre ce mot portugais de « conversão »? Le moins qu'on puisse y inclure, c'est la rentrée de cette nation dans le courant de la civilisation chrétienne et occidentale dont elle sortit jadis par la faute des tsars et hors de laquelle elle est violemment maintenue par la tyrannie d'une fausse démocratie qui est, en réalité, la forme la plus exaspérée que le nationalisme agressif et conquérant ait jamais revêtue sur la terre.

A cette « conversion », le « rideau de fer » oppose une clôture apparemment infranchissable; mais tous les barbelés ne peuvent pas empêcher l'efficacité des moyens surnaturels que nous propose le message de Fátima. Et par conséquent, même de ce point de vue « actuel », le retour de la paix dans ce monde, ne peut avoir lieu sans la conversion des pécheurs, sans la prière et le sacrifice des justes (8).

En nous disant les conditions de la paix, le message de Fátima semble aussi en contenir la promesse. Le cardinal Cerejeira l'a proclamé dans son magistral discours du Congrès de Madrid : « Il y a dans le message de Fátima une promesse... promesse de la protection spéciale de Notre-Dame pour la conversion des pécheurs, pour l'obtention de la paix, pour la conversion de la Russie ».

Cette promesse, elle est formellement exprimée dans les derniers mots de l'avertissement marial : « Mais enfin mon Cœur Immaculé triomphera, la Russie se convertira

(8) Cette question de la conversion de la Russie dans ses rapports avec Fátima a été magistralement traitée par notre ami, M. John Haffert, dans son livre « *A Russia will be converted* », Ave Maria, Institute, Washington, 1951. Rapprochements frappants entre l'évolution du communisme athée et celle du « mystère » de Fátima.

La paix ou la guerre?

Dès le récit de la première apparition, nous avons remarqué que la réponse de la Dame à la question de Lucie : « Pouvez-vous nous dire si la guerre finira bientôt? », prouve bien que le problème de la paix et de la guerre occupe les pensées de la Reine du Ciel, et que, dans son intention qui est celle de Dieu même, la fin des épreuves de l'humanité est subordonnée à l'accomplissement des conditions qu'elle posera : « Je ne puis pas le dire encore, tant que je ne l'ai pas dit aussi ce que je veux ».

Dans les visites suivantes, Marie demande plusieurs fois aux pasteurs de prier pour la paix, que seule elle peut obtenir aux hommes. Et dans sa dernière apparition, comme elle l'a annoncé la première fois, elle résume « ce qu'elle veut ». Pour le transmettre à la foule aussitôt après l'éblouissement du prodige solaire, l'enfant, portée sur les épaules du jeune avocat Carlos Mendés, crie « avec la voix et l'accent d'un grand prophète » : « La Dame a dit que si vous faites pénitence, la guerre finira ».

Et un quart de siècle plus tard, lorsque nous avons connu le « secret », nous y avons lu : « Si l'on fait ce que je vous dirai, beaucoup d'âmes seront sauvées et l'on aura la paix... ». Et quelques lignes plus loin, concernant une période plus éloignée : « Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par le monde, provoquant des guerres et des persécutions, etc... ».

Notre-Dame veut d'abord chasser le péché de ce monde afin de sauver les âmes de l'enfer, châtiment individuel; mais elle sait qu'en détruisant le péché, elle détruirait aussi la guerre, qui est à la fois le fruit naturel et le châtiment du péché, et qui constitue pour la justice divine la punition des collectivités, familles et peuples. Jacinte qui a bien compris cela, dira sur son lit de mort : « La Sainte Vierge a dit qu'il y a beaucoup de guerres dans le monde; elles ne sont que des châtiments pour les péchés du monde. »

La fuite du péché, c'est « ce qu'elle veut » avant tout,

et le monde jouira d'un temps de paix ». Et le même prince de l'Eglise veut que nous en trouvions une garantie dans l'accomplissement de cette promesse pour le peuple portugais. Et aussi, ne pouvons-nous pas en voir une autre, si gracieuse, dans le prodige des colombes? Ne serait-il pas la réplique de notre Mère du Ciel aux fausses promesses de paix symbolisées par d'autres colombes... fictives celles-là?

Mais ce qui exalte davantage encore la confiance des peuples dans les promesses de Marie et accroît la ferveur de leurs supplications pour la conversion de la Russie et pour la paix, c'est l'accomplissement si parfait et si évident des menaces qui accompagnent ces promesses : « Si l'on fait ce que je demande... Sinon... » Tout ce que Lucie a entendu le 13 juillet 1917 concernant les événements qui suivraient la seconde guerre et le rôle néfaste de la Russie dans ce qui était alors l'avenir du monde, tout cela ne s'est que trop bien réalisé et continue de se réaliser sous nos yeux, comme nous l'avons constaté dans notre note sur le « secret » de Fátima. Une mère aime mieux consoler que châtier. Puisque le châtiment s'accomplit, pourquoi la promesse de la paix nous décevrait-elle?

Il reste à vivre, il est vrai, une période dont nous ignorons ce qu'elle sera. Si la promesse est certaine, le moment et la manière dont elle sera tenue nous échappent. Ou plutôt, il dépend de nous de hâter ce jour bienheureux, de nous qui avons entendu l'appel de notre Mère du Ciel. Au fond, le sort du monde est entre nos mains autant qu'entre les mains de Dieu qui ne demande qu'à faire agir sa miséricorde.

Prêtons à la parole de Notre-Dame l'attention qu'elle mérite, pratiquons et faisons connaître son Message sauveur, agissons, prions, observons et faisons observer la loi de Dieu, et gardons la certitude que la promesse de Marie s'accomplira, car comme le disait la petite Lucie : « Cette Dame ne nous a pas trompés » (9).

(9) Nous avons déjà noté la concordance entre les dates mariales et celles de la fin de la guerre 14-18. Notons de plus pour la

Ces quelques trop rapides considérations, après les espérances que nous a fait concevoir la Route Mondiale, nous permettront sans doute, sans dépasser notre propre pensée ni la portée des faits rapportés dans ce livre, de le conclure en approuvant la parole, apparemment enthousiaste, de l'éminentissime Patriarche de Lisbonne : « *Fátima est devenu l'espérance de toutes les nations*, et il n'est pas exagéré de proclamer de nouveau en l'appliquant ici, la parole du poète : « Une grande espérance a traversé la terre ». (Discours de Madrid, 30 mai 1948.)

Note N. — Quelques grandes dates.

Dans l'impossibilité de raconter la glorieuse histoire du Sanctuaire de Fátima, nous allons nous contenter d'en rappeler seulement les grandes dates.

- Printemps 1919, construction par le « peuple » de la petite chapelle. (François meurt le 4 avril.)
- 13 mai 1920, intronisation de la statue. (Jacinte est morte en février à Lisbonne.)
- Été 1921, achat des terrains par M^{re} l'Évêque. Lucie entre en pension le 21 juin.
- 13 octobre 1921, première messe à la Cova; quelques jours après, jaillissement de la source.
- 13 mai 1922, ouverture de l'enquête canonique.
- 13 octobre 1924, pose de la première pierre de l'hôpital.
- 8 juin 1927, inauguration du chemin de la Croix; première cérémonie présidée par M^{re} l'Évêque.
- 13 mai 1928, bénédiction de la première pierre de la Basilique par M^{re} l'archevêque d'Evora.

guerre 39-45 : le renversement de la situation militaire eut lieu la semaine qui suivit l'acte de Pie XII consacrant le Monde au Cœur Immaculé (31 oct. 42), et c'est le 13 mai 1945 (jour anniversaire de la première apparition) que le monde entier fêta la cessation des hostilités; or ces jour-là même on publiait en France l'institution de la nouvelle fête du Cœur Immaculé de Marie.

— Année 1946, tricentenaire de la consécration du Portugal à Notre-Dame de la Conception par le roi Jean IV. Grandes solennités nationales.

Le 13 mai, *couronnement de la statue de la Capelinha*, en action de grâces pour la cessation des hostilités, avec la couronne offerte en 1942. Inauguration de la couronne de bronze massif (quatre tonnes, sept mètres de haut) qui porte la croix de cristal de 10 m. de haut, au sommet de la tour de la basilique. Les cérémonies sont présidées et la messe célébrée par le cardinal-légat Aloisi Mosella venu de Rome en avion et reçu avec les honneurs royaux. Chœur parlé de 50.000 jeunes.

Plusieurs malades se lèvent guéris et une muette, à 400 kilomètres de là, recouvre la parole en écoutant la cérémonie par radio.

Total des pèlerins : 800.000 au minimum; certains parlent d'un million.

— Du 22 novembre au 24 décembre de la même année, *route portugaise*. La statue de la Capelinha est portée à Lisbonne et retour sur route; une auto spécialement équipée pour la porter se trouve inutile, car partout les hommes se disputent l'honneur de porter le lourd pavillon ainsi que le dais de l'évêque qui accompagne la statue. La procession, sur les routes fleuries et pavoisées, comptait parfois quinze à vingt mille fidèles. C'est le 28, à Borbarral, que se produisit le premier *prodige des colombes*. (Voir la note M.)

Séjour à Lisbonne dans la nouvelle église de N.-D.-de-Fátima. Le 7 au soir, procession triomphante dans les rues de Lisbonne; les hommes seuls sont admis au cortège qui se termine à la cathédrale.

Là, le 8 décembre, *consécration officielle du pays au Cœur Immaculé en présence* du président de la République maréchal Carmona et de tous les membres du gouvernement.

Depuis, la statue a visité successivement tous les diocèses du Portugal.

— 13 mai 1947, bénédiction de la statue qui part le jour même pour la *Route mondiale*. (Voir le chapitre VII.) Une jeune fille russe fit une consécration de la Russie composée par elle.

— 23-31 mai 1948, *Congrès marial de Madrid*, présidé par la statue de la Capelinha. (Voir au chapitre VII, Route mondiale.)

— 13 mai 1951, en présence de M^{re} Théas, évêque de Lourdes, qui vient de faire l'homélie, M^{re} José da Silva annonce

— 13 mai 1930, treizième anniversaire des apparitions; 300.000 pèlerins.

— 13 octobre 1930, proclamation de la Lettre d'approbation des apparitions et du culte, devant 100.000 fidèles.

— 13 mai 1931, pèlerinage national d'action de grâces, avec tous les évêques, première consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie, 300.000 pèlerins.

— 12-13 septembre 1935, transfert des restes de Jacinte depuis le cimetière de Vila Nova d'Ourém à celui de Fátima.

— 13 mai 1936, vœu collectif des évêques pour demander la préservation du communisme athée.

— 13 mai 1938, pèlerinage national d'action de grâces pour la préservation de la paix pendant la guerre civile d'Espagne. Seconde consécration du pays. 500.000 pèlerins.

— Année 1942, *noces d'argent* des apparitions.

9 au 12 avril 1942, grand congrès de la Jeunesse Catholique Féminine à Lisbonne avec la présence de la statue de la Capelinha, dont le voyage jusqu'à la capitale fut un triomphe aussi grandiose que spontané. Toute la ville est secouée d'une émotion profonde. On inaugure une église dédiée à Notre-Dame de Fátima. Plus d'un demi-million de fidèles acclament la Vierge dans une messe en plein air.

Pèlerinages très nombreux toute l'année. Le 13 mai, discours très important du cardinal Cerejeira. Le 13 octobre, offrande de la couronne donnée par les femmes du Portugal en action de grâces pour la préservation de la paix intérieure et extérieure; elle porte trois mille perles et pierres précieuses.

Le 31 octobre, clôture de cette année jubilaire. La veille, le cardinal Cerejeira prononce à la Radio Nationale un remarquable discours sur Fátima et l'Eglise : « L'attitude de l'Eglise en face de Fátima peut se résumer en deux propositions qui paraîtront peut-être à certains un peu osées, mais qui ne sont autre chose que des corollaires de théologie élémentaire : *ce n'est pas l'Eglise qui a imposé Fátima au peuple fidèle; c'est Fátima qui s'est imposé à l'Eglise; — l'Eglise n'a pas besoin de Fátima, mais Fátima ne se comprend pas sans l'Eglise*. Et il conclut : *Fátima illustre l'Eglise par une nouvelle splendeur de Foi et de grâce* ».

Pendant la grande solennité de clôture à Cova da Iria, on entend par radio le célèbre discours du Saint-Père où il prononce la *consécration du monde et de la Russie au Cœur Immaculé*.

aux 500.000 pèlerins que, par ordre du Saint-Père, le 13 octobre suivant se feront là des solennités exceptionnelles pour la clôture de l'année sainte mondiale.

— 7-10 octobre 1951, à Lisbonne, *congrès mondial*, demandé par S. S. Pie XII, sur « le message de Fátima et la paix », 2.000 congressistes avec cinq cardinaux, quarante-trois évêques, etc. Clôture présidée par S. Em. Federico Tedeschini, légat du Pape. (Voir Partie documentaire.)

— 12-13 octobre 1951, cérémonies avec un nombre jamais vu de pèlerins, le million étant certainement dépassé. Douze mille étrangers logés dans une ville de tentes. Présence de la marquise Pacelli-Rossignani, sœur du Pape. Homélie du Cardinal-Légat annonçant que Pie XII a vu quatre fois le prodige solaire du 13 octobre 1917. Allocution radiophonique du Souverain Pontife. « Certainement une des plus grandes concentrations d'êtres humains dans les Annales de l'histoire ». (Journal *Novidades*, du 13 octobre 1951.)

— De 1950 à 1953, construction des belles colonnades qui relient la basilique aux maisons de retraites.

— 12-13 octobre 1956, inauguration de la Maison de l'Armée bleue par S. Em. le Cardinal Tisserant.

— 12-13 mai 1957, quarantième anniversaire de la 1^{re} apparition et de la consécration épiscopale de S. S. Pie XII; un million de pèlerins.

PARTIE DOCUMENTAIRE

I. — UN TÉMOIN DES ORIGINES

Nous aurions voulu pouvoir insérer ici d'abondantes pièces justificatives (relations, témoignages, lettres, discours, enquêtes, etc.). Seulement sur les événements de 1917, la série pourrait indéfiniment s'allonger, même en faisant le choix des documents qui garderaient le plus d'intérêt pour le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici. Force nous est de nous contenter, pour mettre ce lecteur en contact direct avec nos sources, de lui en présenter un seul.

Interview de M. le D^r Carlos Mendès.

Tous les pèlerins de Fátima ont remarqué cet homme de haute et puissante stature qui, équipé avec les bretelles de « servite », dirige le service d'ordre, et toujours, au moment de la bénédiction des malades, précède l'Ostensoir pour faire passage au Saint-Sacrement. C'est M. Carlos de Azevedo Mendès docteur en droit, président de la Chambre Municipale (Maire) de Torres Novas, député à l'Assemblée Nationale, ancien secrétaire de la Chambre Corporative.

Ses souvenirs personnels de 1917 nous paraissent présenter un réel intérêt pour l'histoire des origines de Fátima; voilà pourquoi nous les citons ici comme il nous les a livrés dans une longue entrevue où je constatai que la puissance physique de M. le Maire de Torres Novas ne réussit pas à voiler la profonde bonté et la délicatesse de son cœur (22 septembre 1948). — « Dès juillet et août, on avait parlé des apparitions à Torres Novas. Les femmes de la montagne qui venaient apporter au marché le charbon de bois ou toute autre marchandise, en avaient apporté la nouvelle. J'étais alors tout jeune avocat et flâneur; je pensais à toute autre chose qu'aux apparitions.

« Toutefois le 7 septembre, avec quelques amis, nous décidâmes d'aller faire une promenade à cheval du côté de Fátima. C'était jour de fête à l'église, le premier vendredi du mois et fête du Sacré-Cœur. (Au Portugal, la fête du Sacré-Cœur ne se célèbre pas solennellement au jour liturgique, mais, comme notre fête de l'Adoration Perpétuelle, à des dates successives de manière que les prêtres puissent se prêter un mutuel concours.)

« En voyant notre accoutrement de cavaliers, les paysans nous prirent pour des officiers ou des policiers, venus pour surveiller les agissements des pèlerins. Nous attachâmes les chevaux à des arbres sur la place et nous entrâmes à l'église.

« J'y trouvais précisément notre propre curé, M. l'abbé Antonio d'Oliveira Reis, actuellement curé de Saint-Sébastien de Pedreira, à Lisbonne. Je me confessai et je communiai. Et cela me concilia les indigènes qui me regardèrent d'un oeil plus favorable.

« Je fus invité à déjeuner avec les ecclésiastiques que M. le curé Ferreira avait appelés pour l'aider aux prédications et aux confessions. Tous étaient persuadés de la sincérité des petits voyants et reconnaissaient leur constance dans la fidélité aux mêmes récits.

« Après déjeuner, M. le curé me fit accompagner jusqu'à Aljustrel. Les pasteurs étaient aux champs. On les prévint et ils vinrent chez eux. Je les questionnai séparément tous les trois. Étant avocat et docteur en droit, je m'appliquai à procéder comme pour un interrogatoire de procureur. Impossible de les prendre en défaut. Leurs récits furent parfaitement concordants et confirmèrent en tous points ce que nous savions déjà.

« Après avoir accepté de goûter le fromage et les raisins de M. Marto, j'allai avec les enfants, visiter l'endroit des apparitions. Le chêne vert était dépouillé de tout feuillage. Mais Lucie, qui gardait chez elle un petit rameau avec trois feuilles, me promit de me les donner. Et elle me les donna en effet au retour.

« Voici ce que sont devenues ces trois feuilles. Je donnai l'une à ma future belle-mère, l'autre à ma fiancée, et je gardai la troisième. Trois ans plus tard, je me maria; alors nous avons réunis ces trois souvenirs que nous gardons précieusement. L'une de ces feuilles a été enfermée dans un reliquaire de vermeil scellé sur le piédestal d'une petite statue en ivoire de Notre-Dame de Fátima. Cette statue nous l'avons offerte au Saint-Père par l'intermédiaire de S. Em. le cardinal Masella, légat-pontifical au Couronnement de Notre-Dame de Fátima, en 1946.

« Je reviens donc chez moi enchanté de ma journée, et convaincu qu'il y avait là-haut une merveilleuse intervention de Notre-Dame. Dans mon enthousiasme, je m'empressai d'écrire à ma fiancée, alors aux eaux à Caldelas, la lettre que voici :

(Le lecteur remarquera que le document suivant est le plus ancien témoignage direct et écrit sur les apparitions, et que n'étant pas destiné ni à rentrer dans un dossier officiel ni à aucune publicité, il possède un caractère indéniable de spontanéité et de sincérité.)

LETTRE DE M. CARLOS MENDÈS À SA FIANCÉE LUI RACONTANT SA VISITE À FATIMA LE 7 SEPTEMBRE 1917.

La lettre rapporte d'abord les circonstances de la promenade à Fátima et Aljustrel que nous venons de rappeler. Puis elle présente les petits voyants.

« Jacinte, toute petite, toute intimidée, vient se serrer tout près de moi. Je m'assois pour mieux la voir et je la fais asseoir sur un meuble à côté de moi. Je pouvais ainsi l'observer tout à mon aise... Je l'affirme que c'est un ange, mais un ange tout, tout amour... Un foulard à dessins rouges enveloppe sa tête, les bouts noués derrière, un foulard vieux et déjà usé. Un casquin qui lui aussi ne brille pas par beaucoup de fraîcheur. Une robe plus que rouge, avec un tour énorme, à la mode du pays. Tu as là la toilette de notre angelet.

« Je voudrais te décrire son visage, mais je crois bien que je n'arriverai pas à te dire quelque chose d'approchant. Le foulard de la manière qu'elle le portait, rehaussait encore ses traits. Les yeux noirs, d'une vivacité enchanteresse, une expression angélique, une bonté qui séduisait, un ensemble extraordinaire qui attire on ne sait pourquoi.

« Très timide, nous entendions avec peine le peu qu'elle disait en réponse à nos questions.

« Après un assez long entretien (ne ris pas!), je m'amusai avec elle. Enfin arriva François. Bonnet enfoncé sur la tête, veste très courte, gilet laissant voir la chemise, pantalon juste, un homme en miniature. Beau visage de garçon. Regard vif et face gamine. D'un air dégagé, il répond à mes questions. Jacinte commence à gagner confiance.

« Bientôt arrive Lucie. Tu n'imagines pas la joie de Jacinte lorsqu'elle la vit! Tout en elle riait; elle courut à ses côtés et ne la quitta plus. C'était un beau tableau. Lucie au centre, d'un côté François, et de l'autre, beaucoup plus près d'elle, et la tête juste au-dessus d'elle, Jacinte.

« Lucie n'a pas de traits qui impressionnent. Seul le regard est vif. Les traits sont vulgaires; le type de la région. D'abord elle se montra elle aussi, renfermée; mais bientôt je les eus à mon gré et alors, ils répondirent sans embarras et satisfirent à ma curiosité. Comme je le leur dis, je les examinai, ou plutôt je les interrogeai tout trois séparément. Tous dirent la même chose sans la plus petite altération. La pensée principale que j'ai déduite de tout ce qu'ils me dirent, c'est que l'apparition veut que se répande la dévotion du chapelain.

« Tous trois disent que ce qui leur apparaît c'est La Dame. Ils ne savent pas qui c'est. Seulement après les six fois, le 13 octobre, elle leur dira qui elle est et ce qu'elle veut... Le naturel et l'ingénuité avec lesquels ils parlent et racontent ce qu'ils virent, sont admirables et impressionnants. Lucie voit la Dame,

parle avec elle et l'entend. Jacinte voit la Dame, l'entend mais ne parle pas avec elle. François voit la Dame, mais il ne l'entend pas et ne lui parle pas. C'est intéressant cette différence, tu ne trouves pas? Mais en plus de cet intérêt, elle a quelque chose de bien extraordinaire.

« Entendre ces gosses, les voir dans leur simplicité, les examiner en tous points, m'impressionna d'une manière extraordinaire et me porta à conclure que dans tout ce qu'ils disent il y a quelque chose de surnaturel. Me trouver avec eux, ça m'a frappé avec une forte intensité. Aujourd'hui, ma conviction est qu'il y a là une réalité extraordinaire que notre raison ne saisis pas. Laquelle? Ce qui est certain c'est que je me trouvais si bien à côté de ces petits que j'en arrivai à perdre la notion du temps. Il y a un attrait que je ne sais comment exprimer.

« Une des impressions les plus fortes des enfants, est la beauté de la Dame. Le garçon, pour exprimer son admiration me disait qu'elle « était très mignonne ». Je lui montrai ton portrait, et je leur demandai : « Elle est plus jolie? » Et ils répondirent : « Beaucoup plus! La Dame vient toute vêtue de blanc et d'or ».

Le jeune avocat raconte ensuite son entretien avec les parents de Jacinte, chez qui il était. Il ajoute : « Ils savent seulement ce que les enfants disent; leurs connaissances aujourd'hui ne vont pas plus loin que les miennes. Mais M^{me} Olimpia me parle de ses appréhensions au sujet des tracas que leur occasionnent leurs petits : « Si encore nous étions méritants! Mais pensez que même mon frère de père de Lucie ne va même pas à l'église et qu'il est un homme de vin! » Elle me raconte la visite de l'administrateur et l'arrestation des petits ».

Puis M. Mendés rapporte comment, avec les enfants, il alla visiter la Gova : « Le petit chène vert était réduit à l'expression la plus simple. Tout autour, un mur de pierre; sur ce mur, des vases avec du basilic et d'autres fleurs. Tous trois s'agenouillaient. Lucie qui est au milieu, commence à réciter le chapelet. Le recueillement et la ferveur avec lequel elle le récite, nous impressionne. L'intention du chapelet est intéressante : c'était pour les soldats qui sont à la guerre... A la fin je demandai aux enfants la permission de prendre un rameau de basilic. Ils m'en offrirent un bout... La prière qu'ils disent et qui leur a été enseignée par la Dame, est simple. C'est la suivante : « O mon Jésus pardonnez-moi. Préservez-moi du feu de l'enfer. Conduisez toutes les âmes au Ciel, principalement celles qui en ont le plus besoin ». (Remarque la conformité littérale de ce texte avec celui que Lucie nous a donné trente ans plus tard, malgré les déformations populaires de cette prière).

Lorsque nous eûmes pris connaissance de ce document, M. Carlos Mendés continua :

« Je voulais donc assister à l'apparition suivante, six jours après. Je me trouvais particulièrement heureux d'être tout près du chène vert et des enfants. Ils étaient très recueillis. Mais je revins très déçu.

« D'abord j'entendis des gens qui criaient, disant voir une lumière extraordinaire, des pétales qui tombaient du ciel, etc. Moi, je ne voyais rien, et pourtant j'étais à côté des enfants.

« Lorsque Lucie dit : « Tout est fini! », je la pris dans mes bras pour l'arracher à la foule. Je m'attendais à la voir tout heureuse de l'extase qu'elle venait de vivre. Or elle ne faisait que pleurer en criant : « Laissez-moi! Laissez-moi! » Cela aussi m'impressionna très mal.

(Ces pleurs et cette frayeur de l'enfant étaient dus à un élément psychologique que le jeune avocat secourable ne pouvait pas soupçonner, mais que Lucie nous avoue dans ses souvenirs (deuxième cahier). La forte et grande stature de M. Mendés lui faisait croire que c'était un Allemand, mot avec lequel on effrayait les enfants à Aljustrel pour les faire tenir sages.)

« Ma fiancée fête son anniversaire le lendemain. J'allai la rejoindre. Je la trouvai au salon de l'hôtel, lisant et commentant au milieu d'une nombreuse compagnie, ma lettre sur la journée du 7 qu'elle venait de recevoir. Tout le monde m'interpella à la fois :

— Et alors!.. Et alors!..

« Je répondis sèchement :

— Ces enfants sont des menteurs.

« Ce fut une douche froide sur un enthousiasme naissant. Cependant je ne doutais pas de la sincérité des enfants, mais je les croyais le jouet de quelque illusion.

« Le 13 octobre arriva. Un de mes frères, médecin, mobilisé, était venu du front en permission. Il voulait aller à tout prix à Fátima pour ce grand jour et m'y entraîner. Je le dissuadai et il y renonça. Mais un autre de mes frères avait promis à une vieille servante de la maison de la porter là-haut en auto. (Voyez-la encore; elle a quatre-vingt-seize ans et veut toujours fournir sa dose de travail). Il me répétait toute la nuit : « Carlos, tu viendras!.. Tu viendras!.. » Invariablement je lui répondais : — Non, laisse-moi dormir ».

A quatre heures, il se leva pour se préparer au départ, et moi-même, machinalement, sans savoir pourquoi, je me levai aussi, mais fermement décidé à ne pas me mêler à la foule et à rester à distance sur la route.

« Il pleuvait à torrents; cela dura toute la matinée. Voilà

qu'au moment de l'apparition, sans savoir comment cela s'était fait, je me trouvais tout à côté des enfants. Je ne sais comment me l'expliquer, car ma volonté était toujours de ne pas m'occuper de cette affaire.

« Les enfants étaient très recueillis; je ne voyais qu'eux. Tout à coup Lucie dit : « Regardez le soleil. Notre-Dame va se manifester ».

« Les nuages se dispersèrent, laissant seulement quelques flocons traînant çà et là dans le ciel. Et nous avons vu le soleil tourner vraiment sur lui-même comme une grande roue de feu, émettant des rayons de diverses couleurs. Ce fut vraiment un moment indescriptible. Tout le monde se mit à genoux. On pria, on cria.

« Lorsque le soleil se retrouva normal, je pris Lucie dans mes bras pour la porter jusqu'à la route. Ainsi mon épaule fut la première tribune d'où elle a prêché le message que venait de lui confier Notre-Dame du Rosaire. Avec un grand enthousiasme et une grande foi, elle criait : « Faites pénitence!.. Faites pénitence! Notre-Dame veut que vous fassiez pénitence. Si vous faites pénitence, la guerre finira... » (Faire pénitence, en portugais, équivalait à « se convertir, revenir à Dieu, fuir le péché, et non : faire des pénitences, des mortifications »).

A ce moment du récit, j'interrompis le narrateur :

— Avez-vous entendu Lucie dire : finira aujourd'hui?

— Non, je ne m'en souviens pas. Pourtant elle répéta cette phrase plusieurs fois. On m'a souvent posé la même question, et j'ai toujours répondu que je ne l'avais pas entendu.

« Elle paraissait inspirée... C'était vraiment impressionnant de l'entendre. Sa voix avait des intonations comme la voix d'un grand prophète ». (Et M. Mendés insiste beaucoup sur cette impression de surnaturel dans l'attitude et les paroles de Lucie à ce moment).

« Une fois sortis de la grosse foule, je remis l'enfant à sa famille ».

Et après avoir cité de multiples traits de conversion montrant l'action de la grâce, M. Carlos Mendés conclut :

« Voyez-vous le grand miracle de Fátima c'est tout ce que nous voyons, ces foules pénitentes... cette piété... ces conversions... le pays transformé... »

P. S. — L'attestation de M. C. Mendés, ajoutée à celles d'autres témoins, que Lucie n'a pas dit « aujourd'hui » à ce moment-là, ne suffit-elle pas à détruire l'objection tirée du fait qu'elle l'aurait dit dans la soirée, après un long contact avec la foule délirante qui voyait dans le prodige solaire la preuve que le « signe » qu'elle avait espéré était accompli? Pour finir le jour même, la pénitence demandée par la Vision eût été bien courte.

II. — RELATIONS DU PRODIGE SOLAIRE

En plus des documents que nous avons cités dans nos deux chapitres sur les « signes » et sur la « presse », nous avons recueilli des dizaines d'autres témoignages oraux ou écrits qui seraient vraiment fastidieux de lire les uns après les autres. Bornons-nous à quelques-uns.

Un témoin « non suspect ».

Nous reproduisons tout d'abord le passage principal de l'article de M. Almeida, dans *O Seculo* (article donné intégralement dans nos précédentes éditions), à cause de l'importante place que tient, dans l'histoire de Fátima, le témoignage de ce coryphée de la Libre-Pensée lisboïense.

« L'heure ancienne est celle qui compte pour cette foule, que des calculs sans passion de personnes cultivées et tout à fait étrangères aux influences mystiques évaluent à trente ou quarante mille personnes... La manifestation miraculeuse, le signe visible annoncé est sur le point de se produire — assurent bien des pèlerins... Et on assiste alors à un spectacle unique et incroyable pour celui qui n'en a pas été témoin. Du haut de la route, où s'entassaient les chariots et où se trouvaient de nombreuses centaines de gens, à qui a manqué le courage de se jeter dans la terre boueuse, l'on voit l'immense foule se tourner vers le soleil, qui se montre dégagé de nuages, en plein midi. L'astre rappelle une plaque d'argent pâle et il est possible de le regarder en face sans la moindre gêne. Il ne brûle pas, il n'aveugle pas. On dirait une éclipse. Mais voici que jaillit une clameur colossale et nous entendons les spectateurs les plus rapprochés qui crient :

— Miracle, miracle! Merveille, merveille!

« Aux yeux étonnés de ce peuple, dont l'attitude nous transporte aux temps bibliques et qui, rempli d'effroi, la tête découverte, regarde l'azur du ciel, le soleil a tremblé, le soleil a eu des mouvements brusques jamais constatés et en dehors de toutes les lois cosmiques — le soleil « a dansé », selon l'expression typique des paysans... Monté sur le marche-pied du car de Torres Novas, un vieillard, dont la stature et la physionomie à la fois douce et énergique rappellent celles de Paul Déroulède récité, tourné vers le soleil et à grand cris, le « Credo » du commencement à la fin...

« Aussitôt, les gens se demandent les uns les autres s'ils ont vu quelque chose et ce qu'ils ont vu. Le plus grand nombre avoue qu'ils ont vu le tremblement, la danse du soleil; d'autres, cependant, affirment avoir vu le visage souriant de la Vierge, elle-même, jurant que le soleil a fait un tour sur lui-même tel une roue de feu d'artifice; qu'il a baissé jusqu'à brûler la terre de ses rayons... Une autre raconte qu'il l'a vu changer successivement de couleur... »

Parmi les incroyants présents à la danse du soleil, il s'était trouvé M. Antonio de Bastos, maire de Santarém. Presque converti par ce qu'il avait vu, il fut tout à fait dérouter en lisant l'article de M. Pinto Coelho dans le journal catholique « A Ordem ». Pour sortir de son doute, il écrivit à son ancien camarade du séminaire de Santarém, M. Avelino de Almeida, pour lui demander sa véritable opinion personnelle.

Le journaliste répondit par une lettre qu'il publia, non plus dans son quotidien mais dans un supplément hebdomadaire illustré, appelé *Ilustração Portuguesa* (numéro du dimanche 29 octobre). Il y renouvela son affirmation de la merveille qui avait frappé ses yeux. Cet article parut illustré d'une douzaine de photographies prises dans la foule avant, pendant et après le prodige, mais dont il est malheureusement impossible de retrouver les clichés originaux.

LE MIRACLE DE FATIMA

(LETTERE A QUELQU'UN QUI DEMANDE UN TÉMOIGNAGE NON SUSPECT.)
(Extraits).

« Rompant un silence de plus de vingt ans et rappelant les temps lointains et regrettés où nous vivions dans une fraternelle camaraderie, illuminée par la foi commune et fortifiée par d'identiques aspirations... tu m'as écrit pour que je te dise sincèrement et minutieusement, ce que je vis et entendis dans la lande de Fátima... »

(Cette phrase rappelant le temps « regretté » où le journaliste libre-penseur étudiait au séminaire et aspirait au sacerdoce, dut être fort remarquée des lecteurs habituels de M. de Almeida et de toute l'opinion portugaise.)

« Les catholiques sont en désaccord sur l'importance et la signification de ce qu'ils ont vu. Les uns sont convaincus que se sont accomplies les promesses d'En-Haut; les autres se trouvent encore loin de croire à l'indiscutable réalité d'un miracle. »

« Tu as été un croyant et tu as cessé de l'être. Des gens de ta famille l'entraînaient à Fátima dans la colossale vague de ce peuple qui se réunit le 13 octobre. Ton rationalisme subit un formidable assaut, et tu voudrais établir une opinion sûre en t'appuyant sur des témoignages insuspectables comme le mien, puisque j'étais là tout juste pour l'accomplissement d'une mission bien difficile, celle de relater impartialement pour un grand quotidien, « O Seculo », les faits qui se dérouleraient devant moi et tout ce qui s'y rattacherait de curieux ou d'explicatif. »

de le savoir, mais seulement d'affirmer ce que je vis... Le reste est entre la Science et l'Eglise... »

Avelino DE ALMEIDA,
dans « *Ilustração Portuguesa*, n° 610, pages 353-356.

Notons ici une piquante contradiction.

Les deux exemplaires de cette revue illustrée que nous avons pu consulter, contiennent en leur milieu, relié par les mêmes « pigures » métalliques, un supplément comique intitulé : « O Seculo comico ». Or ce supplément (daté du même dimanche et portant les indications : XX^e année, n° 1.042) contient deux articles et une caricature contre le miracle.

La caricature occupe toute la page de couverture; elle représente un ouvrier hirsute et pauvrement vêtu qui se crispe devant un spectre menaçant. Celui-ci porte sur son suaire le mot « fome » faim et l'ouvrier crie : « La fome!... Voilà qu'elle est la véritable apparition palpable et réelle! » A la page 3, un article intitulé *Milagres* (miracles), tourne le miracle en général en dérision par le récit de grossiers racontars et à l'aide d'un grotesque dessin. Enfin à la même page, un poème basement blasphématoire.

Ainsi les abonnés de cette double publication reçurent le même jour, de la même maison d'édition et encartés ensemble, un article du rédacteur en chef proclamant, même avec une certaine arandiloquence, le miracle du soleil, et toute une littérature antireligieuse due à la plume de ses collaborateurs. Cela prouve bien que l'attitude de loyauté adoptée par le directeur, qui avait vu le « signe de Dieu », n'était pas du goût de son personnel de rédaction, et cela donne une idée des difficultés que dut rencontrer M. de Almeida lorsqu'il voulut corriger la ligne anticléricalle de son quotidien et des autres publications de sa maison.

Témoignages recueillis par l'auteur.

De nombreux personnages nommés dans nos récits des événements de 1917 ont été témoins des faits racontés, et notamment du prodige solaire. Il est matériellement impossible de rapporter les relations qu'ils ont bien voulu nous faire.

M. l'abbé da Silva avait alors 41 ans. Quoiqu'il n'eût pas vu les « signes » du 13 septembre, il croyait à la parole des enfants. Ses infirmités le contraignirent à une retraite forcée

« Je vais satisfaire ton désir; mais certainement nos yeux ni nos oreilles n'ont ni vu ni entendu des choses différentes, et rares furent ceux qui restèrent insensibles à la grandeur et semblable spectacle, unique parmi nous, et de tous points digne de méditation et d'étude... »

« Dans les précédentes réunions de fidèles, bien des gens avaient dit voir des singularités astronomiques et atmosphériques que l'on prenait comme indices de l'imminente intervention divine. On parlait de subits abaissements de la température, du scintillement d'étoiles en plein midi et de nuages très beaux et jamais vus autour du soleil. On répétait et on propageait avec émotion que la Dame avait recommandé la pénitence, qu'elle demandait l'érection d'une chapelle en ce lieu: que le 13 octobre elle manifesterait, par le moyen d'une preuve sensible à tous, la bonté infinie et la toute-puissance de Dieu... »

« J'ai vu des troupes d'hommes et de femmes, patiemment, comme soulevés par un rêve, se diriger le soir vers le site fameux, cheminant pieds nus au rythme des cantiques et à la récitation cadencée du chapelet, sans montrer la moindre impatience, émotion ou découragement, lorsque, par un changement subit du temps, les averse eurent transformé les routes poussiéreuses en bourbiers profonds et que, aux douceurs d'octobre, eurent succédé pour un jour les dures rigueurs de l'hiver. »

« J'ai vu la multitude... regarder sans le moindre désordre les manifestations surnaturelles, sans que le mauvais temps en diminuât la splendeur ou l'importance... J'ai vu que la confiance s'est conservée vive et ardente en dépit des contrariétés imprévues... que les enfants (à ce qu'ils disent, privilégiés) ont été l'objet du plus délicat respect de la part de ce peuple qui s'agenouilla, et pria à leur commandement au moment où approchait l'heure du « miracle », l'heure mystique et ardemment attendue du contact entre le ciel et la terre... »

« Et lorsque déjà je ne pouvais imaginer rien de plus impressionnant que cette bruyante mais pacifique multitude animée par la même puissante et obsédante idée et mue par la même puissante angoisse qu'ai-je vu de plus véritablement étrange dans la « charneca » de Fátima?... La pluie, à l'heure annoncée d'arriver, cesser de tomber; l'épaisse masse de nuages se dissiper, et l'astre-roi — disque d'argent sans éclat — apparaître en plein zénith et se mettre à danser dans un mouvement violent et convulsif, qu'un grand nombre de témoins imaginaient être une danse serpentine à cause des si belles et si rayonnantes couleurs qui revêtit successivement la surface du soleil... »

« Miracle, comme criaient le peuple, phénomène naturel, comme disent les savants. Je ne me soucie pas maintenant

qu'il eût le bonheur de prendre auprès de la Capelinha, où il est mort. Nous l'avons questionné surtout sur les impressions de la foule du 13 octobre. Il disait les assistants en trois catégories, ceux qui avaient peur, ceux qui priaient, ceux qui chantaient des cantiques dans l'allégresse.

On est tellement habitué à entendre parler de frayeur pour tout le monde, que cette classification me surprit. Et de fait, en questionnant bien d'autres témoins, je me suis rendu compte de l'exactitude de l'observation de M. da Silva. Plusieurs autres m'ont aussi parlé d'une grande joie, parce qu'ils croyaient aux apparitions et que leur foi était confirmée par un miracle inouï.

Ceux qui connaissaient les enfants et les aimaient (les gens d'Alustrel et des hameaux voisins), avaient craint que les menaces des méchants contre eux ne s'exercent si le miracle annoncé ne se produisait pas. Ils étaient heureux de voir cette crainte si bien dissipée par la merveille contemplée.

Un employé du Sanctuaire, M. Joachim Pereira dos Reis, qui avait alors dix-sept ans, m'a déclaré qu'il était très content parce que « c'était très beau ». Les Portugais, nous le savons, raffolent des feux d'artifice; la Dame du chêne vert leur en fournissait un d'inimitable.

D'après plusieurs témoins, ceux qui éprouvaient de la frayeur, étaient plutôt les incrédules ou les hostiles au miracle et particulièrement ceux qui venaient pour la première fois, et n'avaient pas vu les « signes » des apparitions précédentes.

Nous avons donné plus haut le rapport de notre entretien avec M. le Dr Carlos Mendès, qui contient un court récit de la danse du soleil.

Nous avons pu avoir un long entretien avec M. Luis Antonio Vieira de Magalhães, baron d'Alvazereira, avocat à Vila Nova d'Ovarim. Dès l'abord, absolument réfractaire à la réalité des apparitions, il devint par la suite le grand ami des voyants et de leurs familles. C'est lui qui prêta son tombeau de famille pour la sépulture de la petite Jacinta. Lors de l'enquête canonique, il déposa en faveur du prodige solaire. Voici un résumé de son récit.

« Venu à Fátima par manière de distraction, considérant comme une pure blague tout ce que j'avais entendu sur les apparitions, j'y rencontrai plusieurs amis. Je me mis à commenter devant eux les événements sur un ton ironique jusqu'à indisposer plusieurs d'entre eux qui mensaient autrement. »

« Je me préparai alors à bien conserver mon esprit libre quoiqu'il arrivât. Je me rappelai ce principe de Gustave Le Bon qui soutient que l'individu mis dans une collectivité ne peut échapper au courant hypnotique qui le domine. Et je me précautionnai pour ne pas me laisser influencer. Ainsi prévenu

l'assistai au phénomène solaire. (Et il nous le décrit tel que nous le connaissons déjà.)

Il termine son récit en déclarant : « Je sais tout juste que je criai : « Je crois! Je crois! Je crois!... » et que les larmes tombèrent de mes yeux: j'étais émerveillé, extasié devant cette manifestation de la puissance divine. »

Voici enfin un récit inédit que nous a fait par écrit un témoin oculaire, résidant maintenant en France.

RELATION DE M. FERREIRA BORGES (extraits).

« Ce que vous me demandez n'est pas facile. Il y aura bientôt 29 ans que j'ai assisté au miracle de Fátima. J'en ai souvent causé avec des amis qui l'ont vu également: je suis tant de fois retourné en pèlerin à ce lieu de merveilles, j'ai tellement lu sur ce sujet que le craignais, en racontant, d'ajouter à ce que j'ai vu tout ce qui est venu se déposer dans ma mémoire sur les impressions du moment... »

« En 1917, préoccupé par ma profession d'avocat à Lisbonne et par mes projets de mariage, je n'attachai même d'importance aux récits venus de Fátima, et je n'y étais jamais allé avant le 13 octobre. »

« Mécontent marié le 1^{er} septembre, je me trouvais en vacances à Marinha Grande avec ma femme, laquelle me demanda le 11 de la porter à Fátima le surlendemain. Avec d'autres amis de Lisbonne et de l'endroit, on pria un nième-niême dans les bois, et c'est cela qui m'intéressait plus que les apparitions et le miracle attendu. »

« A cause du mauvais temps, nous manœuvrâmes dans une auberge de Batalha, en face du célèbre monastère. Puis par une route qui était une véritable fondrière, nous arrivâmes à la Cova da Iria vers une heure et demie (midi solaire). »

« Nous dûmes nous arrêter assez loin de l'endroit où la foule se massait, arrêtés par la barrière des véhicules embouteillés. La pluie qui tombait sans cesse, notre manque d'enthousiasme et de foi, nous retinrent, ma femme et moi, dans la voiture, tandis que nos compagnons de route, plus ardents, s'en allaient patanger dans l'argile ébante. Ils nous invitèrent à les suivre, mais nous n'avions qu'un désir, c'était que nos amis en aient vite assez vu pour que nous puissions retrouver notre intimité le plus tôt possible. »

« Ma femme était plus que repentie de m'avoir fait venir là, et nous parlions de notre déconvenue lorsque des cris se firent entendre dans la foule : « L'apparition est là... Les enfants la voient!... » J'entendis des gens dire qu'ils ont vu un nuage blanc venir de l'est et se poser sur l'arbuste et qu'ils l'y voient encore. Beaucoup se sont mis à genoux et prient, d'autres

cherchent à s'approcher de l'arbre, d'autres semblent attendre encore je ne sais quoi, bouche bée... »

« A ce moment je sortis de la voiture, et comme je tendais la main à ma femme pour l'aider à descendre, voilà que les nuages accumulés disparurent sans que le moindre souffle d'air se fasse sentir et le soleil resplendit dans un ciel pur. Puis dans la foule on se mit à crier : « Regardez le soleil!... Jésus Maria!... Que va-t-il se passer!... C'en est fait de nous!... »

J'étais en bordure de la grande foule, sur la hauteur. Je levai les yeux et je vis le soleil qui se mouvait comme s'il dansait. Je le vis prendre trois positions différentes dans l'espace, marquant les trois angles d'un triangle, tourner comme une roue de feu et semblant se rapprocher en spirales de la terre. »

« Dans la foule, une partie semblait prise de terreur, une autre d'émerveillement et de joie. Tout le monde tomba à genoux et l'Ave Maria s'élança comme un cri unanime d'admiration, de crainte et d'espoir. »

« Que se passa-t-il ensuite? Je ne sais. Je ne me rappelle pas d'avoir porté une attention spéciale sur mes vêtements ni sur ceux des autres pour voir s'ils étaient secs ou mouillés. D'ailleurs, pour ce qui me concerne, j'étais resté à l'abri dans ma voiture jusqu'à l'éclaircie. Je n'aurais pu que souiller mes pantalons en m'agenouillant dans la boue; mais je n'ai même pas pensé à le regarder tellement je me sentais saisi par ce qui se passait autour de moi. »

« Envahi par une joie recueillie, j'étais sûr que j'avais assisté à un grand miracle et que quelque chose d'exceptionnel s'était passé entre un Etre surnaturel et les enfants que je ne voyais pas et que je n'avais jamais vus. De tout mon cœur, je remerciai la Mère de Dieu d'avoir bien voulu que je fusse là, aux débuts de mon mariage, en compagnie de ma femme, comme pour recevoir sa bénédiction au début de ma nouvelle vie... »

« Après le miracle, la foule se retira au chant du Salve Rainha, dans un recueillement profond et un ordre parfait. Je reconnus quelques farouches sectaires silencieux et méditatifs, comme aussi des croyants fidèles, le visage inondé de larmes et les lèvres frémissantes de prière : c'étaient les premiers résultats du miracle... »

Bayonne, le 13 mai 1946.

Témoignages divers.

D'autres journaux que O Seculo recoururent le prodige inouï du 13 juillet. Et il faudrait citer le reportage de M^{me} Madeleine de Martel Patricio dans « O Dia » du 19 octobre, —

celui du « Diário de Notícias » d'après son correspondant de Vila Nova d'Ourem qui raconte tout, mais attribue les perceptions de la foule à la suggestion, — celui de M^{me} Augusta Vieira de Campos dans un journal de Coimbra, paru aussitôt en brochure, etc., etc.

Remarques d'un astronome. — O Seculo, par son article du 15, avait heurté sa clientèle d'incroyants. C'est sans doute pour atténuer cette mauvaise impression que le journal publiâ, dans son édition du soir, le 18, une réponse écrite de M. Frédéric Oom, directeur de l'Observatoire de Lisbonne, à cette question : « Que faut-il penser des phénomènes cosmiques que des milliers de personnes disent avoir constaté à Fátima? »

« L'illustre astronome, dit le journal, a eu l'extrême amabilité de nous répondre ce qui suit : « A être un phénomène cosmique, les observations astronomiques n'auraient pas manqué de l'enregistrer. Et c'est précisément ce qui manque, cette notation inévitable de toute perturbation dans le système des mondes, si petite soit-elle. Dès lors... »

— Phénomène alors, interrompons-nous, de nature psychologique?

— Pourquoi pas? Effet sans doute curieux de suggestion collective. En tout cas, complètement étranger à la branche de science que je cultive. »

Cette hypothèse de la suggestion collective, comme nous l'avons déjà dit, ne résiste pas devant le fait de l'ignorance absolue où était la foule des phénomènes qu'elle aurait à constater. De plus, une grande partie des assistants étaient sceptiques ou simples curieux. Il y avait même des incroyants absolus qui étaient disposés à corriger la crédulité des fanatiques.

Description par un homme de science.

Terminons par le récit le plus circonstancié, le plus complet, le plus précis que nous connaissons, celui de M. le D^r José Proença de Almeida Garrett, professeur à l'Université de Coimbra. (Nous avons ajouté quelques sous-titres pour plus de clarté.)

« Je vais relater d'une manière brève et concise, sans phrases qui voient la vérité, ce que je vis à Fátima le 13 octobre 1917. Les heures que j'indiquerai sont celles qui, à cette époque, marquaient officiellement le temps selon la détermination du gouvernement qui avait unifié notre heure avec celle des pays belligérants. Je fais ainsi pour une plus grande exactitude, car il ne m'était pas facile de désigner avec précision le moment auquel le soleil atteignait au zénith. »

« J'arrivai à midi. La pluie qui tombait depuis le matin fine et persistante, poussée par un vent sauvage, continuait irri-

tante, menaçant de tout liquéfier. Le ciel bas et pesant avait une couleur très sombre, grosse d'eau, annonce d'une pluie abondante et de longue durée.

La foule. — Je restai sur la route, à l'abri du capot de l'automobile et un peu plus haut que l'endroit que l'on disait être celui de l'apparition, n'osant pas me lancer dans le brouhaha argileux du champ fraîchement labouré. J'étais à un peu plus de cent mètres des poutres dressées que surmontait une croix rustique. Je voyais très distinctement autour de ce portique le large cercle de la foule qui, avec ses parapluies ouverts, semblait un vaste parterre de boucliers.

« Peu après une heure (13 h.), arrivèrent à cet endroit les enfants auxquels (assuraient-ils) la Vierge avait marqué le lieu, le jour, et l'heure de l'apparition. On entendait les cantiques entonnés par le peuple qui les entourait. »

« A un moment donné, cette masse confuse et compacte, ferma les parapluies, se découvrant ainsi dans un geste qui devait être d'humilité ou de respect, mais qui me laissa surpris et admiratif; car la pluie, avec une continuité obstinée, mouillait toujours les têtes, détrempait et inondait. On m'a dit depuis que ces gens, en se mettant à genoux dans la boue, avaient obéi à la voix d'un enfant. »

« Il devait être une heure et demie lorsque s'éleva à l'endroit précis où étaient les enfants, une colonne de fumée, déliée, ténue et bleuâtre, qui monta droit jusqu'à deux mètres peut-être au-dessus des têtes et s'évanouit à cette hauteur. Ce phénomène dura, parfaitement visible à l'œil nu, quelques secondes. N'ayant pas marqué le temps de la durée, je ne puis dire si elle fut de plus ou de moins d'une minute. La fumée se dissipa brusquement, et, au bout d'un certain temps, le phénomène revint se produire une seconde, puis une troisième fois. Les trois fois, et surtout la dernière, les madiers dressés se détachaient nettement dans l'atmosphère grise. »

« Je dirigeai mes lunettes de ce côté. Je ne réussis à voir autre chose que les colonnes de fumée; mais je restai convaincu qu'elles étaient produites par quelque encensoir agité dans lequel brûlait de l'encens. Depuis, des personnes dignes de foi m'ont affirmé que cette chose s'était produite d'ordinaire les jours treize des cinq mois antérieurs, et que, alors comme cette fois, on n'avait rien brûlé ni fait aucun feu. »

« Continuant à regarder le lieu de l'apparition dans une expectative sereine et froide et avec la curiosité qui allait en diminuant parce que le temps passait bien lentement sans que rien ne vienne activer mon attention, j'entendis le brouhaha de milliers de voix et je vis cette multitude répandue sur le vaste terrain qui s'étendait à mes pieds ou concentrée en vagues compactes autour du portique de madiers ou sur les basses

chaussées (las de pierre formant mur ou chemin) qui retiennent les terres, — tourner le dos au point vers lequel jusque-là avaient convergé les désirs et les angoisses de tous, et regarder le ciel du côté opposé.

« Il était presque deux heures.

Le soleil. — Un peu avant, le soleil avait rompu la dense couche de nuages qui l'avait caché pour briller clairement et intensément. Je me tournais vers cet « aimant » qui attirait tous les yeux et je pus le voir semblable à un disque au bord net et à l'arête vive, lumineux et brillant, mais sans fatigue pour les yeux.

« J'entendis, à Fátima même, faire la comparaison avec un disque d'argent mat; elle ne me parut pas juste. C'était une couleur plus claire, active et riche, et avec des chatouillements, tout comme l'orient d'une perle. Il ne ressemblait en rien à la lune dans une nuit transparente et pure, car il se voyait et se sentait comme un astre vivant. (Nous soulignons ces mots parce qu'ils concordent exactement avec ceux employés par le Cardinal Tedeschini parlant de la vision de Pie XII [p. 139].) »

« Il n'était pas comme la lune, sphérique; il n'en avait pas la tonalité ni les clairs obscurs. Il apparaissait comme un disque plat et poli, taillé dans la nacre d'une coquille. Ce n'est pas là une comparaison banale de poésie à bon marché. Mes yeux le voyaient ainsi.

« Il ne ressemblait pas non plus à un soleil contemplé à travers le brouillard — il n'y en avait pas à ce moment — car il n'était ni obscurci, ni diffus, ni voilé. A Fátima, il donnait lumière et chaleur, et il se dessinait nettement, avec un bord taillé en arête comme une planche à jeux.

« La voûte céleste était couverte de cirrus légers, avec des brèches de bleu çà et là; mais le soleil plusieurs fois se détacha dans les parties de ciel limpide. Les nuages qui couraient légers de l'Est à l'Ouest, ne masquaient pas la lumière du soleil (laquelle ne blessait pas les yeux), de sorte qu'on avait l'impression, facilement compréhensible et explicable, qu'ils passaient derrière le soleil, et non devant. Mais par moments ces flocons nuageux qui arrivaient blancs, paraissaient prendre, en glissant devant le soleil, une tonalité rose ou bleu diaphane.

« Il est merveilleux que durant un temps si long on ait pu fixer l'astre, foyer de lumière et brasier de chaleur, sans une souffrance dans les yeux et sans un éblouissement aveuglant sur la rétine.

« Ce phénomène, avec deux brèves interruptions pendant lesquelles l'astre féroce darda les rayons plus brillants et plus éclatants, et qui obligèrent à détourner le regard, dura environ dix minutes.

« Ce disque nacré avait le vertige du mouvement. Ce

n'était pas (seulement) le scintillement d'un astre en pleine vie; il tournait (réellement) sur lui-même avec une vitesse impétueuse.

« De nouveau, on entendit une clameur, comme un grand cri d'angoisse de tout ce peuple. Conservant la rapidité de sa rotation, le soleil se détacha du firmament, et, rouge sang, avance vers la terre, menaçant de nous écraser sous le poids de son immense masse ignée. Ce furent des secondes d'impression terrifiante.

L'atmosphère. — Durant le phénomène solaire que je viens de décrire en détail, il y eut dans l'atmosphère des coloris impressionnants. Je ne peux pas bien préciser le moment exact, car voilà déjà deux mois passés et je n'ai pas pris de notes. Il me souvient que ce ne fut pas près du commencement, et plutôt je crois que ce fut vers la fin.

« M'occupant de fixer le soleil, je remarquai que tout s'obscurcissait autour de moi. Je regardai ce qui était près, puis j'allongeai la vue jusqu'à l'extrême horizon, et je vis tout couleur d'améthyste. Les objets, le ciel et la couche atmosphérique avaient la même couleur. Un grand chêne violacé qui s'élevait devant moi, lançait sur le sol une ombre épaisse.

« Craignant une affection de la rétine — hypothèse peu probable, car en ce cas je n'aurais pas vu les choses violettes — je fermai les paupières et je les retins avec les mains pour intercepter toute lumière. Je me retournai et ouvrant les yeux, je reconnus que, comme auparavant, le paysage et l'air avaient toujours la même couleur violette.

« L'impression que l'on avait, n'était pas celle d'une éclipse. J'ai vu une éclipse de soleil, qui fut totale, à Viséu où je me trouvais. A mesure que la lune avance devant le disque solaire, la lumière va en baissant jusqu'à ce que tout devienne sombre et noir. La vue atteint un petit cercle au delà duquel les objets deviennent peu à peu plus confus, jusqu'à ce qu'ils se perdent dans l'ombre épaisse. La température baisse considérablement et on dirait que la vie de la terre s'est éteinte. A Fátima, l'atmosphère, quoique violette, resta transparente jusqu'aux confins de l'horizon qui se distinguait et se voyait clairement et je n'eus pas la sensation d'un arrêt de l'énergie universelle.

« Continuant à regarder le soleil, je remarquai que l'ambiance était devenue plus claire. A ce moment, j'entendis un paysan qui, à côté de moi, disait avec un ton d'ébahissement : « Mais, Madame, vous êtes jaune! »

« De fait, maintenant tout avait changé près et loin, prenant la nuance des vieux damas jaunes. Les gens paraissaient malades, atteints d'ictère. J'ai souri de les voir ainsi laids et de si mauvaise mine. On entendit des rires. Ma main avait la

même nuance jaune. Quelques jours après, je fis l'expérience de fixer le soleil quelques brefs instants. Fermant les yeux, puis détournant le regard, je vis après quelques moments, des taches jaunes aux contours irréguliers.

« On ne voyait pas tout de couleur uniforme comme si on avait volatilisé dans l'air une topaze, mais des taches et des mouchetures qui se déplaçaient avec le mouvement du regard.

« Tous ces phénomènes que j'ai cités et décrits, je les observai avec un esprit calme et serein, sans une émotion ni un soubresaut.

« A d'autres il incombe de les expliquer ou de les interpréter. »

(D'après *Os Episodios Miravilhosos de Fátima*, par le Vicomte DE MONTELO.

III. — LE MIRACLE PORTUGAIS ET L'ESPÉRANCE DU MONDE

Extraits de documents émanant d'autorités ecclésiastiques.

Lettre pastorale collective de l'épiscopat portugais annonçant l'accomplissement du vœu dit anticommuniste (1938).

« Arrivés presque au moment d'accomplir ce vœu, notre cœur exulte d'allégresse en constatant que notre confiance en la Patronne du Portugal n'a pas été déçue.

« Depuis que Notre-Dame de Fátima apparut en 1917 dans le ciel du Portugal, une spéciale bénédiction de Dieu est descendue sur la terre portugaise. Le cycle violent de la persécution s'est arrêté et une nouvelle époque de pacification des consciences et de restauration chrétienne s'est ouverte.

« Mais en nous reportant à la période de deux ans écoulée depuis notre vœu, on ne peut manquer de reconnaître que la main invisible de Dieu a protégé le Portugal, éloignant de lui le fléau de la guerre et la lèpre du communisme athée. »

« Ensuite la Lettre montre comment la préservation de la contagion de la guerre civile espagnole et l'échec des tentatives de troubles au Portugal supposent une attention spéciale de la Providence... »

« Le bienfait de la paix, ... que nous avons demandé avec confiance à Fátima, nous a été accordé d'une manière presque miraculeuse. »

Lettre Pastorale collective pour le Jubilé des Apparitions (1942).

« Déjà dans notre Pastorale collective d'il y a deux ans, nous avons essayé de vous rappeler tout ce que notre Patrie, appelée dès son principe « Terre de Sainte Marie », doit à la Mère de Dieu dont le vigilant amour a accompagné tous ses pas à travers les temps et qui, par un vrai miracle d'amour, la tient préservée et indemne comme un fragile vaisseau miraculeusement sauf au milieu de tempêtes et de périls apparemment insurmontables. Aujourd'hui, encore, nous venons vous rappeler cette dette de reconnaissance envers notre glorieuse patronne dont la paix que nous goûtons (vrai miracle qui étonne le monde) nous est un témoignage et un gage de son haut patronage.

... « Un fait récent est venu nous démontrer avec l'évidence du plein soleil que... notre patronne bien-aimée n'oublie jamais son patronage ni ses protégés. Nous voulons parler des apparitions de Fátima, de la visite aussi inespérée que prometteuse, que la Reine du Ciel a voulu faire à la terre portugaise, son antique fief, que l'impiété désolait et qui paraissait condamnée à la ruine par l'apostasie de ses antiques croyances, par l'oubli de ses plus nobles traditions. »

La lettre rappelle ensuite la triste situation religieuse et politique du pays en 1917... « A la face du monde, le Portugal passait pour un pays officiellement athée et anti-chrétien... »

... « La suite des événements qui se sont déroulés pendant ce quart de siècle, est une preuve surabondante et éclatante qu'un esprit nouveau a pénétré l'âme portugaise et qu'un asire bienaisant est venu répandre sur nous sa clarté vivifiante et renouvelatrice... Tout cela... ne peut manquer de faire éprouver une profonde impression de surprise et nous faire exclamer : *Digitus Dei est hic*, là est le doigt de Dieu. Oui, elle est passée sur nous la main de Dieu, parce qu'est passée au milieu de nous la Mère de Dieu. »

... « Comment expliquer un si grand prodige? »

« Il serait injuste de méconnaître l'action vigilante et patriotique de nos gouvernants... Mais il n'y aurait pas un seul Portugais de bonne foi qui ne reconnaisse, dans notre situation privilégiée, un relief de cette lumière que la Très Sainte Vierge est venue porter à Fátima, qu'Elle fit tomber dans l'âme des pasteurs et par eux sur le monde. Il n'est pas nécessaire d'avoir la foi, il suffit de contempler ce qu'il y a d'extraordinaire en tout cela pour sentir et reconnaître qu'un pouvoir plus haut se leve et qu'un Cœur tendre et miséricordieux veuille amoureusement sur le Portugal. »

« Il est incontestable que Notre-Dame de Fátima a conquis le Portugal, mais nous pouvons ajouter qu'Elle va conquérir le monde. »

« Le message de Fátima fut un message de paix et d'amour, et chaque jour on comprend mieux combien serait diérent le sort de l'humanité si ce message avait été écouté et obéi. »

Ensuite la lettre insiste sur le changement spirituel du Portugal.

... « Il convient de ne pas oublier l'admirable et prodigieuse (porteuosa) rénovation de la vie religieuse dans les âmes. » (ici une description des merveilles spirituelles de la Cova da Iria.) « Celui qui aurait fermé les yeux il y a vingt-cinq ans et ses ouvrirait maintenant ne reconnaîtrait plus le Portugal; si profonde et si vaste est la transformation opérée »

par ce facteur modeste et invisible que fut l'apparition de la Sainte Vierge à Fátima. Réellement Notre-Dame veut sauver le Portugal. »

**Homélie du cardinal Cerejeira,
à Cova da Iria, le 13 mai 1942.**

« ... Par l'intercession de Celle... que nous appelons la Mère de miséricorde, Dieu prépare de grandes choses pour le monde. »

« En contemplant les ruines fumantes et sanglantes sur cette terre en feu tout entière (nous pouvons bien le dire, car le Portugal est une petite oasis) peut-être beaucoup seront tentés de croire à la fin du monde. Pourquoi ne pas penser plutôt, lorsqu'on croit à la Providence et au Cœur maternel de la Vierge Immaculée, que c'est le douloureux enfantement d'un monde nouveau?... »

« Fátima n'a pas dit encore au Portugal et au monde tout son secret, mais il ne nous paraît pas excessif de dire que ce qu'il a déjà révélé au Portugal est le signe et le gage de ce qu'il réserve au monde. »

« Le vocabulaire portugais, pour exprimer ce qui s'est passé ici depuis vingt-cinq ans, n'a guère qu'un seul mot : miracle. Oui, nous avons la ferme conviction que nous devons à la protection de la Très Sainte Vierge la transformation merveilleuse du Portugal... »

Et alors l'éminentissime orateur rappelle que cette protection céleste a été « en quelque sorte promise » lorsque l'Ange du Portugal demanda aux pasteurs d'Aljustrel de prier beaucoup et ajouta : « Vous attirerez ainsi la paix sur votre Patrie; j'en suis l'Ange gardien. »

Et c'est ainsi que l'autorité religieuse révéla au grand public les apparitions de l'Ange.

DISCOURS DU MÊME pour la clôture du jubilé.

Le 31 octobre suivant, le même cardinal-patriarche, dans son discours radiodiffusé, sur « Fátima et l'Eglise », disait : « Sans l'Eglise et contre la puissance de l'Etat, la lumière du miracle brillait chaque fois plus claire dans le ciel du Portugal et l'enthousiasme des multitudes de pèlerins se communiquait à la nation tout entière. » Et plus loin : « Le Christ a prédit aux apôtres que le miracle accompagnerait leur prédication. Malgré la prédiction de Renan que le progrès de la science ferait reculer le miracle; celui-ci s'impose plus que jamais... Fátima est un exemple de cette divine assistance... »

**Message pontifical du 31 octobre 1942
(Pie XII, le lendemain du discours précédent.)**

« En une heure tragique de ténèbres et d'égarement, le vaisseau de l'Etat, ayant perdu la voie de ses plus glorieuses traditions, détourné par la tourmente antichrétienne et antinationale, semblait entraîné vers un naufrage certain, inconscient des périls présents et plus encore des futurs, dont nulle prudence humaine, aussi clairvoyante fut-elle, ne pouvait d'ailleurs prévoir alors la gravité. Mais le Ciel miséricordieux, qui voyait les uns et prévoyait les autres, intervint et, dans les ténèbres, la lumière brilla, du chaos surgit l'ordre, la tempête s'apaisa jusqu'au calme et le Portugal put retrouver et renouer le fil perdu de ses plus belles traditions de Nation très fidèle et poursuivre sa route glorieuse de peuple croisé et missionnaire, comme aux jours où « dans la petite maison lusitanienne ne manquaient pas les chrétiens audacieux pour propager la loi de la Vie Eternelle » (citation de Camoëns)... »

« Tout d'abord, gloire, bénédiction, actions de grâces à la Vierge Notre-Dame, Reine et Mère de sa « Terre de Sainte Marie » qu'elle a mille fois sauvée et toujours secourue aux heures tragiques et d'une façon si manifeste en cette heure-là — la plus périlleuse peut-être — qu'en 1934 Notre Prédecesseur Pie XI, d'immortelle mémoire, signalait déjà dans la Lettre Apostolique *Ex officiosis litteris*, « les bienfaits extraordinaires dont la Vierge Mère de Dieu venait de favoriser votre Patrie ». (*Acta Ap. Sedis*, 1934, p. 628.) Et encore à cette date ne pensa-t-on pas au Veu de mai 1936 contre le péril rouge si redoutablement proche et si opiniément conjuré. »

« Elle n'était pas encore une réalité la paix merveilleuse — la plus périlleuse peut-être — que le Portugal continue de jouir et qui, en dépit de tous les sacrifices qu'elle exige, sera toujours infiniment moins ruineuse que cette guerre d'extermination qui dévaste le monde. »

« Aujourd'hui, quant à tant de bienfaits ceux-ci se sont ajoutés, aujourd'hui quand l'atmosphère de miracle qui entoure le Portugal, s'épanche en prodiges physiques et, plus grands et plus nombreux encore, en prodiges de grâces et de conversions, et fleurit en un printemps parfumé de vie catholique prometteur des meilleurs fruits, aujourd'hui il faut, avec bien plus de raison, reconnaître que la Mère de Dieu vous a comblés de bienfaits vraiment extraordinaires. C'est votre devoir sacré de lui rendre des grâces infinies. »

Dans sa conclusion, le Pape demandait à « Celle qui a si merveilleusement secouru le Portugal » de lui continuer sa protection.

**Message papal du 13 mai 1946.
(Couronnement.)**

« Il y a quatre ans, Nous eûmes l'occasion de nous unir aux appels de filiale confiance que vous adressiez à la Reine Immaculée, Patronne du Portugal, afin qu'Elle complût ce qu'Elle avait si merveilleusement commencé. »

« Et la Vierge très fidèle n'a pas déçu l'espérance que vous aviez placée en Elle. Il suffit de réfléchir à ces trente dernières années, qui, par les crises traversées et par les bienfaits reçus, équivalent à des siècles; il suffit d'ouvrir les yeux et de voir cette Cova da Iria transformée en une source intarissable de grâces souveraines, de prodiges physiques et beaucoup plus de miracles moraux... — de voir les torrents qui de là se déversent sur tout le Portugal et même, dépassant les frontières, se répandant dans toute l'Eglise et dans le monde entier. »

« Comment ne pas remercier, ou plutôt comment remercier dignement? »

« ... Là, dans cette oasis bénie, imprégnée de surnaturel, où l'on ressent de manière plus sensible sa miraculeuse protection, où tous vous sentez plus près son Cœur Immaculé battre d'une immense tendresse et d'une sollicitude maternelle pour vous et pour le monde. »

« La plus terrible des guerres qui aient jamais désolé le monde, roda pendant quatre longues années autour de vos frontières, mais jamais ne les franchit, grâce surtout à Notre-Dame qui du haut de son trône de miséricorde comme d'un sublime observatoire, placée là au centre du pays, veillait sur vous et sur vos gouvernants, et n'a pas permis que la guerre vous touchât sinon assez pour vous faire apprécier davantage les calamités dont sa protection vous a préservés... »

**Préface de S. Em. le card. Cerejeira au livre « Jacinta »
(édition de 1946).**

« Dans Fátima, tout a été l'œuvre de Dieu. Depuis la première heure, la ferveur grandit, le miracle augmente, le mystère se développe... Fátima n'est pas l'œuvre des hommes. Il s'impose à eux contre leur volonté... »

« Ce fut le Cœur compatissant de la Vierge Immaculée qui fit le miracle de Fátima. Après ce quart de siècle du fait extraordinaire de Fátima, qui pourrait douter que le doigt de Dieu ne soit là? »

« Nous fîmes de ceux qui, au début, ne donnèrent pas attention à ce qui se passait à Cova da Iria. Déjà Pascal notait que le meilleur remède contre la crédulité c'est la croyance; le catholique éclairé n'est pas « milagreiro » (chercheur de miracles). Mais l'évidence de la grâce des conversions opérées là — miracle plus grand que celui de la résurrection des morts — nous a ouvert les yeux.

« Et nous vîmes alors... le caractère miraculeux des manifestations extraordinaires de Fátima... »

« ... Par l'invocation de la Pleine de Grâce qui s'est montrée là, il s'accomplit des miracles de guérison qu'aucun savoir ou pouvoir humain n'est capable de réaliser... »

« Et surtout à la Cova da Iria, mais aussi dans tout le reste du pays, le culte de Notre-Dame de Fátima apporte avec lui une grâce de conversion que Dieu seul peut opérer. Il n'y a pas de doute, Dieu a confirmé l'apparition de la Vierge Très Sainte à la Cova da Iria. »

Après avoir montré le beau miracle qu'est la vie intérieure de la petite Jacinte, le Cardinal-Patriarche termine ainsi :

« Et le mystère commence à s'éclaircir. Fátima parle non seulement au Portugal, mais au monde entier. Nous croyons que les apparitions de Fátima ouvrent une période nouvelle : celle du Cœur Immaculé de Marie. »

« Ce qui s'est passé au Portugal proclame le miracle. Et c'est l'annonce de ce que le Cœur Immaculé de Marie prépare pour le monde. »

Discours du Cardinal Cerejeira
au congrès marial de Madrid, devant 800.000 fidèles,
le dimanche 30 mai 1948.

« L'image de Notre-Dame de Fátima rappelle la dernière miséricordieuse intervention du Cœur Immaculé de Marie pour sauver les hommes et les nations. Elle parle à un monde en passe de tomber dans la barbarie et l'esclavage... Et pour être entendue des hommes, elle multiplie les prodiges et leur ouvre le paradis de son cœur maternel... »

« Fátima, comme on l'a déjà dit, est « une explosion de surnaturel »... Nulle autre part, la mère du bel amour ne se montre autant la Vierge puissante qui écrase de son talon la tête du serpent infernal... »

« Ainsi Fátima est devenue l'espérance de toutes les nations. Il n'est pas exagéré d'affirmer de nouveau, en l'appliquant ici, la parole d'un poète : « Une grande espérance a traversé la terre ! »

« On comprend aisément que Madrid ait désiré la pré-

sence de cette statue devant laquelle s'est déjà agenouillé tout le Portugal que la Reine de la Paix a miraculeusement préservé de la guerre intérieure et extérieure... cette Reine de la Paix qui est venue à Fátima demander la consécration du monde à son Cœur Immaculé comme gage de paix et a annoncé la conversion de la Russie par le pouvoir de son intercession... »

« Tout ce que je dirai paraltra toujours un faible écho de ce que je voudrais, de ce que devrais dire... Je serai donc simplement une voix du Portugal qui donne témoignage de ce qu'il a vu. »

« Et qu'ai-je vu? J'ai vu trois enfants... »

« J'ai vu mon propre pays qui paraissait avoir perdu la conscience de son destin, se rénover matériellement et spirituellement dès que la Vierge Immaculée eut apparu dans le ciel du Portugal; j'ai vu la lettre dans laquelle sept mois avant la guerre, cette guerre « horrible, horrible » qui couvrit de sang la terre et la mer, était annoncée comme imminente mais où il était promis que le Portugal serait épargné par ces horreurs à cause de la Consécration que ses évêques en avaient faite au Cœur Immaculé de Marie; j'ai vu la miraculeuse image... se mettre à cheminer... à parcourir le monde, le monde qui se perd, le monde qu'Elle veut sauver, l'attirant à Elle... »

« Il y a dans le message de Fátima... une promesse... la promesse de sa protection spéciale, notamment pour la conversion des pécheurs, pour l'obtention de la paix et pour la conversion de la Russie... »

Les conclusions de Kravchenko et l'avertissement marial.

On a remarqué que l'avertissement marial de la troisième apparition parle, non du peuple russe, mais de la Russie. Dès lors on a conçu que la « conversion » annoncée pourrait être un simple changement (comme le mot portugais « conversao » le comporterait) dans les principes de l'Etat, dans le fonctionnement des rouages gouvernementaux.

Dans ce cas, il y aurait un accord digne de remarque entre les conclusions du livre célèbre de M. Victor Kravchenko et l'avertissement de Notre-Dame de Fátima.

« Actuellement, dit ce Russe qui « a choisi la liberté », la sécurité mondiale ne dépend pas d'une sage organisation du monde... mais bien de libération des masses russes courbées sous le joug de leurs tyrans. Il suffit d'imaginer qu'un régime vraiment démocratique vient soudain d'être miraculeusement instauré en Russie pour se rendre compte que la plupart des

différends qui menacent en ce moment la paix du monde seraient presque totalement aplanis et qu'il serait possible de réaliser une véritable coopération entre nations... Le salut de la civilisation tout entière et l'espoir de maintenir la paix reposent sur la libération de mon pays... »

« Mon optimisme ne va pas jusqu'à croire que notre génération verra s'accomplir ce miracle-là... Il faut que l'opinion mondiale se hâte d'aider la Russie à réaliser ses aspirations vers la liberté. » (Pp. 634-635.)

Dans ce texte, comme dans l'avertissement marial, les inquiétudes actuelles des peuples sont attribuées à la funeste influence de la Russie soviétique qui rompt l'équilibre de l'univers, et la conversion de cette nation (si on l'entend simplement par le retour du gouvernement russe dans le courant de la civilisation latino-chrétienne) est la condition sine qua non du rétablissement de cet équilibre.

Quant à l'action des peuples libres en faveur de celui de M. Kravchenko, il sait bien qu'elle est impossible, d'une impossibilité absolue, tant que le rideau de fer restera imperméable à toute influence idéologique. Mais puisqu'il parle par deux fois de « miracle » (après avoir en plusieurs passages de son livre, évoqué sa mère en prière devant une icône clandestine), nous ne croyons pas qu'il exclue les moyens surnaturels proposés par Notre-Dame. La prière et la pénitence peuvent exercer leur influence, même à travers les barbelés les plus denses, et nous savons que déjà cette influence s'exerce, et sans doute a-t-elle commencé de porter des fruits.

L'écrivain russe n'ose pas espérer le « miracle » total avant la fin de cette génération. Les amis de Fátima, lors du Congrès mondial de la Paix à Lisbonne, ont développé de nombreuses raisons d'être plus optimiste.

(Note de l'auteur, d'après son rapport au Congrès de Lisbonne.)

Le Congrès mondial du « Message de Fátima et la Paix ».

D'après les désirs du Saint-Père, ce Congrès devait durer trois jours, dans lesquels on étudierait successivement, à la lumière des enseignements de Notre-Dame à Fátima, les problèmes de la paix dans la famille, dans le monde du travail et dans les relations internationales.

Une commission d'organisation fut créée qui eut pour président S. Exc. M^{re} Trindade Salgueiro, directeur national de

l'Action Catholique portugaise. Il fut prévu pour chacun des trois jours une messe avec allocution par un évêque, une session d'études et une séance solennelle le soir. Le français, familier à beaucoup de Portugais, fut admis comme langue officielle du Congrès avec leur propre langue.

De fait, le Congrès se tint à Lisbonne, du dimanche 7 au jeudi 11 octobre, après une messe pontificale très solennelle à la cathédrale Sainte-Anne, à laquelle assistait en particulier le seigneur du Pape, marquise Rossignani. La séance d'ouverture se tint à 17 heures, au Palais de l'Assemblée Nationale, sous la présidence de M. Craveiro Lopes, Président de la République.

Le soir même, au cinéma Saint-Georges, première représentation du film *Fátima*, où le rôle de Lucie est tenu par Inês Orsini, la Maria Goretti du film « La Fille du Marais ».

Le Congrès groupait environ deux mille congressistes de quarante-trois nations. Y participèrent cinq cardinaux, plus quarante évêques (dont un évêque orthodoxe russe converti), des ministres, ambassadeurs, parlementaires, théologiens, etc... Le scandale des rares congressistes français, à leur retour, fut de constater le silence général de notre presse sur cette démonstration du catholicisme mondial en faveur de la paix.

L'orateur le plus remarqué du lundi fut certainement M. Emmanuel Gounot, doyen de la Faculté libre de droit de Lyon.

Le mardi, M^{re} Angel Herrera, évêque de Malaga, ancien directeur du journal *El Debate*, se montra un orateur et un sociologue prestigieux. Le soir, on entendit M. O. Behogne, ministre belge des travaux publics.

Le mercredi, on goûta surtout le rapport de M. Douglas Hyde, ancien directeur du *Daily Worker*, journal des communistes anglais, qui fut converti vers 1945, et écrivit le livre « *I believe, I've seen* » après avoir lu et médité un livre sur Fátima qu'on lui avait envoyé pour le réfuter. Ayant dévoilé la technique de mensonge et de ruse du communisme, il exprima l'espoir que tous les communistes sincères suivraient le même chemin que lui.

C'est après son discours que M. Barthas fut admis à donner connaissance du rapport dont on va lire le sommaire. Le président de séance était M^{re} Fulton Sheen, le grand philosophe et célèbre orateur de la radio américaine, évêque auxiliaire de New-York. Malgré que le temps fut très mesuré et qu'il restât d'autres communications à entendre, il voulut que le rapport de M. Barthas fut lu en entier, et, après la séance, il daigna l'en féliciter en termes particulièrement élogieux.

À la séance du soir, qui clôturait les trois journées d'étude, et qui était présidée par le cardinal légal lui-même, le principal orateur fut M^{re} Fulton Sheen. Il montra une sorte de parallèle

lisme frappant entre les étapes du communisme russe et l'évolution du mystère de Fátima, d'où il semble bien ressortir que Fátima est le remède apporté du Ciel par Marie pour guérir le monde de la toxine infernale du communisme.

Le jeudi eurent lieu diverses réunions dans les Palais et les ambassades. Le vendredi, les congressistes montèrent au sanctuaire de Cová da Iria afin de participer au pèlerinage de clôture de l'Année Sainte où un million au moins de pèlerins prièrent avec eux pour la conversion de la Russie et pour la paix. La presse française daigna enfin entretenir ses lecteurs de ce qui se passait là-haut en publiant le message radiodiffusé du Pape et le passage du discours du Cardinal-Légit concernant la vision du prodige solaire par Pie XII au Vatican.

Sommaire du rapport de M. Barbas à ce Congrès sur le Message de Fátima et la Paix entre les nations.

INTRODUCTION. — La paix, grand besoin des peuples, des âmes, de l'Église. Angoisse actuelle des peuples, Marie, à Fátima, répond à cette angoisse.

PREMIÈRE CONSTATATION. — N.-D. de Fátima nous rappelle les conditions de la paix.

A) Conditions morales :

— L'angoisse européenne en mai 1917. Lucie l'exprime en demandant quand la guerre finira. Notre-Dame répond qu'elle ne peut pas le dire tant qu'elle n'a pas exposé son message : *O que quero*, « ce que je veux ».

— La guerre est la punition du péché; la conversion condition de la paix. Vérité théologique de cette doctrine.

B) Condition historique : Conversion de la Russie.

— La Russie est le grand obstacle à la Paix. Notre-Dame le déclare à Fátima.

— M. Kouvchenko parle comme Notre-Dame de Fátima.

— Tout le contenu de l'avertissement marial s'est trouvé exact. Donc ce point aussi.

DEUXIÈME CONSTATATION. — Elle nous annonce et promet la paix.

A) Ses paroles. — Son insistance à parler de la paix qui seule elle peut nous obtenir. La promesse formelle qui termine le « secret ».

B) La paix portugaise. — Elle est un « miracle » de Marie, et S. Em. le Cardinal Cerejeira nous assure que le même miracle elle le prépare pour le monde entier.

C) La promesse symbolique des colombes.

« danse du soleil » dans les jardins du Vatican); 9° l'unité du communisme sous une clique dictatoriale, en sorte que la conversion de quelques-uns du sommet suffirait à provoquer l'effondrement de tout le programme communiste; 10° enfin, l'opinion de beaucoup d'hommes doués d'un profond sens politique en même temps que d'un grand esprit religieux.

— Dans une série d'articles dans la revue « Soul », de janvier à septembre 1950, M^r Sheen a étudié l'histoire de Fátima et la promesse de conversion de la Russie et il a exprimé l'opinion que non seulement la conversion de la Russie et le triomphe du christianisme sont inévitables, mais qu'ils sont indubitablement prochains.

« Sans dire s'il y aura ou non une nouvelle guerre, il conclut : « Même si le monde devait attendre le pire, lorsqu'il semblerait que la destruction atomique va tomber des cieux comme le soleil à Fátima en 1917, ... elle serait soudain écartée. La tourmente sera dominée. Nous lèverons des regards étonnés, et soudain se réalisera ce que Dieu nous prépare... Il y aura ensuite la plus vaste diffusion du christianisme qu'on ait jamais vue ».

Terminons par les déclarations du même éminent orateur et évêque après son retour du Congrès de Lisbonne en octobre 1951 : « Fátima est comme une parabole. Il y a de profonds mystères cachés dans ce qui n'est pas encore exploré. Mais une chose est certaine : nul de ceux qui étaient parmi ce million de pénitents le 13 octobre, ne doutera que Notre-Dame de Fátima ne veuille donner la paix au monde... Le communisme a été défait le 13 octobre 1951, mais la nouvelle n'en a pas encore été répandue... Lorsque les historiens chercheront quel est l'événement qui a changé le monde sens dessus dessous et lui a apporté paix et prospérité, ils découvriront que ce ne fut pas une bataille mais une prière, et pas une journée, mais une nuit... la nuit humide du 12 au 13 octobre 51, ... le plus grand événement religieux dans l'histoire du monde moderne ». (Cité par la revue « Soul », nov.-décembre 51).

Déclaration de M. Salazar à un publiciste américain (1946).

« D'après ce que nous savons des affaires intérieures de la Russie, une révolution y paraît improbable pour le moment, mais il y a une espérance de paix ; l'espoir que la Providence fasse en Russie ce qu'elle a fait ici ».

TROISIÈME CONSTATATION. — Elle commence de construire la paix mondiale. Cela ne peut être que depuis la diffusion mondiale du message de Fátima (1945).

A) La Route mondiale accomplit une œuvre de désarmement moral, en rappelant, à travers toutes les frontières, la loi évangélique de la fraternité internationale.

B) Fraternisation des peuples; premiers résultats. — Ouverture de la frontière franco-espagnole, Benelux, Entente Ibérique, Extrême-Orient, autres indices favorables.

C) La conversion de la Russie. — Elle aura lieu. Comment et quand? Divers motifs d'espérer « avant la fin de cette génération ».

CONCLUSION. — L'heure de la paix dépend de la réponse des hommes à l'appel de Notre-Dame de Fátima, Reine de l'Assomption.

L'espoir enthousiaste des Américains.

Conclusion du livre de John Haffert : « Russia will be converted », Washington, 1951, p. 266.

« En résumé, c'est notre opinion que la grande guerre entre l'Est et l'Ouest peut être miraculeusement stoppée. Les faits qui influencent le plus ce jugement sont les suivants : 1° la promesse faite par Notre-Dame de Fátima et les effets historiques de Fátima sur le Portugal; 2° le nombre toujours croissant de gens remplissant les conditions spécifiées dans les visions de Fátima; 3° l'opinion de Scour Lucie, visionnaire de Fátima; 4° le nombre grandissant de conversions et le progrès de la politique occidentale dans l'unité spirituelle contre le communisme depuis 1946; 5° le nombre croissant de communistes qui ont renoncé à la foi marxiste pour embrasser la religion, depuis 1946; 6° la vitalité spirituelle maintenant en progrès dans la Russie elle-même; 7° le nombre croissant de « faits exceptionnels » comme le miracle des colombes, les autres apparitions, etc., indiquant une visible intervention de Dieu; 8° le fait que, conformément au message de Fátima un signe actuel de la conversion de la Russie a été donné... signe dont la nature n'a pas été révélée, étant réservé au Souverain Pontife de le faire connaître lorsque Sa Sainteté le jugera bon (M. Haffert voulait probablement parler de la vision de la

IV. — ROUTE MONDIALE

Directives pour l'organisation de la route mondiale officiellement approuvées par Son Excellence Monseigneur l'Évêque de Leiria.

I. Esprit du Pèlerinage. — Le voyage de la Vierge Pèlerine est un vrai pèlerinage et il doit y avoir dans une telle occasion un esprit d'intense, simple et confiante prière.

II. a) Prière. — On doit avoir foi dans l'efficacité de la prière. « Demandez et vous recevrez ». Il suit de là que les prêtres doivent encourager les fidèles à prier, en évitant les longs sermons. A Marie, Médiatrice de toutes grâces, il faut surtout demander : « la conversion des peuples, spécialement des peuples séparés par l'erreur et la discorde, l'union des peuples dans la charité du Christ ».

b) Pénitence. — Notre-Dame dans les apparitions a insisté sur la nécessité de la pénitence pour la réparation des péchés du monde. A Fátima, elle a indiqué que la vraie pénitence consiste dans une vie chrétienne bien vécue. Faire bien ressortir le contraste : le péché apporte le désordre, la conversion apporte la paix.

c) Consécration. — Autant que possible, la consécration au Cœur Immaculé de Marie doit se faire dans toutes les paroisses où passe la statue. Avant l'arrivée, on aura bien étudié le magnifique texte de la Consécration faite par le Saint Père Pie XII. Expliquer la consécration aux fidèles afin que, individuellement, une vraie consécration puisse être faite à Notre-Dame.

d) Unité de l'Église. — Après avoir voyagé à travers le monde, la statue doit être remise au Souverain Pontife comme un symbole de l'unité du catholicisme à travers le monde. Durant ce pèlerinage les intentions particulières doivent être reléguées à un plan inférieur et les prières être offertes pour le monde entier dans le véritable esprit du catholicisme.

III. La Route Mondiale de Notre-Dame de Fátima est le pèlerinage providentiel du moment présent, né du besoin que le monde ressent pour la paix. La Vierge Pèlerine est la Messagère de la Paix, paix par la réconciliation avec Dieu. Il n'y aura pas de paix sur la terre si la terre ne fait pas d'abord sa paix avec Dieu. Le Message du pèlerinage est le Message des Anges de Bethléem.

EXEMPLE D'UN JOUR AVEC NOTRE-DAME DE FATIMA

I. Avant. — Préparer les fidèles par un triduum, même une semaine de prière, communions, sacrifices. (En certains endroits, les prêtres demandent trois jours de jeûne comme préparation à la visite de Notre-Dame).

2. **Pèlerinage.** — A l'arrivée de la statue dans la paroisse, il est suggéré que tous doivent s'agenouiller et réciter le *Salve Regina* ou trois *Ave Maria* avec les invocations suivantes :

Notre-Dame de Fátima nous vous saluons !
Notre-Dame de Fátima nous avons confiance en vous !

ou nous mettons notre confiance en vous !

Sainte Vierge Marie, nous vous aimons !
Sainte Mère de Dieu, priez pour nous !
Refuge des Pécheurs, convertissez les pécheurs !
Secours des chrétiens, venez à notre aide !

Apprenez-nous à nous aimer les uns les autres !

Donnez-nous l'esprit de charité !

Donnez-nous l'esprit de justice !

Donnez-nous l'esprit de pureté !

Reine du Monde, donnez la paix au monde !

3. Là on peut placer une courte allocution pour saluer Notre-Dame et inviter les fidèles à la prière.

4. a) A ce moment, le *Parce Domine* peut être chanté, à genoux et les bras en croix.

b) Pendant l'organisation de la procession on pourra chanter un cantique en l'honneur de la Vierge choisi avec soin afin qu'il soit bien connu de tous.

c) Durant la procession, le prêtre doit faire réciter le chapelet, les mystères étant alternés avec les cantiques.

d) En arrivant à l'église ou à l'endroit où doivent se faire les cérémonies, un autre cantique bien connu et bien chanté.

e) Ensuite les fidèles salueront le Saint-Sacrement si on est dans une église; si on est en plein air, ils seront invités à élever leurs cœurs et leurs esprits vers Dieu, ce qui peut être fait convenablement avec les paroles et la *Prière de l'Angé* :

Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime (répéter)

Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas (rép.)

Je vous demande pardon pour ceux qui n'espèrent pas (rép.)

Je vous demande pardon pour ceux qui n'adorent pas (rép.)

Je vous demande pardon pour ceux qui ne vous aiment pas (rép.)

Si possible, inviter tous les présents à s'agenouiller et à dire les bras en croix :

Mon Dieu, je Vous adore présent dans le Tabernacle (rép.)

Seigneur, pardonnez-nous nos péchés (rép.)

Notre-Dame de Fátima, priez pour nous (rép.)

Notre-Dame de Fátima, donnez la paix au monde.

f) Conclure par un cantique préparatoire à la Sainte Messe.

5. Après la messe, chantée ou basse, on doit former des groupes qui constitueront la garde d'honneur de Notre-Dame. La Statue ne doit pas être laissée seule.

6. Cérémonie de la consécration (si possible le soir).

7. Deux heures d'adoration nocturne.

EXEMPLE D'UNE ADORATION (veillée).

Chant durant l'exposition du Saint-Sacrement.

Chapelet avec méditations et cantiques (inviter les fidèles à réciter le dernier mystère avec les bras en croix).

Prière pour le Saint-Père.

Un cantique à la Vierge.

Consécration au Cœur Immaculé.

Magnificat.

Bénédictio du Saint-Sacrement.

Cantique.

OBSERVATIONS.

1. Le passage de Notre-Dame de Fátima ne doit en aucune manière être opposé aux coutumes mariales locales et aux traditions locales, mais au contraire il doit servir à les intensifier.

2. La visite de Notre-Dame à un diocèse devrait être utilisée au maximum et on doit s'arranger pour qu'elle visite le plus grand nombre possible de paroisses.

3. Paroisses intermédiaires. — Lorsque la statue voyage à travers un diocèse par automobile, il est habituel de faire placer sur le chemin, des groupes des villages environnants pour la saluer à son passage. Les organisateurs doivent être prêts pour cet arrêt de quelques moments et l'un ou l'autre doit réciter une dizaine de chapelet avec les gens ou accomplir quelque autre brève dévotion. Ces paroisses à travers lesquelles Notre-Dame ne fait que passer doivent se préparer comme font les autres afin de recueillir de bons résultats de cette providentielle visite.

4. Les confessions et communions des fidèles sont matière de la plus grande importance. « *Ad Jesum per Mariam* ». La conversion de vie est le plus important de tout. Augmenter la dévotion à Notre-Dame à l'occasion du pèlerinage, c'est le plus efficace moyen d'obtenir une abso ne et totale conversion.

5. Ces suggestions et idées sont données comme exemple seulement, car il est évident que seules les autorités locales peuvent adéquatement déterminer un programme adapté à chaque diocèse.

Allocution radiophonique du Pape pour la clôture de l'Année Sainte à Fátima (13 octobre 1951).

« La Reine des Anges, partant par le moyen de ses statues miraculeuses, des plus célèbres sanctuaires de la chrétienté et spécialement de ce Sanctuaire de Fátima — où le Ciel nous a accordé de la couronner Reine du Monde — parcourt, en visite jubilaire,

tous ses domaines. Et à son passage en Amérique comme en Europe, en Afrique et dans les Indes, en Indonésie et en Australie, les bénédictions du Ciel tombent en pluie, les merveilles de grâce se multiplient à tel point que nous pouvons croire à peine ce que nos yeux voient. Ce ne sont pas seulement les fils de l'Eglise obéissants et bons qui redoublent de ferveur; ce sont les prodiges, qui, vaincus par le regret des tendresses maternelles, reviennent à la maison du Père.

« Et ce sont — qui pourrait l'imaginer? — les pays où commence à peine à briller la lumière de l'Evangile qui, au défi des fidèles du Christ, l'accueillent et l'accablent avec délire, la vénération et l'invocation, et obtiennent d'elle des grâces signalées.

« Sous le regard maternel de la ceste Pèlerine, il n'y a pas d'antagonismes de rationalités ou de races qui divisent, il n'y a plus de diversités de frontières qui séparent, il n'y a plus de contrariété d'intérêts qui opposent ses enfants; tous, à ces moments, se sentent heureux de se trouver frères ».

« Spectacle singulier et singulièrement impressionnant qui fait concevoir les plus riantes espérances ».

Adresses de Musulmans à la Vierge Pèlerine.

COMUNIDADE ISMAILITA DE S. A. AGARAN DA PROVINCIA DO NIASSA.

La Communauté ismailite de la ville de Mozambique, absolument vouée à la vénération envers Notre-Dame de Fátima, ne pouvait laisser passer ce moment si important de l'histoire du Mozambique sans apporter ses plus sincères hommages à la Pèlerine et Vénérable Image, qui depuis Cova da Iria se déplace dans le monde entier, et qui dans ce moment historique, nous fait le grand honneur et privilège de venir jusqu'à nous.

Notre-Dame de Fátima, bénissez notre Cité !
Notre-Dame de Fátima, bénissez toute l'humanité et qu'elle suive le chemin de la paix, de la fraternité humaine et de l'élevation spirituelle.

Notre-Dame de Fátima, faites régner l'harmonie sur cette terre entre tous les hommes.

Notre-Dame de Fátima, bénissez le Portugal pays de riches sentiments, terre qui montre au monde le chemin de la civilisation et de l'égalité entre les hommes, sur la base spirituelle de la religion chrétienne.

Notre-Dame de Fátima, permettez que je vous offre ce modeste hommage, lequel, quoique insignifiant, jaillit directement de nos cœurs, pleins de vénération et de véritable amour. Amen! Amen!

Mozambique, le 9 novembre 1948.
Le président : Galamussen R. Bangy.

Adresse lue par ledit président, à la tête d'un fort groupe de musulmans, qui après la messe des malades, firent arrêter le cortège, à l'étonnement ému de tous les spectateurs.

Ils placèrent ensuite sur le pavillon de la vierge un coffre artistique contenant deux bracelets d'or ciselés.
Les Sunnites. — Aussitôt après, la secte Sunni, par la bouche de son Président lut l'adresse suivante :

Mozambique, le 9 novembre 1948.

Adresse d'hommage pour la visite en pèlerinage de la vénérable image de Notre-Dame de Fátima.

L'Association mahométane, dite Secte Sunni, ne peut pas, plus que le peuple portugais, manquer de s'associer à ces hommages, et d'apporter, elle aussi, — encore qu'en peu de mots pour ne pas retarder le cortège — son plus sincère hommage.

La signification de cette visite est d'autant grande que l'est la foi du peuple portugais dans sa religion. C'est une grande leçon de fraternité!

Et en ce moment sacré nous demandons à Dieu qu'il vienne fortifier et glorifier encore plus notre grand Portugal.

Comme preuve de notre foi et de notre respect pour toutes les religions, daigne permettre Notre-Dame que nous lui offrons ce collier.

En toute sincérité,

Pour la Direction,

Le Président : Ismail Ulmar.

S'élevant sur les épaules de deux cordillonnaires, pour atteindre au cou la statue, M. Ismail Ulmar y plaça un beau collier d'or et de pierreries.

Une lettre de Ceylan.

Negombo, Ceylan, 17 juillet 1950.

A l'éditeur de la Voz de Fátima.

Cher Monseigneur,

Avant que vous ayez lu cette lettre, déjà vous serez renseigné par vos propres prêtres qui accompagnent la Vierge Pèlerine sur des merveilles de grâce que Notre-Dame a apportées à Ceylan. Bouddhistes, Hindous et Musulmans ont rivalisé avec les Catholiques pour l'honneur. Le Maire de Colombo, homme de gauche, déclara que c'était un grand privilège pour lui d'être admis à Lui faire une réception officielle (*civic*). Le maire bouddhiste de Negombo salua la Vierge avec de pareilles expressions.

Mais ce qui nous a le plus impressionnés à nous, ce fut la prodigieuse manière avec laquelle elle répéta ici le *phénomène da*

soleil qui eut lieu le dernier jour des apparitions de Fátima. Lorsqu'elle arriva à Negombo le 11 du courant, de nombreuses centaines de personnes virent, dans l'après-midi, que le soleil tournait pendant plus d'une heure. De temps à autre, il lançait des couleurs diverses, bleu, blanc, jaune d'or surtout.

Une de mes servantes, bouddhistes, nous dit qu'elle avait vu l'image (*the picture*) de Notre-Dame de Fátima au-dessus du soleil lorsqu'il tournait; mais nous, catholiques, nous avons vu seulement le soleil tourner, et une fois nous l'avons vu aussi descendre.

Deux jours après, le même fait se reproduisit à Wattala. Cette fois là, le « *Ceylon Observer* », journal d'appartenance bouddhiste, donna à ce fait la publicité de la première page. Le correspondant déclare avoir vu lui-même le « miracle », comme le missionnaire catholique bien connu, le Père Nicolas Pereira.

Depuis lors beaucoup d'Hindous, de Musulmans et de Catholiques ont affirmé avoir vu tourner le soleil lorsqu'ils étaient hors des églises dans la ville de Colombo, ... de Saint-Philippe de Néri à Pettah, de Saint Antoine, à Kochchikade, et aussi pendant l'assemblée finale qui se célébra sur le stade de Colombo, samedi dernier.

Le « *Ceylon Daily News* » d'aujourd'hui porte des lettres de gens qui ont vu le soleil danser à ce rassemblement.

Je puis nommer des hommes d'affaires hindous qui ont témoigné de ce phénomène du soleil tournant durant la visite de la Vierge pèlerine.

Des journaux bouddhistes ont appelé cette statue la « statue miracle ».

Notre-Dame est arrivée à Ceylan pendant la session de la Société mondiale Bouddhiste; mais vos pères vous rapporteront que les journaux de Ceylan ont donné plus d'importance au passage de Notre-Dame et que la bienvenue qui lui fut donnée fut plus étonnante que jamais n'en reçurent les activités bouddhistes.

Ma femme et moi avons organisé le rosaire de Fátima parmi nos amis et relations depuis janvier de cette année et nous voulons faire de notre mieux pour promouvoir la dévotion à Notre Mère. Remerciements pour votre aide.

Yours truly, John Rajapakse.

(Publié sous réserve par la *Voz da Fátima*).

V. — FORMULAIRE

Prières des voyants de Fátima.

I. — ENTRE LES DIZAINES DU CHAPELET APRÈS LE « GLORIA PATRI ».

O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés, préservez-nous du feu de l'enfer, prenez au Paradis toutes les âmes, spécialement celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde.

O mi Jesu, peccata nostra dimitte nobis, ab igne inferni defende nos, perdue in caelum omnium animas, eorum imprimis qui maxime misericordia tua indigent.

(Traduction latine, approuvée par M^{gr} l'Évêque de Leiria. — Fátima, le 31 octobre 1951.)

II. — ORAISONS JACULATOIRES.

Mon Dieu, je vous aime en reconnaissance des grâces que vous m'avez accordées!

O Jésus, je vous aime!... Doux Cœur de Marie, soyez mon salut!

III. — FORMULE D'OFFRANDE DE SACRIFICES.

O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs, et en réparation des péchés qui offensent le Cœur Immaculé de Marie!

IV. — PRIÈRES DE L'ANGE.

Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas! (*Trois fois*).

Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les Très-Précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels Il est lui-même offensé.

Par les mérites infinis de son Cœur Sacré et (par ceux) du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

N.B. — Les enfants récitèrent ces deux prières à genoux et le front incliné jusqu'à toucher le sol.

Ordonnance de Monseigneur l'Évêque de Leiria.

RÈGLEMENT GÉNÉRAL DU PÈLERINAGE.

1° Les pèlerinages à Notre-Dame-du-Rosaire de Fátima doivent conserver leur caractère de piété, de pénitence, de charité;

2° Les pèlerins doivent toujours, mais surtout en route et à la Gova da Iria, s'aider mutuellement, prier les uns pour les autres, observer le plus grand respect et le plus profond recueillement pendant les actes du culte;

3° Les malades, riches ou pauvres, ont toujours la première place. On s'écarte à leur passage et on les aide chaque fois qu'ils en ont besoin;

4° L'enceinte du sanctuaire doit être regardée comme une église durant les pèlerinages. Que les pèlerins s'abstiennent donc d'y converser et, si c'est indispensable, qu'ils parlent à voix basse;

5° Qu'on ne s'occupe pas des mendiants de profession, ni des marchands ambulants. Bien plus, qu'on avertisse les servites de Notre-Dame qui les éloigneront;

6° Les pèlerins doivent obéir aux indications des servites pour que tout se fasse avec ordre. Dieu n'aime pas le désordre... S'il y a de l'ordre, même s'ils sont bien nombreux, tous les pèlerins seront bien servis : le peu suffira pour tous. Si l'ordre manque, l'abondance sera insuffisante. Je demande instamment que ce bon ordre, joint à la pénitence et à la charité, soit observé par les pèlerins;

7° Je recommande spécialement à leur prière et bonnes œuvres, les besoins de la Sainte Église, de notre Patrie et les servites de Notre-Dame de Fátima, que je remercie, dès maintenant, de leur activité et de leur abnégation.

Pratique des cinq premiers samedis du mois.

Le 13 mai 1939, Monseigneur l'Évêque de Leiria fit publier ce qui suit, dans la cinquième édition du *Manuel officiel du Pèlerin de Fátima*, p. 131 :

« C'est la Sainte Vierge Elle-même qui, de nos jours (par Sœur Lucie de Jésus, la voyante de Fátima), a daigné nous apprendre cette dévotion des cinq premiers samedis qui a pour but de faire réparation au Cœur Immaculé de Marie pour toutes les offenses et outrages dont il est l'objet de la part des hommes ingrats.

Cette dévotion consiste, ce jour-là, à :

1° Se confesser et communier;

2° Réciter le chapelet;

3° Méditer, pendant un quart d'heure les mystères du Rosaire;

4° Avoir l'intention de faire réparation au Cœur Immaculé de Marie.

La Sainte Vierge a dit à Sœur Lucie de Jésus, le 10 décembre 1925 : « Regarde, ma fille, mon Cœur tout criblé d'épines que les hommes m'enfoncent à tout moment par leurs blasphèmes et ingratitude. »

« Toi, du moins, tâche de me consoler, et fais savoir aux hommes que :

« Je promets d'assister à l'heure de la mort avec les grâces nécessaires au salut, tous ceux qui le premier samedi de cinq mois consécutifs se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront le chapelet, et me tiendront compagnie pendant un quart d'heure, en méditant sur les quinze Mystères du Rosaire, dans le but de me faire réparation. »

Deux mois plus tard, le 15 février 1926, dans une nouvelle apparition, l'Enfant-Jésus l'encouragea à propager la dévotion au Cœur Immaculé de sa Mère, malgré les difficultés que lui signalait son confesseur, parce qu'avec sa grâce elles pouvaient être vaincues. Il lui précisa que la confession pouvait se faire dans les huit jours qui suivent ou qui précèdent, pourvu qu'on la fasse avec l'intention indiquée et que la communion soit reçue en état de grâce.

N.B. — La méditation peut porter sur un ou plusieurs Mystères du Rosaire. Il semble préférable de méditer à fond un Mystère chaque mois, de sorte qu'en répétant trois fois cette dévotion, on aura médité les quinze Mystères du Rosaire.

Les âmes pieuses et les religieuses ont une grande facilité pour faire ces premiers samedis : il suffit, ce jour-là, d'offrir aux intentions indiquées ci-dessus leur chapelet habituel et de prendre un ou plusieurs Mystères du Rosaire comme sujet de leur oraison du matin.

— Le 13 juin 1912, le Saint-Office avait déjà accordé une indulgence plénière aux conditions ordinaires à ceux qui auront accompli, le premier samedi de n'importe quel mois, des exercices spéciaux de dévotion en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée, en réparation des blasphèmes dont son nom et ses prérogatives sont l'objet. (Voir n° 235 du recueil officiel : *Preces et Pia Opera*, 1938.)

La demande de Marie à Sœur Lucie ne fait donc qu'approuver et sanctionner une dévotion déjà existante et encouragée par l'Église. Ainsi ceux qui pratiqueront la dévotion des cinq premiers samedis rempliront, par le fait même, les conditions voulues pour gagner l'indulgence accordée par le Saint-Office.

TABLE DES MATIÈRES

APPROBATION DU SAINT PÈRE, ET AUTRES.....	7
AVANT-PROPOS.....	11
CARTE DU PORTUGAL.....	16
PREMIERE PARTIE. — LES APPARITIONS.	
CHAPITRE I. — Le Portugal et Fátima.....	17
Note A. — <i>La légende de Fátima-Ouréana</i>	29
CHAPITRE II. — Les apparitions de l'Ange.....	31
Note B. — <i>L'apparition indistincte</i>	38
Note C. — <i>Remarques sur les apparitions de l'Ange</i>	40
CHAPITRE III. — La première visite de la Dame.....	44
Note D. — <i>La Cova da Iria et la légende de sainte Irène</i>	57
Note E. — <i>Chapelet ou rosaire</i>	58
CHAPITRE IV. — La deuxième apparition.....	61
CHAPITRE V. — La troisième apparition et le grand avertissement marial.....	70
Note F. — <i>Le « secret » de Fátima</i>	80
Note G. — <i>La prière entre les dizaines de chapelet</i>	85
CHAPITRE VI. — Intervention de la secte et quatrième apparition.....	88
CHAPITRE VII. — La visite de septembre.....	101
CHAPITRE VIII. — La sixième apparition et la « danse » du soleil.....	107
CHAPITRE IX. — Les signes atmosphériques.....	119
CHAPITRE X. — La presse portugaise et les apparitions.....	140
DEUXIEME PARTIE. — LE PELERINAGE ET LE CULTE	
CHAPITRE I. — Le mouvement populaire.....	155
Note H. — <i>Maria de la Capelinha</i>	171
CHAPITRE II. — Le sort des petits pasteureaux.....	174
Note I. — <i>Aperçu sur la vie intérieure des petits voyants</i>	186
CHAPITRE III. — Le Clergé.....	189
CHAPITRE IV. — La secte et le pouvoir civil.....	205
CHAPITRE V. — La Hiérarchie (autorité diocésaine et Saint-Siège).....	220
Note J. — <i>Lourdes et Fátima</i>	234
Note K. — <i>Une journée à Fátima</i>	241
Note L. — <i>Les guérisons; le service des malades</i>	249

TABLE DES MATIÈRES 359

CHAPITRE VII. — Fátima et les destins du Portugal.....	253
Note L. — <i>Le relèvement du Portugal d'après Costa Brochado</i>	266
CHAPITRE VIII. — La route mondiale.....	272
Note M. — <i>La légende dorée des colombes de Notre-Dame de Fátima</i>	294
CHAPITRE IX. — Le Message de Fátima.....	299
Note N. — <i>Quelques grandes dates</i>	314
PARTIE DOCUMENTAIRE	
I. — Un témoin des origines.	
Interview de M. Carlos Mendés et lettre à sa fiancée.....	319
II. — Relations du prodige solaire.	
Un témoin non suspect.....	323
Témoignages recueillis par l'auteur.....	328
Témoignages divers.....	331
Description par un homme de science.....	332
III. — Le miracle portugais et l'espérance du monde.	
Extraits de documents émanant d'autorités ecclésiastiques.....	337
Les conclusions de Kravchenko et l'avertissement marial.....	343
Le Congrès mondial du message de Fátima et la paix.....	344
Sommaire du rapport de M. Barthas à ce congrès.....	346
L'espoir enthousiaste des Américains.....	347
Déclaration de M. Salazar.....	348
IV. — Route mondiale.	
Directives pour l'organisation.....	349
Alloction du Pape (13 oct. 1951).....	351
Adresses de musulmans à la Vierge Péleriné.....	352
Une lettre de Ceylan.....	353
V. — Formulaire.	
Prières des voyants.....	355
Règlement du pèlerinage.....	355
Pratique des cinq premiers samedis du mois.....	356

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 1957,
SUR LES PRESSES
D'ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE IDRAC, 14
TOULOUSE - N° 2975

8,00

